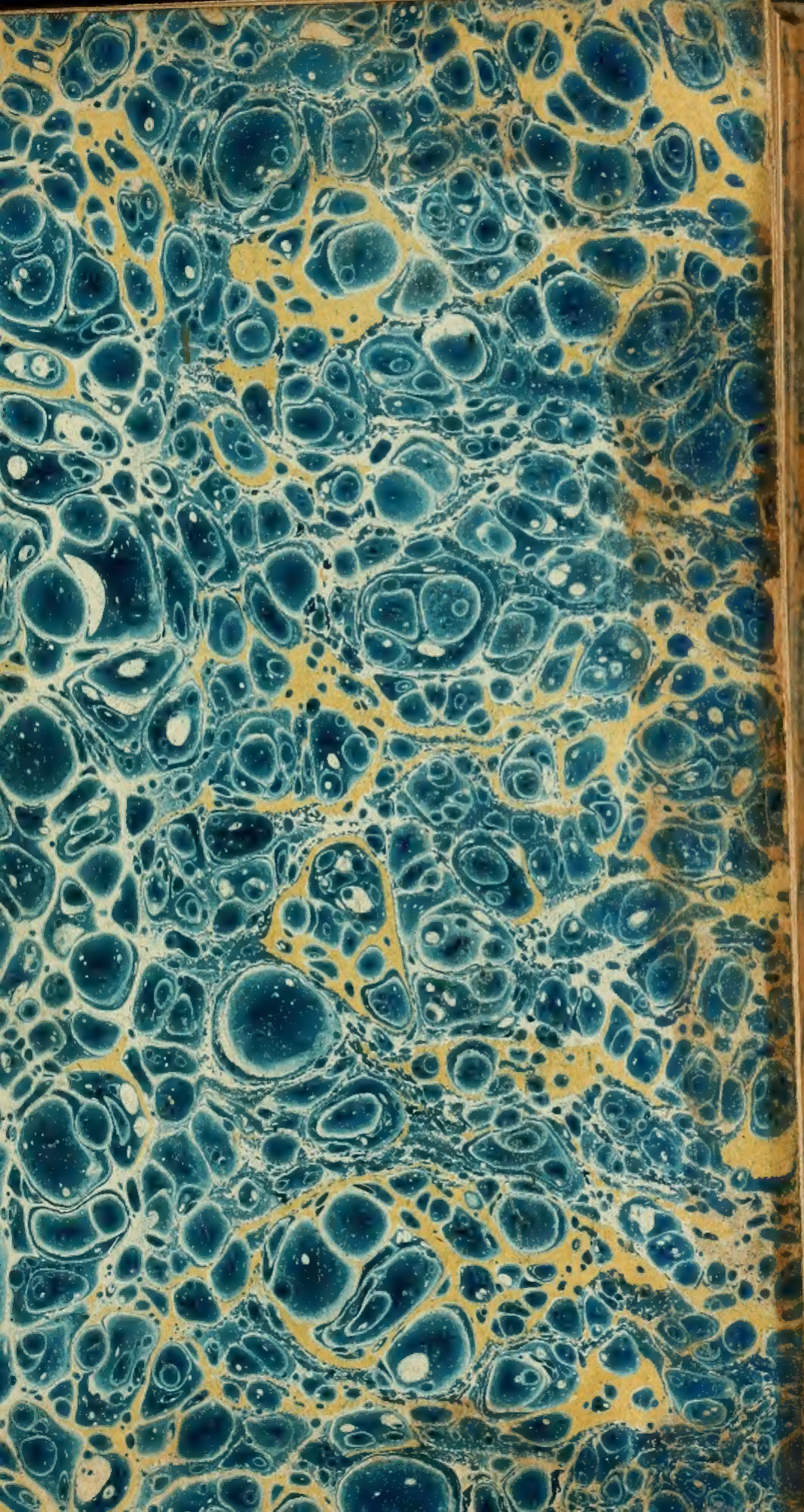
COLLECTION G.M.A.

Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

An Anonymous Donor



SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS.

24.

SENLIS,
IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, No 16.
1823.

NOTE

SUR M. BERT.

Pierre-Nicolas BERT, né à Paris, le 13 février 1788, s'est destiné de bonne heure au barreau; a travaillé à un recueil littéraire intitulé *Lycée français*, et a été anciennement l'un des rédacteurs de *l'Indépendant*. Il y a quelque tems, il a été rédacteur en chef du *Journal du Commerce*. Il a travaillé pour diverses autres feuilles publiques, ce qui ne l'a pas empêché de s'occuper d'ouvrages littéraires à part, et l'on va bientôt représenter de lui une pièce qui aura pour titre : *Agnès de Méranie*. Les dispositions que M. Bert a montrées pour la comédie, et dont *l'Esprit de Parti* est la preuve, font regretter qu'il ne s'y soit pas livré tout-à-fait.

Nota. La notice sur M. Leroy se trouve dans le tome XII des comédies en vers, vingt-neuvième volume de la présente collection.

PERSONNAGES.

LORD DARLEY, ministre anglais.
NELTON, négociant anglais.
MADAME NELTON.
CHARLES, fils de Nelton.
SOPHIE, fille de lord Darley.
FORBER (*).
NIVELLE.
GEORGE, valet de Nelton.
UN OFFICIER DE JUSTICE.

La scène est en Angleterre, dans une campagne peu distante de Londres.

(*) Forber est un premier rôle, ou un premier comique, au choix des acteurs.

L'ESPRIT DE PARTI,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon.

SCÈNE I.

MADAME NELTON, CHARLES.

CHARLES.

Vous me voyez, Madame, au comble du bonheur.
De mes transports jugez l'impatiente ardeur,
En moins d'une heure ici je suis venu de Londre;
Mon oncle à mes désirs enfin daigne répondre;
Lisez, vous allez voir qu'il arrive aujourd'hui,
Et (quel beau jour pour moi!) ma cousine avec lui.

MADAME NELTON lit.

(Charles pendant cette lecture contient à peine sa joie.)

« Ma chère sœur,

» Je désirais depuis long-tems, et même avant d'être nommé ministre, voir cesser entre mon frère et moi une désunion scandaleuse, causée par la différence de nos opinions. Puisqu'enfin j'ai obtenu que mon neveu quittât les Indes pour servir en Angleterre, nous devons profiter

de son heureux retour ; et s'il est vrai qu'il aime sa cousine et qu'il en soit aimé, pourquoi nos enfans ne seraient-ils pas le lien de notre réconciliation? Vous êtes pour Charles une belle-mère si tendre; guidez-le dans les voies à suivre pour ramener son père. Je vais, avant de me rendre à votre campagne, prendre Sophie chez milady Clara. Il me tarde de vous revoir et de vous témoigner, etc. »

Charles, vous le savez, votre joie est la mienne;
Mais je doute très-fort que ce plan-là convienne
A votre père.

CHARLES.

Eh quoi! pourrait-il balancer?

MADAME NELTON.

L'avez-vous déjà vu?

CHARLES.

Je viens de l'embrasser,
Mais je n'ai pas osé lui parler de son frère.
Prenez nos intérêts, tenez-moi lieu de mère,
Vous le ramènerez.

MADAME NELTON.

Cela n'est pas aisé;
Il est au ministère à tel point opposé,
Qu'au lieu de s'applaudir de cet honneur insigne,
Dont son frère se rend de jour en jour plus digne,
Et, comme il le devrait, bien loin de recueillir
La gloire qui sur nous pourrait en rejaillir,
Il en paraît honteux, et met un soin extrême
A n'en jamais parler devant ses amis même.
Bien plus, un indigent vient lui tendre la main;

Avant d'ouvrir sa bourse, il s'informe soudain
Si cet homme n'est pas ami du ministère.

CHARLES, riant.

De mon père, comment, c'est là le caractère !

MADAME NELTON.

Oui, quoiqu'il soit d'ailleurs sensible autant que bon,
Sur l'opinion seule il n'entend pas raison ;
Pour peu que de la sienne en un point on diffère,
C'en est fait ! la nuance enfin la plus légère
Est à ses yeux un crime ; êtes-vous modéré ?
Vous êtes un COQUIN, c'est le mot consacré.
Aux affaires d'état sans relâche il s'applique,
Mais aux siennes fort peu. Grâce à la politique
Je le vois en rapport intime avec ses gens,
Tant les opinions égalisent les rangs !
Enfin, il s'est défait de ses manufactures ;
Il ne nous reste plus que ces deux filatures
A trois mille d'ici, qu'il néglige aujourd'hui ;
De pareils intérêts sont au-dessous de lui :
Il y va cependant pour prendre connaissance
Moins de ce qu'on y fait que de ce qu'on y pense.
Tel est son caractère, il faut le ménager,
Mon fils, et de son bord sans cesse vous ranger,
Crier plus haut que lui contre le ministère,
Et vous mettre en fureur quand il entre en colère

CHARLES.

Parbleu, je le veux bien, cela sera charmant !
Vous verrez de quel ton... Mais cependant...

MADAME NELTON.

Comment ?

CHARLES.

J'oubliais...

MADAME NELTON.

Quoi ?

CHARLES.

Je suis, maintenant que j'y songe,
Ministériel.

MADAME NELTON.

Vous !

CHARLES.

Ce n'est point un mensonge.

MADAME NELTON.

Charles, homme de parti !

CHARLES.

C'est la loi du pays,
A l'usage commun, Madame, j'obéis.

MADAME NELTON.

Quoi, vous qui dès l'enfance occupé de la guerre,
Depuis deux mois au plus revoyez l'Angleterre !
Comment, si jeune encor dans l'Inde transporté,
Le démon des partis vous aurait-il tenté ?
Est-ce que par hasard cette manie étrange
Vous a pris sur les bords de l'Indus et du Gange ?

CHARLES.

C'est depuis mon retour, pendant les doux instans
Que j'ai passés à Londre...

MADAME NELTON.

Ah ! ah ! fort bien, j'entends.

Votre chère cousine...

CHARLES.

Écoutez mon histoire :
Je brûlais de voir Londre, et me plaisais à croire
Que cette ville était un séjour enchanté,
Par le goût, les plaisirs, les amours habité,
La tête m'en tournait durant la traversée.
A peine en débarquant vous avais-je embrassée,
Dans un cercle je cours me présenter. Je croi
Que tous les yeux d'abord vont se fixer sur moi,
Qu'il me faudra conter mes combats, mes voyages,
Des pays que j'ai vus les mœurs et les usages :
Point. « Monsieur; me dit-on pour toute question,
» Sert-il le ministère ou l'opposition ?
» — Je sers le roi, Messieurs, et je n'eus de ma vie
» D'amis ni d'ennemis que ceux de ma patrie. »
On rit de ma réponse. « Il faut, je le vois bien,
» Être homme de parti, chez vous, ou n'être rien :
» Soit, je vais faire un choix. Le côté dont on cite
» Le plus de gens d'honneur, je m'y range au plus vite.
» Quel est cet homme ? — Un fou, pétri d'ambition,
» Et sans talent. — Il est ?... — De l'opposition.
» — Cet autre ? — Un député que sa femme dirige ;
» Bel esprit politique, elle enfante et rédige
» Ces longs projets de lois, ces éternels discours
» Qu'à la chambre Monsieur débite tous les jours.
» — Cette belle lady, que faut-il que j'en pense ?
» — Qu'elle est laide, coquette, et d'une intolérance !
» Autant que son honneur elle aime son mari,
» Autant que ses amans elle aime son parti. »
Mon censeur continue, et dans ce qu'il me nomme

Parmi les opposans, pas un seul galant homme;
Tout l'honneur, le mérite est de l'autre côté...
Il en était. Un autre est par moi consulté,
Qui, sur les mêmes gens, me dit tout le contraire.
Oh! pour le coup, je vis ce que j'avais à faire,
Et me narguant des fous, sans égard aux couleurs,
Je n'en pris point, plutôt que d'arborer les leurs.
Quand je vis que pourtant Sophie avait la sienne
(Par caprice sans doute), il faut que j'en convienne,
Pour lui plaire, à ses yeux j'ai feint de m'en parer,
Or, contre elle ou mon père il faut me déclarer.
Si je dois aujourd'hui renoncer à moi-même,
Pour être de l'avis des personnes que j'aime,
Ces personnes au moins devraient bien s'accorder!

MADAME NELTON.

Aisément à leur faible on peut s'accommoder.
Il faut gagner Nelton.

CHARLES, vivement.

Je suis prêt à tout faire
Pour réconcilier mes parens et mon père.
Mais lui, s'est-il de même engoué de tout tems?

MADAME NELTON.

On m'a dit qu'au collége, à l'âge de huit ans,
Il prit contre César le parti de Pompée.
Souvent dans sa jeunesse il a tiré l'épée
Pour une comédie, une ariette, un danseur,
Ou bien pour soutenir la gloire d'un boxeur.
Parlait-on poésie? il avait sa doctrine,
Voulait qu'on mît Corneille au-dessus de Racine.
Un jour sur cette thèse il s'échauffa si fort,

Qu'il en vint à se battre et fut laissé pour mort;
Depuis, en confidence, il m'a dit à l'oreille,
Qu'il n'avait jamais lu Racine ni Corneille.

CHARLES, riant.

Ah! ah! ah!... Mais c'est lui! je sors, car je craindrais...
Vous saurez mieux que moi servir mes intérêts.
(Lui baisant la main.)
Je vous laisse, et je vais attendre ma cousine.

SCÈNE II.

M. NELTON, MADAME NELTON.

MADAME NELTON, à part.

Quoiqu'en toute autre affaire aisément je domine,
Je crains....
(A Nelton, en lui remettant la lettre.)
Tenez, Monsieur, lisez ce que m'écrit
Votre frère, et tâchez de calmer votre esprit.

NELTON, après avoir jeté les yeux sur la lettre.

Ne me parlez jamais de recevoir mon frère,
Madame, ce nom seul excite ma colère.
Pour ne plus voir ni lui, ni de certaines gens,
J'ai fui Londre, et j'habite une maison des champs;
Si ce n'est pas assez, je fuirai l'Angleterre,
J'irais, pour l'éviter, jusqu'au bout de la terre.

MADAME NELTON.

Mais enfin ce coupable, indigne de pardon,
Vous a-t-il jamais fait quelque tort?

NELTON.

A moi, non;
Mais il m'est en horreur.

MADAME NELTON.

En tous lieux chacun loue
Sa générosité, sa douceur.

NELTON.

Je l'avoue.

MADAME NELTON.

En affaires toujours il fut sincère et droit.

NELTON.

Passe.

MADAME NELTON.

Il est bon époux, excellent père.

NELTON.

Soit.

MADAME NELTON.

C'est donc son nouveau rang? oui, ce motif, je gage,
Est le seul qui vous porte...

NELTON.

En faut-il davantage?

MADAME NELTON.

Quoi! pour haïr un frère! en effet la raison...

NELTON.

Savez-vous que je suis de l'opposition,
Et que le ministère est ma partie adverse?

MADAME NELTON.

Vous feriez beaucoup mieux d'être à votre commerce.

NELTON.

Des intérêts du Roi qui donc prendra le soin ?

MADAME NELTON.

De vos conseils, Monsieur, le roi n'a pas besoin.

NELTON.

C'est ce qu'il faudra voir.

MADAME NELTON.

Enfin à votre fière
Jusqu'ici quel reproche avez-vous donc à faire ?

NELTON.

De tenir en prison un homme... un innocent,
Forber, le citoyen le plus intéressant,
Un martyr.

MADAME NELTON.

Qui vous dit ?...

NELTON.

L'innocence en personne !
Il pense comme nous.

MADAME NELTON.

La raison est fort bonne ;
Mais dans tous les partis ne voit-on pas enfin...

NELTON.

Non, Madame !

MADAME NELTON.

En ce cas suivez votre dessein.

Forber est honnête homme, il n'est pas nécessaire
De vous en informer; contre le ministère
Vous devez le défendre avec cette chaleur
Dont vous vous prononciez jadis pour un boxeur.

NELTON.

Oui, sans doute. Il suffit. Quant à mon fils, Madame,
Le soin de le pourvoir...

MADAME NELTON.

Son oncle le réclame.

NELTON.

D'un autre protecteur je me sers aujourd'hui,
C'est un de mes amis qui s'emploira pour lui.

MADAME NELTON.

Un ami, quel qu'il soit, en cette circonstance,
Ne doit point sur un frère avoir la préférence.
D'ailleurs ignorez-vous, Monsieur, que votre fils
De sa jeune cousine est ardemment épris?
Brûlant de resserrer le lien de la famille...

NELTON.

D'un ministre mon fils pourrait aimer la fille?...
Allons donc, quelle histoire!... oui, fort bien, je vous croi!...
Cela peut-il tomber sous le sens, dites-moi?

MADAME NELTON.

Voulez-vous l'appeler?

NELTON.

La chose est inutile.
De l'établir bientôt il me sera facile,
Attendons.

MADAME NELTON.

Eh ! quoi donc ?

NELTON.

Certain événement.

MADAME NELTON.

Sur lequel vous comptez... beaucoup ?

NELTON.

Assurément.

MADAME NELTON.

Rêvez-vous, dites-moi ?

NELTON.

Non, vous avez beau rire,
Vous jugerez bientôt si je suis en délire.
Attendons qu'on ait mis à fin certain projet,
Que certaine brochure ait produit son effet,
Et vous verrez des gens, du haut de leur fortune,
Redescendre humblement dans la classe commune,
Et d'autres qu'on dédaigne...

MADAME NELTON.

Osez-vous avouer
Qu'ainsi par un hâbleur vous vous laissez jouer !
Car c'est, je le vois bien, votre monsieur Nivelle
Qui de ses visions vous trouble la cervelle.
De libelles obscurs inondant le pays...

NELTON.

Portez plus de respect à de nobles écrits.
Connaissez-vous assez l'auteur, son caractère ?

MADAME NELTON.

Mais vous, pour l'avoir vu deux fois chez son libraire,
Entouré de pamphlets, d'écrits injurieux,
Il paraît tout à-coup un grand homme à vos yeux,
Et vous prenant tous deux d'une tendresse extrême...

NELTON.

On est bientôt lié quand on pense de même.
Vous verrez son mémoire, et comme en termes clairs
Il dénonce au public, des ministres, des pairs,
Des généraux, des ducs, des princes; et j'espère
Qu'on y reconnaîtra surtout votre beau-frère.

MADAME NELTON.

Vous croyez que le Roi proscrira sans pitié
Quiconque en cet écrit sera disgracié?

NELTON.

Je n'en fais aucun doute.

MADAME NELTON.

Et l'auteur, je parie,
Prétend au ministère ou bien à la pairie?

NELTON.

Eh! bien, ne pourrait-on faire un plus mauvais choix?
C'est un homme éclairé, bien pensant.

MADAME NELTON.

Je le crois.

NELTON.

Qui ne pardonne rien, et qui, dans son système,
Assimile fort bien l'erreur au crime même.

MADAME NELTON.

Cet éloge est complet.

NELTON.

Enfin de son talent
Ne fit-il pas toujours un usage excellent ?

MADAME NELTON.

Non, Monsieur, croyez-moi, s'il voulait être utile,
Il changerait de ton aussi bien que de style.
Regardez de nos jours ces écrivains fameux :
Falkland, sir Burning, monsieur Blackton, Andreus ;
Quelques autres encor dont la douce lumière
Se répand sans détruire, et sans brûler éclaire ;
Ces vrais amis du trône et de nos libertés
A l'estime de tous ont des droits mérités.

NELTON.

Et ce pauvre Nivelle est donc, à vous entendre,
Un brûlot ?... si d'un mot je voulais le défendre !...

MADAME NELTON.

Nivelle, selon moi, serait fort dangereux,
S'il était seulement un peu plus courageux.
Mais je le crois au fond moins diable qu'on ne pense.

NELTON.

Mais quelqu'un l'a-t-il vu vendre sa conscience ?

MADAME NELTON.

Personne jusqu'ici n'a daigné l'acheter.

NELTON.

Son cœur indépendant....

MADAME NELTON.

Je voudrais le tenter,
Avant de m'y fier et d'oser en répondre.

SCÈNE III.

M. NELTON, GEORGE, MADAME NELTON.

GEORGE.

TENEZ, Monsieur, voici tous vos journaux de Londre.
(Avec importance.)
Vous n'y trouverez pas de faits bien importans.

MADAME NELTON.

Pourquoi donc nous les faire attendre si long-tems?

GEORGE.

C'est que je les ai lus, Madame, à la portière
(Bas à Nelton.)
Qui presque autant que nous en veut au ministère.

NELTON.

C'est une honnête femme.

MADAME NELTON.

Oui, mais je voudrais bien
Qu'elle fît un peu mieux son devoir.

NELTON.

Ce n'est rien.

MADAME NELTON, riant.

Oh! non; que l'on attende un quart-d'heure à la porte,

Lorsqu'à Madame on lit les journaux.

NELTON.

Bon, qu'importe ?

(Bas à George.)

George, il m'est revenu que notre boulanger
Ne pense pas très bien, il en faudra changer.

GEORGE.

Ah ! voilà donc pourquoi son pain... le vilain homme !

NELTON.

S'il est d'autres coquins, il faut qu'on me les nomme.

GEORGE, bas à Nelton.

Mais on m'a dit, à moi, comme un fait bien réel,
Que votre apothicaire est ministériel.

NELTON.

En ce cas, garde-toi d'aller à sa boutique.

GEORGE, gravement.

Monsieur connaît, je crois, assez ma politique ;
Suffit.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

M. NELTON, MADAME NELTON.

MADAME NELTON, riant.

Ah !

NELTON, lui remettant deux journaux.

Vos journaux, jamais je ne les lis,

De sottises, d'erreurs, je sais qu'ils sont remplis.

MADAME NELTON.

C'est que de votre frère ils soutiennent la cause.

NELTON.

Mais voyons celui-ci, diantre, c'est autre chose.
Jamais de passion, bien écrit, bien pensé,..
Le livre de Nivelle est enfin annoncé !

(Il lit.)

« Il paraît une brochure intitulée : CONFIDENCE AU » PUBLIC ; elle est pleine d'idées profondes et de senti- » mens généreux ; mais l'auteur, plus jaloux du bien pu- » blic que de sa propre gloire, garde modestement l'a- » nonyme. Cet ouvrage obtient un succès prodigieux. »

Le public lui devait cet éclatant hommage.

MADAME NELTON.

Le journal que je tiens parle du même ouvrage.

(Elle lit.)

« On vient de mettre en vente un mauvais pamphlet » ayant pour titre : CONFIDENCE AU PUBLIC. C'est un li- » belle infâme, dont l'auteur anonyme calomnie indigne- » ment un de nos meilleurs ministres, et fait en revan- » che un éloge pompeux de la loyauté et du désintéres- » sement de Forber, cet enthousiaste forcené, que le » ministère a fait arrêter pour des délits politiques. »

NELTON.

Un pareil jugement est plein d'iniquité,
Et par la passion évidemment dicté.
Mais, Madame, à propos, savez-vous la nouvelle ?
C'est ce matin qu'il vient.

MADADE NELTON.

Qui donc ?

NELTON.

Le cher Nivelle.

MADAME NELTON.

Ah !... Votre frère aussi, Monsieur, doit aujourd'hui...

NELTON.

Je ne le verrai point.

MADAME NELTON.

Vous refuseriez ?...

NELTON.

Oui.

MADAME NELTON.

Quoi, votre impolitesse irait ?...

NELTON.

Faites ensorte
Que poliment au nez on lui ferme la porte.

SCÈNE V.

M. NELTON, GEORGE, MADAME NELTON.

GEORGE.

Monsieur Nivelle arrive.

NELTON.

Eh bien ! faites entrer.

MADAME NELTON.

Il prend bien mal son tems, faites-le retirer.

NELTON.

Point du tout.

MADAME NELTON.

Je le veux.

NELTON.

Vous voulez que je chasse
Un homme...

MADAME NELTON.

Qu'il s'en aille, ou je quitte la place.

NELTON.

Dites qu'il entre.

MADAME NELTON.

Non, dites qu'il n'entre pas.

GEORGE, allant et venant.

Ah! ça, lequel des deux? Pour m'ôter d'embarras,
Accordez-vous.

MADAME NELTON, à son mari.

Pourquoi voulez-vous que j'essuie
La conversation d'un homme qui m'ennuie?

NELTON.

Quoi! cette aversion....

MADAME NELTON.

Je n'y puis résister.

NELTON.

Mais, s'il vous déplaît tant, qui vous force à rester?

MADAME NELTON.

La proposition est tout-à-fait aimable !...
Ainsi vous me chassez de chez vous ?

NELTON.

Eh ! qui diable
Parle de vous chasser ! vous ne m'entendez pas.

MADAME NELTON.

Vous serez satisfait, car je sors de ce pas.

NELTON.

Allons, restez ; pour vous... je recevrai mon frère.

MADAME NELTON, à George.

Faites entrer Nivelle.

(George sort.)

Il faut bien vous complaire,
Comment recevrez-vous votre frère ?

NELTON.

Comment !
Le mieux que je pourrai.

MADAME NELTON.

Sans doute, froidement.

NELTON.

Eh ! non, je vous promets...

(A part.)

Pourtant je crains Nivelle,
Si jamais il apprend la fâcheuse nouvelle
Que j'ai dans ma famille un ministre abhorré,
Je suis dans son esprit perdu, déshonoré.

SCÈNE VI.

M. NELTON, NIVELLE, MADAME NELTON.

NIVELLE.

Bonjour, Nelton.

NELTON, lui prenant la main.

Bonjour. Qu'allez-vous nous apprendre ?

NIVELLE.

L'honnête et cher Forber, qu'on ne veut pas nous rendre...

NELTON.

Quoi ! toujours en prison ! son état peut changer.
(A part.)
A Nivelle aujourd'hui, j'espère ménager
Une surprise.
(Haut.)
Après, savez-vous autre chose ?

NIVELLE.

Les effets baissent.

NELTON.

Oui !

NIVELLE.

J'en devine la cause,
Ma brochure.

NELTON.

Ah !

NIVELLE, lui donnant sa brochure.

Lisez d'un œil impartial.

(Se tournant vers madame Nelton, qui rit.)

Madame !..

MADAME NELTON.

Je disais de vous beaucoup de mal,
Monsieur.

NIVELLE.

Du mal !

MADAME NELTON.

Eh ! oui; mais prenez donc un siége.

NIVELLE.

Je vous suis obligé.

(Nelton, pendant ce dialogue, lit la brochure.)

MADAME NELTON.

Que devient-il, disais-je?
Loin de son cher ami, qui peut le retenir ?
D'un ami de huit jours perd-on le souvenir?
C'est affreux ! et j'étais d'une colère horrible.

NIVELLE.

Ce reproche me charme, et j'y suis fort sensible ;
Mais si vous aviez su les tracas et l'ennui
Que j'ai depuis huit jours soufferts jusqu'aujourd'hui.

MADAME NELTON.

Un livre à publier est une grande affaire.

NIVELLE.

Un livre à publier est pis qu'un livre à faire.

MADAME NELTON.

Sans doute vous comptez sur un brillant succès?

NIVELLE.

De mon succès vraiment je ne crains que l'excès.
On ne s'attaque pas à certains personnages,
Sans attirer sur soi de furieux orages,
Aux grands impunément on ne dit pas leur fait.

MADAME NELTON.

Vous me faites frémir.

NIVELLE.

Madame, c'en est fait.

MADAME NELTON.

Rétractez-vous.

NIVELLE.

Fi donc! vous me croyez bien lâche.

MADAME NELTON.

Mais si l'un de ces grands se fâchait?

NIVELLE.

Qu'il se fâche.

MADAME NELTON.

Eh! mais...

NIVELLE.

On me ferait plutôt perdre mon nom
Que de me faire dire OUI quand je pense NON.

(Nelton interrompt sa lecture pour applaudir Nivelle.)

NIVELLE, à Nelton.

Eh! bien, qu'en dites-vous?

NELTON, avec enthousiasme.

Dans toute sa lumière
Voilà la vérité, la voilà tout entière.
Elle seule a produit ces nobles sentimens.

NIVELLE.

Il faudrait plus de force en mes raisonnemens.

NELTON.

Votre logique assomme à force d'énergie.

NIVELLE.

Mon style manque un peu de charme, de magie,
De ce JE NE SAIS QUOI qui fait qu'on écrit bien.

NELTON.

Et je vous soutiens, moi, que rien n'y manque, rien.

NIVELLE.

C'est ce que mes amis s'obstinent tous à dire.

MADAME NELTON, à part, riant.

Sortons, car à leur nez je finirais par rire.

SCÈNE VII.

NELTON, NIVELLE.

NELTON.

L'HYDRE va succomber sous cette arme d'airain.

NIVELLE.

Mais c'est qu'à l'œuvre aussi vous avez mis la main.

(Nelton n'ayant pas l'air de s'en défendre, Nivelle se hâte de continuer.)

Franchement, croyez-vous que ce nouvel ouvrage
Des ministériels excite un peu la rage ?

NELTON.

Parbleu, si je le crois !

NIVELLE.

Ils voudront se venger.

NELTON.

Et se vengeront.

NIVELLE, effrayé.

Oh !... je m'offre de gager
Qu'ils le voudront en vain.

NELTON.

Qui vous rend si tranquille ?

NIVELLE.

L'anonyme contre eux d'abord me sert d'asile.

NELTON, lui frappant sur l'épaule.

On vous découvrira.

NIVELLE.

Bon, qui diable pourra
Deviner...

NELTON.

Je vous dis qu'on vous découvrira.

NIVELLE.

Qui me rechercherait aurait mauvaise grâce,
Je ne cite aucun nom.

NELTON.

Il est vrai, mais en place
Vous faites des portraits...

NIVELLE.

Vous les trouvez ?...

NELTON.

Frappans,
Ils sautent aux yeux.

NIVELLE.

Oui !
(A part.)
Ma foi, je me repens
De n'avoir pas un peu déguisé mes figures.
(Haut.)
Mais enfin des portraits ne sont pas des injures.

NELTON.

C'est cent fois pis, morbleu. Songez qu'en cet écrit,
Prodige de raison, d'éloquence et d'esprit,
D'un ministre puissant vous faites la satire.

NIVELLE.

D'un ministre... oui, je sais ce que vous voulez dire;
Il est vrai que pour lui je suis un peu brutal.
Je ne le connais pas, et, si j'en dis du mal,
C'est vous qui m'avez fait penser ce que j'en pense,
Et qui m'avez fourni les traits que je lui lance.
Il faut en convenir, chaque trait porte coup,
Vous le connaissez donc, ce ministre?

NELTON.

Beaucoup.

C'est un homme entêté, violent, intraitable,
Et d'une humeur à faire une esclandre du diable,
Qui vous attaquera, poursuivra, vexera,
Et poussera la chose aussi loin qu'il pourra.

NIVELLE.

Me voilà sur les bras une jolie affaire!
Vous deviez m'avertir d'avance.

NELTON.

Pourquoi faire?
De vos persécuteurs craignez vous le courroux?
Ce sont les vrais appuis d'un homme tel que vous.
De puissans ennemis, ardens à vous poursuivre,
Mieux que tous les prôneurs, prôneront votre livre.
Que d'auteurs dont les noms jusqu'à nous parvenus,
Sans d'utiles chagrins nous seraient inconnus!
D'un écrivain heureux la triste renommée
N'a qu'un éclat sans force et se perd en fumée.
Je voudrais qu'accusé de noire trahison,
Dès aujourd'hui, mon cher, on vous mit en prison;
Demain vous jouiriez des honneurs du martyre,
Chacun vous citerait, chacun voudrait vous lire,
Et si l'on en venait à vous pendre, ah! morbleu,
Quel rôle vous joûriez dans l'histoire avant peu!

NIVELLE.

Avant peu, dites-vous!
(A part.)
Voyez la belle gloire!
(A Nelton.)
Je ne me sens pas fait pour vivre dans l'histoire.

NELTON.

Vous y vivrez, mon cher, oui, oui, vous y vivrez :
Votre nom brillera parmi ces noms sacrés
Qui, sur le dos d'un livre écrits en traits sinistres,
D'horreur après cent ans font pâlir les ministres.

NIVELLE, tremblant.

Cet avenir est beau, mais soyons plus prudens.
Vous avez, mon ami, des papiers importans,
Qui, s'ils étaient saisis, nous perdraient l'un et l'autre :
Or, pour ma sûreté non moins que pour la vôtre.
Ne pourrions-nous.... brûler ?....

NELTON.

Les brûler, comment donc !
Morbleu !

NIVELLE, à part.

Quel diable d'homme !

NELTON.

Avez-vous peur ?

NIVELLE.

Oh ! non
Mais je tremble qu'enfin ce ministre inflexible,
Que j'ai si maltraité, ne fasse un bruit terrible.

NELTON.

Tant mieux.

NIVELLE.

C'est qu'à lui seul adressant tous nos coups,
Ce ministre...

NELTON.

Eh ! de quoi vous inquiétez-vous !
Ce ministre....

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE.

GEORGE, bas à Nelton.

Un mylord qui se dit votre frère,
Vient d'entrer chez Madame.

NELTON.

Ah ! morbleu, ma colère
Et ma haine à ce nom reprennent leur vigueur.

NIVELLE.

Vous avez un frère ?

NELTON, brusquement.

Oui.

NIVELLE.

Vous en avez donc peur ?
Vous devenez tout pâle.

NELTON.

Un frère que j'abhorre,
Un traitre dont j'ai honte et qui me déshonore.

NIVELLE.

Serait-ce par hasard un ministériel ?

NELTON.

Pas du tout.

(A part.)

C'est bien pis ! quel embarras cruel !

GEORGE.

Le lord est arrivé dans un bel équipage,
Sa fille est avec lui ; leurs gens font un tapage !...

NIVELLE, à part.

Un noble lord ! il faut le réconcilier
Avec son frère, et puis avec lui me lier.

SCÈNE IX.

CHARLES, SOPHIE, MADAME NELTON, LORD DARLEY, NELTON, NIVELLE.

CHARLES, donnant la main à sa cousine

Je crains cette entrevue.

LORD DARLEY.

Enfin je le retrouve
Ce cher frère ! à le voir quel doux transport j'éprouve !
Embrassons-nous.

NELTON, très-agité.

Monsieur !...

LORD DARLEY.

Allons, embrasse-moi,
Mais embrasse-moi donc, mon frère.

NELTON, sanglottant.

Ah ! par ma foi,
Je le veux bien.

(Ils s'embrassent.)

MADAME NELTON.

Enfin son cœur vient de se rendre.

CHARLES.

Quel bonheur, juste ciel!

NIVELLE, à part.

Je n'y puis rien comprendre.

LORD DARLEY, prenant affectueusement la main de sa belle-sœur et de son frère.

En butte aux traits cruels qu'il me faut essuyer,
Près de vous qu'il m'est doux de venir oublier
Les contrariétés qu'on éprouve à bien faire,
Et dont votre amitié peut seule me distraire!

NELTON, embarrassé, bas à son frère, en regardant Nivelle.

Qu'on ignore pourquoi nous nous sommes brouillés.

LORD DARLEY, à madame Nelton.

Du plaisir de le voir je sens mes yeux mouillés.

NELTON, donnant la main à son frère.

N'en parlons plus; mon frère.

LORD DARLEY.

Il m'aime donc encore!

NIVELLE, à part.

Et c'était tout à l'heure un frère que j'abhorre!

MADAME NELTON, contemplant les deux frères.

Ah! puisse cet exemple être partout suivi!

NELTON.

Et ma nièce, il faut bien que je l'embrasse aussi.

LORD DARLEY, à son neveu.

Tu n'en fais pas autant?

CHARLES.

O ma chère cousine !

SOPHIE.

Non, Monsieur, laissez-moi.

CHARLES.

Quel sujet vous chagrine?

SOPHIE.

Il me faut avec vous une explication.

LORD DARLEY, bas, à madame Nelton, en riant.

Je gage qu'il s'agit aussi d'opinion ;
La petite personne est très-intolérante.

MADAME NELTON.

C'est un mal à la mode, il passera.

SOPHIE.

Ma tante !...

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE.

GEORGE, avec humeur.

On a servi le thé.

NELTON, à part.

Je voudrais bien pourtant
Voir Nivelle autre part, l'occuper, je crains tant !...

MADAME NELTON, à lord Darley.

Mon frère, venez-vous?

LORD DARLEY.

Oui.

NELTON, bas à lord Darley.

Mais surtout, mon frère,
Laissons la politique et votre ministère.

LORD DARLEY.

Bien, que de nos discours ces sujets soient bannis;
Ne songeons qu'au bonheur de nous voir réunis.
Et vous, mes chers enfans, puisse votre tendresse
De vos parens bientôt combler la douce ivresse!

SCÈNE XI.

NIVELLE, GEORGE.

NIVELLE.

A ce touchant spectacle on se sent enlever,
Attendrir, ce Lord est un homme... à cultiver,
Et qui peut être utile.
(Tirant sa brochure de sa poche.)
Il faut de ma brochure
Sans tarder plus long-tems lui faire une lecture.

SCÈNE XII.

GEORGE.

Qu'un ministre à mes yeux est un objet hideux!
Ministre, hou! ce nom seul fait dresser les cheveux...
Je trouve à celui-ci quelque chose de louche,
Il a je ne sais quoi dans les yeux, dans la bouche...
Son cocher m'avait l'air d'un honnête garçon;

Moi, pour le régaler de la bonne façon,
J'avais de vin de France apprêté deux bouteilles;
Mais ce mot de ministre a frappé mes oreilles,
Vite, j'ai reporté le vin dans le caveau,
Et j'ai dit : Va, coquin, tu n'auras que de l'eau.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

SOPHIE, CHARLES.

CHARLES.

Vous pouvez tout sur moi, mon aimable cousine.
Pourquoi donc cet air froid et cette humeur chagrine,
Quand nos pères d'accord redeviennent amis?
Expliquez-vous, enfin, quel crime ai-je commis?

SOPHIE.

Un crime qui vous doit assurer de ma haine;
J'ai de votre inconstance une preuve certaine.

CHARLES.

De mon inconstance!...

SOPHIE.

Oui, Monsieur.

CHARLES.

Que dites-vous!
Je me soumets d'abord à tout votre courroux,
Si sur un tel soupçon vous pouvez me confondre,
Si depuis le moment où je vous vis à Londre,
J'ai cessé de chérir, d'adorer....

SOPHIE.

Et voilà
Que vous m'entendez mal, je ne dis pas cela;
Je sais que votre amour est sincère et fidèle,
Ce n'est pas là-dessus, Monsieur, qu'on vous querelle.

CHARLES.

En ce cas, je m'y perds et je ne conçois rien
Au reproche cruel...

SOPHIE.

Écoutez-moi donc bien,
Et je vais, si je puis, me faire mieux comprendre:
J'ai seize ans, mais, Monsieur, dès l'âge le plus tendre
J'ai su me prononcer, toujours avec éclat,
Pour l'un des deux partis qui divisent l'État.
Des ministres du roi, de leurs amis sincères
J'ai pris la cause en main contre leurs adversaires;
Qui ne les aime pas est en guerre avec moi,
Est à mes yeux un monstre, un ennemi du roi;
Et fût-on d'ailleurs beau, spirituel, aimable,
On me cause une horreur, une horreur effroyable.
A Londres quelque tems je vous vis, je savais
Que loin du droit chemin vous suiviez le mauvais;
Je ne sais pas comment vous sûtes me paraître
Un peu moins odieux que vous auriez dû l'être.
Mais enfin, ne pouvant vous avoir en horreur,
Je voulus vous guérir au moins de votre erreur.
Je crois y réussir, j'écris sur mes registres
Le nom d'un ami sûr que j'ai fait aux ministres;
Je m'éloigne, et j'apprends avec étonnement
Que vous vous déclarez contre eux ouvertement.
Qu'avez-vous à répondre? et quelle est votre excuse?

CHARLES, légèrement.

D'un crime des plus noirs, je vois bien qu'on m'accuse,
Mais je ne perdrai point à me justifier
Un tems qu'auprès de vous je puis mieux employer,
Lorsqu'après un grand mois d'une absence cruelle,
Je vous revois enfin, plus aimable et plus belle,
Je remets à demain l'affaire en question.
Laissons le ministère et l'opposition
Se quereller entre eux.

SOPHIE.

Cela vous plaît à dire,
Monsieur, ces faux-fuyans ne peuvent me suffire.
D'ailleurs j'ai fort bien vu, tout-à-l'heure, comment
Vous parliez à cet homme....

CHARLES.

A Nivelle? eh! vraiment
Je me divertissais. Par l'ordre de mon père,
Il m'a fallu sortir avec lui, le distraire
(Car mon père cherchait à s'en débarrasser),
Et moi, de mon côté, je viens de le laisser
Ameutant les passans au milieu du village,
Et d'un ton solennel débitant son ouvrage.

SOPHIE.

Dois-je vous croire?

CHARLES.

Eh! mais figurez-vous donc bien
Qu'à ces divers partis, moi, je ne tiens en rien.

SOPHIE.

Comment en rien, Monsieur!...

CHARLES.

Ah! je veux dire....

(A part.)

Ah! diable!

SOPHIE.

Vous ne tenez à rien! je vous trouve admirable!

CHARLES.

J'adore mon pays, ma cousine et mon Roi...

SOPHIE.

Et ce n'est point assez, Monsieur.

CHARLES.

Eh bien! sur moi
Prenez donc un pouvoir durable et sans limite;
Ce n'est pas en un jour qu'on fait un prosélyte.
L'ouvrage est délicat, et, pour y réussir,
Il faut y procéder avec calme et loisir,
Avec ménagement y préparer mon ame;
Pour bien faire, il faudrait que vous fussiez ma femme;
Alors.... vous souriez?

SOPHIE.

Est-ce que j'ai souri?
Je pense qu'en effet, devenant mon mari...
Voulez-vous me prouver que vous êtes sincère?
Il faut, par une lettre écrite à votre père,
De votre parti pris franchement l'avertir
Et, le prêchant d'exemple, enfin le convertir.

CHARLES.

Eh bien! soit, de mon sort vous serez seule arbître.
Vous le voulez, je vais écrire cette épître,

Voilà mon parti pris, mon ame s'y résout.
Une plume.

SOPHIE.

Non pas, j'ai su pouvoir à tout.
Voici la lettre, il faut que signée et ployée
A mon oncle, par vous, elle soit envoyée.

CHARLES.

Vous l'exigez, je signe, et n'examine rien.

SOPHIE.

Vous voilà raisonnable.

SCÈNE II.

SOPHIE, MADAME NELTON, CHARLES.

MADAME NELTON.

Ah! mes amis!

CHARLES.

Eh! bien?

MADAME NELTON.

Vos pères sont brouillés.

CHARLES.

Est-il bien vrai?

SOPHIE.

Je tremble!

MADAME NELTON.

Et comme deux lions se querellent ensemble.

SOPHIE.

Ils étaient si contens, je les croyais d'accord.

MADAME NELTON.

Les voilà maintenant ennemis à la mort.

CHARLES.

Qui donc a donné lieu, Madame, à leur querelle ?

MADAME NELTON.

Eh ! c'est le protégé de ce monsieur Nivelle,
Que sais-je, ce Forber que l'on tient en prison ;
Et puis nos droits, nos lois, la constitution....

CHARLES.

Ils s'étaient, pour ôter tout sujet de discorde,
L'un à l'autre interdit de toucher cette corde.

MADAME NELTON.

Ils ont été d'abord fidèles au traité ;
Mais un mot, par hasard, imprudemment jeté,
Ainsi qu'une étincelle en un baril de poudre,
Les a fait tout-à-coup partir comme la foudre.
(A Charles.) (A Sophie.)
Votre père d'abord, puis le vôtre a pris feu :
Je n'ai pu les calmer.

CHARLES.

Eh bien ! voyez un peu !...

SOPHIE, vivement à Charles.

Voyez le bien que fait votre aimable doctrine !...

MADAME NELTON.

Vous, n'allez pas aussi vous fâcher, j'imagine ?
Et, tandis qu'au salon ils disputent tous deux,

Que, pour surcroît, leurs gens se prennent aux cheveux
Dans l'antichambre, au moins pour finir cette guerre,
Tâchons...

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS, NELTON.

NELTON, hors de lui.

Cet homme est né pour perdre l'Angleterre !

MADAME NELTON.

Faut-il à cet excès vous laisser emporter ?

NELTON.

Eh ! quel autre à ma place y pourrait résister,
Quand je vois attaquer, par de telles maximes,
Des principes si clairs, des droits si légitimes ?
Un homme s'aveugler et s'égarer ainsi !
Un enfant verrait mieux. Ma nièce que voici,
A mes justes raisons, j'en suis sûr, va se rendre.

SOPHIE.

Non, je vous donne tort, avant de vous entendre.

NELTON.

Je vais vous faire voir l'aveuglement fatal....

SOPHIE.

Et moi, je vous dis, moi, que vous raisonnez mal.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

MADAME NELTON, NELTON, CHARLES.

CHARLES.

Mon père...

NELTON.

Il faut, mon fils, que je vous complimente
Sur votre passion ; elle est belle, charmante....
Un tel choix prouve en vous le goût d'un idiot.

CHARLES.

Pour aimer ma cousine, il suffit...

NELTON.

D'être un sot.

CHARLES.

Quels défauts donc en elle offusquent votre vue ?

NELTON.

Elle est laide, mal faite, et d'esprit dépourvue.

CHARLES, à demi-voix.

Une telle injustice excite mon courroux !

MADAME NELTON, à Nelton.

Cette prévention est bien digne de vous !

NELTON.

Je vois fort bien, Monsieur, ce qui vous plaît en elle ;
Est-ce par sa beauté qu'elle vous semble belle ?
Non, mais du préjugé la trompeuse vapeur

A fasciné vos yeux et séduit votre cœur.
D'une fausse doctrine ébloui par le père,
Vous trouvez à la fille un air... de ministère ;
Les ministres en elle ont pour vous de beaux yeux,
Des ministres enfin vous êtes amoureux.

CHARLES, à part.

Se peut-il ?... mais je sors, je m'oublirais peut-être.

SCÈNE V.

MADAME NELTON, NELTON.

NELTON.

De violens transports, Madame, on n'est pas maître,
Quand on voit comme moi l'excès d'aveuglement
Dont l'esprit de parti frappe le jugement ;
Pour quiconque est épris de cette fièvre étrange,
De forme et de couleur soudain chaque objet change,
Et par un prompt effet qu'on ne peut concevoir,
Un carré devient rond, et le blanc paraît noir.

MADAME NELTON.

Quel homme ! mais enfin, finissons cette esclandre,
A votre filature il est tems de vous rendre.

NELTON.

Oui, j'emmène mon fils, et je pars de ce pas,
Afin que ses parens ne le corrompent pas.

MADAME NELTON.

Mais voici votre frère, évitez sa présence,

Je ne veux point qu'ici la scène recommence.
(Allant au-devant du ministre.)
Ah! mon frère!

SCÈNE VI.

LORD DARLEY, MADAME NELTON, NELTON.

LORD DARLEY.

Cessez de vous inquiéter,
Je ne dirai plus rien qui puisse l'irriter.

NELTON.

Je prétends me montrer plus sage que mon frère.

LORD DARLEY.

Je ne dis pas un mot.

NELTON.

Je m'obstine à me taire.

LORD DARLEY.

Je veux bien supposer que mon frère a raison.

NELTON.

J'aime fort supposer, supposer est fort bon!

MADAME NELTON, à son mari.

Allons, finirez-vous?

NELTON, à sa femme.

Mais admirez de grâce:
JE VEUX BIEN SUPPOSER!

MADAME NELTON.

Oui, mais quittez la place.
(Elle le pousse doucement vers la porte.)

NELTON.

Ainsi vous voulez bien, mon frère, supposer?

MADAME NELTON, le poussant toujours.

Eh! faut-il pour un rien se tant formaliser?...
Voulez-vous bien sortir?
(Nelton se laisse mettre dehors.)

NELTON, entr'ouvrant la porte.

Si je voulais répondre,
Mon frère, d'un seul mot, je pourrais vous confondre.

SCÈNE VII.

LORD DARLEY, MADAME NELTON.

MADAME NELTON.

Que d'excuses, Monsieur!

LORD DARLEY.

Eh! Madame, pourquoi?
Chargé des intérêts de l'État et du Roi,
Un ministre peut-il empêcher qu'on le fronde?
Il est d'un tel dépôt comptable à tout le monde,
Jour et nuit à répondre il doit se tenir prêt,
Et ce n'est pas pour lui que le sommeil est fait.
Mais revenons, ma sœur, au but de mon voyage,
Entre nos deux enfans, un heureux mariage..

MADAME NELTON.

Pour Charles, quel bonheur !

LORD DARLEY.

Qu'il revienne avec moi,
Je le mène à la cour, je le présente au roi.

MADAME NELTON.

Ah ! que de vos bontés vous me voyez contente !

LORD DARLEY.

Mais il faut avant tout que son père y consente,
Que Nelton sur ce point me cède, et de bon cœur
Sur le reste, je vais le proclamer vainqueur.
Mais, pour l'y décider, voyons, que faut-il faire ?

MADAME NELTON.

Ah ! moi, je ne puis rien dans une telle affaire,
Nivelle près de lui réussirait bien mieux.
Cet homme est un frondeur plaisamment sérieux,
Fécond en beaux discours dont le faste vous trompe,
Il fait l'incorruptible afin qu'on le corrompe.
Vous... pourriez obtenir son intervention,
En offrant un appât à son ambition.

LORD DARLEY.

Je lui parlerai, mais...

MADAME NELTON.

Voici le personnage.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, NIVELLE.

NIVELLE, à part.

Saisissons le moment de lancer mon ouvrage.

MADAME NELTON, bas à lord Darley.

Vous allez essayer...

LORD DARLEY, de même.

Oui, je vous l'ai promis.

MADAME NELTON, haut.

Milord, je vous présente un de nos bons amis;
Il est modeste, et moi, je n'ose en sa présence
Vous dire franchement tout le bien que j'en pense;
Mais vous êtes bon juge, et vous l'estimerez.
J'en suis sûre, Milord, quand vous le connaîtrez.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

LORD DARLEY, NIVELLE.

NIVELLE.

L'éloge de Madame est flatteur, je l'avoue;
Mais devant vous, Milord, que sert-il qu'on me loue?
Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous nous connaissons,
Et réciproquement....

LORD DARLEY.

Monsieur, mille pardons.
Pour moi votre figure est tout à-fait nouvelle.

NIVELLE.

Oh! mais vous connaissez mon nom. Je suis Nivelle...
Ce Nivelle qu'on cite en toute occasion,
Fameux dans le parti de l'opposition.

LORD DARLEY.

Nivelle!... excusez-moi, je cherche, en ma mémoire,
Ce nom...

NIVELLE.

Il est pourtant couvert de quelque gloire.
Dans les conseils du roi ce nom a quelque poids;
Déjà de ministère on a changé deux fois
Par mes conseils; dans peu j'abattrai le troisième,
Et mon plan est tout prêt contre le quatrième.

LORD DARLEY.

Un nom si redoutable aux ministres futurs
Ne peut être rangé parmi les noms obscurs;
Je ne puis l'ignorer; il faut que j'en convienne,
Pourtant, c'est du plus loin, Monsieur, qu'il me souvienne.
Je suis honteux...

NIVELLE.

Milord, c'est moi qui suis confus....
Sans doute mes écrits vous seront mieux connus.
Souvent, pour me soustraire à la publique estime,
Je me suis humblement caché sous l'anonyme.

(A chaque livre dont Nivelle cite le titre, le lord indique par un signe qu'il ne le connaît pas.)

Je vais à vos regards me dévoiler.

(Bas.)

C'est moi

Qui suis l'auteur D'UN MOT A L'OREILLE DU ROI;
DE L'ESPRIT DES ÉTATS, brochure en trente pages;
DES MASQUES ENLEVÉS A CERTAINS PERSONNAGES.
Pour l'éducation j'ai fait quelques traités,
LE RUDIMENT DES PAIRS, celui DES DÉPUTÉS.
Je passe mes écrits à l'usage des femmes,
ÉGLÉ LÉGISLATEUR, le MONTESQUIEU DES DAMES,
MES LETTRES A PHILIS SUR LE GOUVERNEMENT,
Où sont en madrigaux les bills du parlement.
Quelques autres encor. Mais à tout je préfère
Mes ouvrages nombreux contre le ministère,
Et pour vous en citer une trentaine et plus...

LORD DARLEY.

Monsieur, probablement je ne les ai pas lus.

NIVELLE.

Vous n'estimez donc pas le genre polémique?

LORD DARLEY.

Monsieur, je vous dirai, s'il faut que je m'explique,
Que par la passion le plus souvent dicté,
Un pamphlet anonyme a peu d'autorité;
L'écrivain courageux, habile, galant homme,
Aime qu'on le connaisse, il se montre, il se nomme;
Enfin (ce n'est pas vous, Monsieur, dont je me plains,)
Le fiel est tout l'esprit des auteurs clandestins.
Et pour vous le prouver par un exemple insigne,
Un d'eux, sans me nommer, clairement me désigne

Comme un traître, ennemi de l'État et du roi.

NIVELLE.

Ah! quelle calomnie! adressez-vous à moi
Pour répondre à votre homme, et par un bon mémoire,
Je saurai vous venger d'une offense si noire;
De honte et de dépit je le garantis mort;
Car j'ai quelque énergie et j'assomme d'abord.
On ne revoit jamais ceux que frappe ma plume,
Pour vous en assurer, parcourez ce volume.

LORD DARLEY.

Monsieur...

NIVELLE.

Lisez, Milord, cela ne coûte rien,
Et quand vous l'aurez lu, vous m'en direz du bien,
Vous verrez de quel ton je traite la matière,
Et comme j'y répands des torrens de lumière.

LORD DARLEY, tout en lisant.

O ciel!

NIVELLE.

Lisez, lisez le chapitre suivant.

LORD DARLEY.

Que vois-je!

NIVELLE.

L'intérêt va toujours en croissant.
(A part.)
Il est émerveillé.

LORD DARLEY.

Ma surprise est extrême.
Quoi! ce livre est de vous?

NIVELLE.

Oui, Milord ; de moi-même.
Il est sans nom d'auteur, mais j'ai le manuscrit,
Et de ma propre main d'un bout à l'autre écrit,
Signé sur chaque page et paraphé NIVELLE.

LORD DARLEY.

Je suis charmé qu'ici le hasard me révèle
Le nom de l'anonyme....

NIVELLE.

Ah ! ce succès flatteur
Me ravit d'autant plus, que je suis seul auteur
(N'en doutez pas, Milord), de ce petit volume.
Nulle profane main n'ose toucher ma plume.

LORD DARLEY.

D'un ministre odieux quand vous peignez les traits,
Vous le connaissez donc ?

NIVELLE.

Comme je vous connais.

LORD DARLEY.

Ah ! quand on est instruit aussi bien que vous l'êtes....

NIVELLE.

Milord assurément....

LORD DARLEY.

Eh ! trêve de courbettes !
C'est moi qui suis, Monsieur, ce ministre sans foi,
Ce traître.

NIVELLE.

Ah !

LORD DARLEY.

C'est ainsi que vous parlez de moi !

NIVELLE.

Qu'ai-je fait !

LORD DARLEY, regardant le libelle.

Ce n'est pas sans intérêt, je pense,
Que de Forber ici vous prenez la défense :
Il doit être jugé sur différens délits,
Et, si vous avez part aux dangereux écrits
Qu'il répandait, alors je saurai vous confondre.

NIVELLE.

Je réponds....

LORD DARLEY, avec calme.

En justice il faudra me répondre.
Vous pouvez outrager un ministre du roi,
Mais il est votre égal, Monsieur, devant la loi.
Elle doit sans égard pour le rang, la naissance,
Quel que soit l'innocent, venger son innocence.
S'ils n'atteignaient que moi, ces traits que vous lancez,
Le plus profond mépris me vengerait assez ;
Mais c'est l'homme public que ce libelle accuse,
Et mon silence ici deviendrait sans excuse.
Quand vous me reprochez d'avoir osé braver
Les lois que mon devoir est de faire observer,
Vous m'enlevez, Monsieur, ce respect nécessaire
Que leur autorité donne à mon caractère.
Vous m'entendez, Monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE X.

NIVELLE.

Oui certes, je l'entends.
Pouvais-je soupçonner ce maudit contretems?
Il me faut réparer cette bévue énorme,
Calmer le noble lord par un écrit en forme.
(Allant vers la table.)
Pour sortir de ce pas il n'est qu'un chemin sûr;
C'est de se rétracter... Se rétracter, c'est dur.

SCÈNE XI.

CHARLES, NIVELLE.

CHARLES, à part, une lettre à la main.

Plus je lis cette lettre, et plus je désespère
De la faire jamais agréer à mon père.

NIVELLE, écrivant.

Mais n'importe, brusquons ma rétractation.

CHARLES, à part, riant.

Je dois compter fort peu sur sa conversion.

NIVELLE, achevant d'écrire.

Oui, quoiqu'au fond du cœur mon orgueil en soupire,
Le sage de deux maux doit éviter le pire.

CHARLES, à part.

Si quelque ami voulait me prêter son secours ?

NIVELLE, se levant.

A quel intercesseur pourrai-je avoir recours,
Pour adoucir ?....

CHARLES, apercevant Nivelle.

Eh ! mais, l'occasion est belle,
De ce soin délicat chargeons monsieur Nivelle,
Il se présente ici fort à propos.

NIVELLE, apercevant Charles.

Parbleu !
Je puis du noble lord employer le neveu.

(Ils font un pas l'un vers l'autre pour s'aborder.)

CHARLES, s'arrêtant, à part.

C'est qu'il me croit ligué contre le ministère.

NIVELLE, s'arrêtant à part.

C'est qu'il est exalté presque autant que son père ;
Il me recevra mal.

CHARLES, à part.

Il me rebutera.

NIVELLE, à part.

Il en arrivera ma foi ce qu'il pourra.

CHARLES, à part.

Confessons-nous gaîment, puisqu'il faut que je parle.
(Haut.)
Salut, monsieur Nivelle.

NIVELLE.

Ah! c'est vous, monsieur Charle.

CHARLES.

Hélas! Monsieur, je viens devant vous m'accuser
D'un fait, qui diablement va vous scandaliser.

NIVELLE.

Qu'est-ce donc?

CHARLES.

Ah! déjà je vois votre colère.
Je quitte vos drapeaux pour ceux du ministère.
Oui, c'est un parti pris.... Que voulez-vous? l'amour,
Qui se mêle de tout, vous a joué ce tour.

NIVELLE.

Je vous dirai...

CHARLES.

Je sais ce que vous m'allez dire,
Je connais tous mes torts; mais il doit vous suffire
Qu'avant de succomber j'ai long-tems combattu.
Vos conseils sur mon cœur seraient tous sans vertu.
Songez que dans l'État j'ai bien peu d'importance.
De quel poids peut mon nom être dans la balance?
Si, comme vous, Monsieur, par d'éloquens écrits,
J'avais pendant long-tems régné sur les esprits,
Et que de trahison je devinsse coupable,
Je serais, j'en conviens, un lâche, un misérable,
Un...

NIVELLE.

Non, vous seriez homme. Ah! mon cher, entre nous,
Le sage est bien souvent aussi faible que vous.

Bien plus d'écueils encor s'offrent à sa rencontre.
Pour obtenir le prix que la gloire lui montre,
Au haut d'un mât glissant il faut l'aller chercher;
Souvent près de l'atteindre, et près de le toucher,
Il broche, et jusqu'au bas lourdement il retombe.
Qui ne succomberait, quand Cicéron succombe?
Cicéron, dont je suis le faible imitateur,
Ne se soumit-il pas au parti du vainqueur?

CHARLES.

Eh quoi! de Cicéron l'égal pour l'éloquence,
Auriez-vous avec lui ce trait de ressemblance?

NIVELLE.

Hélas! oui, comme lui je suis persécuté,
Et, comme lui, je cède à la nécessité.
Dans votre esprit, mon cher, je me fais tort peut-être?

CHARLES.

Il est beau d'imiter les fautes d'un tel maître;
Je ne puis de ce trait vous blâmer nullement:
Même je vous en fais, Monsieur, mon compliment.
Quant à moi, qui ne puis aller chercher à Rome,
Pour me justifier, l'exemple d'un grand homme,
Au parti que j'ai pris je me suis résolu,
Parce que ma maîtresse en un mot l'a voulu.
Je veux par cette lettre en instruire mon père;
Une telle raison ne le toucherait guère:
Mais ce qui doit produire un effet plus heureux,
C'est votre changement si conforme à nos vœux.
(Vivement.)
Parbleu, si vous voulez, maintenant que j'y pense,
Employer près de lui toute votre influence,
Par nos efforts communs peut-être pourrions-nous

Réveiller dans son cœur des sentimens plus doux.

NIVELLE.

Jeune homme, c'est fort bien; donnez-moi cette lettre,
Et je vais.

CHARLES.

Il faudrait, avant de la remettre...

NIVELLE.

Reposez-vous sur moi. Nous saurons ménager
Le moment où son cœur... On vient nous déranger.

SCÈNE XII.

CHARLES, LORD DARLEY, NIVELLE.

LORD DARLEY, en entrant.

A vos vœux je me rends, ma sœur, à l'instant même.
(Bas à Charles, en lui prenant la main.)
Pour hâter le bonheur de deux enfans que j'aime,
Je veux bien oublier l'objet de mon courroux.

CHARLES.

Ah! mon oncle, comment m'acquitter envers vous.
(Il sort.)

LORD DARLEY, à Nivelle.

Demeurez, j'ai deux mots....

SCÈNE XIII.

LORD DARLEY, NIVELLE.

NIVELLE, à part.

Que me veut-il? je tremble.
Et parbleu! je pourrais moi-même, ce me semble,
Faire agréer...

LORD DARLEY.

Depuis que je vous ai quitté,
Mes parens dans mon cœur, Monsieur, l'ont emporté,
Et quoique mon devoir, mon honneur en murmure,
Je viens à l'amitié d'immoler mon injure;
J'aime peu les procès et tout ce qui les suit.

NIVELLE, à part.

Aurait-il peur?

LORD DARLEY.

Je hais le scandale et le bruit.

NIVELLE.

Tenons bon.

(Il met sa rétractation dans sa poche.)

LORD DARLEY.

C'en est fait, je retire ma plainte,
Ne craignez rien.

NIVELLE.

Je porte un cœur exempt de crainte.

LORD DARLEY.

Le juge est près d'agir, mais je l'arrêterai,

Pour réparation de vous j'exigerai
Que vous reconnaissiez hautement votre offense.

NIVELLE.

L'Angleterre connaît ma fière indépendance,
On sait qu'au ministère en tout tems opposé,
Je me suis à la paix constamment refusé.

LORD DARLEY.

Mais, Monsieur, songez-vous ?...

NIVELLE.

Je ne saurais souscrire
A ces conditions.

LORD DARLEY.

Je n'ai plus rien à dire,
N'en parlons plus, Monsieur ; je poursuivrai mes droits,
Et vous ne céderez qu'à la force des lois.

(Il va pour sortir.)

NIVELLE, courant après lui.

Eh ! je hais comme vous le bruit et le scandale,
Et mon humeur n'est pas intraitable et brutale ;
J'ai des torts, il suffit que vous me condamniez,
Je les réparerais bientôt si vous vouliez.

LORD DARLEY.

Eh ! bien donc....

NIVELLE.

Franchement il faut que je m'explique :
Je tire un revenu brillant et magnifique
Du renom qu'on m'a fait d'inflexible fierté ;
Tout le public recherche avec avidité
Les ouvrages nombreux qui sortent de ma plume,

Et deux fois tous les mois je lui donne un volume.
Si l'on me voit fléchir, adieu tout mon crédit.
Plus de gloire, et surtout, Milord, plus de délit.
Quand on a comme moi goûté... de l'opulence,
Qu'on ne peut se passer... d'une certaine aisance...

LORD DARLEY.

Ah! ah! je vous entends; eh! bien, Monsieur, parlez,
On vous achètera.... tout ce que vous valez.

NIVELLE.

Ah! c'est beaucoup!...

LORD DARLEY.

Non pas. Mais faites-moi la grâce...

NIVELLE.

Milord, je sais fort bien ce qu'il faut que je fasse.
Je vais écrire, écrire...

LORD DARLEY.

Épargnez-vous ce soin.

NIVELLE.

Ma plume est tout à vous.

LORD DARLEY.

Je n'en ai pas besoin,
(Quoique sachant fort bien quel crédit est le vôtre)
Au lieu de ce service il faut m'en rendre un autre.
Tâchez de ramener mon frère à la raison.
Corrigez, s'il se peut, l'aigreur.

NIVELLE.

Oui, le poison....

LORD DARLEY.

Qui corrompt son humeur.

NIVELLE.

Envenime son ame.

LORD DARLEY.

Et cette ardeur...

NIVELLE.

Ce feu.

LORD DARLEY.

Qui l'anime.

NIVELLE.

L'enflamme.

LORD DARLEY.

Réussissez, Monsieur; je me tais à ce prix;
Mais l'acte solennel que vous m'avez promis,
Je le veux dès ce soir. Évitez le reproche
Qu'un retard.

NIVELLE.

Le voici; je l'avais dans ma poche.

SCÈNE XIV.

LORD DARLEY, NELTON, NIVELLE.

NELTON, en entrant.

Me voilà délivré de tout soin, Dieu merci!
(A son frère.)
Eh bien! que dites-vous de l'homme que voici?

Osez vous devant lui soutenir votre thèse ?
Quand il discute, il faut qu'on cède ou qu'on se taise.
On lui ferait, morbleu ! plutôt perdre son nom
Que de lui faire dire OUI quand il pense NON.

NIVELLE, bas à Nelton, avec embarras.

Eh ! du rang qu'il occupe il fallait donc m'instruire.

NELTON, étonné et embarrassé.

Ah ! vous savez ?... eh bien ! alors faites-lui lire
Votre nouveau livre, eh !

NIVELLE.

Suffit, Monsieur l'a lu.

NELTON.

Vous l'avez lu, mon frère ? ah ! ah !... vous a-t-il plu ?
Vos systèmes y sont traités de belle sorte.
Vous en avez trouvé la logique un peu forte.
Avez-vous pu répondre à ses raisonnemens ?
Parlez.

NIVELLE.

Le noble lord connaît mes sentimens,
Il a lu dans mon cœur, il a vu mon courage.

LORD DARLEY.

Monsieur, en avouant cet écrit qui m'outrage,
De sa faute envers moi s'est soudain repenti.

NELTON.

Qu'est-ce à dire ! ceci mérite un démenti.

LORD DARLEY.

Monsieur a réparé son tort.

NELTON.

C'est une fable,
D'un lâche repentir Nivelle est incapable,

(A Nivelle.)

Son ame est inflexible. Eh bien! répondrez-vous?
Que vous faut-il de plus, pour vous mettre en courroux?

NIVELLE.

Le ministre dit vrai.

LORD DARLEY, à Nelton.

Tenez, vous pouvez lire.
On me dit trop sensible aux traits de la satire :
Il se peut; mais blessé des plus sensibles coups,
Je veux les oublier par amitié pour vous...
Mon ami, ne formons qu'une seule famille :
Ton fils est mon neveu.

NIVELLE.

Votre nièce est sa fille.

(A lord Darley.)

Laissez, de l'attendrir je sais un sûr moyen.

(A Nelton.)

Si votre frère et moi sur vous ne pouvons rien,
A nos discours touchans si votre cœur se ferme,
Un fils à vos rigueurs mettra peut-être un terme.
Voyez, voyez enfin ce qu'un fils vous écrit :

(A part.)

Lisez : il ne dit mot, preuve qu'il s'attendrit.

NELTON, déchirant la lettre et la rétractation.

La voilà, ma réponse.

NIVELLE.

Ah! quelle extravagance!

LORD DARLEY, à Nivelle.

Eh! que faites-vous donc?... que Monsieur recommence
Un nouveau désaveu, non moins formel, ou bien
Je laisse aller l'affaire et je n'arrête rien.
Ma plainte est chez le juge, enfin prenez-y garde,
C'est vous, bien plus que moi, que la chose regarde.

SCÈNE XV.

NELTON, NIVELLE.

NELTON.

Mon fils, mon fils, corbleu! m'avoir joué ce tour!
Cela vient, je le vois, de son maudit amour.

(Embarras de Nivelle.)

Et vous!... Osez-vous bien me regarder en face!
De honte on me verrait mourir à votre place.
Nivelle renégat!... ah! mon juste courroux
A peine se contient.

NIVELLE.

Eh bien! oui, fâchez-vous,
Mon ami, j'y consens; je crains votre colère
Bien moins que je ne crains celle de votre frère.
Savez-vous qu'il me peut faire pendre.

NELTON.

En ce cas,
On est pendu, Monsieur, et l'on ne fléchit pas.

NIVELLE.

Fort bien, mais cependant votre bouche m'accuse,
Êtes-vous bien certain que je sois sans excuse?

NELTON.

Quelle excuse avez-vous, hé?

NIVELLE.

Quelle excuse j'ai?...
Mais, si je vous disais que je n'ai pas changé,
Que par les actions on juge mal les hommes,
Que c'est au fond du cœur qu'on voit ce que nous sommes.

SCÈNE XVI.

UN OFFICIER DE JUSTICE, NELTON, NIVELLE.

L'OFFICIER DE JUSTICE.

Messieurs, indiquez-moi si dans cette maison
Est un monsieur Nivelle?

NIVELLE, à part.

Ah!

NELTON.

Pour quelle raison?

L'OFFICIER.

Le magistrat m'envoie...

NIVELLE, à part.

O message sinistre!

L'OFFICIER.

C'est pour certain pamphlet.

NELTON.

Pamphlet !...

L'OFFICIER.

Contre un ministre.

NIVELLE.

Monsieur, c'est une affaire arrangée entre nous,
Vive le ministère! et vive !...

NELTON, lui mettant la main sur la bouche.

Taisez vous!

(A l'officier.)

C'est moi qui suis, Monsieur, l'auteur de la brochure.

NIVELLE, étonné.

Comment!

NELTON, bas, à Nivelle.

Je veux sur moi prendre cette aventure,
Retirez-vous, partez.

NIVELLE, à part.

Je suis tout interdit!...
Mais en homme prudent fesons ce qu'il me dit.

(Il sort.)

SCÈNE XVII.

L'OFFICIER DE JUSTICE, NELTON.

L'OFFICIER.

Vous saurez que je suis...

NELTON.

Oui, je sais qui vous êtes.

(Avec enthousiasme et tendant les mains.)

A recevoir vos fers mes mains sont toutes prêtes,
Les voici!

L'OFFICIER.

Mais, Monsieur, qui vous parle de fers?

NELTON.

Hâtez-vous! vos cachots pour moi sont-ils ouverts?

L'OFFICIER.

Peut-être pourrait-on arranger cette affaire.

NELTON.

Arranger, qu'est-ce à dire, et que faudrait-il faire?

L'OFFICIER.

Le ministre est si bon que vous le fléchiriez;
J'en suis certain, Monsieur, si vous lui proposiez...

NELTON.

Non, Monsieur, à mon livre effacer une ligne
Du parti que je sers serait me rendre indigne.

L'OFFICIER.

Le ministre, Monsieur, gagnera son procès.

NELTON.

Tant mieux, je lui souhaite un bon et plein succès.

L'OFFICIER.

J'ai rempli le devoir de l'emploi que j'exerce
En vous... mais j'aperçois votre partie adverse.

SCÈNE XVIII.

L'OFFICIER DE JUSTICE, LORD D'ARLEY, NELTON.

L'OFFICIER.

Milord, je viens de faire un inutile effort
Pour engager votre homme à réparer son tort,
Il ne veut pas céder.

LORD DARLEY.

Cela n'est pas possible ;
Et je l'ai trouvé, moi, très-doux et très-flexible.

L'OFFICIER.

Le voici devant vous.

LORD DARLEY.

Qui?

L'OFFICIER.

L'auteur du pamphlet,
Monsieur Nivelle.

LORD DARLEY.

Où donc voyez-vous, s'il vous plaît?
Mon frère?

L'OFFICIER.

Votre frère? eh! non, monsieur Nivelle.

NELTON, à l'officier.

Non, ce n'est pas ainsi, Monsieur, que l'on m'appelle,
Mais je suis bien l'auteur du livre en question.

LORD DARLEY, étonné.

Eh quoi! de votre esprit la folle passion
Vous peut-elle, mon frère, entraîner de la sorte?

L'OFFICIER, à Nelton.

Quoi! vous êtes le frère?...

NELTON.

Eh bien! que vous importe?
Le frère d'un ministre est-ce un objet sacré?
Je le dis, et jamais je ne m'en dédirai,
Je suis, et je suis seul l'auteur de cet ouvrage;
Vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage,
Agissez, poursuivez.

SCÈNE XIX.

L'OFFICIER, SOPHIE, LORD DARLEY, MADAME NELTON, NELTON.

MADAME NELTON, à son mari.

Ah! grand Dieu! qu'ai-je appris!
Vous déclaré auteur de ces affreux écrits!

NELTON.

Oui, je le soutiendrai, que l'on juge l'affaire.
Il sera beau de voir un frère par un frère
Accusé, condamné, traîné dans les prisons.
Combien d'un pareil trait nous nous réjouirons!

SOPHIE, à Nelton.

Le méchant!

LORD DARLEY.

Il suffit, ma patience est lasse;
Je l'abandonne enfin.

NELTON.

Oui, morbleu, point de grâce!
Il faut qu'on me poursuive.

MADAME NELTON.

Eh quoi! pourriez-vous bien?...

NELTON.

Qu'on m'emmène à l'instant.

MADAME NELTON.

Monsieur, n'en faites rien.

NELTON.

Il le doit, je le veux.

LORD DARLEY.

Quel comble de délire!
Un libelle outrageant m'accuse et me déchire,
Pour un fou dangereux que l'on garde en prison.

NELTON.

Un fou! ce n'est pas vrai.

LORD DARLEY.

Le connaît-il, lui? non.
Et sans savoir s'il est innocent ou coupable...

NELTON.

Je soutiens que Forber d'un crime est incapable.

LORD DARLEY.

Enfin, pour m'empêcher de venger mon honneur,
De l'écrit qui m'outrage il se déclare auteur.

NELTON.

Oui! oui!

LORD DARLEY.

C'en est assez, ma bonté fut trop grande.
(A l'officier.)
La réparation que mon honneur demande,
Monsieur, exigez-la de Nivelle ou de lui;
Je ne puis leur donner de délais qu'aujourd'hui.
Que ce jour écoulé, la poursuite commence;
Nous, ma fille, quittons un frère qui m'offense.

MADAME NELTON.

Ah! Milord, demeurez par grâce!

NELTON.

Et de ce lieu
S'il ne part, moi je sors.

LORD DARLEY.

Je vous entends, adieu.
Loin de vous pour jamais, ingrat, nous allons vivre.

SOPHIE, pleurant.

Et moi j'engagerai mon cousin à nous suivre,
Charles auprès de lui serait trop malheureux.

MADAME NELTON, à son mari.

Et tous nous finirons par fuir un homme affreux.

NELTON, seul.

Oui, qu'ils s'en aillent tous, et le père et la fille,
Et la mère et le fils, et toute la famille;
Que n'ayant plus chez moi ces êtres mal-pensans,
Je puisse vivre au moins avec d'honnêtes gens.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

NIVELLE, CHARLES, NELTON.

CHARLES, seul les trois premiers vers.

Mon oncle va partir, et je perds ce que j'aime,
Quand je croyais toucher à mon bonheur suprême.
C'était donc pour cela qu'on m'éloignait ainsi!
Mon père, pouviez-vous!...

NELTON.

Sortez, sortez d'ici.
A mes yeux pour jamais gardez-vous de paraître,
Je ne veux pas chez moi d'un perfide, d'un traître.

CHARLES, à Nivelle.

C'est donc ainsi, Monsieur, que vous m'avez servi?
Parlez, c'est votre exemple enfin que j'ai suivi,
On nous doit du même œil regarder l'un et l'autre:
Notre erreur est commune, et mon crime est le vôtre.

NELTON.

Partez, vous dis-je, ou bien redoutez mon courroux.

CHARLES, avec douleur.

Oui, puisque la pitié n'a plus de droit sur vous.

Puisque vous repoussez vos parens, votre frère,
Je fuis, et vais trouver ma cousine et son père.

SCÈNE II.

NIVELLE, NELTON.

NELTON, comme involontairement.

CHARLES !... Il ne m'entend plus. Les ingrats s'en vont tous.
Qu'ils partent, je vais donc rester seul avec vous...
Ma femme aussi qui vient me tenir un langage !...
Traiter ce cher Forber de factieux ! J'enrage
De voir dans ma famille un tel aveuglement.
Jugez, elle ne l'a jamais vu seulement ;
Et je parirais, moi, pourtant sans le connaître...
Factieux ! dites-moi, là, cela peut-il être ?

NIVELLE.

Non, dans notre parti cela ne se peut pas.

NELTON.

Que ne puis-je de vous faire le même cas !
Je voudrais, je le sens, oublier votre crime,
Vous croire encore pur, vous rendre mon estime,
Aider à vous laver de votre trahison.

NIVELLE.

Quoi ! vous n'avez pas su ma secrète raison ?

NELTON.

Quelle raison secrète aviez-vous, je vous prie ?

NIVELLE.

Vous pouvez croire ?... Allons ; c'est une raillerie,
Vous vous moquez.

NELTON.

Du tout, je ne me moque point.

NIVELLE.

L'apparence peut-elle abuser à ce point?

NELTON.

Il n'est pas dans ceci de trompeuse apparence :
Ce que j'ai vu de vous est de pure évidence.
D'ailleurs n'avez-vous pas soutenu devant moi
Le parti de mon frère?

NIVELLE.

Eh bien?

NELTON.

Dites pourquoi
Vous avez renié la cause la plus sainte
Par un écrit... infâme, à vous parler sans feinte,
Votre palinodie est bien de vous.

NIVELLE.

Eh bien?

NELTON.

Eh bien, comment, eh bien? tout cela n'est donc rien?
Vous moquez-vous vous-même?

NIVELLE.

Avez-vous la faiblesse
De me croire capable, ô ciel! d'une bassesse?

NELTON.

Enfin mes yeux sont-ils ou non dignes de foi?

NIVELLE.

Est-ce que votre cœur ne vous dit rien pour moi!

NELTON.

Que diable voulez-vous que mon cœur puisse dire
Contre de tels témoins?

NIVELLE.

Il faut que je vous tire
De ces avilissans et criminels soupçons,
Je n'ai qu'un mot à dire, et le voici.

NELTON.

Voyons.

NIVELLE, avec précaution.

Je voulais en secret servir la bonne cause.

NELTON.

Ah! l'excuse est plaisante!... au moins c'est quelque chose.
Ainsi du droit chemin vous n'êtes pas sorti?

NIVELLE.

Croyez que de tout tems, ferme en notre parti,
Des principes constans furent toujours les nôtres.

NELTON.

Allons, et, s'il se peut, faites-le croire aux autres;
Car je sens le besoin de m'attacher à vous.
Mais réciproquement; mon cher, promettons-nous
De ne jamais signer, quoi que l'on nous commande,
Le désaveu honteux que mon frère demande.

NIVELLE.

Mais si demain pourtant on vous met en prison?

NELTON.

Partagez avec moi la persécution,
Hé! cela sera beau.

NIVELLE, à part.

Voyez le beau partage!

NELTON.

Qu'un lien mutuel tous les deux nous engage.

NIVELLE.

Comment donc!

NELTON.

Un dédit.

NIVELLE, à part.

Un dédit? non vraiment.

S'il faut payer.

NELTON, levant la main.

Ou bien? fesons mieux; un serment.

NIVELLE, vivement.

Un serment, volontiers, mon ami; je le jure.

NELTON.

Je dois vous croire enfin. Ce serait une injure
De douter un instant de la fidélité...

NIVELLE, l'interrompant.

De vous, de mes amis, je n'ai jamais douté.
Par exemple, Forber, s'il aimait moins la gloire,
Pourrait, en subissant son interrogatoire,
Me déclarer l'auteur de fulminans écrits
Qui, lorsqu'on l'arrêta, dans ses mains furent pris;
Je ne crains rien: pourtant si cet homme estimable
Pouvait en s'évadant de sa prison....

NELTON.

Ah! diable!

Ce serait un beau trait. Mon ami, voyez-vous,
Imaginez-vous bien quel triomphe pour nous?

NIVELLE.

Si je l'imagine, eh!

NELTON, à part.

Dois-je à présent l'instruire?
(Haut.)
Non.... Il s'évadera, j'ose vous le prédire.

NIVELLE.

Comment?

NELTON.

Avec de l'or, de tout on vient à bout....

NIVELLE.

En effet, la clef d'or est un passe-partout....

NELTON.

Nous verrons si mon frère étendra sa puissance
Sur la vertu, l'honneur, la candeur, l'innocence.

SCÈNE III.

NIVELLE, GEORGE, NELTON.

GEORGE.

Au secours! au secours! ah Monsieur, sauvez-vous!

NELTON.

Qu'est-ce donc?

GEORGE.

C'est un fou, qui vient d'entrer chez nous.

NELTON.

Un fou !

GEORGE.

Qui bat les gens, vous l'alliez voir paraître.

NELTON.

Pourquoi la porte ?...

GEORGE.

Il est entré par la fenêtre.

NELTON.

Comment !

GEORGE.

Pour l'arrêter j'ai fait ce que j'ai pu ;
Il m'a pris au collet et de coups m'a rompu ;
Il m'a dit qu'il était de votre connaissance,
Et l'ami de Monsieur.

NIVELLE.

Tu plaisantes, je pense.

GEORGE.

Plaisanter !... non pardi. Je ne plaisante pas,
Ni lui ; si vous saviez ce que pèse son bras !...
« Va-t'en dire à Nelton, maraud, que je me nomme
» Forber. »

NELTON.

Se pourrait-il !

NIVELLE.

Forber !

GEORGE, qui s'est approché de la porte.

Ah ! le chien d'homme !
Je le vois, au secours !

SCÈNE IV.

NIVELLE, FORBER, NELTON, GEORGE.

FORBER, en entrant.

Drole, te tairas-tu !
Je crains que dans la rue on ne l'ait entendu.

NELTON, à Nivelle

Quoi, c'est là Forber ?

NIVELLE,

Oui.

(A part.)

Morbleu, qu'il m'embarrasse !

NELTON, à Forber.

Ah ! Monsieur ! permettez qu'un ami vous embrasse.

FORBER.

Je ne vous connais pas ; mais ce nom est permis,
Puisque nous haissons les mêmes ennemis.

NELTON.

Vous n'avez jamais eu, demandez à Nivelle,
De partisan plus chaud, ni d'ami plus fidèle.

FORBER.

Une haine commune est un si beau lien !

NELTON.

Monsieur, ce sentiment est noble.

FORBER.

Il est le mien.

NELTON, bas à George.

C'est un de nos amis ; un homme enfin.... que j'aime,
Qui pense on ne peut mieux.

GEORGE, se frottant l'épaule.

Mais agit-il de même ?

NELTON, bas.

Garde-toi d'en douter, George.

GEORGE, s'approchant de Forber.

Si j'avais su
Que Monsieur pensât bien, je n'aurais pas reçu
Si mal ce que Monsieur....

FORBER.

Je t'ai fait mal peut-être ?

GEORGE, enchanté.

Au contraire, Monsieur, dès que j'ai pu connaître...
(A part, en se frottant l'épaule, à Nelton.)
L'honnête homme ! Tenez, quoiqu'il m'ait houspillé
Passablement, ma foi j'en suis émerveillé.

NELTON, à Forber.

Vous voilà donc sorti de prison ? quelle gloire
Et quel bonheur pour nous ! contez-nous votre histoire.

FORBER.

C'est un roman. D'abord ici je suis venu
En un clin-d'œil, guidé par un homme inconnu.

NELTON, à part.

Je jouis de sa joie, et veux par mon silence
Pour un tems me soustraire à sa reconnaissance.
Et bien, après?

FORBER.

J'étais hier chez le geôlier,
Qui me connaît,

(Nivelle fait un mouvement d'inquiétude.)

Et là sans me faire prier,
Je disais ma pensée. Une petite vieille,
Que je ne vis jamais, vient me dire à l'oreille :
« Vous pensez comme un ange, ami, tenez-vous prêt,
» Demain j'irai vous voir. » Elle vint en effet,
Je ne sais trop ma foi comment elle a pu faire;
Mais ce matin, je sors, et vogue la galère!
Me voici!

NIVELLE.

Le beau trait!

GEORGE.

J'en suis tout triomphant.

NELTON.

Chacun de nos amis en aurait fait autant.

NIVELLE, à Forber.

Oui, mais par la fenêtre arriver de la sorte!
Pourquoi ne pas entrer simplement?...

FORBER.

Par la porte?
J'avais quelques raisons pour en user ainsi :
Je vous dirai tout franc, qu'à trois milles d'ici,

J'ai su que des limiers me suivaient à la piste ;
Pour n'être point par eux surpris à l'improviste ;
J'ai vu votre croisée ouverte....

NELTON.

Eh! c'est assez.

FORBER.

C'est que de là, morbleu, s'ils s'étaient avancés,
Je soutenais un siége.

NIVELLE, à part, avec inquiétude.

Hé? que va-t-il lui dire!

FORBER, à Nelton.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, mon cher, que je me tire
De la main des coquins, tel que vous me voyez.

NELTON.

Quoi! vous auriez été déjà?...

FORBER.

Vous l'ignoriez?

NELTON.

Victime des forfaits et des fureurs du crime?

FORBER.

Et oui! c'est tout cela, précisément, victime;
Mais par Dieu, je les ai terriblement matés!
Si par moi mes beaux faits vous étaient racontés!...

NIVELLE, bas.

Chut!

FORBER.

Je m'en glorifie! une prison est belle,
Quand on l'a méritée en vengeant sa querelle.

NELTON.

Mais s'il vous plaît, pourquoi vous mit-on en prison?

NIVELLE, se hâtant de répondre.

Je vous l'ai dit, certain.... écrit de ma façon....

FORBER.

C'était un des griefs; mais sans trop de jactance,
On a sur soi des faits de toute autre importance.

NELTON, à Nivelle.

Pourquoi m'avoir caché ces traits de votre ami?
Je ne le connaissais encore qu'à demi.
Une belle action ne peut trop se répandre.
Je suis impatient, mon cher, de vous entendre.

FORBER.

Volontiers.

(A Nivelle qui le tire par l'habit.)

Quoi, plaît-il?

NELTON.

Ne l'interrompez pas,
Nivelle, qu'avez-vous? d'où vient cet embarras?

NIVELLE.

Eh! je songe aux dangers de Forber, et je pense
Qu'il devrait éviter ces limiers par prudence.

NELTON.

Remettez-vous, je vais m'assurer des moyens
De n'être pas surpris, et vite je reviens.

(George leur fait signe de se tranquilliser et suit son maître.)

SCÈNE V.

FORBER, NIVELLE.

NIVELLE, avec précaution.

Comment donc ! vous alliez conter votre prouesse !

FORBER.

Qui m'en empêcherait si cela l'intéresse ?

NIVELLE.

Oui, mais vos actions, Forber, y songez-vous!

FORBER.

Ne m'avez-vous pas dit qu'il pensait comme nous ?

NIVELLE.

Mais c'est un honnête homme après tout.

(Forber fait un mouvement.)

Je veux dire
Qu'il n'est pas, comme vous enfin, dans le délire.
Aller en arrivant, sans rime ni raison,
Parler de soutenir un siége en sa maison !
L'esprit de faction vous a tourné la tête ;
Vous étiez autrefois un bon marin, honnête....

FORBER.

Ne le suis-je donc plus !... Pour servir ses amis,
Contre certaines gens tout n'est-il pas permis ?
N'est-ce point par honneur que bravant la justice
De mes biens au parti j'ai fait le sacrifice ?

NIVELLE.

Eh bien! soit, j'en conviens, vous fûtes généreux.

FORBER.

Vous accusez Forber obscur et malheureux,
Mais, si, le retirant de la sphère commune,
Le ciel eût à son ame égalé sa fortune,
Et sur un grand théâtre eût voulu le placer
Où ses puissans moyens se puissent exercer,
Sa façon de penser dont vous faites un crime,
D'un cœur impétueux serait l'élan sublime,
Vous forgeriez des mots exprès pour ennoblir
Certaines actions.... (que sans les avilir
Je ne saurais nommer faute du propre terme)
Et d'un héros en lui vous trouveriez le germe.

NIVELLE.

Enfin, il est des faits dont un homme bien né....

FORBER.

Quels faits?

NIVELLE.

Vous vous vantez qu'on vous a condamné
Trente fois....

FORBER.

Pourquoi pas? sous le règne du crime

NIVELLE.

Mais on vous eût pendu sous un meilleur régime;
Car enfin un vaurien, quel que soit son parti,
Est toujours un vaurien.

FORBER.

Vous en avez menti!

Un moment! c'est à moi que vous aurez à faire!

NIVELLE, criant.

Au secours!... mon ami, calmez votre colère.

SCÈNE VI.

FORBER, NELTON, NIVELLE.

NELTON.

Comment, d'honnêtes gens se quereller entre eux!

FORBER.

Ah! c'est qu'en fait d'honneur, moi je suis chatouilleux.

NELTON.

Quoi! Nivelle, à Forber vous avez fait injure!

NIVELLE.

Non pas, il s'est fâché d'une vétille pure.

FORBER.

On peut bien m'arrêter, me jeter en prison,
Mais sur l'honneur, morbleu! je n'entends point raison.

NELTON.

C'est fort bien fait, mon cher... cet homme est énergique.
Nivelle, vous avez l'esprit trop satirique,
Il faudrait ménager un ami délicat.

FORBER.

Délicat, c'est le mot. Jugez notre débat,
Je vais vous l'expliquer.

NIVELLE, vivement.

Eh! non, j'eus tort sans doute.

FORBER, criant.

Écoutez! écoutez!

NELTON.

Parlez, je vous écoute.

FORBER.

Vous connaissez ce lord qui m'a fait arrêter,
J'avais un bon moyen de le faire sauter;
Mais malheureusement j'ai manqué l'entreprise.

NELTON.

Sauter! et comment donc?

FORBER.

Parbleu! dans la Tamise.

NELTON.

O ciel! qu'ai-je entendu!

NIVELLE.

Forber, que dites-vous?
Il a le diable au corps.

FORBER.

Eh bien! êtes-vous fous?
Un ministre.

NELTON.

Qu'importe!

FORBER.

Et comment donc, qu'importe?
(A part.)
Encore un modéré, que le diable l'emporte!

Moi, qui crois me trouver chez des gens bien pensans!
Quelle école!

NELTON, bas à Nivelle.

Cet homme a-t il perdu le sens?
Dites-moi donc, faut-il le croire sur parole?

NIVELLE.

Eh! non, il.... exagère, et c'est.... une hyperbole.

NELTON.

Hyperbole?... Pourtant, je suis un peu surpris.

NIVELLE, à Forber.

Il faut gagner la mer, car si vous étiez pris....

FORBER.

Qu'ils se gardent morbleu de m'échauffer la bile.
Et, puisque je consens à demeurer tranquille,
Qu'on m'y laisse; sinon, Forber, loin de s'enfuir,
Sur ses pas pourrait bien songer à revenir.

NELTON, à Nivelle.

Croyez-vous que chez moi l'on ose le reprendre?
Qu'il passe ici la nuit; demain, sans plus attendre,
Je prétends en lieu sûr moi-même le mener,
Avec beaucoup d'argent, rien ne doit nous gêner.

FORBER.

Vous en avez beaucoup? c'est heureux! quel dommage
Que ce maudit métal ne soit point le partage
De gens entreprenans qui sauraient l'employer
A servir nos amis à les multiplier!

NELTON.

Et que feraient-ils?

FORBER.

Tout. Tout sur l'argent se fonde ;
Avec un tel ressort je remûrais le monde,
J'amènerais pardieu des révolutions
Qui ne finiraient pas. Qu'on me donne des fonds,
Je gagne et mets sur pied une immense assemblée.
Une bonne spafield enfin renouvelée.
Là, de mon éloquence on verrait les effets,
Des paroles bientôt je passerais aux faits ;
Car c'est dans l'action que la vertu consiste.
Guerre aux gens mal pensans, j'en ferais une liste.
Les ministériels en tête y seraient mis,
Puis leurs amis, et puis leurs tièdes ennemis,
Et ceux qui pensent mal dans le fond de leur ame.
Alors de ma fureur éclaterait la flamme.
Qu'en pensez-vous ?

NELTON, stupéfait.

Tenez, je ne fais pas grand cas
Des révolutions qui ne finissent pas.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, GEORGE.

GEORGE, bas à Nelton.

Voici Madame !

NELTON.

Oh ! ciel ! elle n'est pas partie...
Quel cruel embarras !... Nivelle, je vous prie,

Passez avec Forber dans mon appartement.
Je craindrais que ma femme....

NIVELLE.

Oui, venez promptement.
Mon cher, éloignons-nous.

FORBER.

Esprits pusillanimes,
Hommes sans énergie, et qui voyez des crimes
Dans les nobles projets formés par mon courroux,
Sans vous, je saurai seul les exécuter tous.

NIVELLE, l'emmenant.

Oui, fort bien, mais venez, mon ami.

SCÈNE VIII.

NELTON, après un moment de silence.

Quelle tête!
Et moi qui de le voir me fesais une fête!...
Serais-je dans l'erreur? Mon frère a-t-il raison?
Et moi tort? Non, morbleu! par tous les diables, non.

SCÈNE IX.

NELTON, MADAME NELTON.

MADAME NELTON.

Je viens encor tenter un effort sur votre ame,
Votre ami, votre frère....

NELTON.

Eh bien? parlez, Madame.

MADAME NELTON.

Il est toujours ici.

NELTON.

Qu'entends-je!

MADAME NELTON.

Sa bonté
Est égale peut-être à votre dureté.

NELTON, à part.

Et mon frère et Forber!... tous les deux m'inquiètent!
S'ils vont se rencontrer!... dans quel trouble ils me jettent!

MADAME NELTON.

D'où peut naître l'excès de votre émotion?

NELTON.

Mon frère serait-il?

MADAME NELTON.

Dans l'autre pavillon;
Nous y sommes restés, lui, votre fils, sa fille;
Vous aviez près de vous encor votre famille.

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, NIVELLE.

NIVELLE.

Mon cher, tout est perdu.

NELTON.

Qu'est-ce donc?

MADAME NELTON.

Qu'avez-vous?

NIVELLE.

Forber!

NELTON.

Eh! bien, Forber?

MADAME NELTON.

Quoi? cet homme est chez nous?

NIVELLE.

Oui, nous avions reçu, Madame, sa visite,
Mais il s'est vu forcé de partir, et bien vite.
(A Nelton.)
Nous étions là tous deux, et pour passer le tems,
Dans votre cabinet, je lui montrais nos plans.
Un de vos gens accourt, nous dit que le constable
Entoure la maison, et demande un coupable.
Je songeais à brûler nos papiers prudemment;
Forber, pour les sauver s'en saisit brusquement,
Et, sans chercher la porte, il ouvre la fenêtre;

Et moi, tout étourdi, je le vois disparaître
Par le même chemin qu'il a pris pour entrer.

NELTON.

Eh quoi ! de tous nos plans il a pu s'emparer ?

NIVELLE, à Nelton.

Quand je vous le disais, qu'il fallait sans attendre,
Ce matin les brûler.

MADAME NELTON, à son mari.

Ah ! que viens-je d'entendre ?
Il aurait emporté des écrits dangereux,
Qui vous compromettraient ?

NIVELLE.

Oui, Madame, tous deux.

MADAME NELTON.

Juste ciel ! à ce point se peut-il qu'on s'expose !
(A Nivelle.)
Ah ! de tous nos malheurs vous seul êtes la cause.

NIVELLE.

C'est Nelton qui plutôt m'a mis dans l'embarras.
Moi, j'écris tant qu'on veut, je ne conspire pas.

GEORGE, accourant.

Monsieur, le voilà.

NELTON.

Qui ?

GEORGE.

Le ministre.

NELTON.

Mon frère !

(Mouvement d'étonnement de tous les personnages.)

Que me veut-il ?

NIVELLE.

Je tremble.

MADAME NELTON, à part.

Ah ! Dieu ! quel front sévère.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, LORD DARLEY.

LORD DARLEY.

Malgré tous vos excès, Monsieur, je l'avoûrai,
Je ne vous croyais pas à ce point égaré.
Un coupable, Forber, chez vous trouve un refuge.

NELTON.

Coupable, on n'en sait rien; attendons qu'on le juge.

LORD DARLEY, après avoir réprimé un mouvement.

Vous venez à l'instant de le faire évader.

NELTON.

Je n'étais pas, je crois, chargé de le garder,
Et j'aurais dû peut-être accompagner sa fuite.

LORD DARLEY.

Quelque injuste envers moi que soit votre conduite,
Et malgré les écarts d'un aveugle courroux,
Lorsque vous m'outragez, je veille encor sur vous.

Quand de cris furieux votre haine m'assiége,
Quand vous me maudissez, mon pouvoir vous protége
Contre vos ennemis, contre vos partisans,
Et contre vous.

NELTON.

Parlez.

LORD DARLEY.

Tu le veux? j'y consens.
(Avec bonté.)
Mais toi, n'aurais-tu pas des aveux à me faire?
Je ne suis plus ministre ici, je suis ton frère.

NELTON.

Je n'ai rien.

MADAME NELTON, à part.

Quel espoir!

NIVELLE, à part.

Il redouble ma peur.

LORD DARLEY.

Forber n'aurait-il pas, pour comble de malheur,
Quand tu te confiais à lui, sans le connaître,
Emporté des papiers qui te perdraient peut-être?

MADAME NELTON, à part.

Il sait tout!

NIVELLE.

C'en est fait!

NELTON.

Ah! nous sommes perdus!

LORD DARLEY.

Non, ingrat, tes papiers te seront tous rendus,

Puisqu'ils sont dans mes mains. Connais ton injustice.

(Il tire le portefeuille de sa poche, et le remettant à Nelton.)

De mes ressentimens reçois le sacrifice.

(Charles et Sophie paraissent au fond du théâtre.)

NELTON, à part.

Malgré moi je l'admire et ne puis le cacher.

MADAME NELTON.

Qu'une telle action a droit de nous toucher,
O frère généreux!

NIVELLE, feignant d'essuyer ses pleurs.

Touchante sympathie!
Milord, suis-je compris aussi dans l'amnistie?

LORD DARLEY.

Mais....

NIVELLE, vivement.

A tant de grandeur, c'en est fait, je me rends.
Les ministres seront désormais mes cliens;
Et pour mieux cimenter encor ce nouveau pacte,
De tout ce que j'ai dit, ici je me rétracte.

NELTON.

Girouette!

LORD DARLEY.

Forber, atteint presque en sortant,
S'est long-tems défendu, puis s'est sauvé pourtant.
Ces funestes écrits, laissés dans sa retraite,
On me les a remis, tu les tiens. Je souhaite
Que, loin de cette terre il puisse s'exiler,
Et que de lui jamais nous n'entendions parler.

NELTON, à part.

Faut-il que je le voie aussi bien se conduire!
Un ministre!

CHARLES, au fond du théâtre.

Mon oncle?...

LORD DARLEY.

Oui, j'allais te le dire.
(A Nelton.)
Mon ami, je réclame ici pour nos enfans....

NELTON.

Tu veux donc les unir? eh bien! soit, j'y consens.

SOPHIE, à Charles.

Je m'en vais tout-à-fait ramener votre père;
Laissez-moi lui parler.

CHARLES.

O ciel! qu'allez-vous faire?
Voudriez-vous encor retarder mon bonheur?

SCÈNE XII.

NIVELLE, LORD DARLEY, NELTON, MADAME NELTON, SOPHIE, CHARLES.

LORD DARLEY.

Allons, plus de débats, mes amis; de bon cœur
Nous consentons tous trois à votre mariage;
Que de notre union il soit le tendre gage;
Et qu'il n'existe plus pour les honnêtes gens,

Enfin que deux partis : les bons et les méchans.
Que les hommes de bien tous se réconcilient :
Qu'ils veillent au présent ; le passé, qu'ils l'oublient.

NELTON, à part.

Sur mon frère jamais nous ne gagnerons rien ;
Il pense toujours mal, et parle toujours bien.

FIN DE L'ESPRIT DE PARTI.

L'ESPRIT DE PARTI.

VARIANTES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

NELTON.

Deux factions divisent l'Angleterre,
Et se font sans relâche une cruelle guerre.
La raison et l'honneur combattent d'un côté;
De l'autre la folie et la méchanceté.
A défendre nos droits, l'un des partis s'applique :
L'autre veut renverser la liberté publique,
Et mon frère qui peut suivre le droit chemin,
Que je prêche d'exemple et qui... mon frère enfin,
Jusqu'alors honoré de la publique estime...

MADAME NELTON.

Votre frère est ministre, et voilà son grand crime ;
Car avant qu'il le fût, vous l'aimiez, soyez franc.

NELTON.

Je l'aimerais encor si, montant à ce rang,
Des ministres il eût renversé la cabale,
Au lieu de professer leur doctrine fatale.

Mais non, vous le voyez par un effort honteux
Contre le bon parti se liguer avec eux,
Et le Roi ne voit point les maux dont ses ministres
Hâtent de jour en jour les approches sinistres.

(Plus bas, madame Nelton demandait à son mari ce qu'il attendait pour se décider à marier son fils.)

J'attends,
Qu'à de sages avis le Roi, prêtant l'oreille,
Sur ses vrais intérêts s'éclaire et se réveille,
Mette dans les emplois les seuls honnêtes gens,
A grands coups de bâton en chasse les méchans;
Et comble de faveurs l'ami dont je vous parle.

MADAME NELTON.

Vous fondez là-dessus la fortune de Charle!

NELTON.

Sans doute.

MADADE NELTON.

Et vous comptez que ce grand changement,
Se fera dans deux mois au plus?

NELTON.

Assurément.

SCÈNE VI.

(Après ces vers de Nivelle.)

On me ferait plutôt perdre mon nom,
Que de me faire dire OUI quand je pense NON.

(Les auteurs ont retranché ce qui suit.)

MADAME NELTON.

Vous êtes courageux!

NIVELLE.

Non, j'avoue à ma honte,
Que souvent ma franchise est trop rude et trop prompte.
Par exemple en public je disputais un jour
Avec un homme en place et puissant à la cour;
Enfin c'était Bedfort, s'il faut que je le nomme,
Il voulait me prouver qu'il était honnête homme;
Et je lui prouvais moi qu'il en avait menti :
« Des vrais ami du bien j'ai servi le parti, »
Disait-il. Oui, lui dis-je, en certaines affaires,
De sales instrumens par fois sont nécessaires;
Il faut, pour employer leur office odieux,
Qu'on se bouche le nez et qu'on ferme les yeux.

MADAME NELTON.

Vous avez un terrible et rude caractère!

NIVELLE.

Non, j'eus tort, je l'avoue, il eût fallu me taire,
J'eus tort, je ne suis pas de ces gens à fracas,
Qui vont s'applaudissant du mal...

MADAME NELTON.

Qu'ils ne font pas.

SCÈNE XII.

Cette boutade de George est empruntée d'une anecdote que Racine raconte plaisamment dans une de ses lettres contre l'auteur des *Hérésies imaginaires*. Deux capucins ayant demandé l'hospitalité, à Port-Royal, furent d'abord traités magnifiquement; mais bientôt après, soupçonnés de n'être pas jansénistes, ils ne reçurent à table que du pain noir et du cidre.

(Après ce vers de George.)

Et j'ai dit, va, coquin, tu n'auras que de l'eau!

(On pourra ajouter ces quatre autres.)

Ce drôle! je suis sûr que, si la vigne gèle,
Que si le blé périt par la pluie ou la grêle,
C'est son ministre à qui nous devons ces revers;
Que l'on s'étonne après si tout va de travers!

ACTE SECOND.

SCÈNE V.

(Après ce vers.)

Un carré devient rond, et le blanc paraît noir.

(Nelton ajoutait.)

Vous-même ainsi que moi vous seriez indignée,
Si la contagion ne vous avait gagnée.

MADAME NELTON.

Qui? moi!

NELTON.

Sans doute!

MADAME NELTON.

Hélas! vous me connaissez peu.
Si dans vos démêlés je forme quelque vœu,
C'est pour que la raison bannisse du langage
Certains mots dont toujours j'ai condamné l'usage;
S'ils étaient supprimés, on verrait, parmi vous,
Plus de paix, d'union, et beaucoup moins de fous.
Dès que vous entendez ces paroles magiques,
Vous entrez en fureur comme des frénétiques;
Votre voix devient rauque et votre œil enflammé;
Et l'homme le plus doux en démon transformé,
Cédant au noir esprit qui tourmente son ame,
Méconnaît dans sa rage enfans, frères et femme.

Les femmes à ce mal sont sujettes aussi :
Mais quant à moi, j'en suis exempte, Dieu merci.
Cependant la maison en est tout infectée;
C'est votre frère et vous qui l'avez empestée, etc.

SCÈNE VIII.

Et ce n'est pas pour lui que le sommeil est fait.

(Ce vers rappelle un mot remarquable d'un ministre à la chambre des députés.)

ACTE TROISIÈME.

Dans un de nos premiers plans, car nous en avons fait plusieurs, Nivelle, pour se réconcilier avec le ministre, venait lui remettre un portefeuille qui contenait les seules pièces qui pussent déterminer le gain d'un procès que le ministère soutenait contre plusieurs membres de l'opposition. Le Lord, après avoir vivement réprimandé Nivelle sur l'indignité de sa conduite, le quittait en lui disant :

ADIEU, pour vous servir ne comptez pas sur moi ;
Je n'aime point les gens qui trahissent leur foi.

NIVELLE.

Mais au moins rendez-moi ces papiers.

LORD DARLEY.

Je les garde.

NIVELLE, seul.

Est-ce là recevoir une rude nazarde ?
Que les grands sont ingrats et pervers ! livrez-leur
Tout ce que vous avez, jusques à votre honneur ;
Ils ne dédaignent rien ; offerts pour leur service,
Tous les présens sont purs, même offerts par le vice.
De votre dévoûment réclamez-vous le prix ?
Vous n'avez plus alors de droit qu'à leur mépris.
Sans pitié, sans pudeur, leur dédain vous expose
Au déshonneur public affronté pour leur cause.
Je le savais, je l'ai dit, écrit, répété,
Et pourtant j'y suis pris. Je l'ai bien mérité.

SCÈNE V.

Sous le règne du crime.

Ce mot en rappelle un autre d'un individu qui figurait, non pour la première fois, sur le banc du tribunal correctionnel. Le président lui ayant demandé s'il n'avait pas été arrêté pour plusieurs vols : *Oui, monsieur le président*, répondit-il, *mais c'était sous l'usurpateur.*

SCÈNE X.

Cette scène a été improvisée entre la première et la seconde représentation, par M. Picard, à qui notre ouvrage a plusieurs autres obligations, que nous nous fesons un devoir de reconnaître.

FIN DES VARIANTES.

LE
SECRET DU MÉNAGE,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. CREUZÉ-DE-LESSER;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 25 mai 1809.

NOTE

SUR M. CREUZÉ-DE-LESSER.

Auguste CREUZÉ-DE-LESSER, a été membre du corps législatif sous l'ancien gouvernement. Nommé préfet de la Charente depuis la seconde abdication de Buonaparte, en 1815, il a été depuis préfet de l'Hérault.

Il est un de nos littérateurs les plus distingués, et l'un de ceux qui ont le plus de facilité. Son joli poëme de la *Table Ronde*, est lu de tout le monde ; on y trouve un grand mérite, c'est celui d'être spirituel et amusant, sans que la décence et les convenances en souffrent.

Il a donné une pièce intitulée, *les Voleurs*, imitée de Schiller, 1795, et un vaudeville, *Ninon de l'Enclos*, ou *l'Épicuréisme*, 1799 ; *Mademoiselle Delaunay à la Bastille*, comédie historique avec ariettes, 1814.

Outre sa comédie du *Secret du Ménage*, imitée de l'*École des Femmes* de Boissy, on trouve dans

notre Collection, son opéra de M. *Deschalumeaux*, et celui du *Billet de Loterie*, auquel il a eu part avec M. Roger.

On a de lui, en outre, un *voyage en Italie et en Suisse*; une nouvelle traduction des Satires de Juvénal; un poëme d'*Amadis des Gaules*; les romances *du Cid* en vers français, et enfin, le *Seau enlevé*, poëme.

PRÉFACE

DE L'AUTEUR.

Paris, juin 1809.

Le sujet de cette comédie, tiré d'un ancien recueil intitulé les Amusemens de l'Esprit et du Cœur, parut pour la première fois sur la scène en 1758, sous le titre de *la Nouvelle École des Femmes*. M. de Moissy, auteur de cette pièce jouée par les comédiens Italiens, y obtint un succès flatteur, et y montra un talent très-agréable. Si elle n'a pu se soutenir au théâtre, et en a disparu depuis près de quarante ans, cela vient peut-être de ce que le public n'a pu s'intéresser très long-tems au tableau d'une femme honnête prenant des leçons d'une femme qui ne l'est pas. De plus, le talent que l'auteur avait souvent montré dans ses deux premiers actes, l'abandonna dans le troisième, dont voici une courte et fidèle analyse; elle suffira pour faire juger

jusqu'à quel point il est vrai que, comme l'a avancé un critique, le Secret du Ménage ressemble à la Nouvelle École des Femmes.

Mélite (la jeune femme), en revenant de chez la courtisane qu'elle a consultée, est rentrée chez elle, et s'y est extrêmement parée. La leçon n'a sûrement pas été assez complète: car elle demande à Marthon, sa femme-de-chambre, de lui donner un moyen d'intéresser et de surprendre son mari. Un chevalier, amant de Mélite, avait, comme c'était alors l'usage apparemment, imaginé d'envoyer chez elle un ballet de danseurs et de danseuses qui devaient paraître quand il serait tems. Marthon, en apprenant cela à Mélite, lui conseille d'employer à l'amusement de son mari, Saint-Fard, la fête préparée par son amant, le chevalier. Mélite suit ce conseil, et *sans chercher d'autres moyens de plaire*, se mêle elle-même au ballet, ce qui étonne beaucoup le chevalier qui arrive. Voici à la fois le dénouement du ballet et de la pièce, religieusement transcrit de l'ouvrage imprimé de Moissy, page 77.

« Le ballet continue, et il arrive un danseur, » qui, habillé comme le chevalier, le repré- » sente. Il poursuit Mélite, et est toujours

» empêché de l'approcher par l'Amour et par
» l'Hymen, qui la ramènent toujours devant
» Saint-Fard. Le chevalier danseur, poursuit
» l'Amour, pendant que l'Hymen reste auprès
» de Saint-Fard et de Mélite. L'amour fatigué
» de cette poursuite, pour lui prouver qu'il
» ne veut point le servir, renverse et éteint
» son flambeau, qu'il va ensuite rallumer à
» celui de l'Hymen, en restant avec lui auprès
» de Mélite et de Saint-Fard. Le chevalier
» danseur se retire avec un air de dépit. »

Le chevalier qui ne danse pas en fait autant, et, *sans autres détails*, le mari absolument converti par ce pas de ballet, rend enfin justice aux charmes et aux vertus de sa femme.

Pour moi, il m'a semblé que sans courtisane, sans ballet, sans chevalier danseur, et sans dieux d'hymen et d'amour, il était possible, et, à la fois de meilleur goût et de meilleur ton, de présenter une femme assez aimable pour ramener son mari par les charmes de sa conversation et de sa personne. L'exécution sans doute était plus difficile : mais j'ai espéré que, si je n'y échouais pas totalement, on me saurait quelque gré d'avoir tenté d'y réussir. Le public du moins a eu cette indulgence, et c'est même mon troi-

sième acte qui a particulièrement décidé son suffrage.

Il est vrai que, lorsqu'on présente une femme qui veut regagner son mari par le charme de sa conversation, il faut bien qu'il y ait beaucoup de conversations. Aussi, dans cette comédie, n'y a-t-il guère autre chose, et je l'avoue humblement. Peut-être seulement pourrait-on remarquer que, dans ce sujet ainsi conçu, et en cela singulier et peut-être unique, la conversation *est l'action*, et que, puisque le but est de ramener le mari, toutes les fois que la conversation conduit à ce but, l'action marche.

L'action et le mouvement sont au théâtre deux choses très-différentes, qu'il faut bien se garder de confondre. Il y a des pièces qui n'ont point d'action, quoique pleines de mouvement. Il y en a d'autres, au contraire, qui ont peu de mouvement et beaucoup d'action. Tel est, ce me semble, le *Secret du Ménage*. Si l'on réfléchit qu'en moins de vingt-quatre heures les trois seuls personnages qui y paraissent changent absolument de disposition, de sentimens et de rapports, peut-être, loin de trouver qu'il y a trop peu d'action dans cet ouvrage, trouvera-t-on qu'il y en a trop en si peu de tems.

Pourquoi être exclusifs ! il y a des pièces dont toute l'intrigue est en dehors, et ce sont les meilleures. Il y en a d'autres dont l'intrigue se passe en quelque sorte dans le cœur humain, et elles ne sont pas toujours mauvaises. Quelques personnes que j'aime et que j'estime ont paru croire que le *Secret du Ménage* n'était pas de la vraie comédie. Mais, qu'est-ce que c'est donc que la comédie, si ce n'est l'expression des mœurs de la société? Sans doute il s'y passe quelquefois des scènes plus vives et plus gaies, mais s'il est vrai que dans la société, et dans la société choisie, l'action que j'ai représentée puisse se passer telle que je la représente; si le ton que j'ai donné à mes personnages est vrai et convenable; si, à un intérêt doux, qui ne gâte jamais rien, quoi qu'on en dise, j'ai mêlé un peu de gaîté et autant du moins qu'on en rencontre le plus souvent dans la société de nos jours, je ne vois pas pourquoi je ne croirais pas avoir fait une comédie.

Une pièce en trois actes, à trois acteurs, m'a fait louer par les uns, blâmer par les autres, d'avoir fait ce qu'on appelle un tour de force. Je n'ai mérité ni ces éloges ni ces censures, et j'ai eu d'autres motifs. Il me suffirait peut-être de rappeler ce principe re-

connu : qu'*on ne peut jamais mettre trop peu de monde dans le Secret du Ménage.* Mais j'ajouterai à cette raison si *évidente*, que tout le mérite de cette comédie ne pouvant consister que dans le dévoloppement bien complet de trois personnages, j'ai trouvé sage de garder pour eux l'espace que m'auraient très-inutilement employé des personnages parasites et très-aisés à imaginer, comme le valet, les deux soubrettes, et même l'amant de la Nouvelle École des Femmes. Au reste, on peut remarquer, qu'outre mes trois personnages, j'en ai deux derrière la toile, l'oncle qui n'eût pas été très-piquant sur le théâtre, et Aglaé qui n'y eût pas été soufferte.

J'ai dû aux suffrages qui honorent cette pièce, de chercher à la justifier de mon mieux. Je conviens d'ailleurs que cette comédie est assez peu de chose. Je crois même que partout où elle sera jouée faiblement, elle paraîtra moins que rien; mais aussi, lorsqu'elle sera jouée avec soin et intelligence, l'illusion du théâtre pourra lui donner plus d'effet et de succès qu'elle n'en mérite réellement. Je ne puis en citer d'exemple plus frappant que l'indulgence qu'a obtenue, à une pièce si hasardeuse, la réunion des talens précieux qui la font valoir.

On aurait tort, si, en lisant cet ouvrage, on se flattait d'y retrouver tout le charme que lui prête mademoiselle Mars, qui y déploie un des talens les plus parfaits dont se soit honorée la scène française.

PERSONNAGES.

M. D'ORBEUIL.
MADAME D'ORBEUIL.
MADAME D'ERCOUR, cousine de D'Orbeuil.

La scène se passe dans une maison de campagne à la porte de Paris.

Les noms des personnages sont marqués selon la place qu'ils occupent dans chaque scène, le premier nommé doit être à la droite des autres.

LE

SECRET DU MÉNAGE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. Outre la porte du fond, il y a deux portes latérales ; l'une est censée être celle d'une bibliothèque ; l'autre est celle de l'appartement particulier de madame d'Orbeuil. Il y a sur la cheminée une pendule, et sur une petite table un livre et un journal.

SCÈNE I.

D'ORBEUIL.

On ne voit qu'à moi seul ces malheurs arriver ;
En revenant chez moi j'espérais retrouver
Ma cousine : eh bien ! non. La rencontre est piquante.
Ma cousine est sortie, et ma femme est présente.
. . . . Ce n'est pas que, du ciel éprouvant la bonté,
Ma femme n'ait pour elle esprit, grâce, beauté :
Mais sur ses agrémens sa réserve m'étonne :
Elle les cache au point qu'à peine on les soupçonne.

Aglaé qui, je crois, pour se faire valoir,
N'a chez elle jamais voulu me recevoir,
La coquette Aglaé, beaucoup moins raisonnable,
Il faut en convenir, est beaucoup plus aimable,
Et je goûterais peu ce champêtre séjour,
Si nous n'y recevions ma cousine d'Ercour;
Cette veuve charmante, à rire toujours prête,
Rompt l'uniformité de notre tête-à-tête.
Elle a beaucoup d'esprit et n'a pas moins d'appas:
Je ne veux pas l'aimer, non, je ne le veux pas;
Mais, appréciant bien sa gaîté naturelle,
J'ai beaucoup de plaisir à causer avec elle.
Elle m'amuse... mais quelqu'un survient. Hélas!
C'est madame d'Orbeuil qui porte ici ses pas.
Je crains dans nos discours une langueur fatale,
Et je connais assez la gaîté conjugale.

SCÈNE II.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL, très-négligemment mise, et avec un grand chapeau qui la cache.

Ah! bonjour, mon ami.

D'ORBEUIL.

Bonjour, Madame.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai
Du matin aujourd'hui gardé le négligé.
De m'habiller d'abord j'avais eu la pensée:

Mais je ne m'y sens pas aujourd'hui disposée.
N'est-il pas vrai, Monsieur, vous m'en dispenserez ?
Si vous voulez pourtant...

D'ORBEUIL.

Non : comme vous voudrez.
Cependant vous m'aviez parlé d'une visite. .

MADAME D'ORBEUIL.

Je la ferai plus tard, et la ferai bien vite.

D'ORBEUIL.

Nous sommes, pour demain, priés d'un grand souper.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh ciel ! qu'à cet ennui je voudrais échapper !

D'ORBEUIL.

Le monde vous plaisait.

MADAME D'ORBEUIL.

Ce goût ne dure guère.
(Nonchalamment.)
Je n'en ai plus qu'un seul, Monsieur, c'est de vous plaire.

D'ORBEUIL.

J'ai vu que la musique au moins vous amusait.

MADAME D'ORBEUIL.

Ce plaisir là pour moi devient sans intérêt.
Il m'en inspirera puisqu'il vous en inspire.

D'ORBEUIL.

A moi ! peu. Ce n'est pas ce que je voulais dire.
Seulement je pensais que souvent, à Paris,
On compte dans la dot quelques talens acquis.
Devant le prétendu, la demoiselle habile,

Fait voltiger ses doigts sur un clavier mobile,
Ou fait paraître aux yeux un dessin enchanteur,
Dont un maître souvent pourrait se faire honneur;
Mais l'hymen est-il fait? bientôt l'époux s'afflige
Qu'on n'ait point ces talens, ou bien qu'on les néglige.
L'épouse se repose : elle ne fait plus voir
Ni le goût de briller, ni souvent le pouvoir.
Rien ne reste en un mot de sa force première,
Et l'artiste admirable est une humble écolière.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous me parlez ainsi pour la première fois;
Et je n'attendais pas l'avis que je reçois.
Il est, je le sais bien, vingt choses que j'ignore,
Mais je retrouverais quelques talens encore.

D'ORBEUIL.

Je le crois, et ce tort que l'on a tous les jours,
Ne peut vous regarder, non plus que mon discours.
Mais causons un moment d'une importante affaire.
Cette maison des champs à votre oncle a su plaire.
Il y prétend, à tort : je vais encor le voir;
Mais de le ramener je n'ai que peu d'espoir.
En vain cette maison est agréable, belle,
Aux portes de Paris : s'il faut plaider pour elle,
J'avouerai qu'à mes yeux elle perd tout son prix
Si nous l'abandonnions?

MADAME D'ORBEUIL.

C'est assez mon avis.

D'ORBEUIL.

Cependant en été le séjour de la ville
A supporter, Madame, est assez difficile.

La poussière vous nuit, la chaleur vous abat,
Et même la verdure y perd son doux éclat.
Paris, que l'on cherchait, et qu'alors on évite,
Est un vaste désert que l'ennui seul habite.
On y paie en été les plaisirs de l'hiver,
Et c'est un paradis qui se change en enfer.

MADAME D'ORBEUIL.

Il est vrai que Paris devient insupportable,
Et la campagne alors est bien plus agréable.
Restons à la campagne.

D'ORBEUIL.

Observez cependant
De quels ennuis divers on y vit dépendant.
Tantôt on s'y voit seul; tantôt la foule abonde.
Le monde afflue aux champs où l'on a fui le monde;
Que d'aimables amis on y voit survenir,
Empressés de dîner, puis pressés de partir!
Et, bien contrarié, l'ami qui les héberge,
Croit tenir sa maison, et ne tient qu'une auberge.

MADAME D'ORBEUIL.

Oui, je le sais : eh bien! demeurons à Paris.

D'ORBEUIL, à part.

Allons, elle sera toujours de mon avis.

MADAME D'ORBEUIL.

Dans tous vos sentimens mon désir se retrouve :
Condamnez-vous? je blame : approuvez-vous? j'approuve.
Je me fais une loi de suivre tous vos vœux,
Et les voir accomplis est tout ce que je veux.

D'ORBEUIL.

Je suis reconnaissant.

MADAME D'ORBEUIL.

Pourtant s'il faut le dire,
Parfois un air d'ennui dans vos traits se fait lire.

D'ORBEUIL.

Un air d'ennui ! jamais ! Quoi ! vous pouvez penser...

MADAME D'ORBEUIL.

Je l'ai craint ; mais puissé-je à tort le supposer !

D'ORBEUIL.

M'ennuyer près de vous ! quelle erreur vous abuse !
On ne peut s'amuser autant que je m'amuse...
Où donc est le journal ?...

MADAME D'ORBEUIL.

Le journal ! le voici.

D'ORBEUIL.

Naples, douze juillet...

(Il s'assied, et lit tout bas.)

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Allons, lisons aussi.

(Elle s'assied, prend un livre, et lit.)

D'ORBEUIL, à part.

Elle ne me dit rien : je ne sais que lui dire...
Ah ! voilà ma cousine. A la fin je respire.

SCÈNE III.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

MADAME D'ERCOUR.

Bonjour Madame : et vous, bonjour, mon cher cousin.

D'ORBEUIL.

Madame, c'est donc vous ; je vous revois enfin :
Dans les détours du bois je vous croyais perdue,
Et, je vous l'avoûrai, vous manquiez à ma vue.
Vainement la nature ici de tous côtés
Présente à mes regards des aspects enchantés :
Une femme jolie, est encor, je vous jure,
L'objet le plus charmant que montre la nature.

MADAME D'ERCOUR.

Vous me flattez.

D'ORBEUIL.

Non pas.

MADAME D'ERCOUR, à Madame d'Orbeuil.

A ce bal de ce soir,
Madame, pouvons-nous espérer de vous voir ?

MADAME D'ORBEUIL.

Je n'irai point.

MADAME D'ERCOUR.

Pourquoi ? Sceaux n'a plus ses portiques,
Ses superbes canaux, ses jardins magnifiques.

A son antique éclat il ne faut plus penser.
Mais tout n'est pas perdu tant que l'on peut danser :
Et Sceaux, bien moins pompeux, mais bien plus gai peut être,
Ici près, au plaisir garde son bal champêtre.

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne vais plus au bal.

MADAME D'ERCOUR.

Je conçois, franchement
Que des bals de la ville on se lasse aisément.
A ces réunions la vanité trop forte
Laisse la bonhomie oubliée à la porte.
On arrive bien tard, ou plutôt bien matin,
A ce bal d'aujourd'hui qui commence demain.
On s'ennuie en mesure, on s'entasse en cadence,
Et, dans ces lieux brillans où l'on prétend qu'on danse,
Trop souvent par la foule à sa place attaché,
On est très-satisfait d'avoir un peu marché.

D'ORBEUIL, tout entier à madame d'Ercour.

Le portrait est piquant, et par fois il ressemble.

MADAME D'ERCOUR.

Mais pour danser aux champs alors qu'on se rassemble,
A Brevannes, à Sceaux, en vingt lieux différens,
Une franche gaîté circule en tous les rangs.
De ces bals sans orgueil l'étiquette est bannie,
Et tout ce qui s'amuse est bonne compagnie.
On n'a point de parquet ; mais le gazon est doux.
Un salon de verdure est le plus beau de tous.
Oui : qu'on me juge trop ou trop peu difficile,
Je crois qu'un bal des champs vaut tous ceux de la ville.

D'ORBEUIL.

Combien j'aime à vous voir dans ce sentiment-là !
A ce bal de ce soir ainsi l'on vous verra ?

MADAME D'ERCOUR.

J'irai.

D'ORBEUIL.

J'y vais aussi. Je n'ai point d'autre affaire.
Puisque vous y serez, je suis sûr de m'y plaire.

MADAME D'ERCOUR.

Vous plaisantez.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Ailleurs je puis porter mes pas.
Aussi bien mon mari ne s'en aperçoit pas.

(Elle sort, sans que son mari et madame d'Ercour l'aperçoivent.)

SCÈNE IV.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

MADAME D'ERCOUR.

Tenez, mon cher cousin, croyez-moi, je vous prie,
Il faut se défier de notre modestie :
Vos éloges pourraient me donner trop d'orgueil,
Et mon esprit.... Où donc est madame d'Orbeuil ?

D'ORBEUIL.

Serait-elle jalouse ? Eh mais ! je le redoute.

MADAME D'ERCOUR.

Mécontente, il se peut : point jalouse, j'en doute.

D'ORBEUIL.

Mécontente ! et de quoi ? peut-elle me blâmer
D'aimer ce qu'on ne peut se défendre d'aimer !
Près de vous, j'en conviens, je sens que tout m'entraîne.
Vous plaisez : vous daignez vous en donner la peine ;
Ou plutôt, séduisant notre esprit et nos yeux,
Vous charmez sans effort, et n'en charmez que mieux.
Non : je n'ai jamais vu tant d'attraits, tant de grâce.

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! votre discours m'étonne et m'embarrasse.
L'amitié vous abuse, à parler sans détour.

D'ORBEUIL.

L'amitié près de vous bientôt mène à l'amour.

MADAME D'ERCOUR.

Croyez-moi, mon cousin, demeurons sur la route.
Mais depuis trop long-tems ici je vous écoute.
Vers madame d'Orbeuil retournez au plus tôt.

D'ORBEUIL.

Vers ma femme !

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute.

D'ORBEUIL.

Eh ! Madame !...

MADAME D'ERCOUR.

Il le faut.

D'ORBEUIL.

Vous l'exigez : allons, à regret je vous quitte.
Et je pars promptement pour revenir plus vite.

(Comme madame d'Ercour le regarde, il va du côté de l'appartement de sa femme, qui est celui par lequel elle vient de sortir : mais aussitôt que madame d'Ercour a le dos tourné, il revient sur ses pas, et se sauve par le côté opposé.)

SCÈNE V.

MADAME D'ERCOUR.

Je plais à mon cousin, et parais l'amuser :
Mais cela n'ira pas jusqu'à l'intéresser.
Je n'ai que trop souvent remarqué, non sans peine,
Qu'en plus d'une famille il règne un peu de haine ;
Mais je ne sais pas bien comment cela se fait :
Les cousins, bons parens, ont l'esprit bien mieux fait,
Et, ne partageant point ces guerres intestines,
Ces Messieurs rarement haïssent leurs cousines.
Par exemple, d'Orbeuil est loin de ce défaut ;
Je l'aime aussi beaucoup, s'il ne m'aime pas trop.

SCÈNE VI.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

La voilà seule : bon.

MADAME D'ERCOUR.

Sa pensée en mon ame
Vient quelquefois... Que vois-je! eh quoi! c'est vous, Madame!
Quoi! mon cousin n'est pas avec vous?

MADAME D'ORBEUIL.

Au jardin
Il se promène : et moi, vous trouvant seule enfin,
Je saisis ce moment : dès long-tems je désire
De causer avec vous.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Que va-t-elle me dire?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous n'avez pas encor, je l'espère, oublié
La franchise empressée et la tendre amitié
Avec laquelle ici constamment prévenante,
En vous de mon mari j'accueillis la parente.
Tout pour votre plaisir par moi fut dirigé :
De ce que j'ai pu faire ai-je rien négligé?

MADAME D'ERCOUR.

Oh! rien assurément : volontiers je l'avoue,
Et de tous vos égards à jamais je me loue.

MADAME D'ORBEUIL.

Se pourrait-il qu'ici cet accueil obtenu,
Bien qu'avoué par vous, ne fût pas reconnu;
Que, lorsque j'ai suivi le penchant qui m'entraîne,
Vous payassiez mes soins par le trouble et la peine;
Qu'en m'occupant de vous, je perdisse par vous
Mon trésor le plus cher, le cœur de mon époux?

MADAME D'ERCOUR.

Par moi!

MADAME D'ORBEUIL.

Je sais trop bien que mon époux volage
Déjà loin de mon cœur a porté son hommage.

La coquette Aglaé m'avait ravi sa foi,
Et ne l'a pas reçue, heureusement pour moi :
Mais Aglaé, malgré tous ses moyens de plaire,
Ne pouvait inspirer qu'une ardeur passagère.
Je redoute bien plus vos attraits plus puissans :
On ne peut vous aimer sans vous aimer long-tems.
Cependant mon mari, que votre charme engage,
Incessamment de moi s'éloigne davantage ;
Votre pouvoir sur lui doit combler mon effroi :
Vous avez tout pour vous, et je n'ai rien pour moi.
Aussi ne viens-je point, dans mon humeur jalouse,
Réclamer près de vous les droits de son épouse :
Je viens, rendant hommage à ceux de la beauté,
Réclamer près de vous la générosité.
Assez d'amans, épris de l'éclat de vos charmes,
Se montreront pressés de vous rendre les armes.
D'un hommage de plus, ah ! dédaignez l'éclat :
Trop certaine de vaincre, évitez le combat,
Et sur tous les mortels étendant votre empire,
Ne me ravissez pas le seul cœur où j'aspire.

MADAME D'ERCOUR.

Ah ! Madame, de vous c'est trop vous méfier :
C'est vous qui me tenez ce discours singulier,
Vous, à la fois aimable, et piquante, et jolie !
Que vous m'humiliez par tant de modestie !
Comment ! aimeriez-vous vraiment votre mari ?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous en doutez ! jamais on ne fut plus chéri.

MADAME D'ERCOUR.

Je ne l'aurais pas cru. Quoi qu'il en soit, Madame,

Je me fais un devoir de vous ouvrir mon ame.
Respectant tous vos droits, me respectant aussi,
Jamais je n'ai voulu porter le trouble ici ;
Mais, pouvant pour d'Orbeuil vous croire indifférente,
Et sa société me paraissant piquante,
Je trouvais quelque charme, et trop, je le vois bien,
A ses propos flatteurs, à son doux entretien.
J'espère réparer mon extrême imprudence ;
Et, quand vous m'honorez de votre confiance,
Je la reconnaîtrai : je le veux, je le doi.
Je mettrai tous mes soins à l'éloigner de moi.
J'aurai bientôt calmé sa tête un peu légère,
Et, s'il en est besoin, je saurai lui déplaire.
Je ferai plus. Mon cœur de vous servir jaloux
Veut, l'éloignant de moi, le rapprocher de vous.
Loin de vous attaquer, j'espère vous défendre,
Et je vais employer mes soins à vous le rendre.
Que de femmes je vois qui laissent comme vous
Perdre mille moyens de charmer leur époux!
Leur fâcheux abandon, le vôtre m'intéresse,
Et parer la vertu, c'est servir la sagesse.
Confiez-vous à moi : par d'utiles secrets
Je veux vous assurer votre époux à jamais ;
Et, par un tel secours vous devenant plus chère,
Réparer le chagrin que j'ai pensé vous faire.

MADAME D'ORBEUIL.

Quoi ! par vous mon effroi pourrait se dissiper !
Je le crois. Ce regard ne peut pas me tromper.
Donnez-moi vos conseils, et je serai docile.

MADAME D'ERCOUR.

Écoutez.... Mais il faut un entretien tranquille,

Et voici mon cousin que j'entends revenir ;
Puis l'heure du dîné va tous nous réunir.
Il doit sortir après. C'est alors que j'espère
Vous prouver à tous deux une amitié sincère.
En suivant mes avis, vous saurez le charmer :
Il ne m'aimera plus ; mais vous allez m'aimer.
Ce sentiment suffit au bonheur de ma vie.
Qu'on chérisse un amant : j'aime mieux une amie.
Écoutez-moi....

SCÈNE VII.

M. D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL.

D'ORBEUIL.

MADAME, ah! venez, s'il vous plaît,
Me chanter un morceau du plus brillant effet,
Qu'à l'instant je reçois : il est, dit-on, unique.

MADAME D'ERCOUR.

Non : Madame pourrait bien mieux....

D'ORBEUIL.

Non. La musique
Lui déplaît à présent. A mes vœux accédez,
Ou bien votre cousin croit que vous le boudez.

MADAME D'ERCOUR.

Je le devrais un peu ; mais je suis indulgente.
A vous chanter cet air, il faut que je consente.

D'ORBEUIL.

A propos, j'interromps peut-être étourdiment....

MADAME D'ERCOUR.

Non. Nous ne parlions pas d'un objet important.
Venez. Madame et moi nous trouverons ensuite
Tout le tems d'en parler, et plus qu'il ne mérite.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL.

Tandis que mon époux, enchanté de sortir,
Est de Paris encor fort loin de revenir,
Mon aimable cousine, apprenez-moi, de grâce,
Ce qui dans son esprit a causé ma disgrâce?
Dites-moi, quand lui plaire est mon unique vœu,
Pourquoi j'ai le malheur de lui plaire si peu?

MADAME D'ERCOUR, regardant avec inquiétude.

Sommes-nous seules?

MADAME D'ORBEUIL.

Oui. Quel motif vous arrête?

MADAME D'ERCOUR, regardant du côté d'un cabinet latéral.

Cette bibliothèque est assez indiscrète.
Là, je l'ai remarqué, ce qu'on dit au salon
(Elle va ouvrir la porte.)
Peut s'entendre aisément. Nous sommes seules : bon.

MADAME D'ORBEUIL.

Veuillez vous expliquer, Madame, je vous prie.

MADAME D'ERCOUR.

Madame, et je puis bien vous dire, mon amie,
Malgré tous les attraits qui devraient près de vous,
Par le plus doux lien retenir votre époux,
Si vous craignez déjà que son amour n'expire,
C'est un peu votre faute, il faut bien vous le dire.

MADAME D'ORBEUIL.

Ma faute!

MADAME D'ERCOUR.

Oui, franchement, vous vous trompez.

MADAME D'ORBEUIL.

Eh mais!
Dites-moi sur quels points.

MADAME D'ERCOUR, souriant.

Mais... sur tous à-peu-près.
Écoutez-moi : ce monde est une lice ouverte
Où chacun, pour son bien, d'un autre veut la perte.
Dans cette vaste arène où tout est débattu,
Qui ne se défend pas est sûr d'être battu.
Vous voyez tous les jours, s'efforçant de séduire,
La beauté triomphante exercer son empire ;
Et vous, Madame, à qui le ciel qui vous sourit,
Prodigua tant d'attraits ornés de tant d'esprit,
Négligeant tous ces dons, taciturne et sauvage,
Vous vous donnez vous-même un tel désavantage!
Voilà, je l'avoûrai, pourquoi, jusqu'à ce jour,
J'ai cru que pour d'Orbeuil vous n'aviez point d'amour.
Vous l'aimez! et livrée à votre erreur extrême,
Vous croyez que c'en est assez pour qu'il vous aime!
Et, pour vous l'enlever par un art trop commun,

Quand on fait mille frais, vous n'en faites pas un!
Et, par exemple, ici souffrez que je vous gronde,
Vous qui feriez le charme et l'ornement du monde,
Cet habit du matin sans adresse arrangé,
N'a point cet art heureux qui sied au négligé :
Cet immense chapeau vous tient ensevelie,
Et force à deviner que vous êtes jolie :
Vous ne profitez point de votre esprit brillant,
Et vous gardez sans cesse un silence indolent.
Des hommes cependant tel est le goût, ma chère :
C'est leur plaire déjà que de vouloir leur plaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Je dois vous avouer, moi, que, pour les charmer,
J'avais cru que c'était assez de les aimer.
Que nos chapeaux soient bien, que nos robes soient belles,
Les hommes prennent-ils garde à ces bagatelles?
Par de meilleurs moyens on peut les arrêter.

MADAME D'ERCOUR.

Il n'est pas d'homme ici qui nous puisse écouter :
Pénétrez-vous d'un fait à savoir très-utile :
Cet être souverain est tout-à-fait futile.
Chez lui la moindre chose, ou nous sert, ou nous nuit.
Un rien fait les amours, mais un rien les détruit.

MADAME D'ORBEUIL.

Je cherche vainement en quoi je suis coupable.
Ma maison est modeste, et pourtant honorable.
Bornée en ma dépense, et simple dans mes goûts,
J'ai l'humeur très-égale et l'esprit assez doux;
Je ne pense jamais qu'à l'époux que j'adore.

MADAME D'ERCOUR.

C'est beaucoup : ce n'est pas pourtant assez encore.

MADAME D'ORBEUIL.

Je saurais, s'il fallait jamais le secourir,
Faire mieux que lui plaire, et j'irais le servir :
Lui prouver ma tendresse est toute mon envie ;
Pour lui, dans un péril, je donnerais ma vie !...

MADAME D'ERCOUR.

Ma chère, on ne voit point de grands événemens
Amener tous les jours ces nobles dévoûmens :
Tous les jours, des talens, un esprit agréable,
Asservissent le cœur sous un empire aimable.
Ne nous réservons point pour le jour des revers :
L'habitude est le dieu qui régit l'univers,
Et telle est des humains la faiblesse commune,
Amuser mille fois vaut mieux que sauver une.
C'est fâcheux : pour charmer, les vertus peuvent moins
Que les talens divers et que les tendres soins.
C'est par là que long-tems les amours se maintiennent ;
La beauté sait charmer : mais les grâces retiennent.

MADAME D'ORBEUIL.

Pour réussir, peut-être, il est plus d'un moyen :
Le vôtre est excellent : mais écoutez le mien.
Quoique jeune, souvent j'ai réfléchi : je trouve
Qu'on plaît presque toujours aux gens que l'on approuve.
L'avis de mon mari devient le mien d'abord.
Je l'approuve dans tout.

MADAME D'ERCOUR.

Dans tout ! vous avez tort,

MADAME D'ORBEUIL.

Comment ! j'ai tort !

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute, et je le sais, ma chère;
Toujours contrarier, c'est fort souvent déplaire;
Mais il faut redouter l'ennui trop prolongé
D'un époux dont l'avis d'avance est partagé.
Fût-on de cet avis, son ame est plus flattée
D'une approbation que l'on a contestée.
A mon sens, c'est un mal si fâcheux que l'ennui,
Que la discorde est même à craindre moins que lui;
Et peut-être il vaut mieux avoir un peu d'orages,
Qu'avoir le CALME PLAT de beaucoup de ménages.

MADAME D'ORBEUIL, souriant.

Sur ce point je conviens que je me négligeais.

MADAME D'ERCOUR.

Enfin je veux vous dire ici tous nos secrets...

MADAME D'ORBEUIL, l'interrompant.

Madame, à dire vrai, tant de devoirs m'étonnent :
Les hommes valent-ils la peine qu'ils nous donnent?

MADAME D'ERCOUR.

Je ne dis pas cela : savoir fixer leur choix
Est un honneur brillant, mais trop cher quelquefois.
Des soins qu'il faut avoir pourquoi remplir sa tête!
Si l'on a le malheur de manquer leur conquête,
De leur indifférence il faut se consoler.

MADAME D'ORBEUIL.

Dites-moi ce secret dont vous m'alliez parler.

MADAME D'ERCOUR.

Une femme, toujours de son ame maîtresse,
Doit aux vœux des amans refuser sa tendresse,

Et, des hommes craignant les discours séducteurs,
N'en doit aimer qu'un seul, mais... peut plaire à plusieurs.
C'est en ne cherchant point la solitude obscure,
En profitant des dons que nous fit la nature,
Qu'on retient près de soi son époux amoureux :
En étant plus aimable, on le rend plus heureux;
L'hymen reste à jamais une chaîne flatteuse,
Et la coquetterie est alors vertueuse.

MADAME D'ORBEUIL.

N'est-il point de péril dans cet adroit moyen?

MADAME D'ERCOUR.

Oui : des femmes pourraient en profiter trop bien,
Et celles-là n'ont pas besoin qu'on les réveille :
Mais en parlant à vous, je sais qui je conseille.
Allons, vous me croirez.

MADAME D'ORBEUIL.

Sans doute. Cependant!
Ma marche est-elle donc si mauvaise?

MADAME D'ERCOUR.

Comment!
Vous en doutez encor!

MADAME D'ORBEUIL.

Je vois avec alarmes
Qu'auprès de mon mari j'ai perdu bien des charmes.
Mais, s'il change pour moi, Madame, pardonnez,
Est-ce par le motif que vous imaginez?
Quoi! c'est moi qui l'éloigne, étant pour lui si tendre?
Je ne puis le penser.

MADAME D'ERCOUR.

Il vient : je crois l'entendre.

Oh! puisqu'un sort heureux veut nous le présenter,
Entrez ici, de grâce, et daignez l'écouter.
Il faut que votre époux, nous jugeant l'une et l'autre,
Me dise mon erreur, ou vous prouve la vôtre.

MADAME D'ORBEUIL.

Peut-être que j'ai tort, et je ne dis pas non;
Mais à vous parler vrai, je crois avoir raison.

(Elle entre dans la bibliothèque.)

MADAME D'ERCOUR, à part.

Cela n'est pas bien sûr.

SCÈNE II.

MADAME D'ERCOUR, D'ORBEUIL.

D'ORBEUIL.

Ah! c'est vous. A la ville
Enfin j'ai terminé ma visite inutile.
Cet oncle de ma femme est un maudit plaideur
Qui pense remplacer la raison par l'humeur.
Un procès à présent me semble inévitable,
Et j'en ai, je l'avoue, un regret véritable.
Mais je veux me livrer à des pensers plus doux;
Vous me voyez charmé; je suis auprès de vous.

MADAME D'ERCOUR.

Je prends comme je dois cette plaisanterie,
Et je connais assez votre galanterie.
De tout prendre à la lettre il serait peu sensé:
On nous en dit toujours plus qu'on n'en n'a pensé.

D'ORBEUIL.

Plus qu'on n'en a pensé ! recevez l'assurance
Qu'à vous j'en dis toujours bien moins que je n'en pense.

MADAME D'ERCOUR.

Écoutez : vos discours sont assez indiscrets,
Et, si je fesais bien, moi, je m'en fâcherais :
Mais j'excuse gaîment votre imprudent langage ;
La sagesse qui rit est encor la plus sage.
Dites-moi seulement comment, époux heureux
D'une femme charmante, objet de mille vœux,
Vous pouvez, oubliant tout ce qui plaît en elle,
Aller offrir ailleurs votre hommage infidèle ?
Aglaé vous charma : n'étant pas agréé,
Vous m'aimeriez peut-être au défaut d'Aglaé ;
Quand celle dont l'hymen fit votre doux partage,
Sur chacune de nous, garde tant d'avantage.
Pourriez-vous m'expliquer ce contraste étonnant ?

D'ORBEUIL.

Mais, oui, si vous voulez, et très-facilement.

MADAME D'ERCOUR.

Sans doute, et vous allez me le faire comprendre :
Il est sur ce point-là très-bon de vous entendre.

D'ORBEUIL.

Ma femme a mille attraits : je le sens, je le vois :
A l'estime, à l'amour je connais tous ses droits.
Mais....

MADAME D'ERCOUR.

Pourquoi donc ce mais qu'on ne pouvait attendre ?
Peut-on être à la fois et plus douce et plus tendre ?

D'ORBEUIL.

Non : je connais très-bien son amour vertueux :
On ne peut aimer plus : mais on peut aimer... mieux.
L'amour flatte nos cœurs : l'attrait seul les engage.
Nous aimer est beaucoup ; nous plaire est davantage.

MADAME D'ERCOUR.

Elle a plus d'un moyen de se faire valoir.

D'ORBEUIL.

Mais, ne pas en user, c'est ne pas les avoir.
De l'esprit ? Trop souvent son silence m'étonne.
De la raison ? Jamais ma femme ne raisonne.
Des talens ? Elle perd les siens, faute de soins.
Des grâces ? Chaque jour elle en garde un peu moins.
Non, le plus tendre amour, l'excès de complaisance,
Ne dédommagent pas d'une telle indolence.
La complaisance même à la fin peut lasser.
Un caprice léger peut du moins amuser.
Près d'elle en mon dépit je cherche à me contraindre ;
Je ne me plains jamais, et ne veux pas me plaindre ;
Je l'aimai tendrement, et puis l'aimer encor :
Mais vers d'autres objets prenant enfin l'essor,
Si je cherche, évitant ma femme qui m'afflige,
Les grâces qu'elle perd, les dons qu'elle néglige,
Est-ce ma faute ? Allons, dites la vérité.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Il ne dirait pas mieux quand j'aurais tout dicté.

D'ORBEUIL.

Franchement, trouvez-vous que je sois si coupable ?

MADAME D'ERCOUR.

Je conviens qu'on pourrait être un peu plus aimable ;
Et, d'après quelques mots qu'elle disait ici,
Je ne la crois pas loin d'en convenir aussi.
Elle devrait bien prendre une façon nouvelle.

D'ORBEUIL.

Elle ne peut plus faire un tel effort sur elle.
Sur elle l'indolence a des droits absolus.
Quoique faite pour plaire, elle ne plaira plus.

MADAME D'ERCOUR.

Prenez garde : elle vient : le hasard nous l'amène

SCÈNE III.

D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, MADAME D'ORBEUIL, qui a ôté son grand chapeau.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Je suis piquée au vif, il faut que j'en convienne.
J'espère lui prouver son erreur dès ce jour,
Et l'amour-propre ici suffirait sans l'amour.

D'ORBEUIL, à sa femme, d'un ton un peu moqueur.

C'est là que vous étiez! est-ce Locke ou Sénèque
Que vous lisiez, Madame, en ma bibliothèque?

MADAME D'ORBEUIL.

Dans un livre assez fou je puisais la raison.
Et je viens d'y trouver une utile leçon.

D'ORBEUIL.

C'est fort bien

(A Madame d'Ercour.)

Mais du bal voilà que l'heure arrive.
A vous y préparer je vous voyais plus vive.
Toujours à ces plaisirs empressée à voler....

MADAME D'ERCOUR, regardant madame d'Orbeuil.

J'ai réfléchi : ce soir je n'y veux point aller.

D'ORBEUIL.

Comment! vous n'irez pas! mais ce refus m'alarme ;
Par là ce bal perdrait la moitié de son charme.

MADAME D'ERCOUR.

Oui : de ne pas m'y voir on sera consterné ;
Mais enfin mon caprice est bien déterminé.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai mon caprice aussi, moi. Je me détermine
A remplacer au bal mon aimable cousine.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Très-bien.

D'ORBEUIL, à sa femme.

Vous, Madame!

MADAME D'ORBEUIL.

Oui. J'ai retrouvé ce goût.

D'ORBEUIL.

J'en suis fort aise : mais vous m'étonnez beaucoup.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! ce n'est rien encor.

D'ORBEUIL.

Mais, quel nouveau langage?

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai réfléchi, Monsieur, et cela rend plus sage.

L'ORBEUIL.

Veuillez vous expliquer.

MADAME D'ORBEUIL.

Mon plan est tout changé.
Le plaisir fut par moi beaucoup trop négligé.
Je ne sais pas comment, livrée à l'indolence,
J'ai si long-tems fermé les yeux à l'évidence.
Je me divertirai : je le dois, je le sens.
On me contait hier qu'en ... je ne sais quel tems
On venait au réveil d'un prince.... auguste et sage ;
Lui crier gravement . . je ne sais quel adage ;
Le matin il faudrait dire aux femmes, tout bas :
« Jouissez de ce jour ; il ne reviendra pas. »
De nos heureux momens la course est fugitive :
On perd son âge d'or : l'âge de fer arrive,
Et l'on regrette enfin, mais trop tard, réveillé,
Sa jeunesse, trésor qu'on a mal employé.
Je m'aperçois à tems de cette erreur funeste :
J'ai perdu de beaux jours ; mais je crois qu'il m'en reste
Je veux voir, revenant aux jeux, à la gaîté,
Si je puis plaire encor dans la société ;
Peut-être je l'avais quittée un peu trop vite,
Et je crois que trop tôt je m'étais faite ermite.

D'ORBEUIL, bas à madame d'Ercour.

Comment ! elle veut bien user de son esprit !
Jamais, depuis deux ans, elle n'en a tant dit.

MADAME D'ORBEUIL.

Il est fort naturel, et peut être fort sage,

Que, jeune, je revienne aux plaisirs de mon âge.
J'ai négligé long-tems, et c'était assez mal,
Les secrets de la danse et les talens du bal.
Je veux reprendre un peu ces hautes connaissances,
Et l'on ne saurait trop cultiver les sciences.

D'ORBEUIL, à part.

Eh mais! quel ton aimable, et quel regard piquant!

(A sa femme.)

Votre éternel chapeau déposé maintenant,
Laisse juger du moins que vous êtes jolie.
Quand on est bonne à voir, se cacher est folie.

MADAME D'ORBEUIL.

Trouvez-vous?...

(Regardant madame d'Ercour.)

J'aurai plus de raison désormais.
Oui : j'irai dans le monde, et je me le promets.

(Regardant à la pendule ou à sa montre.)

Neuf heures! quoi! déjà! vraiment, l'heure m'appelle.
Je vais passer bien vite une robe nouvelle;
Puis je cours profiter du goût que m'est rendu,
Et réparer un peu le tems que j'ai perdu.

(Elle sort avec grâce et coquetterie.)

SCÈNE IV.

D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR

D'ORBEUIL.

Eh bien! que dites-vous de sa métamorphose?

MADAME D'ERCOUR.

Moi! mais qu'en dites-vous, vous-même?

D'ORBEUIL.

Quelle cause
A sur elle produit ce soudain changement?

MADAME D'ERCOUR.

Je cherche comme vous, et cherche vainement.

D'ORBEUIL.

C'est qu'elle y gagne au point que, moi, cela me passe.
N'est-ce pas? elle cause, elle rit avec grâce.

MADAME D'ERCOUR.

J'en suis assez contente.

D'ORBEUIL, étonné.

Assez!

MADAME D'ERCOUR.

Je voudrais bien,
Autant que je le puis, n'exagérer en rien.
Vous savez si j'estime et j'aime votre femme;
Je connais tous ses droits à ramener votre ame;
Mais elle n'a paru tout-à-l'heure à vos yeux
Qu'un moment.

D'ORBEUIL.

Le moment du moins était heureux.

MADAME D'ERCOUR, cherchant à détourner la conversation.

Dites-moi donc. D'hier un parent de province,
M'écrit pour réclamer mon crédit assez mince.
Vous savez comme on pense en beaucoup de pays :
Il peut tout, se dit-on ; car il est à Paris.
Je voudrais être utile, et je ne le puis guère ;
Mais ici, mon cousin, vous m'aiderez, j'espère.
Votre secours.... eh mais ! vous ne m'écoutez point.

D'ORBEUIL.

Il est vrai que je suis distrait au dernier point.

MADAME D'ERCOUR.

A quoi pensez-vous donc ?

D'ORBEUIL.

Mais je m'occupais d'elle.

MADAME D'ERCOUR.

De qui ?

D'ORBEUIL.

De ma femme.

MADAME D'ERCOUR.

Ah !

D'ORBEUIL.

Quelle gaîté nouvelle !
Allons, convenez-en, elle n'était pas mal.

MADAME D'ERCOUR, froidement.

Sans doute.

D'ORBEUIL.

Mais quel ton paisible et glacial !

(Affirmativement.)

Elle était bien.

MADAME D'ERCOUR.

Vraiment ?

D'ORBEUIL.

Cela m'impatiente....

MADAME D'ERCOUR.

Mais vous exagérez.

D'ORBEUIL.

C'est qu'elle était charmante !

MADAME D'ERCOUR, à part.

Bon. Je le savais bien.

(Haut.)

Dès qu'elle le voudra,
Comme vous, je le pense, elle le deviendra.
Je dois même avouer, malgré son air sauvage,
Qu'elle vient de changer fort à son avantage ;
C'est assez à propos qu'elle a pris ce parti
Qui vient tout justement donner un démenti
Au jugement sévère, et, je crois, infidèle
Qu'ici, l'instant d'avant, vous prononciez contre elle.

D'ORBEUIL.

Je me trompais : je dois en demeurer d'accord.
Je dirai plus : je suis content d'avoir eu tort.
Mais, vous, expliquez-moi, quelle est donc votre idée ?
A vous rendre à ce bal tantôt bien décidée,
Soudain sur ce projet vous semblez hésiter.

MADAME D'ERCOUR.

Non : je n'hésite pas, et veux ici rester.

D'ORBEUIL.

Comment? dites-moi donc quelle est cette folie?
J'avais cru que c'était une plaisanterie.
Vous viendrez?

MADAME D'ERCOUR.

Non, vraiment, et c'est un parti pris.

D'ORBEUIL.

Il se peut! non jamais je ne fus plus surpris.
Vous vous plaisez pourtant à ces sortes de fêtes,
Qui pour vous constamment sont des jours de conquêtes.
On n'y veut regarder que vous : puis-je savoir
Par quel motif soudain?...

MADAME D'ERCOUR.

Ah! perdez-en l'espoir.

D'ORBEUIL.

Oh! vous me le direz, et je vous en conjure.

MADAME D'ERCOUR.

Non.

D'ORBEUIL.

Allons, vous viendrez.

MADAME D'ERCOUR.

Non pas, je vous le jure.

D'ORBEUIL.

Eh bien! puisque, laissant mes efforts superflus,
Vous n'allez pas au bal, je n'y vais pas non plus.

MADAME D'ERCOUR.

Ciel ! je ne puis souffrir de telles imprudences,
Et ce serait blesser toutes les convenances.

D'ORBEUIL.

Mais enfin ce n'est pas un devoir qu'un plaisir.

MADAME D'ERCOUR.

Ce refus imprévu, vous devez le sentir,
Blesserait justement votre charmante femme.

D'ORBEUIL.

Il se peut : mais au bal je n'irai point, Madame.

MADAME D'ERCOUR.

Mais si je l'exigeais !

D'ORBEUIL.

Vous savez que pour moi
Toutes vos volontés sont toujours une loi ;
Mais, quant à celle-ci, ménageant mon caprice,
N'ordonnez pas, de peur qu'on ne désobéisse.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Je vois par son refus tous mes plans dérangés.
(Haut.)
De grâce, écoutez-moi, mon cousin. Vous jugez
Que.... Mais voilà déja que votre femme arrive.
Elle est à se parer assez expéditive.

SCÈNE V.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

MADAME D'ORBEUIL, qui n'a fait que passer une de ces robes qu'on passe en un moment, et peut-être mettre une rose dans ses cheveux.

Je ne suis pas, je crois, diligente à demi :
Cette robe me sied : n'est-ce pas, mon ami ?

D'ORBEUIL.

Assurément, elle est tout-à-fait agréable :
Mais j'éprouve, Madame, un regret véritable.

MADAME D'ORBEUIL.

Un regret ? Je ne sais lequel imaginer.

D'ORBEUIL.

J'aurais un grand plaisir à vous accompagner,
Mais....

MADAME D'ERCOUR, à part.

Il persiste : allons, c'est une chose horrible.

D'ORBEUIL.

Je dois vous l'avouer : cela m'est impossible.

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Ciel !

D'ORBEUIL.

Vous suivre à ce bal m'aurait été bien doux,
Et....

MADAME D'ORBEUIL, se remettant, et d'un ton très dégagé.

Je n'ai pas besoin heureusement de vous,
Et je n'y comptais pas.

D'ORBEUIL, très surpris.

Comment!

MADAME D'ORBEUIL.

Toujours ma tante,
Comme vous le savez, à ces bals est présente
De protéger sa nièce elle prendra le soin.

D'ORBEUIL, piqué.

Allons, puisque de moi vous n'avez pas besoin....

MADAME D'ORBEUIL, avec grâce et amitié.

Écoutez donc, Monsieur, je vous ai fait connaître
Qu'à ce bal en effet sans vous je puis paraître.
Ne jamais vous gêner est mon premier désir;
Mais si votre présence en affaire, en plaisir,
Peut un moment pour moi n'être pas nécessaire,
Elle m'est à jamais douce, agréable et chère.

D'ORBEUIL, flatté.

Madame.... après cela je vous suis en tous lieux.
(Bas à Madame d'Ercour.)
C'est pour vous obéir.

MADAME D'ERCOUR, à part.

J'en doute; mais tant mieux.

D'ORBEUIL, à sa femme qu'il regarde beaucoup.

Depuis long-tems, il faut qu'ici je vous le dise,
Vous n'aviez pas été plus aimable et mieux mise

Ça ; partons pour ce bal. Le moment est fort bon.

MADAME D'ORBEUIL, bas à madame d'Ercour, pendant que d'Orbeuil va prendre son chapeau.

Je commence à penser que vous aviez raison.

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR, entrant chacune de leur côté.

MADAME D'ERCOUR.

En mais! on ne peut plus vous joindre, mon amie.
Rentrée hier fort tard, de grand matin sortie,
Vous êtes invisible. Enfin je vais avoir
Un fidèle récit du bal d'hier au soir.
Est-il vrai, dites-moi, que, dans votre demeure,
Vous avez précédé d'Orbeuil d'une grande heure?

MADAME D'ORBEUIL, en négligé élégant du matin.

On vous a bien instruite, et le fait est certain.
J'espérais du bonheur, j'ai pris bien du chagrin.

MADAME D'ERCOUR.

Comment!

MADAME D'ORBEUIL.

A cette fête où j'ai voulu paraître,
J'ai réussi beaucoup....

MADAME D'ERCOUR.

Ah! cela devait être.

MADAME D'ORBEUIL.

Tout, au premier abord, a servi mes projets.
Je n'aurais espéré jamais tant de succès.
Les hommes m'entouraient, empressés à me suivre.
Ce murmure flatteur dont le bruit nous énivre,
Naissait de toutes parts, et semblait m'accueillir :
Je ne vous cache pas qu'il me fesait plaisir.

MADAME D'ERCOUR.

Rien n'est plus naturel. Continuez :

MADAME D'ORBEUIL.

Ma danse
A véritablement trouvé trop d'indulgence.
Les spectateurs épris semblaient m'offrir leur foi,
Et même mon mari se rapprochait de moi.
J'étais charmée.

MADAME D'ERCOUR.

Eh bien ! qu'avais-je dit, ma chère ?

MADAME D'ORBEUIL.

Oui : mais survint alors cette Aglaé si fière,
Dont mon mari, dit-on, éprouva la rigueur,
Et que vous commenciez à chasser de son cœur

MADAME D'ERCOUR.

Aglaé !

MADAME D'ORBEUIL.

La coquette à ce bal attirée
Venait, d'attraits brillante, élégamment parée ;
Mon mari l'a suivie avec empressement.

MADAME D'ERCOUR, à part.

(Haut.)
O ciel !... Eh bien ?

MADAME D'ORBEUIL.

Eh bien! le découragement
M'a prise alors. D'Orbeuil marchait sur d'autres traces :
J'ai perdu tout-à-coup mon esprit et mes grâces.
J'ai senti ma tristesse et hâté mon départ.

MADAME D'ERCOUR.

Quoi! quand vous plaisiez tant, lorsque chaque regard
Vous vengeait d'un époux, de son humeur légère?

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne lui plaisais plus : que m'importait de plaire!

MADAME D'ERCOUR, à part.

Aimable caractère et digne d'être heureux!
Et j'aurais pu troubler un cœur si généreux!

(A madame d'Orbeuil.)

Vous avez eu vraiment grand tort, ma chère amie.
C'est en quittant le jeu que l'on perd la partie.
Il fallait tenir bon contre un premier moment,
Déployer les ressorts de votre esprit charmant,
Et vous auriez bientôt ramené l'infidèle.
Tenez. La plus aimable est toujours la plus belle.

MADAME D'ORBEUIL.

Oui : j'aurais dû, peut-être, y réfléchir avant.
Je peux avoir eu tort, car je l'ai très-souvent :
Mais sachez l'embarras où je me vois réduite,
J'ai suivi vos conseils : apprenez-en la suite.

MADAME D'ERCOUR.

Expliquez-vous.

MADAME D'ORBEUIL.

Cela redoubl le mes ennuis :

J'ai feint d'être coquette : on croit que je le suis.
De quelques jeunes gens, trop pleins de confiance,
J'aurai sans le savoir animé l'espérance.
Voyez-vous ces billets ?

(Elle lui en montre trois ou quatre.)

MADAME D'ERCOUR.

D'amour ?

MADAME D'ORBEUIL.

Deux que j'ai lus
M'ont surprise, affligée, et je n'en ouvre plus.

(Elle les jette sur la table.)

MADAME D'ERCOUR, les prenant.

Oh ! je les ouvre, moi. Rien n'est plus drôle à lire
Que les expressions de ce brûlant délire,
Et je n'aime rien tant, dans mes jours de gaîté,
Qu'un langoureux écrit que l'amour a dicté.
L'amour a de l'esprit, des finesses exquises ;
Mais souvent il s'amuse à dicter des sottises.
Que vois-je : me trompé-je ! eh mais, non, en honneur !
C'est singulier ; Madame, on vous écrit, Monsieur.

MADAME D'ORBEUIL.

(Parcourant le billet.)

Monsieur ? vous badinez. « Je suis trop indulgente,
» Puisqu'à vous recevoir il faut que je consente,
» Venez à midi. » Ciel ! « Aglaé. »

MADAME D'ERCOUR, à part.

Qu'ai-je fait !

MADAME D'ORBEUIL, regardant l'adresse.

Ah : ce n'est pas à moi qu'on écrit ... En effet,

J'ai l'erreur de mes gens, dans mes lettres glissée,
Voyez qu'à mon mari la lettre est adressée.

MADAME D'ERCOUR.

(A part.)

Il est bien vrai. Je suis trop étourdie.

MADAME D'ORBEUIL, voulant en vain montrer du courage.

Allons,
Cela m'évite au moins la peine des soupçons.
Refermons cette lettre et qu'à d'Orbeuil rendue,
Il ignore à jamais que sa femme l'a lue.
Qu'au gré de son caprice il cherche désormais
Un objet plus aimable et de plus doux attraits!
Je ne me flatte point d'une vaine espérance.
Je saurai dans mon sein renfermer ma souffrance.
J'ai perdu mon époux : je vois tout mon malheur,
Et je renonce même à disputer son cœur.

MADAME D'ERCOUR.

O ciel! que dites-vous! allez-vous encor faire
La faute d'hier soir? Il faut, tout au contraire,
Dans cette occasion savoir doubler d'efforts,
Et prodiguer vos soins pour lui prouver ses torts.
Eh quoi! laisserez-vous une franche coquette
Sans le moindre combat vous ravir sa conquête!
Non : vous n'y pensez pas. Allons, regardez-vous :
Avec des traits si fins, avec des yeux si doux,
Il vous serait honteux de céder l'avantage,
Et les femmes, ma chère, ont aussi leur courage.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai suivi vos conseils.

MADAME D'ERCOUR.

Et vous plaisiez ainsi.

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai fait quelques efforts.

MADAME D'ERCOUR.

Ils avaient réussi.

MADAME D'ORBEUIL.

Je me livre à mon sort.

MADAME D'ERCOUR.

A cela je m'oppose.

MADAME D'ORBEUIL.

Mes chagrins sont comblés.

MADAME D'ERCOUR.

Vous en seriez la cause.

MADAME D'ORBEUIL.

D'Orbeuil ne m'aime plus.

MADAME D'ERCOUR.

Il faut le ramener.

MADAME D'ORBEUIL.

Il m'abandonne.

MADAME D'ERCOUR.

Il faut ne pas s'abandonner.
Je n'y puis consentir. Y pensez-vous, ma chère!
Écoutez donc la voix de l'amitié sincère.
Non : pour gagner d'Orbeuil, vous donnant quelques soins,
Vous ne céderez pas.... sans un effort au moins.

MADAME D'ERCOUR.

Vous a-t-il amusé?

D'ORBEUIL.

Beaucoup.

MADAME D'ERCOUR.

Et votre femme?

D'ORBEUIL.

Ma femme, en vérité, danse fort bien, Madame.

MADAME D'ERCOUR.

L'on m'a dit qu'Aglaé se trouvait à ce bal.

D'ORBEUIL.

Il est vrai.

MADAME D'ERCOUR.

L'on prétend qu'elle est bien.

D'ORBEUIL.

Pas trop mal.

MADAME D'ERCOUR.

Elle vous plaît, je crois?

D'ORBEUIL.

La beauté la plus chère,
Si vous vouliez m'aimer, cesserait de me plaire.

MADAME D'ERCOUR, feignant de l'étonnement et de l'humeur.

Si je veux vous aimer! quoi! malgré mon devoir,
Vous osez le penser, vous pouvez le prévoir!

D'ORBEUIL.

Moi! point du tout.

MADAME D'ERCOUR.

Eh mais! un semblable langage,
En devenant plus clair, me devient un outrage.
Quoi! vous m'aimez?

D'ORBEUIL.

Pourquoi de si brusques éclats!
De grâce, calmez-vous : je ne vous aime pas.

MADAME D'ERCOUR.

Je ne vous aime pas! quel mot plein de rudesse!
C'est réparer un tort par une impolitesse.
Lorsque, par des propos trop altiers ou trop doux,
On a pu d'une femme exciter le courroux,
On lui dit, modérant le dépit qui l'anime :
Je suis rempli pour vous de respect et d'estime;
Mais on ne fut jamais maladroit à ce point,
De dire sèchement, je ne vous aime point.

D'ORBEUIL.

Eh bien je... je ne sais, ma foi! moi, que vous dire.

MADAME D'ERCOUR.

Et vous me l'avouez! vraiment je vous admire!

D'ORBEUIL.

Je pouvais vous parler dans un moment meilleur.

MADAME D'ERCOUR.

Ah! vous me soupçonnez peut-être de l'humeur?

D'ORBEUIL.

(A part.)
Au contraire. Mais j'ai peine à la reconnaître.

MADAME D'ERCOUR, à part.

Je crois que ma cousine à présent peut paraître.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

DORBEUIL.

Elle sort : c'est l'instant de la laisser sortir.
Quel caprice imprévu ! d'où peut-il lui venir ?...
D'Aglaé, ma cousine est aujourd'hui peut-être,
Jalouse, comme hier ma femme a paru l'être ?...
Oh ! non pas. Oubliant son ton impérieux,
Allons voir Aglaé, qui me recevra mieux.
Son billet est aimable, et tout me persuade,
Qu'on va me consoler d'un entretien maussade.

(Il prend son chapeau.)

(Regardant à sa montre.)

Voyons ; quelle heure est-il ? Onze heures et demi !
Partons... ma femme ! ciel !

SCÈNE V.

MADAME D'ORBEUIL, D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL, très-coquette dans toute cette scène.

Vous sortez, mon ami?

D'ORBEUIL.

Oui : je suis obligé de sortir... pour affaire.
Je ne puis différer... je vais chez mon notaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Votre notaire ! Ah ! ah ! mon cher, c'est fort bien fait.

Je suis loin de vouloir troubler un tel projet.
Pour de si graves soins que rien ne vous retarde.

D'ORBEUIL, à part, la considérant.

Eh mais! en vérité...

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Je crois qu'il me regarde.

D'ORBEUIL.

Mon embarras, Madame, hier fut sans égal.
Jamais si brusquement on ne quitta le bal.
Vous que j'avais laissée et si vive et si gaie;
Je reviens promptement, et...

MADAME D'ORBEUIL.

J'étais fatiguée.

D'ORBEUIL.

Ce bal vous aurait-il inspiré de l'ennui?

MADAME D'ORBEUIL.

Je voudrais y pouvoir retourner aujourd'hui.

D'ORBEUIL.

En effet, vous avez obtenu des suffrages.

MADAME D'ORBEUIL.

Mais je ne me plains pas d'avoir manqué d'hommages.

D'ORBEUIL.

Vraiment!

MADAME D'ORBEUIL.

On se pressait à l'envi sur mes pas.

D'ORBEUIL, feignant la satisfaction.

C'est fort bien. Je m'en vais... non: je ne m'en vais pas.
Ça, que vous disait-on?

MADAME D'ORBEUIL,

Des choses agréables.
Me jugeant sans rigueur, vingt jeunes gens aimables,
Par leurs regards au moins me disaient leur avis;
Et, s'ils n'étaient pas francs, ils étaient bien polis.
L'un d'eux, tout près de moi, d'une voix éclatante,

(Très haut.)

Disait à son voisin, tout bas : elle est charmante.
On l'approuvait tout haut, et vous devinez bien
Que de tous ces discours, moi, je n'entendais rien.

D'ORBEUIL.

Dans ces occasions, oui, jamais on n'écoute.
Vous étiez assez bien, et vous deviez sans doute
D'un succès passager recevoir ces tributs.

MADAME D'ORBEUIL.

Eh mais! ce ne sont pas les seuls que j'ai reçus.

D'ORBEUIL.

Comment donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Vous verriez de moi ce que l'on pense,
Si je vous fesais part de ma correspondance.
Mes billets du matin vous feraient grand plaisir.

D'ORBEUIL, inquiet.

Sans doute, et vous allez ici m'en divertir.

MADAME D'ORBEUIL.

Non pas.

D'ORBEUIL.

Oh! montrez-les.

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! vous n'y pensez guère.
Quelle demande! eh mais! si j'allais vous la faire?
Peut-être pourriez-vous, à l'heure où je vous tiens,
Montrer quelque billet plus doux que tous les miens.
Je ne présente point sur cela de requête.
Si je ne suis aimable, au moins je suis discrète.

D'ORBEUIL.

Je dois vous avouer, Madame, que je suis
Très curieux : voyons ces billets.

MADAME D'ORBEUIL.

Je ne puis.

D'ORBEUIL.

Mais si je veux, Madame...

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! de la violence!
Il ne faut pas ainsi prodiguer la puissance.
Quand on commande trop, on n'est pas obéi.
Je veux! le plus aimé serait bientôt haï,
Si de ce vilain mot il adoptait l'usage :
Mais en vous en servant vous plaisantez, je gage.
Oui : j'ai deviné juste, et je le reconnais
A cet air de gaîté qui brille en tous vos traits.

D'ORBEUIL, voulant être gai.

Il est vrai : je plaisante.

MADAME D'ORBEUIL.

A propos, étourdie.
Vous avez à sortir et moi, moi, je l'oublie.
Ici je vous aurai trop long-tems arrêté.

Partez vite : aussi-bien je pars de mon côté.

D'ORBEUIL.

Vous sortez !

MADAME D'ORBEUIL.

Hors d'ici mon caprice m'appelle.

D'ORBEUIL.

Où voulez-vous aller, Madame ?

MADAME D'ORBEUIL.

A Bagatelle.

D'ORBEUIL.

Quel départ imprévu ? qui peut vous y pousser ?
Là, vous n'allez jamais.

MADAME D'ORBEUIL.

Il faut bien commencer.
C'est dans ce beau jardin qu'on voit, dit-on, sans cesse
Accourir de Paris la brillante jeunesse.
Là, peut-être, je vais, d'un air content et fier,
Retrouver aujourd'hui mes conquêtes d'hier.

D'ORBEUIL.

Mais vraiment...

MADAME D'ORBEUIL.

Vous saurez les pensers de mon ame,
Et vous excuserez ma vanité de femme.
Flattée hier d'avoir inspiré tant d'amour,
Je voudrais triompher de l'épreuve du jour.
Je veux qu'on me distingue, encor que peu parée,
De ces demi-beautés qui n'ont que la soirée,
Et que tel qui m'offrit son hommage incertain,
Dise : elle est bien le soir, et même le matin.

D'ORBEUIL.

On peut le dire : mais apprenez, je vous prie,
Qu'on peut nommer cela de la coquetterie.

MADAME D'ORBEUIL.

On dit qu'elle nous sied, je vous en fais l'aveu,
Et qu'il n'en faut pas trop, mais qu'il en faut un peu.

D'ORBEUIL.

Un peu, si vous voulez : mais je me persuade
Que vous renoncerez à cette promenade.

MADAME D'ORBEUIL.

Pourquoi donc ! mes chevaux sont mis : je dois sortir.
Vous me retrouverez avec plus de plaisir.
Auparavant, chez moi j'étais très-sédentaire ;
Vous me trouviez toujours, et ne me cherchiez guère.
C'était un peu ma faute, à parler franchement,
Et je pouvais fort bien vous ennuyer souvent.
Décidément j'abjure un parti trop peu sage,
Et j'espère amuser, vous et moi, davantage.
Je commence par moi : c'est juste et très-permis.
Je verrai plus le monde, et j'aurais des amis ;
Et, si je vous parais par fois un peu légère,
Tout ce que j'en ferai, ce sera pour vous plaire.

(Elle le salue et sort.)

SCÈNE VI.

D'ORBEUIL.

Rêvé-je ! est-ce bien elle ! et, même, est-ce bien moi !
Elle, que je voyais si soumise à ma loi,

Partez vite : aussi-bien je pars de mon côté.

D'ORBEUIL.

Vous sortez !

MADAME D'ORBEUIL.

Hors d'ici mon caprice m'appelle.

D'ORBEUIL.

Où voulez-vous aller, Madame ?

MADAME D'ORBEUIL.

A Bagatelle.

D'ORBEUIL.

Quel départ imprévu ? qui peut vous y pousser ?
Là, vous n'allez jamais.

MADAME D'ORBEUIL.

Il faut bien commencer.
C'est dans ce beau jardin qu'on voit, dit-on, sans cesse
Accourir de Paris la brillante jeunesse.
Là, peut-être, je vais, d'un air content et fier,
Retrouver aujourd'hui mes conquêtes d'hier.

D'ORBEUIL.

Mais vraiment...

MADAME D'ORBEUIL.

Vous saurez les pensers de mon ame,
Et vous excuserez ma vanité de femme.
Flattée hier d'avoir inspiré tant d'amour,
Je voudrais triompher de l'épreuve du jour.
Je veux qu'on me distingue, encor que peu parée,
De ces demi-beautés qui n'ont que la soirée,
Et que tel qui m'offrit son hommage incertain,
Dise : elle est bien le soir, et même le matin.

D'ORBEUIL.

On peut le dire : mais apprenez, je vous prie,
Qu'on peut nommer cela de la coquetterie.

MADAME D'ORBEUIL.

On dit qu'elle nous sied, je vous en fais l'aveu,
Et qu'il n'en faut pas trop, mais qu'il en faut un peu.

D'ORBEUIL.

Un peu, si vous voulez : mais je me persuade
Que vous renoncerez à cette promenade.

MADAME D'ORBEUIL.

Pourquoi donc ! mes chevaux sont mis : je dois sortir.
Vous me retrouverez avec plus de plaisir.
Auparavant, chez moi j'étais très-sédentaire ;
Vous me trouviez toujours, et ne me cherchiez guère.
C'était un peu ma faute, à parler franchement,
Et je pouvais fort bien vous ennuyer souvent.
Décidément j'abjure un parti trop peu sage,
Et j'espère amuser, vous et moi, davantage.
Je commence par moi : c'est juste et très-permis.
Je verrai plus le monde, et j'aurais des amis ;
Et, si je vous parais par fois un peu légère,
Tout ce que j'en ferai, ce sera pour vous plaire.

(Elle le salue et sort.)

SCÈNE VI.

D'ORBEUIL.

Rêvé-je ! est-ce bien elle ! et, même, est-ce bien moi !
Elle, que je voyais si soumise à ma loi,

Et qui, jusqu'à l'excès poussant la complaisance,
Fatiguait ma tendresse et ma reconnaissance !
Elle a ses volontés, et ne me cède en rien !
D'où lui vient son courage, et qu'ai je fait du mien ?
Mais quel air, qui pour elle est vraiment incroyable !
Et quel ton décidé, mais cependant aimable !
Oui : je sens que ma femme, avec sa douce voix,
M'a su contrarier et charmer à la fois.
Combien j'ai de regret qu'elle parte si vite !
Je la quittai cent fois : voilà qu'elle me quitte :
C'est juste. Cependant si je suivais ses pas.

(Avec joie.)

Elle revient. Tâchons qu'elle ne parte pas.

SCÈNE VII.

D'ORBEUIL, MADAME D'ORBEUIL.

MADAME D'ORBEUIL.

Les gens, en vérité, sont bien insupportables.

D'ORBEUIL.

Pourquoi ?

MADAME D'ORBEUIL.

Ces choses-là sont-elles concevables ?

D'ORBEUIL.

Mais vous m'inquiétez. Quel crime a-t-on commis ?
Quel revers ?...

MADAME D'ORBEUIL, d'un ton désolé.

Mes chevaux ne sont pas encor mis.

D'ORBEUIL.

Ah! votre intention fut sans doute oubliée.

MADAME D'ORBEUIL.

Je dirais mal combien j'en suis contrariée.

(Elle s'assied.)

D'ORBEUIL.

Je puis vous assurer que cet événement
Me contrarie aussi, Madame, infiniment.
Cependant calmons-nous. Dans les maux de la vie
On dit qu'il faut avoir de la philosophie.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous me plaisantez.

D'ORBEUIL.

Non : mais, à parler sans fard,
Je ne suis pas fâché de ce petit retard.
Vous restez avec moi, malgré vous, je suppose ;
Je jouis de l'effet sans en chercher la cause.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est désolant !

D'ORBEUIL.

Allons, prenez moins de chagrin.
Vous ne vous irez pas promener ce matin ;
Mais ce soir nous irons au spectacle à la ville (*).

(*) On est libre de dire ou de ne pas dire tout ce morceau sur les spectacles. J'y avais renoncé à regret, et mon regret a augmenté quand j'ai vu un ou deux critiques trouver un peu de fadeur dans ma pièce. Je rétablis ce morceau, qui paraîtra moins fade, et où j'ai tâché de donner à madame d'Orbeuil une espèce d'agrément qui manquait à sa conversation,

MADAME D'ORBEUIL.

Auquel ?

D'ORBEUIL.

Vous choisirez.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est assez difficile.

D'ORBEUIL.

Mais l'Opéra-Comique a beaucoup d'agrément.

MADAME D'ORBEUIL.

C'est souvent je l'avoue, un spectacle charmant.
Mais on trouve souvent à l'Opéra-Comique,
Avec beaucoup d'esprit, beaucoup trop de musique ;
Et j'y crois toujours voir, gêné dans son maintien,
Le poëte étranglé par le musicien :
Quand on a le cœur bon, cela fait de la peine.

D'ORBEUIL.

Oui : le pauvre poëte est assez à la gêne.
Eh bien ! allons ce soir, si c'est mieux votre goût,
Au grand Opéra.

MADAME D'ORBEUIL.

Soit... y tenez-vous beaucoup ?

---

celui d'une ironie piquante, qui fait mieux encore ressortir la sensibilité dans laquelle elle retombe bientôt après.

Au reste, je crois n'avoir point passé les bornes de la plaisanterie permise, en mettant dans la bouche d'une femme quelques critiques sans conséquence, sur des spectacles qui ont des abus sans doute, mais où les talens sont encore plus remarquables que les abus, et qui, en tout, sont assurément les premiers spectacles de l'Europe.

D'ORBEUIL.

Quoi! ce spectacle auguste, imposant, magnifique...

MADAME D'ORBEUIL.

Oui : dans tout l'univers c'est un spectacle unique ;
Je l'admire beaucoup ; mais on peut l'accuser
De déroger trop peu jusqu'à nous amuser.
Le rire est rarement un scandale qu'il donne ;
Le sérieux est beau, mais parfois monotone.
Que de tristes héros! que de fades exploits!
Les sentimens sont faux, et les sons quelquefois.
Notre avis d'ordinaire étant sans conséquence,
Je vous peux sur cela dire ce que je pense.
On eut dans cette affaire un but qui s'aperçoit.
Ce spectacle est moral bien plus qu'on ne le croit.
Des danses, des ballets l'aspect rempli de charme,
Peut pour les bonnes mœurs inspirer quelque alarme,
Et de la bonne route on pourrait dévier ;
Mais on a l'opéra pour se mortifier.

D'ORBEUIL.

Au Théâtre-Français nous nous rendrons, ma chère ;
Contre lui vous n'avez rien à dire, j'espère ?

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! l'on pourrait trouver, peut-être, en cherchant bien ;
Mais je ne cherche pas : ce spectacle est le mien
De préférence.

D'ORBEUIL.

Bon. Aussi je le préfère,
Il me plaît : avec vous il va bien mieux me plaire.

MADAME D'ORBEUIL.

Vous vous trouvez donc bien avec moi?

D'ORBEUIL.

Tout-à-fait.
Tenez, je ne veux pas vous en faire un secret;
Mon ame auprès de vous est doucement ravie,
Et je ne fus jamais si content de ma vie.

MADAME D'ORBEUIL.

Vraiment? je dois pourtant vous y faire penser...

D'ORBEUIL.

A quoi donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Au contrat que vous alliez passer.

D'ORBEUIL.

Je suis auprès de vous, et je n'ai point d'affaires.

MADAME D'ORBEUIL.

Monsieur, il ne faut pas négliger les notaires.

D'ORBEUIL.

J'en conviens: mais...

MADAME D'ORBEUIL.

Cédez à de justes égards.
Le vôtre vous attend, je le gage.

D'ORBEUIL.

Je pars...
(Il s'assied auprès d'elle.)
Que je voudrais qu'autant que vous êtes aimable,
Votre oncle se montrât facile et raisonnable!

MADAME D'ORBEUIL, se levant.

A propos...

D'ORBEUIL.

Il lui faut céder cette maison,
Ou bien il faut plaider.

MADAME D'ORBEUIL.

Oh! que non.

D'ORBEUIL.

Comment non?
N'a-t-il pas, épuisant toute mon éloquence,
De mes droits, hier soir, méprisé l'évidence?
Il n'écoutera rien.

MADAME D'ORBEUIL.

Il a su m'écouter.
J'ai, d'assez grand matin allant le visiter,
Vaincu ma répugnance à lui parler d'affaire.

D'ORBEUIL.

Vraiment!

MADAME D'ORBEUIL.

J'ai raisonné, par extraordinaire.
Il hésitait, malgré plus d'un motif pressant;
Mais j'ai su le convaincre enfin, en l'embrassant.
Il reconnaît vos droits; c'est chose décidée:
Cette belle maison par lui vous est cédée
Il veut bien par écrit même le déclarer...
Voilà de ces billets que je peux vous montrer.

(Elle les lui donne.)

D'ORBEUIL.

Se peut-il! de mes droits quelque soit la justice
Vous me rendez, Madame, un important service.
Quoi! ce que si long-tems j'ai voulu faire en vain...

MADAME D'ORBEUIL.

Pardon : mais je l'ai fait, Monsieur, dans un matin.

D'ORBEUIL.

O femmes ! il n'est rien que vous ne puissiez faire :
On nous convainc bientôt lorsque l'on sait nous plaire.
Nos esprits sont séduits par nos yeux enchantés,
Et la nature en vous voit ses enfans gâtés.

MADAME D'ORBEUIL, déguisant sous l'ironie un sentiment pénible.

Oui, véritablement c'est reconnu. Nous sommes
Trop heureuses.

D'ORBEUIL.

Eh ! mais pourquoi pas ?

MADAME D'ORBEUIL.

Et les hommes !

D'ORBEUIL.

Les hommes ! oui, souvent vous l'avez répété.
Tous nous ne valons rien : c'est un point arrêté.
Les femmes rarement sont nos panégyristes.

MADAME D'ORBEUIL, qui s'émeut par degrés.

Mais vous êtes aussi les plus grands égoïstes !
Par votre intérêt seul vous êtes animés,
Et, même en nous aimant, c'est vous que vous aimez.
Pour nous, qu'avec rigueur volontiers on observe,
Quand nous aimons d'amour, c'est d'amour sans réserve.
Pour nous plus de calculs ; notre cœur les bannit :
De notre bonne foi souvent on nous punit....

D'ORBEUIL.

Comment donc ?

MADAME D'ORBEUIL.

Trop souvent ; hélas ! dès qu'une femme
A laissé pénétrer le secret de son ame ;
Dès qu'elle et son ami, se payant de retour,
Ont par un doux accord échangé leur amour,
Dès-lors dans son esprit généreux et fidèle,
Rien ne peut plus briser cette chaîne éternelle ;
Plus de coquetterie ; en vain de toutes parts
D'autres amans viendront disputer ses regards ;
Il n'est qu'un seul mortel dans la foule du monde
Qu'aperçoivent ses yeux, à qui son cœur réponde ;
Son amant est son bien, son bonheur, son appui ;
Comme elle est sûre d'elle, elle est sûre de lui ;
Elle voit ce qu'il voit, et veut ce qu'il désire ;
Son art est de l'aimer.... Cet art devrait suffire....
Ah ! ce n'est pas assez pour vous autres, ingrats !
Votre froide rigueur ne nous pardonne pas
D'avoir auprès de vous un peu de négligence,
Qui naît de trop d'amour, de trop de confiance.
Notre empire est perdu, notre bonheur détruit.
D'abord on nous évite, et bientôt on nous fuit.
Celui que j'ai choisi de son cœur me rejette ;
Je lui plairais encor si j'eusse été coquette.
Le cruel m'abandonne et déchire mon cœur
Qui lui pardonne encor l'excès de sa douleur.

D'ORBEUIL, étonné.

Celui que j'ai choisi....

MADAME D'ORBEUIL, à part.

Dieu ! que viens-je de faire ?

D'ORBEUIL.

Je ne me trompe pas ! vous pleurez !

MADAME D'ORBEUIL, qui pleure.

Au contraire.

D'ORBEUIL.

Non, non. Vous voudriez en vain me le cacher,
Ainsi que tous les torts qu'on peut me reprocher.
Je ne le sens que trop, et pour toute la vie.
Oui, je veux à jamais les éviter. Julie....

MADAME D'ORBEUIL, étonnée.

Julie!

D'ORBEUIL.

Ah! laissez-moi vous rendre pour toujours
Ce nom qui fut le vôtre en nos premiers amours.
Julie, ah! si long-tems ai-je pu méconnaître
Tant de dons précieux qu'en vous je vois paraître!
Vous-même sembliez ne pas vous en douter.
Dès que vous en usez, qui peut vous résister?
Si piquante à la fois, et si tendre, et si belle!
Il n'est point de mérite à vous être fidèle.
A des nœuds aussi doux qui voudrait échapper?
Non, jamais.... Et, tenez, je ne puis vous tromper:
Je disais qu'à Paris j'allais pour une affaire:
Il ne s'agissait point de contrat, de notaire:
Par une erreur coupable insultant vos attraits,
J'avais un rendez-vous que je manque à jamais.

(Il déchire un billet.)

MADAME D'ORBEUIL, avec joie, à part.

Ah!

D'ORBEUIL.

De vœux inconstans abjurant la folie,
Je suis tout à l'amour, et tout à ma Julie.

Quel insensé j'étais! que de beaux jours perdus!
Daignez me regarder.

MADAME D'ORBEUIL, doucement.

Je ne vous aime plus.

D'ORBEUIL.

Non : vous m'aimez encor, malgré cette conduite.
Je le mériterai, si je ne le mérite,
Jamais je ne veux plus chercher d'autres liens.
Vous excusez mes torts?

MADAME D'ORBEUIL.

Ah! je sais tous les miens.
M'exposant au chagrin que vous alliez me faire,
J'avais trop négligé les moyens de vous plaire :
Je perdais votre cœur qui m'est si précieux,
Mais puisqu'il m'est rendu, je le garderai mieux.

SCÈNE VIII.

D'ORBEUIL, MADAME D'ORBEUIL, MADAME D'ERCOUR.

D'ORBEUIL, à part, voyant madame d'Ercour.

Ma cousine! cachons le trouble de mon ame.

MADAME D'ORBEUIL, présentant son mari à sa cousine.

Voyez un converti que je vous dois, Madame.

D'ORBEUIL.

Comment donc?

MADAME D'ORBEUIL.

Oui, j'en ferai l'aveu,

Ma cousine est aimable, et vous l'aimiez un peu.
C'est elle qui m'a dit, me voyant affligée,
A quel point envers vous je m'étais négligée.
Et son cœur généreux m'a donné le secret
De triompher du goût qu'elle vous inspirait.
Je lui dois tout enfin : c'est ma plus tendre amie.

D'ORBEUIL.

Ah ! je lui dois aussi le bonheur de ma vie.

MADAME D'ERCOUR.

Soyez heureux tous deux : mon cœur est trop payé.
(A d'Orbeuil, lui montrant sa femme.)
Tout votre amour pour elle, et, pour moi l'amitié.

D'ORBEUIL.

A jamais.... Vous étiez tantôt moins prévenante.

MADAME D'ERCOUR.

Oui, j'avais de l'humeur, mais je suis très-contente.

MADAME D'ORBEUIL.

Ah ! guidez-moi toujours de vos douces leçons.
Nous irons dans le monde.,.. et si nous rencontrons
Quelque épouse imprudente, à moi-même semblable,
Qui, contente d'aimer néglige d'être aimable,
Lui montrant son erreur et sa témérité,
Lui prêtant le secours que vous m'avez prêté,
Pour la rendre à la fois plus heureuse et plus sage.
Nous lui révélerons le secret du ménage.

FIN DU SECRET DU MÉNAGE.

LE
FOLLICULAIRE,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

PAR M. DELAVILLE DE MIRMONT,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 6 juin 1820.

NOTE SUR M. DELAVILLE.

Alexandre-Jean-Joseph DELAVILLE DE MIRMONT, né à Versailles, le 18 avril 1783, a suivi la carrière diplomatique, et sous l'ancien gouvernement fut attaché à la légation de Wurtemberg pendant quelque tems; mais ayant bientôt renoncé à cette partie, à cause des dégoûts qu'il y rencontra, il n'y rentra que long-temps après, en 1816, époque depuis laquelle il remplit l'emploi de chef de la première division du ministère de l'intérieur sous M. Lainé; ensuite il occupa celui de secrétaire de la présidence des ministres sous M. de Richelieu.

Il s'est d'abord fait connaître en littérature par son *Artaxerce*, dont il conçut l'idée en lisant *Métastase*. Cette pièce fut bien accueillie, sans nuire à celle de M. Delrieu, puisée à la même source.

M. Delaville est auteur d'une comédie intitulée : *Alexandre chez Appelle;* et il vient de présenter dernièrement une tragédie de *Charles VI*, qui est encore soumise en ce moment à la censure.

PERSONNAGES.

M. DUBUISSON, ancien marchand, retiré du commerce.
SAINT-CLAIR, son fils.
AGATHE, sa fille.
M. DORMEUIL, avocat, beau-frère de Dubuisson.
BELVAL, amant d'Agathe.
VALCOUR, journaliste.
MADEMOISELLE ELMIRE, actrice d'un des grands théâtres de Paris.
MARCEL, factotum de Valcour.
JUSTINE, femme de chambre d'Agathe.
UN DOMESTIQUE, personnage muet.

La scène se passe à Paris, chez M. Dubuisson.

LE

FOLLICULAIRE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon commun à M. Dubuisson et à Valcour.

SCÈNE I.

BELVAL, JUSTINE.

JUSTINE.

Personne en ce salon !... Bien !... Vous pouvez entrer.

BELVAL.

Ah ! Justine, est-il vrai ? quoi ! je puis espérer
D'être admis en ces lieux, de voir celle que j'aime !
Ce bonheur...

JUSTINE.

Est certain, grâce à mon stratagême.
Oui, Monsieur, tout est prêt. Marcel me fait la cour,

Marcel est confident, factotum de Valcour,
J'ai su le faire agir, et son maître, vous dis-je,
Veut bien vous attacher au journal qu'il rédige.
Je vais vous présenter, et vous aurez l'honneur
D'être reçu tantôt apprenti rédacteur.

BELVAL.

Que ne te dois-je pas! quel doux espoir me flatte!
Je vais donc tous les jours me trouver près d'Agathe!

JUSTINE.

Soyez prudent, songez à nos conventions;
Souvenez-vous surtout de mes instructions.
C'est à Valcour d'abord qu'il faut tâcher de plaire;
Il règle tout céans, on l'aime, on le révère,
C'est notre oracle; ici depuis qu'il est logé,
D'habitudes, de goûts nous avons tous changé.
Monsieur menait jadis une vie assez triste;
Maintenant, engoué de son cher journaliste,
Et cédant avec joie à ses moindres désirs,
Il appelle chez lui les arts et les plaisirs,
Chaque semaine il donne un diné littéraire;
Des gazettes il fait sa lecture ordinaire,
Il juge les auteurs, à leurs œuvres souscrit,
Et croit avec Valcour apprendre de l'esprit.
Ce n'est point tout encor. Saint-Clair, mon jeune maître,
Agit comme son père, et va plus loin peut-être:
Il a quitté son droit, et veut se faire auteur.
De notre journaliste ardent admirateur,
Il n'écoute que lui, s'est mis à son école,
En a fait son ami, son héros, son idole,
Et soumet à ses lois son cœur et sa raison:
C'est une rage enfin; à toute la maison

Cet homme merveilleux a tourné la cervelle.
Il n'est pas, en un mot, jusqu'à Mademoiselle...

BELVAL.

Qu'entends-je!

JUSTINE.

Eh mais! Valcour est aimable, galant,
Il est rempli d'esprit, de grâce, de talent,
Il écrit bien, il tourne un couplet à merveille;
Et l'on arrive au cœur en séduisant l'oreille.
N'est-il pas vrai, Monsieur?

BELVAL.

O ciel! il se pourrait!
Que m'as-tu dit, Justine? Agathe l'aimerait!...
Mais, oui, j'en suis certain, contre elle tout dépose;
De ses froideurs pour moi voilà quelle est la cause.

JUSTINE.

Allons, tendre amoureux, calmez ce grand courroux;
Ne devinez-vous pas que je me ris de vous,
Et qu'à vous tourmenter un instant je m'amuse?

BELVAL.

Comment!

JUSTINE.

Ne craignez rien: profitez de ma ruse;
On vous chérit.

BELVAL.

Alors, pourquoi te faire un jeu...

JUSTINE.

Mais j'aperçois Marcel, retirez-vous un peu.

SCÈNE II.

MARCEL, JUSTINE.

MARCEL.

Te voilà, mon enfant? viens donc que je t'embrasse.

JUSTINE.

Non, laisse-moi.

MARCEL.

Justine!

JUSTINE.

Ah! laisse-moi, de grâce,
Embrasseur éternel.

MARCEL.

Mais quelle cruauté!
Je ne t'ai jamais vu cette sévérité.

JUSTINE.

Cela se peut.

MARCEL.

Hier....

JUSTINE.

Chut! quelqu'un nous écoute.

MARCEL.

Qui donc?

JUSTINE.

C'est mon cousin. Tu te souviens sans doute
De ta promesse?

MARCEL.

Oui, oui... mais ce cousin fatal
Où donc est-il, enfin?

JUSTINE, à Belval.

Venez.

SCÈNE III.

MARCEL, BELVAL, JUSTINE.

MARCEL.

Monsieur Belval!

BELVAL.

C'est toi!... déjà ton nom m'avait...

MARCEL.

Je vous présente
Mes hommages, cousin.

JUSTINE.

La rencontre est plaisante!
Mais comment...

MARCEL.

J'ai servi pendant tout un hiver
Chez un vieux procureur où Monsieur était clerc.

BELVAL.

Oui, c'est là que Marcel, déployant son adresse,
Fesait de son génie admirer la souplesse,
Et trouvait chaque jour quelques expédiens

Pour soustraire au patron les cadeaux des cliens.
Enfin, pris sur le fait, il fut mis à la porte.

MARCEL.

Pourquoi sur le passé revenir de la sorte ?
J'étais un peu fripon, et vous fort libertin.
Chacun a son penchant, tel est notre destin :
Il faut payer tribut à l'humaine faiblesse.
Les exemples d'ailleurs corrompaient ma jeunesse ;
Je me perdais, Monsieur, avec ce procureur :
Aussi pour r'habiller tout-à-fait mon honneur,
De mes écarts nombreux pour clorre enfin la liste,
Pour me conserver pur, je sers un journaliste.

BELVAL.

Peste ! quelle réforme !

MARCEL.

Oh ! c'est un bon métier.

JUSTINE.

Oui, le poste est brillant ! valet d'un gazetier !

MARCEL.

Qu'appelles-tu ? valet ! dis donc son secrétaire.
Il m'estime, son cœur est pour moi sans mystère ;
Je connais, comme lui, ses vœux et ses projets.
Je concours à sa gloire et j'aide à ses succès.
De mon habileté sans cesse il a des preuves ;
Je prépare un article, ou revois des épreuves ;
Bien souvent ses arrêts par moi seul sont dictés ;
Au théâtre je vais juger les nouveautés,
Puis il ajuste alors ce que je lui raconte :
C'est moi qui vois la pièce, et Valcour en rend compte.
Mais laissons tout cela ; parlez-moi franchement,

Voyons, quel est le but de ce déguisement?

BELVAL.

De monsieur Dubuisson la fille est adorable,
Marcel!

MARCEL.

Ah! je comprends. Oui, certes, elle est aimable.

BELVAL.

Chez son oncle Dormeuil, un avocat fameux,
Je la voyais souvent; elle agréa mes vœux.
Dormeuil, instruit par nous, approuva ma tendresse.
Il m'aurait confié le bonheur de sa nièce;
Mais monsieur Dubuisson, sur mon compte abusé,
De m'accepter pour gendre a toujours refusé.
Il ne me connaît pas, et ne dit point la cause
Qui l'éloigne des nœuds que Dormeuil lui propose.

MARCEL.

Je devine le reste. Employé par Valcour,
Vos travaux près de lui serviraient votre amour;
Sans cesse vous verriez celle qui vous est chère;
Vous mettriez vos soins à captiver son père,
A gagner son estime et son affection.

JUSTINE.

C'est cela. Que dis-tu de mon invention?

BELVAL.

Puis-je compter sur toi, Marcel? sur ton silence?
Tu sais lorsqu'on me sert comment je récompense.

MARCEL.

Oui, j'en dois convenir, vous êtes généreux.
Du tems que je portais vos billets amoureux,
Vous vous conduisiez bien, je n'avais rien à dire.

L'argent roulait. Monsieur, vous souvient-il d'Elmire,
Cette chanteuse?...

BELVAL.

Allons!

MARCEL.

Vous en teniez, ma foi.
Avouez; celle-là m'a donné de l'emploi!...
Et du profit! Elmire était des plus jolies.

BELVAL.

Marcel, encore un coup, laisse-là mes folies.

MARCEL.

Soit, je veux vous servir, et non pas vous fâcher.
Voyons donc. De Valcour vous voulez vous cacher;
Mais si nous le mettions dans votre confidence?
Je saurais l'engager...

JUSTINE.

Non pas. Quelle imprudence!
Vous ne pouvez, Monsieur, être trop circonspect.

MARCEL.

Mais par quelle raison?...

JUSTINE.

Ton Valcour m'est suspect,
Et ses prétentions sont encore inconnues.
Sur Agathe lui-même il peut avoir des vues.

MARCEL.

Qui? lui! tu t'y connais! s'il désirait sa main,
Il n'aurait qu'à parler, il l'obtiendrait soudain,
Et puis ignorerais-je un secret de la sorte?
Non; il n'y pense pas.

JUSTINE.

Nous verrons.

BELVAL.

Il n'importe,
Ne me découvre point.

MARCEL.

Je vous obéirai,
Et comme rédacteur je vous présenterai.

SCÈNE IV.

MARCEL, BELVAL, DORMEUIL, JUSTINE.

DORMEUIL.

Vous en ces lieux, Belval? Hé, qu'y venez-vous faire?
Quoi! ne craignez-vous pas le courroux de mon frère?
S'il savait...

JUSTINE.

Son courroux ne nous fait point de peur;
Nous sommes de Valcour le collaborateur.

DORMEUIL.

Que me contes-tu là? quelle plaisanterie!

BELVAL.

Oui, Monsieur; pardonnez cette supercherie.
Vivre éloigné d'Agathe est un affreux tourment;
Je hasarderais tout pour la voir un moment.
Excusez une ruse où mon espoir se fonde.
Justine a tout conduit, et Marcel me seconde:
Je deviens par leurs soins rédacteur de journal.

DORMEUIL.

C'est une extravagance ; y pensez-vous, Belval ?...
Mais je sais compâtir aux chagrins de votre âge,
Et de vous condamner je n'ai pas le courage.
Le hasard sert parfois les projets les plus fous :
Réussissez, mon cher, et vous êtes absous.

BELVAL.

Ah ! Monsieur, vos bontés doublent mon espérance !
Oui, je dois réussir.

DORMEUIL.

Ayez de la prudence.
De ce Valcour surtout il faut vous méfier ;
Il fait, assure-t-on un fort vilain métier.
Il sait avec adresse en éviter la honte ;
Mais on m'a raconté cent choses sur son compte...

JUSTINE.

Marcel nous instruira.

MARCEL.

Comment ?

JUSTINE.

Oui, tu pourrais
Entrer dans notre ligue, et livrer ses secrets.

MARCEL.

Et pour qui me prends-tu ? Je ne suis point un traître.
Valcour est honnête homme, il m'aime, il est mon maître.
Je voulais vous aider sans lui manquer de foi ;
Mais s'il faut le trahir ne comptez plus sur moi.

BELVAL.

Va, je n'exige rien dont le devoir s'offense.

Consens à m'introduire, et garde le silence,
C'est tout ce que je veux. Que ton cœur soit touché;

(Lui donnant une bourse.)

Allons, Marcel!... Voici les arches du marché.

MARCEL.

Sur ce pied-là, j'accepte.

JUSTINE.

Ah! fripon... Il me semble
Que j'entends Monsieur... Oui.

DORMEUIL.

Bon; laissez-nous ensemble.
Je vais tenter encor de lui parler pour vous.

SCÈNE V.

DUBUISSON, DORMEUIL.

DUBUISSON, un journal à la main.

Oui, cet article-là fera bien des jaloux.

DORMEUIL.

Vous paraissez joyeux.

DUBUISSON.

Ah! ah! c'est vous, mon frère?
Par quel hasard?....

DORMEUIL.

Je viens vous parler d'une affaire.

DUBUISSON.

Eh bien ! l'avez-vous lu ?

DORMEUIL.

Quoi ?

DUBUISSON.

L'article.

DORMEUIL.

Comment ?

DUBUISSON.

Du journal.

DORMEUIL.

Que dit-il ? quel grand événement ?...

DUBUISSON.

On y parle de moi.

DORMEUIL.

De vous ?

DUBUISSON.

De moi, vous dis-je.

DORMEUIL.

De vous, dans le journal ?

DUBUISSON.

Et cela vous afflige ?

DORMEUIL.

Non ; mais à quel propos, enfin ?

DUBUISSON.

Je suis cité
Pour ma philantropie et mon humanité.

On dit que tout l'hiver j'ai nourri ma commune,
Des pauvres ouvriers secouru l'infortune,
Et que j'ai le premier, proposant des travaux,
Souscrit pour réparer les chemins vicinaux.

DORMEUIL.

Quoi! voilà le motif...

DUBUISSON.

Oui; c'est, je le parie,
De mon ami Valcour une galanterie.
Il exagère un peu, je crois, mais c'est égal.

DORMEUIL.

Mon frère!

DUBUISSON.

Quel honneur! je suis dans le journal!

DORMEUIL.

Allons, vous vous moquez.

DUBUISSON.

Voilà comme vous êtes;
Toujours contrariant, et frondeur des gazettes:
Rien de ce qu'on y lit n'est par vous approuvé.
Vous faites l'esprit fort.

DORMEUIL.

Le mot est bien trouvé.
Revenons à l'objet qui près de vous m'attire.

DUBUISSON.

Mais nous verrons un peu ce que vous pourrez dire
D'un morceau que Valcour va bientôt insérer.
Vous serez, malgré vous, forcé de l'admirer.

Il définit l'esprit, le talent, le génie...
C'est magnifique!

DORMEUIL.

Eh quoi! toujours cette manie!
Je ne vous conçois plus, mon frère, en vérité,
Depuis que de Valcour vous êtes entêté.
Quel est donc ce pouvoir que sur vous il exerce?
Vous qui, pendant trente ans occupé du commerce,
Jouissez maintenant du fruit de vos labeurs,
Vous, dont les goûts étaient simples comme les mœurs,
Et qui, vous renfermant au soin de vos affaires,
Étranger aux journaux, aux débats littéraires,
Content de votre état, vous borniez à savoir
Diriger des commis et conduire un comptoir:
Tout-à-coup on vous voit, d'un zèle fanatique,
Vous lancer dans les arts et dans la politique;
Les gazettes, voilà votre amour, votre loi;
Leurs arrêts sont pour vous des articles de foi;
Devant un feuilleton votre esprit se prosterne;
Un mince rédacteur à son gré vous gouverne,
A votre propre avis il vous fait renoncer,
Et par vous-même enfin vous n'osez plus penser.
Mon frère, pardonnez; c'est être trop crédule;
Votre facilité va jusqu'au ridicule...
Non, ce n'est pas agir en homme de bon sens,
Et partout, je le sais, on rit à vos dépens:
Je vous en avertis.

DUBUISSON.

Grand merci, mon beau-frère;
Mais, si l'on rit de moi, ce n'est pas votre affaire.
On est d'âge, peut-être, à savoir ce qu'on fait.

J'agis comme je veux, et je vois qui me plaît.
Je me puis occuper et de vers et de prose,
De beaux-arts, de journaux, ou de toute autre chose,
Sans qu'aucun ait le droit de le trouver mauvais.
Je ne me mêle pas, je crois, de vos procès;
Et lorsque vous allez, plein de votre science,
Du juge et du plaideur lasser la patience,
Je ne viens pas après vous faire la leçon :
Traitez-moi, s'il vous plaît, de la même façon.
A donner des avis votre obligeance est grande;
Mais attendez du moins que l'on vous en demande.

DORMEUIL.

Vous vous fâchez, mon frère, assez mal-à propos;
Et mon zèle...

DUBUISSON.

Devrait me laisser en repos.

DORMEUIL.

A vous parler sans fard l'amitié m'autorise.
Nous nous devons l'un l'autre une entière franchise,
Et de votre côté par des avis pareils
Si vous jugiez...

DUBUISSON.

Qui? moi, vous donner des conseils!
Je me rends trop justice.

DORMEUIL.

Ah! d'un esprit tranquille...

DUBUISSON.

Non, je ne suis qu'un sot.

DORMEUIL.

Songez...

DUBUISSON.

Un imbécile ;
Je n'ai d'opinion que ce qu'on me prescrit,
Et vous seul ici-bas vous avez de l'esprit.

DORMEUIL.

Ah ! c'est trop prolonger cette plaisanterie.
Parlons un peu raison, mon frère, je vous prie.

DUBUISSON.

Mais aussi vous venez toujours me sermonner.

DORMEUIL.

A ma sincérité vous deviez pardonner ;
Et sur un mot d'abord votre courroux s'exhale !

DUBUISSON.

Eh bien ! n'en parlons plus ; mais trêve de morale.
Me le promettez-vous ?

DORMEUIL.

Soit, je vous le promets.
Au gré de vos désirs agissez désormais.
Quoique de tout ceci je redoute la suite,
Vous ne m'entendrez plus blâmer votre conduite.
Mais du moins vos enfans, les enfans de ma sœur,
Permettez-moi...

DUBUISSON.

Je veux qu'ils me fassent honneur.
Je ne suis pas savant, tout haut je le confesse ;
Dans le fond d'un comptoir j'ai passé ma jeunesse,

Sans éducation, comme un simple apprenti...
Ce n'est pas que souvent je n'aie assez senti
Que je n'étais pas là dans ma sphère... N'importe,
Je me suis résigné. Mais je dois faire en sorte
De me rendre célèbre au moins par mes enfans;
Et je veux que tous deux brillent par leurs talens.

DORMEUIL.

Pour atteindre ce but, désirable sans doute,
Franchement, croyez-vous prendre la bonne route,
Mon frère? A vos enfans vous inspirez vos goûts...
Que les vers, les journaux soient sans danger pour vous,
Fort bien; mais peuvent-ils apprendre à votre fille
A conduire un ménage en mère de famille?
Est-ce en ne fréquentant qu'auteurs et gazetiers,
En singeant leurs travers, en courant les foyers,
Que Saint-Clair du barreau pourra suivre l'étude,
Et des nobles penchans contracter l'habitude?
Craignez ces passe-tems et ces sociétés,
Qui terniront bientôt ses belles qualités.
Vous perdez votre fils avec ce faux système.

DUBUISSON.

Au contraire, il apprend... Mais le voici lui-même.

SCÈNE VI.

DUBUISSON, SAINT-CLAIR, DORMEUIL.

SAINT-CLAIR.

Comment vous va, mon père?... Ah! mon oncle, bonjour.

DUBUISSON.

As tu vu ce matin le cher ami Valcour?

SAINT-CLAIR.

Pas encor; mais hier nous avons fait ensemble
Un souper!...

DUBUISSON.

Bien!

SAINT-CLAIR.

Ainsi quelquefois je rassemble
Des amis de Valcour, journalistes, auteurs,
Tous charmans, et surtout profonds littérateurs.

DUBUISSON.

A merveille!

SAINT-CLAIR.

Plusieurs enrichiraient la scène,
S'ils le voulaient. L'un d'eux, qui trois fois par semaine
Juge dans un journal le Théâtre-Français,
Obtient aux boulevarts de très-jolis succès.

DUBUISSON.

Oui! ta société n'était pas mal choisie!

Un jeune homme profite en bonne compagnie :
Je suis content de toi.

SAINT-CLAIR.

Vous êtes indulgent.

DUBUISSON.

Non, c'est fort bien.

SAINT-CLAIR.

J'aurais besoin d'un peu d'argent.

DUBUISSON.

Tu reçus cent écus la semaine passée.

SAINT-CLAIR.

C'est que tout est si cher.

DUBUISSON.

La somme est dépensée ?
Je te baise les mains.

DORMEUIL.

Votre fils a raison ;
Je blâme vos refus, ils sont hors de saison.
Songez donc que Saint-Clair traite des journalistes,
Vit avec des auteurs, fréquente les artistes ;
Et vous ne lui donnez, restreignant ses désirs,
Que cinq cents francs par mois pour ses menus plaisirs !
C'est trop peu.

DUBUISSON.

Qu'il s'arrange.

SAINT-CLAIR.

Ah ! l'aimable soirée !
Du souvenir encor mon ame est énivrée !

On a parlé journaux, théâtre, nouveautés;
Plusieurs points importans ont été discutés;
Chaque convive a lu quelqu'un de ses ouvrages;
Mais Valcour a surtout enlevé les suffrages.

DUBUISSON.

Je le crois bien.

SAINT-CLAIR.

Enfin, cédant à leurs souhaits,
Moi-même à ces messieurs j'ai soumis des couplets.

DUBUISSON.

Quoi! tu fais des couplets?

SAINT-CLAIR.

Le désir de vous plaire...

DUBUISSON.

En vers?

SAINT-CLAIR.

Assurément.

DUBUISSON.

Quel bonheur pour un père!
Et dis-moi, ces messieurs ont-ils été contens?

SAINT-CLAIR.

Ils ont tous à l'envi célébré mes talens;
Ils m'ont trouvé du goût, du trait et de la grâce;
Mais tant de complimens...

DORMEUIL.

L'éloge t'embarrasse?
Ah! nul de tes amis n'a voulu te tromper:
On a bien de l'esprit quand on donne à souper!

DUBUISSON.

Il faut les imprimer.

DORMEUIL.

J'attends un exemplaire.

SAINT-CLAIR.

Peut-être le public se montrera sévère ?

DUBUISSON.

Non, tes vers sont charmans ; ne crains aucun échec.

SAINT-CLAIR.

Mon père, ce souper m'a vraiment mis à sec.

DUBUISSON.

Encor ?

SAINT-CLAIR.

N'en parlons plus, puisque cela vous fâche.
A vous plaire je veux travailler sans relâche ;
C'est le but des efforts que l'on me voit tenter.
Oui, vous serez content. Déjà, sans me flatter,
J'ai fait quelques progrès dans la littérature,
J'y puis tenir un rang... Valcour du moins l'assure :
Mais vous en jugerez ; car avant peu, je croi,
Vous verrez au Phénix un article de moi.

DUBUISSON.

Un article de toi ? se peut-il ?

SAINT-CLAIR.

Oui, mon père.

DUBUISSON.

Un article !

SAINT-CLAIR.

Mais oui.

DUBUISSON.

Vous l'entendez, mon frère;
Il a fait un article!

DORMEUIL.

Eh! tout le monde écrit.

DUBUISSON.

Je vous le disais bien qu'il aurait de l'esprit.
Et Valcour?...

SAINT-CLAIR.

Il prétend que cet écrit m'honore.
C'est un morceau soigné.

DUBUISSON.

Soigné! voyez, encore!

SAINT-CLAIR.

Et qui fera du bruit.

DUBUISSON.

Oui?

SAINT-CLAIR.

Je vous en réponds.

DUBUISSON.

C'est charmant!.... Tu dis donc que tu n'es pas en fonds?

SAINT-CLAIR.

Il est vrai; mais, mon père, excusez ma demande.
Jusqu'à la fin du mois il faudra que j'attende.

DUBUISSON.

Un article !.... Mon fils !.... Tiens, voilà cinq cents francs.

SAINT-CLAIR.

Ah ! c'est trop de bonté ! je crains d'abuser....

DUBUISSON.

Prends.
Que ton oncle surtout....

DORMEUIL.

Je ne vois rien, mon frère.
Et, d'ailleurs, ses talens méritent un salaire.
Oui, vous avez grand tort de vous cacher de moi.
Récompensez-le bien.

DUBUISSON.

Est-il de bonne foi ?
Un tel discours....

DORMEUIL.

Allons, mon neveu, du courage.
Il faut avec ardeur te remettre à l'ouvrage ;
Travailler pour la gloire et l'immortalité !
Tu n'as ni beaucoup lu, ni beaucoup médité ;
Qu'importe ? le savoir, au fait, est peu de chose ;
S'instruire est superflu : va, n'apprends rien, compose.
L'étude refroidit l'imagination ;
Le génie est plus fier, libre d'instruction.
Auteur et rédacteur, cède au feu qui t'inspire.
Saisissant tour-à-tour la férule et la lyre,
Juge les écrivains, signale leurs défauts,
Puis prétends au théâtre à des lauriers nouveaux ;
Excite les transports de la foule énivrée ;
Obtiens l'insigne honneur d'amuser la livrée,

De provoquer sa joie au choc des calembourgs,
Ou d'arracher des pleurs au peuple des faubourgs.
Allons, poursuis, mon cher, que ton mérite brille :
Nous aurons un grand homme enfin dans la famille !

SAINT-CLAIR.

Mon oncle, je ne sais qui peut vous engager
A me railler sans cesse, à me décourager ?

DUBUISSON.

En effet, votre humeur ne saurait se comprendre.
Voyons donc ce qu'en lui vous trouvez à reprendre.

DORMEUIL.

Vous me le demandez ! vous, qui lui permettez
D'employer sa jeunesse à des futilités ?
Eh quoi ! vous admirez son ignorance extrême !
Lorsque, tranchant sur tout, et content de lui-même,
D'un tas de beaux-esprits pratiquant les leçons,
Il néglige son droit pour rimer des chansons,
Vous vous extasiez ! vous criez au prodige !
En critique, bien plus, vous souffrez qu'il s'érige ;
Qu'il s'arroge le droit d'endoctriner autrui !....
Voilà ce que partout on rencontre aujourd'hui !
De ces petits messieurs l'espèce ici pullule ;
Imberbes professeurs, ils tiennent la férule ;
Et naguère on a vu Ducis en cheveux blancs
Essuyer les brocards d'un censeur de vingt ans.

DUBUISSON.

Bah ! vous déraisonnez.

SAINT-CLAIR.

Vous êtes bien sévère.

DORMEUIL.

Va, je m'en prends à toi beaucoup moins qu'à ton père :
Son fol aveuglement te perdra sans retour.
C'est lui qui te livrant à son monsieur Valcour....

DUBUISSON.

Allons, nous y voilà! votre haine constante....

DORMEUIL.

Mais....

DUBUISSON.

Eh bien! moi, je veux que mon fils le fréquente,
Le voie à chaque instant, se modèle sur lui,
Le prenne pour conseil, pour guide et pour appui.
Je l'ordonne.

DORMEUIL.

Saint-Clair, j'ose ici te prédire
Que Valcour....

SAINT-CLAIR.

Je me tais, mon oncle, et me retire.
Dans vos préventions je vous vois affermi;
Et je ne puis entendre insulter mon ami.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

DUBUISSON, DORMEUIL.

DORMEUIL.

Mon frère....

DUBUISSON.

Serviteur; je vous quitte la place.

DORMEUIL.

Écoutez.

DUBUISSON.

Je ne puis.

DORMEUIL.

Encore un mot, de grâce.

DUBUISSON.

Est ce un nouveau sermon que vous me préparez?
Ou bien contre Valcour quelque....

DORMEUIL.

Non, demeurez.
Laissons cela. Belval demande votre fille;
Vous connaissez son bien, et surtout sa famille.

DUBUISSON.

Cent fois sur ce sujet voulez-vous revenir?
Je vous l'ai dit, Belval ne peut me convenir.

DORMEUIL.

Eh! pourquoi? cet hymen de tout point est sortable.

DUBUISSON.

Il ne me convient pas.

DORMEUIL.

Mais soyez équitable:
Belval a des talens, des mœurs, de la raison.

DUBUISSON.

Soit.

DORMEUIL.

Il est estimé.

DUBUISSON.

Je ne vous dis pas non.

DORMEUIL.

Son rang et son état doivent vous satisfaire ;
Il va le mois prochain être reçu notaire.

DUBUISSON.

J'en demeure d'accord. Mais, malgré tous vos soins,
Il n'aura pas ma fille.

DORMEUIL.

Expliquez-vous du moins :
Donnez une raison, c'est trop vous en défendre
Voyons, mon frère.

DUBUISSON.

Eh quoi ! j'irais choisir pour gendre
Un homme qui n'écrit que sur papier timbré ;
Parlant toujours douaire, acquets ou réméré ;
Qui du code civil fait sa seule lecture ;
Étranger aux beaux-arts, à la littérature ;
Et qui, pour tout mérite, habile en son état,
Sait rédiger un acte et dresser un contrat ?
N'y comptez point : je veux devenir le beau père
De quelque homme d'esprit, et non pas d'un notaire.

DORMEUIL.

Vous perdez la raison.

DUBUISSON.

Et, sans plus différer,
A ma fille à l'instant je vais le déclarer.
Justine !.... C'est chez vous qu'on brave ma puissance,
Et que cette amourette a, dit-on, pris naissance ;
J'y veux mettre ordre, enfin.... Justine !... Je prétends

Selon mes volontés établir mes enfans....
Justine !.... Mais voyez un peu si cette fille....

SCÈNE VIII.

JUSTINE, DUBUISSON, DORMEUIL.

JUSTINE.

Me voici.

DUBUISSON.

C'est heureux ! il faut qu'on s'égosille
Pour obtenir enfin la faveur de vous voir ?

JUSTINE.

Mon Dieu, Monsieur, j'accours.

DUBUISSON.

Je voudrais bien savoir
Qui peut vous retenir lorsque je vous appelle ?

JUSTINE.

J'étais occupée.

DUBUISSON.

Oui ! la réponse est nouvelle.
Et que fesiez-vous donc ?

JUSTINE.

Mais voyez le grand mal !
J'étais tranquillement à lire le journal.

DUBUISSON.

Tu lisais le journal ? Quoi ! ma pauvre Justine...

JUSTINE.

C'est mon plus grand plaisir ; mais j'ai tort, j'imagine...

DUBUISSON.

Non pas ; bonne lecture ! elle te fait honneur.
Tu formeras ainsi ton esprit et ton cœur.
Tâche d'en inspirer le goût à ta maîtresse :
Les journaux, mon enfant, instruisent la jeunesse.
Et, dis-moi, quel morceau te captivait au point ?...

JUSTINE.

Ce passage instructif conte de point en point
Les malheurs d'un mari qui plaide en adultère ;
Le tout est détaillé !...

DUBUISSON.

Sotte !

DORMEUIL.

Comment, mon frère !
Bonne lecture !

DUBUISSON.

Allons, vous m'excédez aussi.
(A Justine.)
Faites venir ma fille.

JUSTINE.

Oui, Monsieur... La voici.

SCÈNE IX.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, DORMEUIL.

DUBUISSON.

Vous venez à propos, approchez-vous, Agathe.
Je sais quel est l'hymen dont votre oncle vous flatte ;

Mais apprenez de moi que son espoir est vain,
Et que jamais Belval n'obtiendra votre main.
Si vous l'aimez, eh bien! mon refus vous dégage.
Gardez-vous de le voir, d'y penser davantage;
Et comme chez votre oncle on pourrait vous donner
Quelque mauvais conseil propre à vous entraîner,
D'y remettre les pieds je vous fais la défense.
Vous m'avez entendu? cela suffit, je pense.

(A Dormeuil.

Pour vous, quitte du soin dont vous étiez chargé,
Vous pouvez retourner vers votre protégé,
Mon frère. Qu'à ses vœux désormais il renonce.
Je me suis expliqué; portez lui ma réponse.

SCÈNE X.

JUSTINE, AGATHE, DORMEUIL.

AGATHE.

Ah! mon oncle, parlez, que s'est-il donc passé?
Contre moi, contre vous mon père est courroucé!
D'où naît cette rigueur qui m'étonne et m'accable?

DORMEUIL.

De son emportement je crains d'être coupable.
Oui, de le ménager il eût été besoin,
Et peut-être, en effet, je l'ai poussé trop loin;
Je n'ai pu réprimer ma juste impatience.

AGATHE.

Que vais-je devenir?

DORMEUIL.

Ne perds pas confiance ;
Allons, nous tâcherons de réparer le mal.
Il est trop vrai, mon frère a refusé Belval ;
Mais d'aucun autre hymen il ne t'a menacée :
Il pourra s'adoucir et changer de pensée.

AGATHE.

Ah ! s'il veut me contraindre à prendre un autre époux...

DORMEUIL.

Va, nous le fléchirons.

AGATHE.

Je n'espère qu'en vous.

DORMEUIL.

Rien n'est encor perdu. Viens, calme-toi, ma nièce ;
Du courage, et toujours compte sur ma tendresse.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Je me suis acquitté de vos commissions.
Voilà les livres.

VALCOUR.

Bien.

MARCEL.

Et vos lettres.

VALCOUR.

Voyons.

(Il lit.)

« Un jeune auteur à vous se recommande ;
» Pour son début il vous demande
» Votre indulgence et vos conseils. »
Oui, parbleu, je me rends à des billets pareils.
Je n'en saurais douter, c'est quelque pauvre hère
Qu'énivre un fol orgueil : je dois être sévère.

(Il continue à lire.)

« Je vous adresse, ... »
Ah! ah! c'est différent! Cet homme-là sait vivre!

Et puis il est modeste, aux conseils il se livre.
C'est fort bien, et par moi son ouvrage appuyé...
Le vin est-il venu, Marcel?

MARCEL.

Oui, port payé.

VALCOUR.

Quelle espèce?

MARCEL.

Madère, et cinquante bouteilles.

VALCOUR.

(Lisant un autre billet.)

C'est honnête. Passons... Hem!... « Vous êtes un sot;
» Si de moi désormais vous osez dire un mot,
» Je vous couperai les oreilles. »

MARCEL.

L'autre billet, Monsieur, était plus de mon goût.

VALCOUR.

Style d'auteur tombé; va, ce n'est rien du tout.
Ma critique un peu vive a rouvert ses blessures.
(Parcourant sa correspondance.)
Des plaintes... Des dîners... Des loges... Des injures...
Je verrai tout cela.
(Il met les papiers dans sa poche.)

MARCEL.

C'est le plus court.

VALCOUR.

Enfin,
Mon article spectacle?

MARCEL.

Il paraîtra demain.

VALCOUR.

Bon.

MARCEL.

Il est fort piquant ; mais, si j'ose le dire,
Assez mal-à-propos vous maltraitez Elmire.

VALCOUR.

Comment donc ?

MARCEL.

Je conviens qu'elle a quelques défauts ;
Mais elle n'eut jamais celui de chanter faux :
Et vous l'en accusez ! l'injustice est trop forte.

VALCOUR.

Bah ! bah !

MARCEL.

Vous vous nuisez en jugeant de la sorte.

VALCOUR.

Non ; d'un public malin je flatte le penchant :
Qu'importe d'être juste alors qu'on est méchant ?

MARCEL.

Depuis un mois, toujours vous critiquez Elmire :
Vous la désespérez.

VALCOUR.

C'est ce que je désire.

MARCEL.

Monsieur !

VALCOUR.

L'éloge après lui semblera plus doux.

Je sais ce que je fais.

MARCEL.

Ah! c'est très-mal à vous;
Et moi qui la connais...

VALCOUR.

Oui, je me la rappelle.
Les lettres de Belval que tu portais chez elle...
De ce même Belval qui d'Agathe en ce jour...
Auprès d'Elmire alors tu servais son amour.
Tu m'as conté cela vingt fois.

MARCEL.

C'est elle-même.
Une femme charmante et d'un talent extrême.

VALCOUR.

Eh bien! tu la verras, avec humilité,
Venir ici, Marcel, implorer ma bonté.
J'en suis sûr.

MARCEL.

Je comprends, vous voulez qu'on vous flatte.

VALCOUR.

Et dis-moi, ce Belval qu'on croit aimé d'Agathe,
Courtisait donc Elmire?

MARCEL.

Oh! c'était un amour...

VALCOUR.

Il écrivait...

MARCEL.

Comment! deux ou trois fois par jour.

VALCOUR, à part.

Bien !... Si de ces billets je puis me rendre maître...

MARCEL.

J'étais le confident.

VALCOUR, à part.

Oui, ce moyen peut-être...

MARCEL.

Mais épargnez Elmire ; il faut la ménager.

VALCOUR.

Soit, j'en dirai du bien, Marcel, pour t'obliger.

MARCEL.

Vraiment ?

VALCOUR.

Je le promets, je veux te satisfaire.

MARCEL.

J'y compte.

VALCOUR.

Et l'autre article ?

MARCEL.

Ah ! sur le ministère ?
On ne peut l'insérer, Monsieur, avant trois jours.

VALCOUR.

Ah ! tant pis. Ces gens-là me retardent toujours.

MARCEL.

Comme vous y traitez le comte de Valbonne !

VALCOUR.

L'ancien ministre ? Eh bien ?

MARCEL.

Eh bien ! cela m'étonne.

VALCOUR.

Pourquoi ?

MARCEL.

Votre journal serait tombé sans lui ;
Il vous a prodigué des secours, de l'appui ;
Naguère vous vantiez ses talens, sa justice ;
Maintenant...

VALCOUR.

Quoi, Marcel ! es-tu donc si novice ?
Ma foi, je te croyais plus d'esprit que cela.

MARCEL.

Que trouvez-vous de sot à ce que je dis là ?

VALCOUR.

Hé d'où diable sors-tu ? ma conduite est fort sage :
C'est le train d'à-présent, la coutume, l'usage.
D'ailleurs, en nous servant, soyons de bonne foi,
On ne fait rien pour nous, on n'agit que pour soi :
Tout est calcul. Ainsi, de faveur, de louange
Entre nous et les grands il se fait un échange ;
Et tu conçois alors qu'un bienfaiteur n'est rien,
S'il n'est plus en état de nous faire du bien.
Valbonne me servit, il me tira de peine,
J'en conviens ; mais veux-tu que, nouveau Lafontaine,
J'aille en une élégie exprimer mes regrets,
Célébrer ses vertus et chanter ses bienfaits ?
Non, sa chute, Marcel, me dégage et m'acquitte ;
Perdant le portefeuille, il perd tout son mérite ;
J'ai dû l'abandonner puisqu'il est sans pouvoir,

Et vers son successeur détourner l'encensoir.

MARCEL.

Ah ! vous avez raison. Fi d'un homme inutile !
Pour moi...

VALCOUR.

Mais revenons, as-tu vu Roberville ?

MARCEL.

Je l'ai trouvé, Monsieur, enchanté du pamphlet.

VALCOUR.

Vraiment ?

MARCEL.

Il en attend un triomphe complet.
Vous avez su, dit-il, si bien noircir la vie
Du fâcheux concurrent, objet de son envie,
Que des droits de Solange il n'est plus alarmé,
Et le compte déjà pour un homme abîmé.
Eh ! mais... il vous écrit... j'oubliais cette lettre.

VALCOUR, vivement.

Comment !... il eût fallu d'abord me la remettre.

(Se radoucissant.)

Bien. L'ouvrage s'imprime ?

MARCEL.

Oui, j'y viens d'aller voir.

VALCOUR.

Les épreuves, sais-tu ?....

MARCEL.

Vous les aurez ce soir ;
On les enverra.

VALCOUR.

Non ; va les chercher toi-même :
Cet objet est pour moi d'une importance extrême.
Je puis être en affaire, ou n'être pas ici
Quand on apportera....

MARCEL.

J'irai.

VALCOUR.

Sur tout ceci,
Tu sens qu'il faut garder le plus profond silence.
Je mets en toi, Marcel, toute ma confiance ;
Songe bien...

MARCEL.

Vos bontés vous répondent de moi.

VALCOUR.

Nous n'avons rien de plus à terminer, je croi ?
Tout est dit.

MARCEL.

Mais, Monsieur...

VALCOUR.

Sais-tu quelque nouvelle ?

MARCEL.

A votre souvenir souffrez que je rappelle
Ce jeune rédacteur que vous m'avez promis
D'employer.

VALCOUR.

Il suffit qu'il soit de tes amis
Je l'accepte.

MARCEL.

Il est là, dans la chambre voisine.

VALCOUR.

Qu'il vienne.

MARCEL.

Entrez, Monsieur.

SCÈNE II.

MARCEL, VALCOUR, BELVAL.

VALCOUR.

Il a fort bonne mine.

MARCEL.

Je vous l'avais bien dit.

VALCOUR, assis.

Approchez, mon garçon;
Rassurez-vous. Eh bien! vous voulez, me dit-on,
Travailler au Phénix? l'emploi n'est pas facile!
C'est qu'il faut du talent, de la chaleur, du style!...
On m'assure pourtant que vous n'en manquez pas.

BELVAL.

Monsieur, si vous daignez guider mes premiers pas,
Vous serez, je le crois, satisfait de mon zèle;
Je dois me distinguer sous un si bon modèle.

VALCOUR.

Comment! il a du monde, et s'exprime fort bien!
Je suis déjà content de ce court entretien.

Ah çà, mon cher, il faut que je vous interroge.
Marcel répond de vous, il m'a fait votre éloge;
Mais je dois par moi-même asseoir mon jugement.
Voyons, et répondez surtout sincèrement.
Savez-vous votre langue?

BELVAL.

Eh! mais, Monsieur, j'espère
Que vous...

VALCOUR.

A la rigueur, ce n'est pas nécessaire:
Nous tenons plus au trait qu'à la correction.

BELVAL.

Pardonnez, j'ai reçu quelque éducation;
J'écris passablement.

VALCOUR.

Au moins, je le présume.

BELVAL.

En vers même, parfois, j'ose exercer ma plume.

VALCOUR.

Des chansons, des bouquets? je vois cela d'ici.

BELVAL.

Non, des odes, Monsieur.

VALCOUR.

Avez-vous réussi?
Car les succès, voilà les meilleures excuses.

BELVAL.

Ces morceaux ont paru dans l'Almanach des Muses.

VALCOUR.

Cela ne prouve rien... pourtant ce sont des droits
Que j'apprécie. Il est inutile, je crois,
De sonder plus avant votre littérature?
Vous n'avez du latin reçu nulle teinture,
Sans doute? et je conçois...

BELVAL.

Si, Monsieur, permettez;
J'ai terminé mes cours et mes humanités.

VALCOUR.

Qui? vous?

BELVAL.

Et je suis même assez bon helléniste.

MARCEL.

Du latin et du grec pour être journaliste!
C'est du luxe.

VALCOUR.

Marcel!

BELVAL.

Vous m'étonnez. Eh quoi!
J'avais pensé...

VALCOUR.

Sans doute... oui... mais excepté moi,
Et cinq ou six encor, le reste est peu de chose.
Brisons-là. Puisque c'est Marcel qui vous propose,
Puisque je trouve en vous de l'esprit, du talent,
Je vous reçois, mon cher, rédacteur ambulant.

(*) MARCEL.

C'est un fort joli poste; à tout il peut conduire.

BELVAL.

Et quel est cet emploi?

VALCOUR.

Je vais vous en instruire.
Il donne un peu de peine et force à travailler.
D'abord au chant du coq il faut vous éveiller;
Vous devez, même avant qu'aucun marchand étale,
Inspecter les marchés et visiter la halle;
De ce peuple énergique épier les propos,
Étudier sa verve et noter ses bons mots:
A la halle, un journal trouve beaucoup à prendre.
De là, dans tout Paris vous devez vous répandre;
Il faut le parcourir de l'un à l'autre bout;
Tout entendre, tout voir, rendre compte de tout:
Rien n'est à dédaigner pour remplir les gazettes.
Ainsi donc, avec soin, portez sur vos tablettes
La modiste à l'air prude, et qu'on voit le matin
Rentrant les yeux baissés et son busc à la main.
Observez sur les quais les livres, les peintures;
Allez aux boulevarts voir les carricatures;
Dites les pots de fleurs tombés sur les passans;
La bonne qu'on courtise et qui perd ses enfans;
Les femmes admirant des nageurs qui s'exercent;
Les chevaux échappés, les voitures qui versent;
Parlez des bateleurs, des tours de gobelets,

(*) VALCOUR, BELVAL, MARCEL.

Des piétons culbutés par les cabriolets,
Des bagarres, des cris, des rixes, des querelles,
Du luxe des cafés, des enseignes nouvelles.
Notez ces mendians qu'on trouve à chaque pas
Attirant les regards sur des maux qu'ils n'ont pas,
Ou qui, feignant la honte, et courbés dans la boue,
Y groupent autour d'eux des enfans qu'on leur loue.
Surtout soyez au fait de tous les accidens,
Suicides, duels, meurtres, ou guet-apens.
La nuit qu'habilement vos courses soient réglées :
Vous aurez à parler des chanteuses voilées,
Du buveur chancelant qui sort du cabaret,
Du feu qu'on a domté, du larcin qu'on a fait,
Du météore enfin que la foule regarde,
Et des gens sans aveu ramassés par la garde.
Tel est l'emploi brillant auquel vous vous liez,
Et l'abrégé des soins qui vous sont confiés.

BELVAL.

La tâche est difficile, et demande une étude...

VALCOUR.

Vous en aurez bientôt contracté l'habitude,
Pourvu que vous ayez de l'esprit et du goût,
Du tact, de la mémoire...

MARCEL.

Et des jambes surtout.

BELVAL.

Ah! croyez...

VALCOUR.

De ce jour je fais courir vos gages.
Outre quelques profits et d'autres avantages,

La place vous vaudra soixante francs par mois.

BELVAL.

Vos bontés...

VALCOUR.

Oui, c'est bien, allez, je vous reçois,
Mon cher.

BELVAL.

De mon respect agréez l'assurance,
(En sortant.)
Monsieur. Rien n'est égal à son impertinence.

SCÈNE III.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Eh bien! de mon jeune homme êtes-vous satisfait?

VALCOUR.

Mais c'est un vrai cadeau, Marcel, que tu m'as fait.

MARCEL.

Il parle habilement sur toutes les matières.

VALCOUR.

Je t'assure qu'il a de fort bonnes manières.
Ce garçon-là me plaît, il est fort à mon gré :
Il pourra m'être utile et je l'avancerai...
Un carrosse entre ici... Sache qui ce peut être.

MARCEL, à la fenêtre.

Une femme.

VALCOUR.

Une femme ?

MARCEL.

Oui ; de cette fenêtre
On ne peut distinguer... il me semble pourtant...
Je vais m'en éclaircir et reviens à l'instant.

SCÈNE IV.

VALCOUR.

Bien ! je suis seul ; voyons ce que dit Roberville.

(Il lit.)

« Mon cher Valcour, j'ai lu le pamphlet avant de l'en-
» voyer à l'imprimeur, et je m'empresse de vous en té-
» moigner ma reconnaissance ; il servira parfaitement mes
» desseins. Tous les faits que vous imputez à Solange sont
» vrais au fond, ce qui était fort important ; mais vous les
» avez présentés avec tant d'adresse, qu'ils deviennent,
» sous votre plume, les imputations les plus graves : So-
» lange ne s'en relèvera jamais.

» J'ai vu avec plaisir que vous avez suivi mon conseil,
» et que vous vous êtes servi d'une main inconnue pour
» faire copier le manuscrit. Votre écriture ou la mienne
» ne doivent point paraître. L'imprimeur est sûr, mais
» cette précaution pouvait seule me tranquilliser. »

Oui, la main de Saint-Clair nous était fort utile ;
Il est discret, soumis, et voit comme je veux.

« Ainsi, mon cher Valcour, je vais, grâces à vous, être

» délivré d'un concurrent redoutable, et parvenir au but » de mes désirs. Alors je pourrai tout pour vous; alors, » j'aurai le bonheur de vous arracher à des travaux qui » sont au-dessous de vos talens, et de vous frayer la route » aux honneurs que vous méritez.

» Adieu, comptez sur un ami dont le crédit sera votre » ouvrage, et qui veut surtout l'employer à vous servir.

» ROBERVILLE. »

Enfin, je touche au but où tendaient tous mes vœux!
Obstacles à ma gloire, enfin je vous surmonte!
Assez de n'être rien j'ai dévoré la honte;
Assez pour parvenir j'ai courbé mon orgueil:
Du temple des honneurs je vais franchir le seuil!
Ainsi de toutes parts la fortune me flatte,
Je n'ai qu'à dire un mot, j'obtiens la main d'Agathe;
J'assure mon bonheur par ce riche lien...
Attendons, cependant, ne précipitons rien.
Mes vœux sont un secret qu'ici chacun ignore;
Et, puisque sans danger je peux me taire encore,
Pour disposer Agathe à serrer de tels nœuds,
Perdons d'abord près d'elle un rival dangereux.
Oui, sachons, s'il se peut, l'obtenir d'elle-même;
Détruisons l'ascendant de ce Belval qu'elle aime.
J'y parviendrai; mon plan avec soin médité...

SCÈNE V.

MARCEL, VALCOUR.

MARCEL.

Monsieur! Monsieur!...

VALCOUR.

Eh bien?

MARCEL.

Je m'en étais douté;
C'est elle.

VALCOUR.

Qui?

MARCEL.

Cherchez.

VALCOUR.

Parle donc.

MARCEL.

C'est Elmire.

VALCOUR.

Elmire!... Quoi! déjà!

MARCEL.

Monsieur, je vous admire.

VALCOUR, à part.

Bien! elle va m'aider à perdre mon rival.

MARCEL.

Vous me l'aviez prédit.

VALCOUR, à part.

Ces lettres de Belval !...
Elle a besoin de moi... je dois compter sur elle.
Essayons.

MARCEL.

La voici.

SCÈNE VI.

MARCEL, ELMIRE, VALCOUR.

(Elle entre précédée d'un domestique qui va placer sur un meuble une superbe pièce d'argenterie, en partie enveloppée.)

ELMIRE, au domestique.

Sortez.

VALCOUR.

Mademoiselle,
Quel fortuné hasard....

ELMIRE.

Je viens pour vous gronder.

VALCOUR.

Moi?

ELMIRE.

Sérieusement.

VALCOUR.

Puis-je vous demander
Quel est mon crime, au moins?

ELMIRE.

Le doute est admirable!
Vous êtes, voyez-vous, un homme abominable.
Par nos amis communs je vous ai fait savoir
Quel extrême désir j'ai de vous recevoir ;
Mais en vain de ma part sans cesse on vous invite :
Il faut que ce soit moi qui vous fasse visite.

VALCOUR.

Jamais de votre part aucun de nos amis....

ELMIRE.

Serait-il bien possible! ils m'avaient tant promis.
C'est affreux!... C'est qu'ils sont jaloux des journalistes....
Mais demain à dîner j'aurai quelques artistes,
Ne consentez-vous pas à me dédommager ?

VALCOUR,

J'avais déjà promis. .. j'ai me dégager.

ELMIRE.

A la bonne heure. Ah ! ça, vous pensez, j'en suis sûre,
Qu'avide de louange, et craignant la censure,
Je veux à votre plume imposer un tribut ?
Eh bien! vous vous trompez, ce n'est pas là mon but.
Vous le savez, Valcour, dans l'art que je cultive,
Jamais jusques à nous la vérité n'arrive.
Tantôt nous rencontrons d'injustes détracteurs ;
Tantôt il faut souffrir les sots adulateurs,
Tout chaque soir l'essaim, qui remplit notre loge,
En frondant nos rivaux entame notre éloge ;
Mais un ami qui sache indiquer une erreur,
Louer sans complaisance, et blâmer sans aigreur,
Qui dans notre intérêt sur nos défauts s'explique,

Et toujours nous instruise alors qu'il nous critique;
Un ami, protecteur de nos pas chancelans,
Dont la sévérité croisse avec nos talens,
Et qui vienne au besoin, poussé d'un zèle austère,
Opposer sa franchise aux bravos du parterre;
Voilà ce qui nous manque! et, pour ne rien cacher,
Auprès de vous voilà ce que je viens chercher.

VALCOUR.

Vous n'en sauriez douter, un pareil choix m'honore.

ELMIRE.

Me refuserez-vous la grâce que j'implore?

VALCOUR.

Mais, puis-je....

ELMIRE.

Point de mais.

VALCOUR.

Vous le voulez?

ELMIRE.

Comment.

VALCOUR.

Il faut donc obéir.

ELMIRE.

Ah! vous êtes charmant!
Eh bien, sans différer, prouvez-moi votre zèle.
Vous m'avez vue hier dans la pièce nouvelle;
Que pensez-vous? voyons.

VALCOUR.

Que vous avez chanté
Comme un ange.

ELMIRE.

D'honneur?

VALCOUR.

Vous m'avez enchanté.
Une méthode, un goût! des sons d'une justesse!...
Vous avez enlevé le succès de la pièce.

ELMIRE.

Qui, moi? je n'ose croire....

VALCOUR.

Oui, le fait est constant.

ELMIRE.

Si vous avez été, Valcour, un peu content,
Demain dans le journal dites-en quelque chose.

VALCOUR.

Comment donc! c'est aussi ce que je me propose.

MARCEL, à part.

Oui, l'article est galant!

ELMIRE.

Vous me ferez plaisir.
Quel ami plus sincère aurais-je pu choisir!
Mais oserai-je aussi vous parler sans réserve?

VALCOUR.

C'est m'obliger.

ELMIRE.

Eh bien! dans le monde on observe
Que vous êtes par fois un peu trop indulgent.

VALCOUR.

Croyez-vous?

ELMIRE.

Qu'il faudrait être plus exigeant.
Florise est grimacière, Églé n'a point de grâce,
Toujours dans ses points d'orgue Aminte s'embarrasse;
N'en convenez-vous pas? vous les louez pourtant.
Cela vous fait grand tort.

VALCOUR.

Laisse-nous un instant,
Marcel.

ELMIRE.

Eh! mon garçon, c'est toi?

MARCEL.

Mademoiselle....

ELMIRE.

C'est un fort bon sujet, intelligent, fidèle.

VALCOUR.

Va, va.

(Marcel sort.)

SCÈNE VII.

ELMIRE, VALCOUR.

VALCOUR.

Nous sommes seuls, laissons de vains discours;
Dépouillons l'artifice, et parlons sans détours.

ELMIRE.

J'ignore....

VALCOUR.

Expliquons-nous en personnes loyales.
Dire du bien de vous, du mal de vos rivales,
En quatre mots voilà ce que vous demandez?

ELMIRE.

Mais....

VALCOUR.

Eh bien! tous ces points vous seront accordés.

ELMIRE.

Quoi! vous consentiriez....

VALCOUR.

Ah! c'est une justice.
Mais de vous, à mon tour, je réclame un service.

ELMIRE.

Parlez.

VALCOUR.

Pour mon ami je ne puis faire moins.

ELMIRE.

Expliquez-vous.

VALCOUR.

Belval vous a rendu des soins?

ELMIRE.

Autrefois, il est vrai, ses vœux....

VALCOUR.

En son délire
Il passait loin de vous le tems à vous écrire.

ELMIRE.

Et des billets charmans! moi qui deux jours entiers

Ne conserve jamais ces sortes de papiers,
J'ai gardé ses billets, tant ils m'avaient su plaire.

VALCOUR.

Et voilà justement de quoi me satisfaire.
Rendez-moi ces écrits si charmans et si doux,
Je vous sers sans scrupule, et ma plume est à vous.

ELMIRE.

Vous rendre....

VALCOUR.

Par ma voix mon ami les réclame.

ELMIRE.

Mais....

VALCOUR.

Tout-à-l'heure encore il épanchait son ame.

ELMIRE.

Belval?

VALCOUR.

Il sort d'ici, si j'avais pu prévoir....

ELMIRE, à part.

En effet, en entrant j'ai cru l'apercevoir.
(Haut.)
Il est donc votre ami?

VALCOUR.

J'ai seul sa confiance.
Tout près de contracter une riche alliance,
Il m'a, sur ces billets, parlé très-sensément.

ELMIRE.

Craint-il que je n'abuse....

VALCOUR.

Eh non! certainement.
Mais de pareils écrits.... cela le contrarie....
On devient scrupuleux alors qu'on se marie.
On veut anéantir tous ces gages d'amour;
On pense qu'ils pourraient s'égarer quelque jour,
Altérer le repos d'une épouse qu'on aime....

ELMIRE.

Eh! que ne venait-il s'en expliquer lui-même?

VALCOUR.

C'est ce que je pensais; cela valait bien mieux....
Mais il redoute encor le pouvoir de vos yeux;
Et sa crainte, en effet, est facile à comprendre.
Enfin, quand vous avez ici daigné vous rendre,
J'allais vous demander un moment d'entretien.

ELMIRE.

Cette explication....

VALCOUR.

Vous satisfait. Eh bien!
Il ne faut qu'un seul mot pour terminer les choses.
De ma convention acceptez-vous les clauses?

ELMIRE.

Mais vous n'oublierez pas que vous m'avez promis....

VALCOUR.

Oh! disposez de moi pour vous, pour vos amis.
Sous vos lois désormais ma critique se range,
Et vous dispenserez le blâme et la louange.

ELMIRE.

Fort bien. J'ai ce matin deux répétitions;

Je vous quitte. Songez à nos conditions.

VALCOUR.

Vous pouvez y compter, ma parole est certaine;
Mais les lettres....

ELMIRE.

D'accord, n'en soyez point en peine.
Adieu; vous les aurez avant la fin du jour.

VALCOUR, offrant la main.

Permettez, belle Elmire....

ELMIRE.

Adieu, mon cher Valcour.

SCÈNE VIII.

VALCOUR.

Les lettres de Belval! quelle heureuse rencontre!
Ouvertement pour moi la fortune se montre,
D'Agathe maintenant je dois tout obtenir.
Avec art en ses mains je ferai parvenir
Ces écrits qui, bientôt, seront en ma puissance.
Elle est jeune, jalouse et sans expérience;
C'en est fait; et dans peu, richesse, rang, crédit....

SCÈNE IX.

VALCOUR, MARCEL.

MARCEL.

Vous êtes seul ?

VALCOUR.

Oui, viens ; tu me l'avais bien dit,
Elmire est en effet une femme charmante.

MARCEL.

Je le crois !

VALCOUR.

Son talent de jour en jour augmente.

MARCEL.

Et votre feuilleton ?

VALCOUR.

Ah ! cours sans différer ;
C'était une injustice, il la faut réparer.
Dis qu'on n'imprime pas : je vais à l'instant même
Retoucher cet article.

MARCEL.

Ah ! ma joie est extrême.

VALCOUR.

Mais, avant de sortir, va dans mon cabinet
(Montrant la pièce d'argenterie.)
Enfermer....

MARCEL.

Ah ! j'entends.

VALCOUR.

Si quelqu'un survenait....

MARCEL.

Elle vaut un article! oh! vous pouvez m'en croire.

VALCOUR.

Va donc.

MARCEL.

Je la mettrai dans votre grande armoire,
Dans l'armoire aux cadeaux?

VALCOUR.

Eh! sans tant de façon....
J'entends venir quelqu'un.... C'est monsieur Dubuisson!

SCÈNE X.

DUBUISSON, VALCOUR.

DUBUISSON.

Ah! je vous trouve enfin!... Mais êtes-vous visible?
Si j'étais importun....

VALCOUR.

Cela n'est pas possible,
Vous le savez.

DUBUISSON.

Mon cher, je suis déjà venu,
Pour vous remercier.

VALCOUR.

Quel service inconnu
Peut m'attirer....

DUBUISSON.

Comment, cher Valcour, quel service ?
L'article que pour moi....

VALCOUR.

Je vous y rends justice ;
Et votre dévoûment pour exemple cité,
Mérite qu'on l'admire, et doit être imité.
Mais il ne sera plus bientôt en ma puissance
De livrer votre nom à la reconnaissance,
De louer vos vertus, du moins dans mes écrits ;
Je quitte le journal.

DUBUISSON.

Ciel !

VALCOUR.

C'est un parti pris.

DUBUISSON.

Et quel motif ?...

VALCOUR.

Faut-il avouer ma faiblesse ?

DUBUISSON.

Parlez.

VALCOUR.

Eh bien ! déchoir m'humilie et me blesse ;
Pour conserver mes droits dans huit jours au plus tard
D'un cautionnement il faut verser ma part ;
Et ma fortune...

DUBUISSON.

Bon ! c'est cela qui vous gêne ?
On peut trouver des fonds.

VALCOUR.

Je n'en suis pas en peine.
On m'en offre partout, mes amis, mes parens.
Ils savent qu'il me faut cinquante mille francs;
Chacun veut obtenir qu'à lui seul je m'adresse;
Mais accepter répugne à ma délicatesse.

DUBUISSON.

Tenez, vous êtes fier, je vous le dis tout net.

VALCOUR.

Moi?

DUBUISSON.

Vous, mon cher Valcour.

VALCOUR.

Vous n'avez pas sujet...

DUBUISSON.

J'avancerai l'argent qui vous est nécessaire.

VALCOUR.

Songez donc...

DUBUISSON.

Je le veux.

VALCOUR.

De grâce...

DUBUISSON.

Point d'affaire.
Je vous rendrai service, ou nous nous brouillerons.

VALCOUR.

Mon ami...

DUBUISSON.

Choisissez.

VALCOUR.

Eh bien ! oui, nous verrons.

DUBUISSON.

Non, il faut que demain vous touchiez votre somme,
Demain.

VALCOUR.

Vous êtes bien le plus singulier homme !

DUBUISSON.

Soit ; mais vous céderez, ou nous sommes brouillés.

VALCOUR.

Ah ! vous faites de moi tout ce que vous voulez !

DUBUISSON.

Allons donc !

VALCOUR.

Cependant il faudrait, ce me semble...

DUBUISSON.

Encor ?

VALCOUR.

Qu'auparavant nous convinssions ensemble
Du taux des intérêts et du remboursement.

DUBUISSON.

Oui, nous en parlerons.

VALCOUR.

Un tel arrangement...

DUBUISSON.

Ah ! j'en sais bien un, moi, que nous pourrions conclure.
Alors, outre les fonds qu'ici je vous assure,
J'aurais à vous compter cinquante mille écus.

VALCOUR.

Comment ?

DUBUISSON.

Ma fille et vous ne me quitteriez plus.

VALCOUR.

Monsieur, permettez-moi de ne pas vous comprendre.

DUBUISSON.

Hé pourquoi ? cet hymen...

VALCOUR.

Je n'y saurais prétendre.
Je ne vous parle pas du peu de bien que j'ai ;
Mais, quand le cœur d'Agathe est ailleurs engagé,
Je pourrais, abusant de l'amitié d'un père,
Consentir au malheur d'une fille si chère !
Non, non, n'en parlons plus, c'est un point arrêté.

DUBUISSON, à part.

On n'a pas plus d'honneur et plus de loyauté !

(Haut.)

Soit, je n'insiste pas ; mais le tems, je l'espère,
Aux désirs d'un ami vous rendra moins contraire.

(A Saint-Clair, qui entre.)

Saint-Clair vous cherche ; adieu, Valcour. Et toi, mon fils,
Tâche de profiter de ses sages avis.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

VALCOUR, SAINT-CLAIR.

VALCOUR.

Eh bien! du mélodrame avez-vous su la chute?

SAINT-CLAIR.

Oui, certes, mais je viens vous rendre la minute
De votre manuscrit; vous l'avez désiré.

VALCOUR.

L'écrit contre Solange? Et rien n'est égaré?
Vous avez recueilli les feuilles dispersées?...

SAINT-CLAIR.

Oui, toutes par mes soins ont été ramassées.

VALCOUR.

C'est que le moindre oubli....

SAINT-CLAIR.

Tout y doit être.

VALCOUR.

Bon.
Je dois, mon cher Saint-Clair, vous demander pardon,
J'ai sans doute abusé de votre complaisance.

SAINT-CLAIR.

Non, du tout.

VALCOUR.

Un écrit d'une telle importance,
Aurais-je à quelque scribe osé le confier?

Je n'avais pas le tems de le recopier ;
Et sans vous...

SAINT-CLAIR.

Une chose ici me semble étrange.

VALCOUR.

Quoi donc ?

SAINT-CLAIR.

Dans cet écrit vous accusez Solange
Des plus vils sentimens, des actes les plus bas,
Vous le déshonorez, et vous ne signez pas !
Ce procédé m'étonne, et je vous le confesse.

VALCOUR.

Bien, mon ami, voilà de la délicatesse.
J'aime en un jeune cœur de pareils mouvemens :
Très-bien. Mais je vous dois des éclaircissemens.
Il est vrai, d'ordinaire un écrit anonyme
Mérite, j'en conviens, le mépris unanime ;
Mais il peut être un bien, suivant l'intention,
Et même devenir une bonne action.

SAINT-CLAIR.

Expliquez-vous, cela me paraît difficile
Je l'avoue.

VALCOUR.

Écoutez. Mon ami Roberville,
Par Solange, un fripon, fourbe des plus adroits,
Voit disputer un poste auquel il a des droits.
Je pouvais, lui prêtant un appui secourable,
Poursuivre ouvertement et perdre un misérable ;
Je le devais peut-être, et ne l'ai pas voulu.
A des moyens plus doux je me suis résolu.

De ses nombreux méfaits ma plume accusatrice
A tracé, sans aigreur, une légère esquisse.
Qu'en peut-il résulter? Voyant qu'il est connu,
Par la peur d'un éclat tout-à-coup retenu,
Craignant qu'aux tribunaux je donne connaissance
Des preuves par écrit qui sont en ma puissance,
Solange, prudemment, à ce premier signal
Va laisser le champ libre à son heureux rival.
Mais je n'ai pas signé! Vous allez, je m'en flatte,
Voir que ma retenue est noble et délicate.
Au bas de cet écrit si j'avais mis mon nom,
Solange était forcé de s'avouer fripon;
Ou, réclamant des lois l'équité protectrice,
Il fallait qu'il osât me traduire en justice.
L'un ou l'autre parti le perdait sans retour :
J'ai des preuves en main plus claires que le jour.
Mais, en ne signant pas, ma bonté se déploie;
Pour fuir le déshonneur je lui laisse une voie.
Il peut crier partout au calomniateur,
Exciter le public contre son délateur,
Et renvoyer la honte à la main ennemie,
Qui dans l'ombre sur lui déversa l'infamie.
Ainsi tout est au mieux : l'un est récompensé,
Et l'autre garde encor l'espoir d'être placé.

SAINT-CLAIR.

Oui, ces distinctions ont droit de me confondre :
A vos raisonnemens je n'ai rien à répondre;
Mais je ne me sens pas tout-à-fait convaincu.

VALCOUR.

Dans le monde, mon cher, quand vous aurez vécu,
Vous saurez maîtriser ce soin qui vous occupe.

Pour n'être pas fripon faut-il donc être dupe?
Non; c'est en évitant et l'un et l'autre excès,
Qu'on sauve son honneur et qu'on marche aux succès.
De ces points délicats je prétends vous instruire;
Par mes conseils, par moi, laissez-vous donc conduire.
Je veux, en reprenant tantôt cet entretien,
Vous dire ce qu'on nomme et le mal et le bien,
Et vous montrer comment, par la philosophie,
Contre les préjugés l'ame se fortifie.
Je vais à mes travaux donner quelques instans;
Mais dans mon cabinet ce soir je vous attends.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

JUSTINE, AGATHE.

AGATHE.

Non, ne m'en parle plus.

JUSTINE.

Quel étrange caprice!
Vous voulez fuir Belval?

AGATHE.

Et je lui rends justice.

JUSTINE.

Bon!

AGATHE.

Ne te moque pas; c'est bien certain.

JUSTINE.

Ainsi,
Vous ne l'aimez donc plus?

AGATHE.

Non, vraiment, Dieu merci!

JUSTINE.

A la bonne heure. Mais quand monsieur votre père

Vous a fait ce matin la défense sévère
De songer à Belval, de jamais le revoir,
Pourquoi donc ces regrets, ces pleurs, ce désespoir?
De votre oncle pourquoi réclamer l'assistance?
Sont-ce là des effets de votre indifférence?

AGATHE.

Que veux-tu? dans mon trouble, il faut en convenir,
Oui, j'avais de ses torts perdu le souvenir;
Mais ils se sont bientôt offerts à ma pensée:
Leur image à présent n'en peut être effacée.

JUSTINE.

Il est donc bien coupable?

AGATHE.

Ah! Justine!... tiens, voi;
Je te fais notre juge, et m'en rapporte à toi.
Chez mon oncle Dormeuil nous passions la soirée.
Au plaisir le plus doux mon ame était livrée;
J'avais tout oublié, mes peines, mon ennui;
J'étais heureuse, enfin: j'étais auprès de lui.
Il m'exprimait ses vœux et l'espoir qui l'enflamme,
Lorsque dans le salon entre une grande dame,
Peu jolie, il est vrai, mais coquette!.... oh! beaucoup.
Elle aperçoit Belval; voilà que tout d'un coup,
Et sans autre façon, Justine, elle l'appelle,
Et l'engage à venir se placer auprès d'elle.
Il y va.

JUSTINE.

Se peut-il? c'est une indignité!

AGATHE.

Ah! je n'invente rien, je dis la vérité;

Il y va : mais bien plus avec elle il demeure ;
Entre eux, sans voir personne, ils jasent plus d'une heure ;
Et moi, le cœur gonflé, toute seule en un coin,
De leurs discours secrets je reste le témoin.

JUSTINE.

Quelle horreur !

AGATHE.

Tu le vois ; je t'avais avertie.
Heureusement enfin cette dame est sortie :
Belval s'est rapproché ; mais alors à mon tour
Je l'ai laissé.

JUSTINE.

Fort bien. Après ?

AGATHE.

Depuis ce jour.
Je ne l'ai pas revu.

JUSTINE.

Vraiment la chose est claire.
Une femme tout bas parler à son notaire !
Cela n'a pas d'exemple ! Oui, vous avez raison.
Un pareil entretien cache une trahison :
La fourbe, après cela, n'est que trop confirmée,
Et de Belval jamais vous ne êtes aimée.

AGATHE.

Jamais ! ah ! peux-tu donc oublier aujourd'hui
Tous ces gages d'amour que je reçus de lui ?
Tu le sais, de son cœur l'ingénieuse adresse
M'environnait partout de marques de tendresse :
Dans le monde, au milieu des plus froids entretiens,

Je sentais ses regards solliciter les miens;
Aux intérêts publics sachant mêler les nôtres,
C'est à moi qu'il parlait en répondant aux autres.
Aisément sur mon cœur il acquérait des droits;
J'étais persuadée au seul son de sa voix.
Le mensonge n'a pas cet ascendant extrême :
Pour inspirer l'amour il faut aimer soi-même.

JUSTINE.

Oui, peut-être autrefois ses vœux irrésolus....
Mais il est bien certain qu'il ne vous aime plus.

AGATHE.

Justine, tu le crois?

JUSTINE.

Ma foi, Mademoiselle....

AGATHE.

Il m'avait tant juré d'être toujours fidèle!
Est-ce qu'on peut ainsi changer de sentimens,
Oublier son amie, et trahir ses sermens?
Non, Justine, crois-moi, s'il m'afflige, il l'ignore;
Et quelque chose là me dit qu'il m'aime encore.

JUSTINE.

Enfin, voilà parler! Mon Dieu, que de façons!
Que vous êtes enfant avec tous vos soupçons!

AGATHE.

Oh! toi, tu ris de tout.

JUSTINE.

Et j'ai raison de rire.

AGATHE.

Mais à quoi cet amour pourra-t il me conduire?
Les volontés d'un père ont sur moi tout pouvoir.

JUSTINE.

Sans doute, et lui complaire est pour vous un devoir.
Imitez donc ses goûts, laissez là vos sonnettes;
Fréquentez comme lui des faiseurs de gazettes.

AGATHE.

Es-tu folle?

JUSTINE.

Et d'abord pour changer votre cœur,
Je vais vous présenter un certain rédacteur...

AGATHE.

Quel discours!

JUSTINE.

Il saura vous plaire, je m'en flatte.
Vous allez voir... On vient... c'est lui.

SCÈNE II.

JUSTINE, AGATHE, BELVAL.

AGATHE.

Belval!

BELVAL.

Agathe,
Je vous revois enfin, et je puis à vos yeux....

AGATHE.

Ah! Belval, vous ici? quelle imprudence, ô dieux!

BELVAL.

Rassurez-vous.

AGATHE.

Mon père....

JUSTINE.

Il n'aura nul ombrage.
Rendez grâce à mes soins, admirez mon ouvrage.

AGATHE.

Comment?

JUSTINE.

Monsieur travaille au journal de Valcour.

BELVAL.

J'aurai donc le bonheur de vous voir chaque jour!

AGATHE.

Un pareil stratagême....

BELVAL.

Allons, point de reproche;
Pourquoi le condamner? de vous il me rapproche.

AGATHE.

Je sens que je fais mal.

JUSTINE.

N'ayez pas de regrets;
Votre oncle, qui sait tout, est dans nos intérêts.

AGATHE.

Ah! si vous me trompiez, vous seriez bien coupable.

BELVAL.

Moi ! vous tromper ! ô ciel ! m'en croyez-vous capable ?
Mériter votre cœur est mon unique loi.
Chère Agathe, jamais ne doutez de ma foi ;
Ce serait outrager l'amant le plus sincère.

AGATHE.

Cependant contre vous j'étais bien colère.
Demandez à Justine.

JUSTINE.

Ah ! ne m'en parlez pas !
Chez son oncle.... une dame.... un entretien tout bas....

BELVAL.

Quoi ! c'est là ?...

AGATHE.

J'avais tort, et je vous le confesse.

JUSTINE.

Votre père !

BELVAL.

Lui ?

AGATHE.

Ciel !

JUSTINE.

Allons, point de faiblesse.

AGATHE.

Non, j'ai trop peur, je sors.

JUSTINE.

Demeurez, le voilà.

SCÈNE III.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, BELVAL.

DUBUISSON.

Eh bien? ma fille, as-tu.... Quel est ce monsieur-là?

AGATHE.

Mon père....

DUBUISSON.

Quoi?

JUSTINE.

Monsieur écrit dans la gazette;
Il travaille au Phénix.

DUBUISSON.

Ah! ma joie est complète...
De rencontrer chez moi... Soyez le bien venu.
Pardonnez si, voyant un visage inconnu,
Je vous ai fait d'abord un accueil assez triste;
J'ignorais...

BELVAL.

Ah! Monsieur...

DUBUISSON.

Vous êtes journaliste!
Collègue de Valcour!

BELVAL.

Seulement d'aujourd'hui:
J'ai besoin de le voir; j'attendais après lui,
Lorsqu'un heureux hasard guidant Mademoiselle...

DUBUISSON.

Ah! vous êtes trop bon de causer avec elle;
Car aux choses d'esprit elle n'a point de goût,
Et la plupart du tems n'y comprend rien du tout.

AGATHE.

J'ai bien compris Monsieur.

DUBUISSON.

J'en doute.

BELVAL.

Je l'espère.

AGATHE.

Oh! oui.

DUBUISSON.

Ma pauvre enfant, va, tu tiens de ta mère.

BELVAL.

Vous êtes exigeant.

DUBUISSON.

Non, mais il est certain
Qu'on ne lui voit jamais un journal à la main.

BELVAL.

C'est fâcheux, en effet. Mais, peut-elle, à son âge,
En sentir comme vous le charme et l'avantage?
Peut elle posséder votre discernement?
Du vrai beau, comme vous, avoir le sentiment?
Juger autrui par vous, ce n'est pas équitable.

DUBUISSON.

(A part.)

Ah! Monsieur... Ce jeune homme est tout-à-fait aimable.

BELVAL.

Vous avez le renom de censeur excellent.

DUBUISSON.

Eh! mais, j'ai quelque tact.

BELVAL.

Non, du goût, du talent.
Vous êtes très-connu dans la littérature.

DUBUISSON.

Vraiment?

BELVAL.

Comme amateur. Et même l'on assure
Que Valcour a souvent recherché vos avis,
Et s'est trouvé fort bien de les avoir suivis.

DUBUISSON.

A ne vous rien cacher, il en est quelque chose.

BELVAL.

Voyez-vous!

DUBUISSON.

Mais motus.

BELVAL.

Il suffit.

DUBUISSON.

Et pour cause.

AGATHE, bas, à Justine.

Il réussit!

DUBUISSON.

Tenez, vous me convenez fort.

J'aime les gens d'esprits ; vous m'avez plu d'abord.
Il faut que nous fassions plus ample connaissance

AGATHE, bas, à Justine.

Ah ! Justine !

BELVAL.

Croyez que ma reconnaissance....

SCÈNE IV.

JUSTINE, AGATHE, DUBUISSON, BELVAL, VALCOUR.

DUBUISSON.

Approchez, cher Valcour. Je suis très-satisfait
Du jeune rédacteur.

VALCOUR.

Je le crois en effet ;
Car il a de l'esprit.

DUBUISSON.

Il ira loin, je gage.

VALCOUR.

Vous le jugez fort bien.

DUBUISSON.

Oui, d'abord... son langage...
Oh ! je connais mon monde !... un air modeste et doux.
(A Belval.)
Faites-moi l'amitié de dîner avec nous.

AGATHE, à part.

Qu'entends-je !

BELVAL.

Un tel honneur...

AGATHE.

Vous l'engagez, mon père ?

DUBUISSON.

Est-ce qu'il te déplaît, par hasard ?

AGATHE.

Au contraire.

DUBUISSON.

C'est un homme charmant.

AGATHE.

Je pense bien ainsi.

DUBUISSON.

Que j'aime, que j'estime.

AGATHE.

Oh ! je l'estime aussi.

DUBUISSON.

A venir sans façon de grand cœur je l'invite.

AGATHE.

Ainsi, vous permettez qu'il nous rende visite ?

DUBUISSON.

Parbleu !

AGATHE.

Souvent ?

DUBUISSON.

Sans doute, et c'est me faire honneur.

AGATHE.

Tous les jours ?

DUBUISSON.

Tous les jours.

AGATHE.

Ah ! Belval, quel bonheur !

VALCOUR ET DUBUISSON.

Belval !...

VALCOUR, à part.

Et c'est Marcel... Ah ! quelle perfidie !

DUBUISSON.

Qu'est-ce à dire ? Belval !

JUSTINE, à part.

Peste de l'étourdie !

DUBUISSON, à Belval.

Comment, Monsieur...

BELVAL.

Hélas ! vous me voyez confus,
Réduit au désespoir par vos cruels refus,
Mon amour...

DUBUISSON.

Me jouer !

BELVAL.

Ah ! pour elle j'existe,
Et nos cœurs...

DUBUISSON.

Profaner le nom de journaliste !

AGATHE.

Mon père !

DUBUISSON.

Laissez-moi.

AGATHE.

J'embrasse vos genoux.

BELVAL.

J'implore vos bontés.

DUBUISSON.

Monsieur, retirez-vous.

VALCOUR, passant entre Belval et Dubuisson.

Du calme, mon ami.

DUBUISSON.

Non, je suis en colère.

JUSTINE.

Il fera des journaux, si cela peut vous plaire.

DUBUISSON.

(A Valcour.)

Impertinente ! Eh ! quoi, vous n'êtes pas frappé
De l'audace....

VALCOUR.

Jeune homme ! ah ! vous m'avez trompé !
Vous osez vous servir d'une ruse coupable ;
Faire votre jouet d'un homme respectable !
Vous vous introduisez chez lui pour le trahir,
Pour exciter sa fille à lui désobéir !

Voilà par quels excès votre amour se signale!
Vous avez bien des torts.

BELVAL.

Ah! trève de morale.
Coupable envers Monsieur, j'en puis tout supporter;
Mais vous, épargnez-moi...

VALCOUR.

Non, veuillez m'écouter.
Au lieu de hasarder une folle entreprise,
Que ne me parliez-vous tantôt avec franchise?
Une telle démarche, honorable à tous deux,
Me fesait un devoir de seconder vos vœux:
Alors j'eusse plaidé pour vous auprès d'un pere.

DU BUISSON.

Il a raison; voilà ce que vous deviez faire.

BELVAL, à Valcour.

Qu'entends-je? vous auriez, Monsieur....

VALCOUR.

Si mon ami
Dans ses préventions n'est pas trop affermi,
Peut-être à le fléchir parviendrons-nous encore.

JUSTINE, à part.

Voudrait-il les servir?

AGATHE.

Hélas! je vous implore.

BELVAL.

Se pourrait-il? ô ciel!

DUBUISSON.

Y pensez-vous, Valcour !

VALCOUR.

Oui, l'on doit excuser les fautes de l'amour.

DUBUISSON.

Comment ?

VALCOUR.

Vous vous rendrez tôt ou tard, je m'en flatte.

DUBUISSON, à Valcour.

Me conseillez-vous donc de lui donner Agathe ?

VALCOUR.

Mais....

DUBUISSON, de même.

Si c'est votre avis, parlez.

VALCOUR.

En ce moment
Votre ame est tout entière à son ressentiment ;
Vous n'êtes pas, Monsieur, en état de m'entendre.

DUBUISSON.

Cependant....

VALCOUR.

On le voit ; pourquoi vous en défendre ?
Par l'aspect de Belval vous êtes irrité ;
Convenez-en.

DUBUISSON.

Sans doute, et sa témérité...

VALCOUR, à Belval.

Mon cher, votre présence entretient sa colère.

Soyez digne d'Agathe en respectant son père.
Désarmez-le du moins en vous montrant soumis;
Allez, retirez-vous.

DUBUISSON.

Oui, sortez.

BELVAL.

J'obéis.

(Il sort.)

SCÈNE V.

JUSTINE, AGATHE, VALCOUR, DUBUISSON.

AGATHE, à Valcour.

Monsieur, en vos bontés je mets mon espérance.
Ne voyez point nos maux avec indifférence;
Près d'un père offensé devenez notre appui;
Vous fléchirez son cœur, vous pouvez tout sur lui.
Protégez-nous.

VALCOUR.

Hélas! quelle cruelle épreuve!...
Mais de mon dévoûment vous aurez cette preuve;
Par mes propres douleurs pourrais-je être arrêté,
Quand il faut assurer votre félicité?
Je lui sacrifirais mon repos et ma vie!
Oui, je vais vous servir au gré de votre envie;
Et, pressant votre père en faveur de Belval,
Travailler au bonheur de mon heureux rival.

AGATHE.

Quoi! Monsieur....

DUBUISSON.

Cher Valcour!

VALCOUR.

Ah! mon esprit s'égare,
Et mon fatal amour malgré moi se déclare.
Mais de ce sentiment ne craignez pas l'effet;
Je renonce à l'espoir, le sacrifice est fait.
Votre père a souvent daigné me faire entendre
Qu'il se croirait heureux de me nommer son gendre;
J'ai su le refuser: pouvais-je avec honneur
Accepter votre main, n'ayant pas votre cœur?
N'en doutez pas, bientôt nos soins, notre constance,
D'un père, d'un ami, vaincront la résistance.
Si Belval vous chérit, s'il est digne de vous,
J'ose vous le promettre, il sera votre époux.

AGATHE.

Monsieur, vos procédés.... si le ciel me destine....
Mon trouble... excusez-moi... Retirons-nous, Justine.

JUSTINE, à part, en sortant.

Ma foi, s'il est sincère et parle tout de bon,
Je dois à deux genoux lui demander pardon.

SCÈNE VI.

VALCOUR, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Je vous admire! en vous chaque jour me révèle
Quelque perfection, quelque vertu nouvelle.

Oui, vous êtes un sage, un homme sans égal.
Quoi! vous aimez ma fille, et parlez pour Belval!

VALCOUR.

Je remplis mon devoir.

DUBUISSON.

Vous voyant le défendre,
J'étais, je vous l'avoue, au moment de me rendre.
Mais ceci change tout.

VALCOUR.

Monsieur...

DUBUISSON.

Vous vous rendrez :
Ma fille vous est chère, et vous l'épouserez.

VALCOUR.

Votre amitié pour moi vous séduit, vous entraîne.
Mais quoi, lorsque Belval est en butte à la haine,
Quand de vils ennemis l'osent calomnier,
A ses persécuteurs j'irais m'associer!
Oui, Belval des méchans exerce le génie :
Cette accusation est une calomnie.

DUBUISSON.

Voilà comme toujours vous jugez bien d'autrui.
Moi, Belval m'est suspect.

VALCOUR.

Il est vrai qu'aujourd'hui
On m'offrait de prouver les faits dont on l'accuse;
Mais si j'eusse accepté, je serais sans excuse.

DUBUISSON.

Non, permettez, mon cher, vous avez eu grand tort :

Avant de protéger, on s'informe d'abord.

VALCOUR.

Il en est encor tems, je puis vous satisfaire,
Et des preuves qu'on m'offre éclairer cette affaire.
Mais, s'il est innocent, comme j'en suis certain,
D'Agathe, dès ce jour, accordez-lui la main.

DUBUISSON.

Jamais à cet hymen je ne pourrai souscrire.

SCÈNE VII.

DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

DORMEUIL.

Mon frère, qu'est-ce donc? que vient-on de me dire?

DUBUISSON.

Oui, votre protégé se conduit joliment.
S'introduire chez moi sous un déguisement!

DORMEUIL.

Eh bien! quel grand forfait, voyons? c'est une ruse :
L'amour qui l'inspira doit lui servir d'excuse.

VALCOUR.

C'est ce que je disais.

DORMEUIL.

Qui? vous?

DUBUISSON.

Sans doute.

VALCOUR.

Oui, moi.

DORMEUIL.

Je ne l'aurais pas cru.

VALCOUR.

Pourquoi, Monsieur ?

DUBUISSON.

Pourquoi ?
Oh ! je le sais, cela se devine de reste.
Vous êtes journaliste, et Monsieur les déteste ;
Rien de ce qui vient d'eux n'est jamais de son goût :
Il se croit tant d'esprit !

DORMEUIL.

Vous exagérez tout.
On peut pour ces messieurs avoir beaucoup d'estime,
Sans trouver, comme vous, tout ce qu'ils font sublime ;
Sans prendre leurs écrits pour guide, pour fanal,
Sans se pâmer de joie à l'aspect d'un journal.

DUBUISSON.

Votre ton goguenard ne convient pas, mon frère.
Respectez....

DORMEUIL.

Les journaux ? quel bien leur voit-on faire ?
Dites.

DUBUISSON.

Quel bien ! quel bien !

VALCOUR.

Pourquoi vous emporter ?
Je ramasse le gant qu'on ose me jeter ;

Et, laissant à Monsieur les froides railleries,
J'oppose des raisons à des plaisanteries.
Nira-t-il des journaux les utiles effets?
Partout leur influence atteste leurs bienfaits.
Eh! qui pourrait compter les services qu'ils rendent,
Les lumières, les biens que partout ils répandent?
Vrais organes du peuple, objet de tous leurs soins,
Ils expriment ses vœux, dénoncent ses besoins;
Poursuivent sans pitié l'imposture et le crime;
Font entendre la voix du faible qu'on opprime.
Des agens du pouvoir, leur sévère équité
Signale l'incurie ou l'incapacité;
Et, devançant pour eux le burin de l'histoire,
Elle attache à leurs noms l'infamie ou la gloire.
Par eux chacun apprend ses devoirs et ses droits:
Des abus qu'on leur cache ils instruisent les rois;
Des citoyens, froissés à l'insu d'un bon maître,
Ils tarissent les pleurs en les fesant connaître.
Voilà, Monsieur, voilà ce qu'on doit aux journaux;
Voilà leur mission, leurs succès, leurs travaux;
Enfin voilà leurs droits à l'estime publique.

DORMEUIL.

Tenez, ne parlons pas, Monsieur, de politique;
Sur un pareil chapitre on s'emporte d'abord:
Les gens du même avis ne sont jamais d'accord.

DUBUISSON.

Mauvaise excuse: allons, vous ne pouvez répondre.
Je l'avais bien prévu qu'il saurait vous confondre.

VALCOUR.

Il me semble en effet...

DORMEUIL.

Soit, vous m'avez vaincu :
Je suis, si vous voulez, tout-à-fait convaincu.
Oui, Monsieur, j'en conviens, les auteurs de gazettes
Des vœux des nations sont les seuls interprètes :
La vérité toujours est leur suprême loi ;
L'accord qui règne entre eux prouve leur bonne foi ;
Ils n'ont tous qu'un seul but, le bien de la patrie ;
Ils ne sont les échos d'aucune coterie ;
Bien loin d'entretenir l'aigreur des factions,
Ils rapprochent les cœurs, calment les passions ;
A de vils intérêts toujours inaccessibles,
Ils sont impartiaux, sans fiel, incorruptibles...
Tous débats entre nous seraient donc superflus ;
Je vous accorde tout, ainsi n'en parlons plus.

VALCOUR.

Avec tant d'amertume alors que l'on s'explique...

DORMEUIL.

Vous voyez le danger de parler politique :
On interprète à mal les plus simples discours,
Et sans être compris on se brouille toujours.
Bornons-nous, s'il vous plaît, à la littérature.

VALCOUR.

Non, Monsieur, c'est assez.

DUBUISSON.

Ah! je vous en conjure,
Puisque mon cher beau frère ici fait le plaisant,
Rabattez son caquet et son air suffisant.
Ce sera gai, ma foi.

VALCOUR.

Comment se faire entendre
Par des gens résolus à ne vous point comprendre ?
Que leur dire ? à l'aspect du soleil qui nous luit,
Monsieur ferme les yeux, et prétend qu'il fait nuit.
Voudra-t-il avouer que la littérature
Reconnut de tout tems notre magistrature ?
Héritiers de Champfort, Laharpe, Marmontel,
Du dieu du goût comme eux nous desservons l'autel ;
Nous opposons le frein d'une saine critique
A l'école tudesque, au style romantique,
Et du Pinde français prévoyant les dangers,
Nous en fermons l'approche à tous dieux étrangers.
Des jeunes écrivains nous dirigeons l'audace,
Nous éclairons pour eux les écueils du Parnasse ;
Nous soutenons leurs pas, nous échauffons leurs cœurs,
Et tressons des lauriers pour le front des vainqueurs.
D'après nos jugemens la gloire se dispense ;
Le mérite modeste obtient sa récompense ;
Et le plat écrivain, sous nos traits accablé,
Aux fouets du ridicule est par nous signalé.

DUBUISSON.

Voilà parler ! ce sont des faits qu'il vous présente.
Que répondre à cela ?

DORMEUIL.

Mais, que monsieur plaisante.
Il parle de justice et de sincérité !
C'est qu'il veut éprouver notre crédulité.
Qu'en province du goût on vous nomme interprètes,
Passe ; on y croit encore aux arrêts de gazettes.
Mais ici nous savons à quoi nous en tenir ;

A nous en faire accroire on ne peut parvenir.
On sait par quels moyens les éloges s'obtiennent;
Que messieurs tels entre eux se vantent, se soutiennent;
Que vous ne jugez plus l'auteur sur son talent;
Qu'il est loué selon qu'il pense ou noir ou blanc.
On dit même tout haut, excusez ma franchise,
Qu'un mauvais écrivain, que Plutus favorise,
Des journaux, quand il veut, peut respirer l'encens.

VALCOUR.

De tels discours...

DORMEUIL.

Pour vous ne sont point offensans.
Votre délicatesse en rien n'est insultée;
La personne présente est toujours exceptée,
C'est l'usage.

VALCOUR.

Vraiment ceci devient trop gai.

DUBUISSON.

Moi, de pareils propos je suis très-fatigué.

VALCOUR.

Oui, oui, nous sommes tous des gens abominables,
Sans talens, sans honneur, enfin des misérables.

DORMEUIL.

Non, Monsieur, je suis juste : il en est, j'en convien,
Qui sont tout à la fois savans et gens de bien;
Qui forment notre goût, nous plaisent, nous instruisent,
Jugent en conscience, et pensent ce qu'ils disent.
Ceux-là je les distingue, et, comme tout Paris,
J'estime leur personne et prise leurs écrits.

Mais un tas de censeurs ignorans et frivoles,
Qui n'ont jamais paru sur le banc des écoles;
Qui jugent un auteur sans en sentir le prix;
Qui lui veulent montrer ce qu'ils n'ont point appris;
Qui, cherchant des succès à force de scandales,
Ramassent leur esprit sous les piliers des halles,
Sont sans frein, sans scrupule, et n'ont d'autre métier
Que d'user une plume à salir du papier!...
Morbleu!...

DUBUISSON.

Là, là, tout doux, pas tant d'impatience.
Vous n'êtes pas ici, mon frère, à l'audience.

VALCOUR.

Laissez; on voit d'où vient ce mépris des journaux;
Ils rendent quelquefois compte des tribunaux:
Peut-être sur Monsieur et sur ses plaidoiries
Ils se seront permis quelques plaisanteries.

DUBUISSON.

Bien!

DORMEUIL.

Cela pourrait être, et j'en ferais l'aveu,
Car il est tel journal qu'on estime si peu,
Que, loin de redouter ses insultes obscures,
On se tient honoré d'essuyer ses injures.

DUBUISSON.

Ah! je ne puis souffrir les personnalités!
Mon ami, pardonnez ses incivilités.
De votre politesse à sa honte il abuse;
Mais je le désavoue, et vous demande excuse.

VALCOUR.

Rassurez-vous ; Monsieur ne saurait m'offenser.

DUBUISSON.

Vous ne m'en voulez pas ?

VALCOUR.

Pouvez-vous le penser ?

DUBUISSON.

(A Dormeuil.)

Digne ami !... Serviteur.

DORMEUIL.

Un mot.

DUBUISSON.

Adieu, mon frère.

DORMEUIL.

Au sujet de Belval que prétendez-vous faire ?

DUBUISSON.

Suffit.

DORMEUIL.

Mais répondez.

DUBUISSON.

Ne suivez point mes pas.

DORMEUIL.

Vous vous expliquerez, je ne vous quitte pas.

SCÈNE VIII.

VALCOUR.

L'INSOLENT !... Son aspect m'importune et me blesse !
Le désir de me perdre excite son adresse ;
Il est de mon rival le conseil et l'appui !
Il faut que Dubuisson enfin rompe avec lui :
A prendre ce parti je saurai le conduire.
Mais Belval !... près d'Agathe, et par moi s'introduire !
Ah ! perfide Marcel ! misérable instrument !
Tu vas voir si c'est moi qu'on joue impunément !

SCÈNE IX.

MARCEL, VALCOUR.

MARCEL.

J'AI revu l'imprimeur ; ma foi, la course est bonne !

VALCOUR.

Vous voilà donc enfin ?

MARCEL.

C'est moi-même en personne.

VALCOUR.

Je crois que le coquin ose encor plaisanter.

MARCEL.

Je n'ai pas de motif, Monsieur, pour m'attrister.

VALCOUR.

Nous allons voir. Veuillez me dire, agent fidèle,
Quel est ce rédacteur, que tantôt votre zèle...

MARCEL.

Vous savez?...

VALCOUR.

Je sais tout.

MARCEL.

Eh bien! le tour est bon,
N'en convenez-vous pas? et monsieur Dubuisson...

VALCOUR.

Mais a-t-on vu jamais une pareille audace!
Ah! sortez à l'instant; c'en est trop, je vous chasse.

MARCEL.

Moi?

VALCOUR.

Comme rédacteur me présenter Belval!
Pour nuire à mes desseins, s'unir à mon rival!

MARCEL.

Qui? lui! votre rival?

VALCOUR.

Vous l'ignoriez, peut-être?

MARCEL.

Eh! sans doute; comment aurais-je pu connaître
Que vous aimiez Agathe?

VALCOUR.

Il fallait le savoir.

MARCEL.

De deviner, Monsieur, je n'ai pas le pouvoir.
Et vous-même vingt fois vous m'avez fait entendre
Que Dubuisson, en vain, vous désirait pour gendre.

VALCOUR.

C'est assez discourir, vous n'êtes plus à moi.

MARCEL.

Si vous aviez daigné confier à ma foi...

VALCOUR.

Un malheureux que j'ai tiré de la misère!

MARCEL.

Songez donc que toujours vous m'avez fait mystère...

VALCOUR.

Un drôle!

MARCEL.

Mais, Monsieur...

VALCOUR.

Que j'ai comblé!

MARCEL.

Pardon
Si je vous ai déplu; mais pouvais-je...

VALCOUR.

Un fripon,
Qui me doit son état, qui végétait naguères;
Qui sur le corps avait dix méchantes affaires!

MARCEL.

Ça, vous me fatiguez, je vous le dis tout net.

VALCOUR.

Qu'est ce à dire, insolent ?

MARCEL.

Ah ! plus bas, s'il vous plait.

VALCOUR.

Sors, ou tu vas payer cet impudent langage.

MARCEL.

Morbleu ! n'approchez pas.

VALCOUR.

Ah ! quel excès d'outrage !
La justice de toi va me faire raison,
Oui, je sais de tes tours, et dans peu la prison...

MARCEL.

Il vous sied bien, ma foi, de menacer les autres.
Vous savez de mes tours ? moi je connais les vôtres :
Nous verrons.

VALCOUR, à part.

Il est vrai ! je suis à sa merci.

(Haut.)

Quelle école !...Marcel, tu t'emportes aussi...

MARCEL.

La prison ! ah ! je vais en raconter de belles !

VALCOUR.

Calme-toi.

MARCEL.

Je dirai l'auteur de ces libelles
Qui depuis quelque tems circulent dans Paris.

VALCOUR.

Mais...

MARCEL.

Comment vous mettez vos éloges à prix.

VALCOUR, tirant sa bourse.

Accepte...

MARCEL.

Le métier que vous me faites faire.

VALCOUR.

Allons, Marcel, excuse un instant de colère.

MARCEL.

Non, vous savez mes tours, allez me dénoncer.

VALCOUR.

J'avais tort, j'en conviens.

MARCEL.

Vous osez me chasser!...
Me traiter de fripon!

VALCOUR.

Ce Belval en est cause...
Il faut bien au dépit pardonner quelque chose.

MARCEL.

Ah! de pareils affronts...

VALCOUR.

Je t'aime, tu le sais.

MARCEL.

J'aurais tout fait pour vous.

VALCOUR.

Eh bien ; c'en est assez.
Oublions.

MARCEL.

Mais....

VALCOUR.

Marcel !

MARCEL, acceptant l'argent.

Allons, il faut me rendre.

VALCOUR.

De bon cœur ?

MARCEL.

De bon cœur.

VALCOUR.

Ah ! tu peux tout attendre...
(A part.)
De m'en débarrasser je trouverai moyen.

MARCEL, à part.

Va, je me vengerai, je te le promets bien.

VALCOUR.

Allons, plus de débats, que voulais-tu me dire ?
(Lui donnant l'article.)
A propos, j'ai changé l'article sur Elmire :
Tu le porteras.

MARCEL.

(A part.)
Oui, Monsieur. Je puis mentir.

VALCOUR.

Fort bien. Et le pamphlet ?

MARCEL.

Je viens vous avertir
Qu'on n'a pu me donner les épreuves. Le prote
M'a promis que demain vous les auriez sans faute.

VALCOUR.

Qu'ils sont longs! mais demain ne manque pas au moins...

MARCEL.

Ma tendre affection vous répond de mes soins.

VALCOUR.

Je vais chez Roberville; il faut que je le voie.
Ah! tu pourras bientôt prendre part à ma joie...
Je ne m'explique pas; mais tu verras dans peu.

MARCEL.

Votre bonheur toujours fut mon unique vœu.

VALCOUR.

Bon Marcel! ah! mon cœur te rend bien la pareille.

SCÈNE X.

MARCEL, déchirant l'article que Valcour lui a remis.

Compte sur moi, va, tiens, tiens, je te le conseille!
Le voilà, ton pamphlet! Épreuves, manuscrit,
Tout est entre mes mains. Maître d'un tel écrit,
J'ai de quoi me venger; et tu peux bien t'attendre...

SCÈNE XI.

DORMEUIL, MARCEL.

DORMEUIL, sans voir Marcel.

Mon frère est furieux, il ne veut rien entendre.

MARCEL.

C'est vous, Monsieur!

(Lui donnant les épreuves et le manuscrit.)

Tenez, vous pouvez en ce jour...

DORMEUIL.

Quelle est cette brochure?

MARCEL.

Une œuvre de Valcour,
Un pamphlet anonyme, un libelle.

DORMEUIL.

Qu'entends-je!

MARCEL.

Oui, composé pour perdre un monsieur de Solange
Auprès de votre frère, il faut tirer parti...

SCÈNE XII.

BELVAL, DORMEUIL, MARCEL.

BELVAL.

Je vous cherchais, Monsieur.

DORMEUIL.

Vous n'êtes point parti!

BELVAL.

J'attendais.

DORMEUIL.

Ah! pour vous l'heureuse découverte!
Valcour par ce libelle a préparé sa perte.
Voyez; quand Dubuisson en connaîtra l'auteur!...

BELVAL.

Solange!... qu'ai-je lu? mon oncle! quelle horreur!

DORMEUIL.

Votre oncle?

BELVAL.

Ah! dans l'instant je vais...

MARCEL.

De la prudence;
Il peut tout nier.

DORMEUIL.

Lui? malgré son impudence,
Contre ce manuscrit que peut un désaveu?

MARCEL.

Lisez.

DORMEUIL.

Que vois-je, ô ciel! la main de mon neveu!

BELVAL.

De Saint-Clair?

DORMEUIL.

Se peut-il? et par quel artifice!...

MARCEL.

Pour vous en informer ce lieu n'est pas propice.

Allons chez vous, Monsieur ; là, sans aucun détour,
Je vous apprendrai tout ; vous connaîtrez l'auteur.

DORMEUIL.

Oui, viens nous expliquer cet étrange mystère :
Et voyons tous les trois ce qu'il convient de faire.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

AGATHE, JUSTINE.

AGATHE, tenant les lettres de Belval.

Qu'ai-je lu!... Se peut-il!... après tant de sermens,
Trahir ma confiance et nos engagemens!
Sa main a pu tracer... quoi! Belval!...

JUSTINE.

Ah! l'infâme.
J'aurais de lui, je crois, répondu sur mon ame.

AGATHE.

Elmire!... il la préfère, il lui donne sa foi!
Hélas! peut-elle donc l'aimer autant que moi?

JUSTINE.

Croyez à l'apparence, et jugez sur la mine!...
Les hommes, voyez-vous, sont des monstres.

AGATHE.

Justine,
S'il se justifiait.

JUSTINE.

Allons, songez-y mieux.

Ses lettres pour Elmire enfin sont sous vos yeux,
Et vous doutez encor ?

AGATHE.

Hélas ! plus d'espérance !

JUSTINE.

Mais qui vous a remis cette correspondance ?

AGATHE.

C'est mon père. Un ami qui veut être inconnu,
La lui vient d'envoyer ; lui déjà prévenu...

JUSTINE.

Cet ami, quel qu'il soit, est pour vous plein de zèle.

AGATHE.

De mon hymen prochain il a su la nouvelle,
Écrit-il, et, touché du malheur où je cours,
D'une utile lumière il m'offre le secours.

JUSTINE.

Et mais... cet inconnu... cet intérêt extrême...
Oui, je le parirais... c'est Elmire elle-même.

AGATHE.

Elmire ! Dans quel but ?

JUSTINE.

Pour rompre un nœud fatal,
Pour éloigner de vous, pour garder son Belval.
Seule elle a pu livrer ces gages de tendresse,
Et son dépit jaloux à Monsieur les adresse.
J'en suis sûre à présent.

AGATHE.

Tout espoir m'est ravi !

SCÈNE II.

AGATHE, VALCOUR, JUSTINE.

VALCOUR, à part.

Les lettres en ses mains! Ah! l'on m'a bien servi.

JUSTINE.

C'est trop vous affliger et regretter un traître.

AGATHE.

Ah! ma pauvre Justine!

VALCOUR, à part.

Il est tems de paraître.

(Haut.)

Approchons. Belle Agathe, à vos ordres soumis,
J'ai servi mon rival, je vous l'avais promis;
Espérez tout; pour lui je vais parler encore.

AGATHE.

Non, Monsieur, maintenant je le hais, je l'abhorre.
Tandis qu'il m'abusait par les plus doux aveux,
Il adressait ailleurs son amour et ses vœux;
Ces lettres pour Elmire...

VALCOUR.

Eh! quel est ce mystère?

AGATHE.

Il me trompait!

SCÈNE III.

SAINT-CLAIR, DUBUISSON, AGATHE, VALCOUR, JUSTINE.

DUBUISSON.

Eh bien! tu pleures?

AGATHE.

Ah mon père!

DUBUISSON.

Ton Belval, tu le vois, n'était qu'un suborneur.

AGATHE.

Mon père, pardonnez une coupable erreur;
De mon funeste amour je suis assez punie.
Le perfide! pour lui j'aurais donné ma vie,
Pour lui je m'excitais à vous désobéir;
Et cependant, hélas! il a pu me trahir!

(Lui rendant les lettres.)

Reprenez...

DUBUISSON, à Valcour.

Par Belval ces lettres sont écrites

VALCOUR.

Oui, je le sais.

DUBUISSON.

Tu n'as que ce que tu mérites.
Tu t'avises d'aimer sans mon consentement.

SAINT-CLAIR.

Quoi, ma sœur, ce Belval que tu me vantais tant,
Ce modèle d'amour dont les ardeurs parfaites...

DUBUISSON.

Le drôle !

AGATHE.

Par pitié...

DUBUISSON.

Ces belles amourettes
Finissent toujours mal.

AGATHE.

Mon père, c'est assez.

JUSTINE.

Il ne mérite pas les pleurs que vous versez.

AGATHE.

Son changement aussi n'a rien qui m'intéresse.
Le mépris dans mon cœur succède à la tendresse ;
Je déteste l'ingrat, je veux n'y plus songer,
Et dans d'autres liens comme lui m'engager.
Oui, mon père, je veux en tout vous satisfaire ;
J'épouserai Monsieur, si cela peut vous plaire.

VALCOUR.

Ciel ! vous consentiriez..

SAINT-CLAIR.

Tu combles tous nos vœux.

DUBUISSON.

Embrasse-moi, ma fille ; en serrant de tels nœuds
Tu feras le bonheur du reste de ma vie.

AGATHE.

Hâtez donc cet hymen.

DUBUISSON.

C'est aussi mon envie.
Aisément le contrat se peut signer demain ;
Et dans huit jours au plus il recevra ta main.

AGATHE.

Quoi ! sitôt ?

DUBUISSON.

Qu'est ce à dire ? Ah ! tout ceci me lasse.

SAINT-CLAIR.

Attends-tu que Belval vienne implorer sa grâce ?

AGATHE.

Ah ! pardonnez, mon père. Oui, vous avez raison.
Je ne puis assez tôt punir sa trahison,
Lui marquer mes dédains et mon indifférence ;
Oui, pressez l'union qui fait mon espérance ;
Ordonnez, je suis prête à marcher à l'autel ;
Je promets à Monsieur un amour éternel ;
Cet hymen est un baume à ma douleur affreuse,
Il fera mon bonheur.. Que je suis malheureuse !

(Elle sort.)

JUSTINE, à part.

Dans tout ceci Valcour est trop intéressé,
Observons bien.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

SAINT-CLAIR, DUBUISSON, VALCOUR.

DUBUISSON.

Ses pleurs auront bientôt cessé.
D'un tel affront son cœur et s'indigne et s'irrite ;
Mais l'amour n'a point part au trouble qui l'agite.

VALCOUR.

Agathe, en son dépit, croit n'avoir plus d'amour ;
Mais peut-être, plus calme, avant la fin du jour,
Regrettant d'avoir fait d'imprudentes promesses...

DUBUISSON.

Voilà-t-il pas encor de vos délicatesses !

VALCOUR.

On pourrait différer, Monsieur.

DUBUISSON.

Point de répit ;
Non ; ma fille consent : que ce soit par dépit,
Par vengeance, n'importe ; elle est honnête et sage,
Et l'on peut, sans amour, faire très-bon ménage.

SAINT-CLAIR.

Ajoutez que ma sœur ne saurait plus aimer
Un homme que son cœur a cessé d'estimer.

DUBUISSON.

Oui, c'est cela : voilà ce que je voulais dire.

VALCOUR.

Ah! je sens qu'aisément on croit ce qu'on désire.
(Passant entre les deux.)
O mes amis, pour moi quel heureux avenir!
J'aurai donc le bonheur de vous appartenir!

SAINT-CLAIR.

Dans mon meilleur ami je vais trouver un frère.

DUBUISSON.

Je brûlais de conclure une union si chère :
Tout réussit enfin au gré de mes souhaits.

VALCOUR.

Cependant votre frère avait d'autres projets;
Il protége Belval, le conduit, l'encourage.
Sans doute cet hymen n'aura pas son suffrage.

DUBUISSON.

Nous nous en passerons.

VALCOUR.

Il me hait, m'a t-on dit.

DUBUISSON.

Qu'importe?

VALCOUR.

Sur Agathe il a quelque crédit;
Il n'épargnera rien pour me nuire auprès d'elle.

DUBUISSON.

Oh! je saurai mettre ordre à ce prétendu zèle.
Et, sans plus différer, je vais dès aujourd'hui
L'engager poliment à demeurer chez lui,
Mais terminons d'abord notre importante affaire.

Pour presser le contrat, je vais chez mon notaire.
Je ne vous parle pas du cautionnement :
Demain il sera prêt. Je le trouve aisément,
Sur des fonds que j'avais laissés dans le négoce ;
Et vous l'accepterez comme présent de noce.

VALCOUR.

Quoi ! vous voulez encor...

SAINT-CLAIR.

Je me joins à vos vœux,
Mon père, et je le prie....

VALCOUR.

Amis trop généreux.

DUBUISSON.

Allons, il se fait tard ; je sors sans plus attendre.
Adieu, mon cher Valcour.

VALCOUR.

Monsieur...

DUBUISSON.

Adieu, mon gendre.

SCÈNE V.

SAINT-CLAIR, VALCOUR.

VALCOUR.

Quel homme respectable ! Ah ! je suis confondu
De toutes ses bontés.

SAINT-CLAIR.

Ce choix vous était dû.
Il fera le bonheur d'une sœur qui m'est chère,
Et lui seul envers vous peut acquitter mon père.

VALCOUR.

Comment! que dites-vous, Saint-Clair?

SAINT-CLAIR.

La vérité.
Il vous doit ses plaisirs et sa félicité.
C'est vous qui, de ses goûts réformant l'habitude,
L'avez rendu sensible aux charmes de l'étude.
Et moi, moi qui m'exerce à marcher sur vos pas,
Guidé par vos conseils que ne vous dois-je pas?

VALCOUR.

Ce que je fais pour vous, Saint-Clair, est peu de chose;
C'est un devoir sacré que l'amitié m'impose.
Par d'utiles avis diriger vos essais,
Vous préparer la voie à de brillans succès;
De la saine raison embrassant la défense,
Affranchir votre esprit des langes de l'enfance;
Le délivrer du joug des superstitions;
Porter l'indépendance en vos opinions;
Vous apprendre à marcher entre des précipices,
A fuir les préjugés presque autant que les vices;
Et vous montrer qu'on peut, cédant à ses désirs,
Honorer la vertu sans nuire à ses plaisirs:
Voilà ce que de moi notre amitié réclame;
Voilà les vérités que je verse en votre ame:
Je remplis le devoir que l'honneur m'a tracé,
Si vous m'aimez un peu je suis récompensé.

SAINT-CLAIR.

Que de droits vous avez à ma reconnaissance !
Payer tant de bienfaits n'est pas en ma puissance ;
Jamais je n'oublirai...

VALCOUR.

J'entends quelqu'un, je crois.

SAINT-CLAIR.

En effet.

VALCOUR.

De Dormeuil je reconnais la voix.

SAINT-CLAIR.

C'est lui-même, à cette heure, ici que vient-il faire ?

VALCOUR.

Quoi ! monsieur Dubuisson n'a pu nous en défaire ?...
Cher Saint-Clair, pardonnez si je m'exprime ainsi.

SAINT-CLAIR.

Oh ! je vous l'abandonne ; il me fatigue aussi.
De ses prétentions sans cesse il nous assomme.
Autrefois je l'aimais, il me semblait bonhomme,
Mais, depuis qu'en ces lieux vous vivez avec nous,
Ce n'est plus qu'un censeur incommode et jaloux.
Il entre.

VALCOUR, à part, apercevant Belval.

Encor Belval ! que son aspect me gêne !

SCÈNE VI.

SAINT-CLAIR, VALCOUR, BELVAL, DORMEUIL.

VALCOUR.

Jeune homme, quel motif en ces lieux vous ramène?
Osez-vous bien d'un père, irrité contre vous,
Méconnaître les lois et braver le courroux?

DORMEUIL.

C'est moi qui le conduis. Vous trouvez bon, je pense,
Que de vous consulter, Monsieur, je me dispense.

SAINT-CLAIR.

Mais peut-être à Monsieur j'ai droit de rappeler...

DORMEUIL.

C'est à toi justement que Belval veut parler.

SAINT-CLAIR, passant entre Valcour et Belval.

Monsieur m'est inconnu, sa visite m'étonne.

DORMEUIL.

Tu profites fort bien des leçons qu'on te donne...

SAINT-CLAIR.

Ah! ne me forcez pas, mon oncle, à vous manquer!
Au fait, que me veut-on?

BELVAL.

Je vais vous l'expliquer.
Un oncle vertueux, et que mon cœur révère,
M'a prodigué ses soins, m'a tenu lieu de père.
Comblé de ses bienfaits, élevé dans ses bras:

Lui-même dans le monde il a guidé mes pas.
A cet oncle chéri, mon protecteur, mon maître,
Je dois ce que je suis, et ce que je puis être.
Eh bien! de ce vieillard auguste et respecté,
Vous avez lâchement flétri la probité,
Un libelle....

SAINT-CLAIR.

Un libelle! Expliquez-vous.

VALCOUR, à part.

Qu'entends je!

BELVAL.

Oui, rougissez; je suis le neveu de Solange.

SAINT-CLAIR.

Solange!

VALCOUR, à part.

Quel revers!

SAINT-CLAIR, bas à Valcour.

Ils savent tout, grands dieux!

DORMEUIL, à Belval.

Oui, cette épreuve enfin lui doit ouvrir les yeux.

VALCOUR, bas à Saint-Clair

Rien ne prouve...

SAINT-CLAIR, à Valcour.

Ah! je sens des atteintes cruelles!

DORMEUIL.

Toi, Saint-Clair, devenir un feseur de libelles!
Et pour ce vil métier tu n'as point eu d'horreur!

SAINT-CLAIR.

Pourquoi d'écrits pareils me supposer l'auteur?

BELVAL.

Je veux vous épargner une vaine imposture.
(Montrant le manuscrit.)
Osez-vous démentir, Monsieur, votre écriture?
Ce manuscrit....

SAINT-CLAIR.

Que vois-je? ô ciel!

VALCOUR, à part.

Je suis vendu!
Ne nous trahissons pas, rien n'est encor perdu.

BELVAL.

Le hasard m'a fourni cette utile lumière.
Les lois me promettaient une justice entière;
D'un débat scandaleux j'ai voulu m'abstenir,
Le nom de votre père a dû me retenir.
Il est d'autres moyens de venger cette offense.

VALCOUR, à part.

Que faire?

SAINT-CLAIR, bas à Valcour.

Il n'est plus tems de garder le silence.

BELVAL.

Les conseils de Monsieur ne sont plus de saison:
Vous m'avez outragé, j'en demande raison.

SAINT-CLAIR, regardant Valcour.

En effet... je le sens... oui, l'honneur doit prescrire...
Quoi, Valcour! à Monsieur l'avez-vous rien à dire?

VALCOUR.

(A part.) (Haut.)
Il va parler. Monsieur, Saint Clair est mon ami;

A ce cartel, c'est moi qui répondrai pour lui.

SAINT-CLAIR.

Pour moi?...

BELVAL.

Non, c'est à lui de vider sa querelle;
Vous n'êtes pas, Monsieur, l'auteur de ce libelle?

(Passant entre Valcour et Saint-Clair.)

VALCOUR.

Eh! Messieurs, tout ceci peut encor s'arranger.
Pour un pareil sujet faut-il donc s'égorger?
Quand Saint-Clair a tracé l'écrit qui vous offense,
Il n'en a pas senti toute la conséquence;
Ne voyez-là qu'un trait de jeune homme.

SAINT-CLAIR.

Arrêtez.
Épargnez-moi, Monsieur, de telles lâchetés.
Oui, je vous désavoue. On peut à la jeunesse
Pardonner une erreur et non une bassesse.
Mon cœur est indigné, mais n'est pas incertain.
(A Belval.)
Ce libelle odieux est écrit de ma main;
Il outrage un vieillard qui vous servit de père;
Vous me voyez, Monsieur, prêt à vous satisfaire.

DORMEUIL.

Bien, mon neveu.

VALCOUR.

Saint-Clair, vous voulez...

SAINT-CLAIR.

C'est assez.
Je vous connais enfin mieux que vous ne pensez.

Je vois tout maintenant, le voile se déchire.

VALCOUR.

Je ne souffrirai pas...

DORMEUIL.

Parle, que veux-tu dire?

VALCOUR.

Saint-Clair...

BELVAL.

Expliquez-vous.

SAINT-CLAIR.

Ce n'est plus le moment.
Quand je vais expier mon triste aveuglement,
Toute explication serait lâche et honteuse;
Ma loyauté toujours vous paraîtrait douteuse...
Non, Monsieur, non; d'abord je vous satisferai,
Et si j'existe après, je me justifirai.

VALCOUR.

(A part.) (Haut.)
S'il sort, j'ai tout à craindre. Ah! ce combat...

SAINT-CLAIR.

De grâce...

VALCOUR.

Non, je dois l'empêcher ou prendre votre place.

DORMEUIL.

Saint-Clair, pour cette nuit je t'emmène avec moi.

SAINT-CLAIR.

Je vous suis.

VALCOUR.

Arrêtez ! votre père... je doi...

SAINT-CLAIR.

Sortons, Messieurs, sortons.

SCÈNE VII.

VALCOUR.

O CONTRE-TEMS funeste !
Il va leur découvrir... La nuit encor me reste.
Dubuisson n'est qu'un sot que je tourne à mon gré ;
Et, si je les préviens, rien n'est désespéré.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

JUSTINE, DUBUISSON.

DUBUISSON.

Est-il bien vrai, Justine? en es-tu bien certaine?
Quoi! mon fils!

JUSTINE.

Oui, j'étais dans la chambre prochaine,
Et j'ai tout entendu; je ne puis m'abuser:
Votre frère et Belval sont venus l'accuser.

DUBUISSON.

D'avoir fait un libelle!

JUSTINE.

Oui, vous dis-je.

DUBUISSON.

Qu'entends-je!
Et contre qui, Justine?

JUSTINE.

Un monsieur de Solange,
Un oncle de Belval. Dois-je encor répéter?

DUBUISSON.

Solange! c'est cela, je n'en puis plus douter.

Voilà pourquoi mon frère, au moment de m'instruire,
(Tirant la brochure de sa poche.)
M'adresse ce pamphlet et m'invite à le lire :
Ajoutant que lui-même il viendra ce matin
Me découvrir l'auteur... Oui, rien n'est plus certain...
Tout s'explique... Voyons, que sais-tu davantage ?
Poursuis.

JUSTINE.

Belval, jaloux de venger cet outrage,
Reprochant à Saint-Clair sa lâche trahison,
De ce funeste écrit a demandé raison.

DUBUISSON.

Il ne mérite pas les craintes qu'il me coûte,
L'ingrat !... Dis-moi, Valcour était présent ?

JUSTINE.

Sans doute.

DUBUISSON.

Qu'a-t-il fait ? parle donc, et ne me cache rien.
Dis.

JUSTINE.

Quoique de Valcour je pense peu de bien,
En cette occasion je dois être sincère,
Il offrait de se battre ou d'arranger l'affaire.

DUBUISSON.

Je le reconnais là.

JUSTINE.

Mais Saint-Clair a d'abord
Comme une lâcheté repoussé tout accord.

DUBUISSON.

Eh quoi ! pour soutenir une telle infamie,

Le malheureux encor court exposer sa vie !

JUSTINE.

Hé ! Monsieur, si je puis m'expliquer librement,
C'est votre faute aussi.

DUBUISSON.

C'est ma faute ? Comment ?
Parle.

JUSTINE.

Oui, vous méritez les chagrins qu'il vous cause ;
C'est vous dont l'imprudence à ce péril l'expose.
Vous souffrez qu'à vos yeux Valcour et ses parents
Corrompent votre fils par leurs mauvais conseils :
Par eux, n'en doutez pas, sa jeunesse est séduite.
Au lieu de surveiller ses mœurs et sa conduite,
Vous êtes le premier à flatter ses travers !
Eh ! qu'importe, Monsieur, qu'il compose des vers ?
Parmi les beaux esprits qu'importe qu'on le nomme ?
Il fallait avant tout en faire un honnête homme :
Mieux vaut moins de jargon et plus de probité.

DUBUISSON.

Insolente !

JUSTINE.

Monsieur, je dis la vérité.

DUBUISSON.

Moi, je te le défends.

JUSTINE.

Votre intérêt l'emporte.

DUBUISSON.

Si tu dis un seul mot, je te mets à la porte.

JUSTINE.

Puisque vous vous fâchez, je me tais.

DUBUISSON.

Tu fais bien.

Valcour est-il sorti?

JUSTINE.

Ma foi, je n'en sais rien;

L'intérêt que j'y prends...

DUBUISSON.

Trêve d'impertinence,

Allez voir.

JUSTINE.

Justement, le voici qui s'avance.

(Dubuisson fait signe à Justine de sortir.)

SCÈNE II.

DUBUISSON, VALCOUR.

VALCOUR.

Qu'est-ce donc, cher ami? vous paraissez troublé?

DUBUISSON.

De honte et de douleur, oui, je suis accablé!

VALCOUR.

Comment!

DUBUISSON.

Vous connaissez cette infâme brochure?

VALCOUR.

Que vois-je?

DUBUISSON.

Eh bien! Valcour!

VALCOUR.

Monsieur... je vous conjure...
De qui la tenez-vous?... daignez me confier...

DUBUISSON.

Mon frère, par Marcel, vient de me l'envoyer.

VALCOUR.

Marcel!

DUBUISSON.

Vous vous troublez.

VALCOUR.

Moi?

DUBUISSON.

Pourquoi vous contraindre?
Je suis instruit de tout, il n'est plus tems de feindre

VALCOUR.

Vous savez...

DUBUISSON.

Oui, vous dis-je, oui, l'on m'a tout appris.
L'auteur de ce libelle est mon malheureux fils.

VALCOUR.

Saint-Clair!

DUBUISSON.

Ne cherchez plus à m'en faire un mystère.
En vain votre amitié veut épargner un père.

VALCOUR.

Monsieur...

DUBUISSON.

Oui, le hasard a détruit votre espoir.
Justine m'a conté la scène d'hier soir.

VALCOUR.

Justine ?

DUBUISSON.

D'ici près elle a pu tout entendre.

VALCOUR.

Ah ! Justine. .

DUBUISSON.

A ce coup aurai-je dû m'attendre !

VALCOUR, à part.

Quel fortuné hasard !

DUBUISSON.

Vous voyez, je sais tout.

VALCOUR, à part.

Ma foi, profitons-en, poussons jusques au bout.

DUBUISSON.

Vous ne répondez rien.

VALCOUR.

Ah ! cessez de le croire.
Qui ? Saint-Clair, votre fils aurait flétri sa gloire !
Non, je ne puis penser....

DUBUISSON.

Tout parle contre lui.

VALCOUR.

Monsieur, dans quelque piége on l'entraîne aujourd'hui.

DUBUISSON.

Ah! son indignité n'est que trop véritable!
Accepter le cartel, c'est s'avouer coupable!
Un cartel!... malheureux!... que vais-je apprendre, hélas?

VALCOUR.

Assurez-vous, Monsieur, ils ne se battront pas.

DUBUISSON.

Eh! peut-il éviter, lorsque l'honneur l'exige..

VALCOUR.

Ils ne se battront pas; ne craignez rien, vous dis je.
Je vois leur but, malgré les détours qu'ils ont pris;
C'est à moi qu'on en veut, non pas à votre fils.

DUBUISSON.

A vous?

VALCOUR.

J'en suis certain, croyez-en ma parole,
Tout ce bruit n'est, Monsieur, qu'un prétexte frivole.
En accusant Saint-Clair d'un prétendu pamphlet,
Dont il n'est pas l'auteur....

DUBUISSON.

Ah! Valcour, s'il vous plaît,
Ne le défendez plus.

VALCOUR.

Mais daignez, je vous prie....
Eh bien, soit: supposons que par étourderie
Il ait tracé l'écrit qu'on dit si criminel;
Un oncle viendrait-il provoquer un duel?
On attaque Saint-Clair, mais c'est pour mieux m'atteindre;
A trahir son ami l'on prétend le contraindre;

Car Dormeuil (Je vous dois cet important aveu),
Dormeuil a dès hier emmené son neveu.
Dans quel but? Cette nuit ils ont mis leur étude
A vaincre ses remords et son incertitude;
Et peut-être leurs soins chassant tout repentir,
A m'accuser, Monsieur, l'auront fait consentir.

DUBUISSON.

Mon fils?

VALCOUR.

Pour vous tromper on prépare la voie.
Songez à ce pamphlet qu'en hâte on vous envoie;
Et par qui? par Marcel!... Le piége est bien dressé!...
Marcel est un fripon qu'hier soir j'ai chassé:
Il se sera vendu; l'intérêt, la vengeance
L'auront mis aisément de leur intelligence.
Il va jouer un rôle, et, s'il en est besoin,
Il viendra contre moi leur servir de témoin.
Tel est leur but, Monsieur, rien n'est plus véritable.

DUBUISSON.

En effet, tout cela me semble assez probable.
Mais pourtant quand un fait est aussi positif...

VALCOUR.

Votre frère est doué d'un génie inventif;
Quelque fable par lui vous sera débitée:
Saint-Clair aura peut-être écrit sous ma dictée....
Que sais-je?... il suffira d'un prétexte grossier.

DUBUISSON.

De ces sottises-là qu'il ose me payer,
Nous verrons! Pense-t-il qu'aisément on me joue?

VALCOUR.

Oui, c'est là sa pensée, en public il l'avoue;
Vous n'êtes, selon lui (pardon, j'y suis forcé),
Qu'un homme sans moyens, un bourgeois renforcé,
Dont la simplicité va jusqu'au ridicule.

DUBUISSON.

L'insolent! il verra si je suis si crédule!
Ah! monsieur l'avocat!... je ne suis plus surpris
S'il prenait avec moi certains airs de mépris...
Morbleu, n'espérez pas que je sois votre dupe.

VALCOUR.

Vous voyez maintenant le soin qui les occupe?

DUBUISSON.

Si je le vois! D'abord ils sont tous contre vous:
Votre perte est leur but, leur espoir le plus doux.

VALCOUR.

J'en ai peur.

DUBUISSON.

J'en suis sûr, vous dis-je; et j'en espère
Que je vais bonnement croire à cette chimère.

VALCOUR.

Eh! mais...

DUBUISSON.

Vous supposer sans honneur et sans foi.

VALCOUR.

En effet.

DUBUISSON.

Vous prier de sortir de chez moi.

VALCOUR.

Sans doute.

DUBUISSON.

Et, me rendant aux vœux de ma famille,
Accueillir ce Belval et lui donner ma fille,

VALCOUR.

Cette...

DUBUISSON.

Eh bien! ai-je su démêler leurs projets?

VALCOUR.

Mais rien ne vous échappe.

DUBUISSON.

Oh! je vous le promets.

SCÈNE III.

AGATHE, DUBUISSON, VALCOUR.

AGATHE.

Ah! mon père, est-il vrai? quelle affreuse nouvelle!
On dit qu'avec Belval mon frère a pris querelle;
On parle de pamphlet, d'offense, de duel...
Se peut-il?

DUBUISSON.

Qui t'a dit tout cela?

AGATHE.

C'est Marcel.

VALCOUR, à Dubuisson.

Marcel! Vous entendez.

DUBUISSON, à Valcour.

Sans doute.

VALCOUR, à Dubuisson.

L'on s'empresse
D'assembler les acteurs pour commencer la pièce.

DUBUISSON, à Valcour.

Oui, c'est cela.

AGATHE.

De grâce, ah! daignez m'écouter.

VALCOUR.

Votre oncle est avec eux, rien n'est à redouter.

AGATHE.

Mais...

DUBUISSON.

De tous ces gens-là n'occupe plus ton ame.

AGATHE.

Que dites-vous? ô ciel!

DUBUISSON.

Ton frère est un infâme,
Un malheureux; ton oncle est un impertinent :
Quant au monsieur Belval, qu'il vienne maintenant,
Je vous le recevrai...

AGATHE.

Je ne saurais comprendre :
Expliquez-moi...

VALCOUR.

Bientôt vous allez tout apprendre.

DUBUISSON.

Ils viennent!... J'en serai bientôt débarrassé.

SCÈNE IV.

BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

AGATHE.

Je te revois, mon frère! ah! mon cœur oppressé!...

SAINT-CLAIR.

Calme-toi.

DORMEUIL.

Tout cela s'est arrangé, ma nièce,

VALCOUR, à Dubuisson.

Vous le voyez.

DORMEUIL.

Je viens accomplir ma promesse,
Mon frère, et démasquer un fourbe, un imposteur.
(Montrant Valcour.)
Du pamphlet de tantôt reconnaissez l'auteur.

DUBUISSON, à Valcour.

Eh bien! l'avais-je dit?

DORMEUIL.

Mon neveu trop facile,
Et prêtant à ce traître une plume docile,

Sans savoir dans quels maux sa bonté l'entraînait,
A remis de sa main le manuscrit au net.
Monsieur, dont la prudence égale l'artifice,
De son propre travail a détruit tout indice.
Pour pouvoir au besoin en accuser Saint-Clair.

DUBUISSON, à Valcour.

Nous y voilà!

ELVAL.

Solange, un oncle qui m'est cher,
Est, dans ce livre affreux, couvert d'ignominie.
J'accusai votre fils de cette calomnie,
Espérant qu'à nos yeux il allait arracher
Le voile qu'un perfide a pris pour se cacher.
Mais, craignant qu'on ne pût douter de son courage,
Il gardait le silence, il supportait l'outrage,
Et n'eût rien avoué, s'il n'eût appris enfin
Qu'à nos yeux éclairés il déguisait en vain,
Et que, des vils complots tramés pour le séduire,
Marcel avec détail avait su nous instruire.

DUBUISSON, à Valcour.

Marcel! justement.

SAINT-CLAIR.

Oui, telle est la vérité.

DORMEUIL.

Monsieur se tait: malgré sa rare habileté,
Des faits aussi constans ont trop su le confondre.

VALCOUR.

Vous parlez à Monsieur, c'est à lui de répondre.

DORMEUIL, à Dubuisson.

Eh bien?

DUBUISSON.

Eh bien! j'attends que vous soyez au bout.
N'avez-vous rien à dire encor?

DORMEUIL.

Vous savez tout.

DUBUISSON.

Ainsi donc, vous pensiez me traiter en Géronte!
Vous aviez sur ce plan ajusté votre conte!
Mais on voit clair, on sait à quel but vous visiez,
Et l'on n'est pas un sot, quoi que vous en disiez.

DORMEUIL.

A l'évidence ainsi se peut-il qu'on résiste!

SAINT-CLAIR.

Mon père....

DUBUISSON.

Taisez-vous, malheureux libelliste.

SAINT-CLAIR.

Mais du moins...

DUBUISSON.

Taisez-vous, vous perdez le respect.
Allez, délivrez-moi de votre indigne aspect;
Sortez, épargnez-moi le soin de le redire.

DORMEUIL.

Il a perdu le sens.

SCÈNE V.

MARCEL, BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, ELMIRE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

MARCEL, annonçant.

MADEMOISELLE Elmire.

AGATHE.

Elmire !

VALCOUR, à part.

Juste ciel ! ah ! qui peut l'amener ?
(Haut à Elmire.)
De grâce, en ce moment veuillez me pardonner :
Je ne saurais...

ELMIRE.

Monsieur, pas de vaines défaites,
Vous m'entendrez.

VALCOUR.

Demain, j'aurai l'honneur...

ELMIRE.

Vous êtes
Le mortel le plus faux !

VALCOUR.

Mais...

ELMIRE.

Un homme infernal !

VALCOUR.

Mais, Madame...

ELMIRE.

Je viens de lire le journal.
Comment suis-je traitée ?

VALCOUR, à part.

Ah ! c'est Marcel encore...
Le traître !

ELMIRE.

Votre plume ainsi me déshonore !
Vous attaquez ainsi ma réputation,
Après m'avoir promis !...

VALCOUR.

Cette explication,
Ici...

ELMIRE.

Je veux parler.

VALCOUR.

Songez.

ELMIRE.

Plus de mystère.

MARCEL, à part.

Fort bien.

ELMIRE.

On connaîtra votre affreux caractère.
Eh quoi ! je viens hier acquérir votre appui ;
Et sur moi vous osez publier aujourd'hui
Un article insultant, deux pages d'impostures !
Au lieu de me louer, vous m'accablez d'injures !

DUBUISSON, à Valcour.

Valcour...

VALCOUR, à Dubuisson.

Ils sont d'accord.

DORMEUIL.

Ah ! le trait est charmant !

ELMIRE.

J'avais fait cependant les choses noblement ;
Vous en conviendrez.

DORMEUIL.

Bon !

ELMIRE.

Pour de pareils services
Je ne regarde pas à quelques sacrifices.

DUBUISSON.

Je veux être pendu si j'y comprends un mot.

ELMIRE.

Et m'insulter après !

DUBUISSON, à Valcour.

Elle est donc du complot ?

VALCOUR, à Dubuisson.

C'est cela, de Belval Elmire est la maîtresse.

BELVAL.

Eh bien ! Monsieur, voyons ; montrez donc votre adresse.

ELMIRE.

Belval !... Eh ! dites-moi, qu'êtes-vous devenu
Depuis près de deux ans que je ne vous ai vu ?

AGATHE, à part.

Deux ans ! se pourrait-il ?

DUBUISSON, à Valcour.

C'est une comédie.

AGATHE, à part.

S'il était innocent!

DUBUISSON.

La pièce est bien ourdie,
Mais par malheur on sait qu'il vous voit chaque jour;
Et nous avons ici tous ses billets d'amour.

BELVAL.

Mes lettres! Ah! Madame, aurais-je dû m'attendre...

ELMIRE.

Valcour de votre part me pressa de les rendre.

BELVAL.

De ma part?

ELMIRE.

Oui, sans doute.

BELVAL.

Ah! je serai vengé.

ELMIRE.

Par vous de ce message il se disait chargé.

VALCOUR, à part.

Ah! maudite chanteuse!

DUBUISSON, à Valcour.

Ils sont lignés ensemble.

DORMEUIL, à Dubuisson.

Eh bien! qu'en dites-vous enfin? que vous en semble?

DUBUISSON.

Je dis que vous avez suborné des témoins,
Et que pour me jouer vous unissez vos soins.

ELMIRE.

Suborné ! quoi, Monsieur, vous refusez de croire ?...

DUBUISSON.

Allons, vous me contez une plaisante histoire.

ELMIRE.

Ah ! je perds patience ! on n'y saurait tenir !
Quel homme !

DORMEUIL.

Calmez-vous, ces débats vont finir ;
Je n'ai qu'à dire un mot.

ELMIRE.

Dites-le donc, de grâce.

DORMEUIL, à Valcour.

J'ai voulu voir jusqu'où vous pousseriez l'audace,
(A Dubuisson.)
Monsieur ; et vous, jouet de sa duplicité,
Jusqu'où pourrait aller votre crédulité.
(A Valcour.)
Mon neveu, selon vous, est l'auteur du libelle ?
Le manuscrit en offre une preuve fidèle ?
Mais, lorsque tout vous sert et semble l'accuser,
Il nous reste un témoin qu'on ne peut récuser.

VALCOUR.

Un témoin ? Qu'est-ce à dire ?

DORMEUIL.

Ah ! vous allez l'apprendre.
Vous aviez exigé que Saint-Clair vînt vous rendre
Le premier manuscrit, qui pouvait vous trahir ;
Il s'est heureusement trop pressé d'obéir ;

Et de votre recueil par hasard écartée,
Parmi d'autres papiers, une feuille est restée.
Je viens de la trouver, je vous l'apporte ici,
Elle est de votre main, Monsieur, et la voici :
Tenez, mon frère.

VALCOUR, à part.

O ciel !

DUBUISSON.

Que vois-je ? est-il possible ?

VALCOUR.

Mon cher...

ELMIRE.

Eh bien ! Monsieur ?

DUBUISSON.

Ah ! quelle trame horrible !

VALCOUR.

Je vais vous expliquer...

DUBUISSON.

Il n'en est pas besoin ;
Et de mentir encore épargnez-vous le soin.

ELMIRE, à Dubuisson.

Votre obstination était-elle choquante ?
On peut être, Monsieur, légère, inconséquente,
On peut flatter des gens que l'on méprise au fond,
Et payer des journaux comme tant d'autres font ;
Mais d'une calomnie appuyer la bassesse !...
Je suis vengée enfin, il suffit ; je vous laisse.
Ce que je viens d'apprendre enchante mes esprits,
Et j'en vais de ce pas régaler tout Paris.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

MARCEL, BELVAL, SAINT-CLAIR, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, VALCOUR.

VALCOUR.

Je ne saurais lutter contre tant d'artifice,
Je le vois; mais un jour vous me rendrez justice.

DUBUISSON.

Pas de phrases, sortez.

BELVAL.

Quant à moi, le dédain...

VALCOUR.

Monsieur, nous nous verrons.

DUBUISSON.

Sortirez-vous enfin?

VALCOUR.

Oui, je sors; oui, je dois abandonner la place.
Mais pas d'emportement, surtout pas de menace;
Vous pourriez payer cher d'injurieux propos:
Songez-y bien, Monsieur... j'écris dans les journaux.

(Il sort.)

SCÈNE VII.

BELVAL, AGATHE, DORMEUIL, DUBUISSON, SAINT-CLAIR, MARCEL.

DUBUISSON.

Mon frère, que dit-il ?

DORMEUIL.

Laissez ce misérable.

MARCEL.

Allons, je suis vengé, c'est toujours agréable.

DORMEUIL.

Tu nous a bien servis, Marcel, compte sur moi ;
Tâche d'être honnête homme, et j'aurai soin de toi.

MARCEL.

Oh ! je vous le promets, plus d'intrigue.

DUBUISSON.

Le traître !...
Oui, de mes volontés il s'était rendu maître !
C'est qu'il a de l'esprit... sans cela...

DORMEUIL.

J'en conviens.

DUBUISSON.

Vous m'avez délivré de mes honteux liens,
Et ce sont vos conseils qu'à présent je veux prendre.
Pardonne-moi, mon fils ; Belval, soyez mon gendre.

SAINT-CLAIR.

Ah ! mon père !

BELVAL.

Monsieur !

DUBUISSON.

J'abjure mon erreur,
Et dans votre amitié je place mon bonheur.
Cependant...

DORMEUIL.

Qu'est-ce encore? et quel soin vous occupe ?
Parlez.

DUBUISSON.

De ce fripon je fus long-tems la dupe.
Pour moi c'est un affront, une honte ; en un mot,
Je crains après cela de passer pour un sot.

DORMEUIL.

Allons !

DUBUISSON.

A mes dépens peut-être l'on va rire ;
Qu'en pensez-vous ? de moi qu'est-ce que l'on va dire,
Mon frère ? croyez-vous qu'on me traite bien mal ?

DORMEUIL.

Vous le saurez demain, en lisant le journal.

FIN DU FOLLICULAIRE.

LE
JALOUX MALGRÉ LUI,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. DELRIEU,

Représentée, pou la première fois, au Théâtre-Français, le 3 avril 1793.

NOTA. La Notice sur M. Delrieu se trouve dans le tome 9 des Tragédies, volume 9 de la précédente Collection.

PERSONNAGES.

VALMONT, savant réfléchi, mais aimant.
ZÉLIE, jeune femme de Valmont, sensible et rusée.
SÉRAPHINE, sœur de Zélie, vive, folâtre et aimable.
ROSETTE, suivante de Zélie, officieuse maladroite.
DEUX VALETS, personnages muets.

La scène est à Paris, chez Valmont.

LE

JALOUX MALGRÉ LUI,

COMÉDIE.

e théâtre représente un salon richement meublé. On voit, à gauche des spectateurs, un cabinet, un piano. A droite, une fenêtre particulière, un sopha, et une chiffonnière, sur laquelle est un flambeau presque éteint.

SCÈNE PREMIÈRE.

Au lever de la toile, Rosette est couchée sur le sopha, son ouvrage est encore dans ses mains.)

VALMONT, dans le cabinet, ROSETTE, endormie.

VALMONT, appelant, on ne le voit pas.

FRONTIN!

ROSETTE, s'éveillant.

Quel bruit?

VALMONT.

Frontin?

ROSETTE.

C'est Monsieur, je l'entends.
Quoi! déjà réveillé? J'ai donc dormi long-tems?

(Se levant.)

Aurais-je ici passé la nuit? est-il possible?
Madame danse encor! Monsieur dormait paisible.
Que l'on soit, si matin, éveillé par l'amour,
Bon: mais par le travail!... Monsieur, la nuit, le jour,
Consume à méditer les beaux ans de sa vie,
Madame court les bals et Rosette s'ennuie.
Madame, je le vois, jouit de ses beaux jours.
Il est bien naturel, dans l'âge des amours,
Qu'une femme, aux calculs, à la froide science,
Préfère les concerts, les spectacles, la danse.
Ce qui m'étonne plus, c'est de voir son époux,
De ses seuls manuscrits, de ses livres jaloux,
A sa jeune moitié préférer.... un problême.
Cependant, à l'entendre, il la chérit, il l'aime.
S'il l'aimait, chaque jour verrait-il sans souci
Le jeune et beau Wilson la venir prendre ici?
A toute méfiance il est inaccessible.
Il croit la jalousie une chose impossible.
Il n'a jamais conçu ce que c'est qu'un rival.
Je ne sais, mais Wilson reste long-tems au bal;
Madame est avec lui, je me lasse d'attendre.

(Allant à la fenêtre.)

Il est déjà grand jour! Cela doit me surprendre.
C'est la première fois qu'elle passe minuit.
Personne encor!

(Allant vers le cabinet de Valmont.)

Voilà, voilà ce que produit,

Mari trop imprudent, le défi téméraire
Qu'à votre femme hier vous avez osé faire.
De votre indifférence elle veut se venger;
A défier mon sexe on court bien du danger.

(S'éloignant du cabinet.)

Il vient!... Ah! s'il allait entrer chez ma maîtresse!
Il faut l'en empêcher; cachons avec adresse
Qu'elle n'a point paru depuis hier au soir.

(Soufflant le flambeau.)

Tout voir est mon plaisir; me taire est mon devoir.

SCÈNE II.

VALMONT, ROSETTE.

VALMONT, un livre à la main, lisant haut, sans prendre garde à Rosette.

« L'AMOUR né de l'estime, exclut la jalousie. »

(Fermant le livre.)

Cet axiome est juste. Oui, j'aime ma Zélie,
Je l'estime; jamais je ne serai jaloux.

ROSETTE, à l'écart.

Il peut le devenir.

VALMONT.

Je plains bien un époux,
Qui toujours renfermant les soupçons dans son ame,
Argus infatigable, est l'ombre de sa femme.

ROSETTE.

Trop de précaution déplaît à la beauté;
Mais elle aime encor moins trop de sécurité.

L'époux qui veut tout voir, s'expose à maint outrage,
L'époux qui ne voit rien, s'expose davantage.

VALMONT.

Tu crois cela?

ROSETTE.

Monsieur, je le dis franchement:
Vous jouez très-gros jeu; tel est mon sentiment.

VALMONT.

Rosette, ton avis est bon, je le confesse,
Pour tout autre que moi; je connais ta maîtresse.
Si des bals, du spectacle on la voit s'occuper,
C'est pour se divertir, et non pour me tromper.
Dois-je, dans ma maison, l'enchaîner à son âge:
Et, pour présent d'hymen, lui donner.... l'esclavage?
Aux spectacles, aux bals, aux concerts, sur ma foi,
Dans mille adorateurs, elle ne voit que moi.
Ils font, pour la tenter, un effort inutile,
Son cœur est à l'épreuve, et le mien est tranquille.
N'ai-je pas bien raison? Wilson, qui la conduit,
La prend après souper, elle rentre à minuit.

(Rosette rit.)

De son amour pour moi rien ne peut la distraire,
Rosette; sa conduite en tout est exemplaire.

ROSETTE, à part.

Surtout depuis hier.

VALMONT.

Dois-je la réveiller?

ROSETTE.

Il est à peine jour; laissez-la sommeiller?

Elle en a grand besoin.... Que Monsieur me pardonne
Si j'ose....

VALMONT.

Tu fais bien. J'attendrai qu'elle sonne.

ROSETTE, bas.

Il attendra long-tems.

VALMONT.

A-t-elle un peu dansé ?

ROSETTE.

Elle est si jeune encore.

VALMONT.

Au bal elle a passé
Une heure tout au plus? Démens-moi, si tu l'oses ?

ROSETTE.

Quel talent vous avez? vous devinez les choses.
Peut-elle plus long-tems demeurer loin de vous ?

VALMONT.

Et tu veux que jamais je devienne jaloux ?
Cela ne se peut point, Rosette, et je te jure....

ROSETTE.

Monsieur, ne jurez pas, craignez d'être parjure.

VALMONT.

Va, je suis de Zélie aussi sûr que de moi.
Elle dort bien long-tems; je ne vois pas pourquoi
Je n'irais pas, sans bruit, pendant qu'elle repose,
Dérober un baiser sur ses lèvres de rose.

ROSETTE, l'arrêtant.

Elle aurait de l'humeur, craignez de l'éveiller.

VALMONT.

Soit.... J'ai là mon problême et j'y vais travailler.

(S'asseyant.)

Wilson me l'a donné comme très-difficile.

(Il médite.)

ROSETTE.

Dans votre cabinet, vous seriez plus tranquille.

VALMONT, méditant.

Wilson, pour le résoudre, a fait de vains efforts,
Si j'en venais à bout, quel triomphe!

ROSETTE.

Mais.

VALMONT.

Sors.

J'ai besoin d'être seul....

ROSETTE, à l'écart.

Oui, Monsieur. Quelle adresse!
Pour n'avoir rien à craindre auprès de ma maîtresse,
Wilson donne au mari de quoi l'intéresser;
Il l'occupe, et le tout pour s'en débarrasser.

(Du bruit.)

Une voiture!

(Allant à la fenêtre.)

Ciel! Madame! comment faire?

(A M. Valmont.)

Vous seriez beaucoup mieux à votre secrétaire.

VALMONT.

Je suis fort bien ici, te dis-je? laisse-moi;
Ou si tu veux rester, travaille, mais tais-toi.

ROSETTE, à part.

Maudit soit le problême ! ô contre-tems funeste !
Madame va rentrer ; tout est connu, s'il reste.
La voilà !

(On frappe dans la rue.)

VALMONT.

Si matin qui peut frapper chez moi ?
Rosette, va donc voir, va donc.

ROSETTE, au fond.

Je meurs d'effroi ?

VALMONT.

C'est ?

ROSETTE.

Je ne sais, Monsieur ; quelque importun peut-être.

VALMONT.

Si tu veux le savoir, regarde à la fenêtre.
Va donc.

ROSETTE, sans bouger.

J'y cours.... C'est....

VALMONT.

Qui... me diras-tu son nom ?

ROSETTE.

Il m'échappe.

VALMONT, se levant.

Je vais....

ROSETTE.

Ah ! C'est Monsieur Wilson.
Il vient....

(On frappe.)

VALMONT, l'interrompant.

Je sais, il vient me parler du problême,
Il vient voir si je suis plus savant que lui-même.
Je ne l'attendais pas si matin, j'en conviens.

(On frappe.) (Il médite.)

Bon. J'y suis.... point de plume ?... Ah! courons, je le tiens.

(On frappe.)

Vite, ouvre à mon docteur, je vais le satisfaire.

(Il court à son cabinet.)

ROSÉTTE, après avoir ouvert, riant.

C'est un joli docteur, savant dans l'art de plaire.

SCÈNE III.

ZÉLIE, ROSETTE.

ZÉLIE, à la cantonnade.

J'APPROUVE vos conseils, Wilson, on les suivra.
Envoyez-la surtout, dès qu'elle arrivera.
Adieu.

ROSETTE, en elle-même.

Monsieur l'attend, Madame le renvoie.
C'est clair; Madame craint que Monsieur ne le voie.

ZÉLIE, avec dignité.

Je frappe par trois fois, pourquoi n'ouvrez-vous pas ?
Deviez-vous me laisser attendre ?

ROSETTE, à demi-voix.

Oui : parlez bas.

ZÉLIE, très-haut.

Pourquoi ?

ROSETTE.

Monsieur est là.

ZÉLIE.

Que fait-il ?

ROSETTE.

Un problème.

ZÉLIE.

Respectons ses travaux ; c'est là tout ce qu'il aime.
Ne le dérangeons pas.... Du moins puis-je savoir
Pourquoi Monsieur au bal n'est pas venu me voir ?

ROSETTE.

Il travaillait.

ZÉLIE.

Toujours travailler ! quelle rage !
Jamais à ses plaisirs ; toujours à son ouvrage !...
Est-il depuis hier sorti du cabinet ?

ROSETTE.

Il y rentre à l'instant.

ZÉLIE.

Était-il inquiet ?

ROSETTE.

Du tout.

ZÉLIE.

A-t-il daigné m'attendre ?

ROSETTE.

Pourquoi faire ?

Il s'est couché, Madame, à son heure ordinaire,
Il a, toute la nuit, dormi paisiblement.

ZÉLIE.

Quel homme !... Est-il entré dans mon appartement ?

ROSETTE.

J'ai su l'en empêcher ; il en avait envie.

ZÉLIE.

Pourquoi l'en empêcher ?

ROSETTE, avec mystère.

Il vous croit endormie.

ZÉLIE, haut.

Endormie !

ROSETTE.

Oui, sans doute.... Ah ! parlez donc plus bas.

ZÉLIE, fâchée.

Je passe exprès la nuit ; il ne le sait donc pas ?

ROSETTE.

Non, Madame, j'ai su lui cacher ce mystère.

ZÉLIE, avec feu et noblesse.

De quel droit ? Vous avais-je ordonné de vous taire ?
Sachez qu'un tel silence est un affront pour moi.

ROSETTE, à part.

(Haut.)

En voici bien d'une autre. Ah j'en donne ma foi,
J'ai cru vous obliger.

ZÉLIE.

Vous m'avez offensée.

ROSETTE.

Madame, un tel projet, est loin de ma pensée.

ZELIE.

Apprenez que jamais ma conduite en ces lieux
N'aura rien de suspect ni de mystérieux.

ROSETTE.

Oui, Madame.

ZÉLIE.

Apprenez que j'abhorre dans l'ame
Tous les officieux maladroits.

ROSETTE.

Oui, Madame.

ZÉLIE.

Pour réparer vos torts, dites à mon époux
Que j'arrive à l'instant du bal.... M'entendez-vous?

ROSETTE.

Oui, Madame.

ZÉLIE.

Allez donc, allez donc, je vous prie.

ROSETTE, stupéfaite.

Oui, Madame; oui, Madame.

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE IV.

ZÉLIE.

Il n'aime plus Zélie.
Ne pas venir ! ne pas m'attendre un seul moment !
Quand je suis loin de lui, dormir paisiblement !
D'aimables séducteurs, empressés à me plaire,
Me laisser assiégée une nuit tout entière !
Ils pensaient tous à moi ; je ne pensais qu'à lui.
Au milieu des plaisirs, je traînais mon ennui.
Libre de tout soupçon, heureux de sa manie,
Dans sa docte retraite, il oubliait Zélie....
Non, je ne puis souffrir que, né pour le bonheur,
En cultivant l'esprit, il néglige le cœur.
Il se rit des jaloux ; il verra qu'on peut l'être.
Il m'ose défier, je me ferai connaître....
Oui, Wilson, je suivrai votre avis dès ce soir.
Ma sœur va me servir ; en elle est mon espoir.
Elle arrive aujourd'hui ; tout semble me promettre
Le succès du projet que m'inspire sa lettre.
Pour mieux nous concerter, relisons promptement.
Personne ne me voit, profitons du moment.

(Lisant haut la lettre.)

« Enfin j'ai réalisé notre succession maternelle, je suis » libre ; je quitte Toulouse, et j'accours me fixer près » de toi. Obligée de voyager seule, j'ai pris le parti de » me déguiser ; tu sais que l'habit d'homme ne me va » point mal. »

Il lui sied à ravir. L'élégante tournure,

La jambe faite au tour, la plus belle figure ;
La taille la mieux prise et l'air le plus charmant,
Elle a tout pour jouer le rôle d'un amant.
» Je débarquerai chez l'ami Wilson, où je t'attendrai pour
» convenir de nos faits.
Oh ! tout est convenu. Wilson saura l'instruire.
Il doit lui-même ici sur-le-champ le conduire.
» Je serai chez lui le 10 du courant, à neuf heures du
» matin.

« Ta sœur et ton amie, SÉRAPHINE. »

(Avec joie.)

C'est aujourd'hui, ma sœur, il est neuf heures, vient.
J'entends Rosette.... Paix.... Ne lui découvrons rien.

SCÈNE V.

ZÉLIE, ROSETTE.

ROSETTE, sortant du cabinet.

QUELLE étrange manie !

ZÉLIE.

Eh bien ? que fait ton maître ?
Suspend-il ses travaux enfin ? Va-t-il paraître ?

ROSETTE.

Non, certes.

ZÉLIE.

Je l'attends : il ne le sait donc pas ?

ROSETTE.

J'avais beau le lui dire, il marmottait tout bas

Des mots vides pour moi de sens et de pensée.
Les bras croisés, l'œil fixe, et la tête enfoncée,
Immobile tantôt, et tantôt agité,
Du dieu de la folie il semblait tourmenté.
En vain je répétais d'une voix suppliante :
« Madame est arrivée : elle s'impatiente :
» Madame vous attend. » Pas un mot de sa part.
Je crie à son oreille.... Il me lance un regard !
« Toujours me déranger ! c'en est trop ; qu'on me laisse.
» Sans toi je le tenais : va joindre ta maîtresse. »
Je voulais répliquer : « Comment, tu restes là ? »
Il se lève à ces mots, me chasse.... et me voilà.

ZÉLIE.

Sa folie est au comble : il est tems qu'on l'arrête.

ROSETTE.

Si vous n'y prenez garde, il en perdra la tête.

ZÉLIE.

Oh ! j'y mettrai bon ordre, et je vais y songer.
(On frappe.)

ROSETTE.

On frappe.
(Elle court ouvrir.)

ZÉLIE, en elle-même.

C'est ma sœur !

ROSETTE, revenant gaiment.

C'est un jeune étranger,
Fort bien fait, de vous voir rempli d'impatience
(Regardant au fond.)
Oh ! comme il est gentil !
(Séraphine paraît en homme.)

ZÉLIE.

Fais entrer.

ROSETTE.

Il s'avance.

ZÉLIE, vivement, bas.

C'est elle!

SCÈNE VI.

ZÉLIE, SÉRAPHINE, en homme, ROSETTE.

(Séraphine va pour embrasser sa sœur : Zélie lui fait signe à cause de Rosette. Séraphine s'arrête : elle affecte beaucoup de mystère.)

ZÉLIE, à Rosette.

LAISSEZ-NOUS.

ROSETTE, sans sortir.

(Bas.)

Oui. Je ne saurai rien.

ZÉLIE.

Sortez.

ROSETTE, s'éloignant à regret.

Que je voudrais écouter l'entretien!

ZÉLIE.

Sans mon ordre au salon gardez-vous de paraître.

ROSETTE.

Oui, Madame.

(Elle s'arrête.)

ZÉLIE.

Sortez.

ROSETTE, en sortant.

Quel feu !... Mon pauvre maître.

SCÈNE VII.

ZÉLIE, SÉRAPHINE.

ZÉLIE, avec joie.

Enfin, te voilà donc : que mon cœur est content !
Je brûlais de te voir.

SÉRAPHINE, l'embrassant.

Je puis t'en dire autant.
Assez long-tems, Paris me priva de ta vue
J'y fixe mon séjour ; la chose est résolue.
Ma patrie est aux lieux par Zélie habités.

ZÉLIE.

Trêve de badinage et de civilités.
Parlons de mon projet. Songeons que le tems presse.

SÉRAPHINE.

Je suis au fait de tout. Compte sur mon adresse.
(Riant.)
Wilson m'a bien instruite... Il est fou, ton époux.
Il t'ose défier de le rendre jaloux !

ZÉLIE.

Ma sœur, peut-on plus loin pousser l'indifférence.

SÉRAPHINE, riant.

Non, certes; dès ce soir j'en veux tirer vengeance.
Après un an d'hymen, si peu songer à toi !
C'est un affront sanglant, qui rejaillit sur moi.
Mais, réponds avant tout... Sous ces dehors si lestes,

D'un amant du bon ton ai-je les airs, les gestes?
De ton époux ainsi puis-je tromper les yeux?

ZÉLIE.

Oui, ce déguisement te sied on ne peut mieux...
Il me trompe moi-même. Oui, plus je t'examine,
Plus je doute qu'ici je parle à Séraphine.
D'ailleurs, Valmont te croit à Toulouse, ma sœur.
Tu peux, sans crainte, ici, jouir de son erreur.
Il ne t'a jamais vue.

SÉRAPHINE.

Il est tems qu'il arrive;
L'assaut va commencer; l'attaque sera vive,
La victoire est à nous... Où donc est ton mari?

ZÉLIE, allant vers le cabinet.

Là, dans son cabinet.

SÉRAPHINE.

Qu'il vienne.

ZÉLIE.

Le voici!

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, VALMONT.

(Les deux sœurs restent quelque tems au-delà du cabinet. Valmont, plein de joie, est tout à son problême, qu'il tient, passe devant elle, et traverse la scène sans les voir.)

VALMONT.

Enfin, le voilà donc résolu... Quelle joie!

ZÉLIE, au fond, à Séraphine.

A ses réflexions il est si fort en proie
Qu'il passe devant nous, sans nous apercevoir.

VALMONT, relisant son problême avec délire.

Fort bien... Oui... c'est cela... Quand Wilson va le voir,
Il sera furieux.

ZÉLIE, allant à lui : Séraphine se cache derrière elle.

Monsieur !

VALMONT, les yeux toujours sur son problême.

Pardon, Zélie.
Je ne vous voyais pas... Dites-moi, je vous prie,
Qu'est devenu Wilson ?

ZÉLIE.

Il vient de s'en aller.
Du bal, il me ramène.

VALMONT.

Il part sans me parler ?
Et son problême ?... Il va revenir, je l'espère...
(Tout entier au problême.)
Quelle solution ! Comme elle est courte, claire !
Comme mon inconnu se trouve dégagé !
(Il médite.)

ZÉLIE, à Séraphine.

Il a, n'en doutons plus, le cerveau dérangé.
Pas un mot sur le bal !

SÉRAPHINE.

Sa folie est heureuse.
Je m'en réjouis fort.

ZÉLIE.

Moi, j'en suis furieuse.

SÉRAPHINE.

Attaquons, il est tems.

VALMONT, toujours à son problême.

Quelle facilité!

SÉRAPHINE, saluant Valmont de loin.

Monsieur!...

ZÉLIE.

Parle plus haut.

SÉRAPHINE.

Monsieur!

VALMONT.

Quelle clarté!

SÉRAPHINE, riant.

Il ne voit, n'entend rien... Tel, si je ne m'abuse,
Archimède, jadis, rêvait dans Syracuse,
Quand Marcellus...

ZÉLIE.

Tu ris? Ah! songe à me venger!
Approche-toi.

SÉRAPHINE, plus près, et très-haut.

Monsieur!...

VALMONT, étonné, saluant Séraphine.

(A Zélie.)

Quel est cet étranger?

ZÉLIE.

C'est un jeune savant que Toulouse a vu naître.

Je crois que vous serez charmé de le connaître.
Il est de mes parens, il est de mes amis.
Il vient de voyager; il arrive à Paris,
Exprès... pour renouer avec moi connaissance...
Sachant qu'ainsi que vous, il chérit la science,
En vous le présentant je préviens vos désirs?

VALMONT.

Monsieur chérit les arts dans l'âge des plaisirs?
Quoi! Monsieur est déjà savant dans l'art d'écrire?
Ah!... dans peu ses pareils sauront à peine lire.

ZÉLIE.

Il sait l'hébreu, le grec, et l'algèbre.

VALMONT.

Fort bien.
Monsieur est votre ami; je veux qu'il soit le mien.

SÉRAPHINE, baisant la main de Zélie à plusieurs reprises.

Votre époux permettra que je vous remercie
De votre aimable accueil.

VALMONT, attendant qu'elle ait donné tous ses baisers.

Monsieur, je vous en prie.

SÉRAPHINE, d'un air leste.

J'agis avec Madame à-peu-près sans façon.
Élevés tous les deux dans la même maison,
Nous avons contracté cette douce habitude.
N'ayez à ce sujet aucune inquiétude.
(Souriant avec Zélie.)
Ne remarquez-vous pas, dans notre air de gaîté,
Un peu d'analogie et de fraternité?
C'est un effet du sang et de la sympathie...

Si Madame, pour vous, n'eût quitté sa patrie,
Je n'eusse été jamais tenté de voyager.
J'eus beau faire ; à Zélie il me fallut songer,
En tous lieux l'amitié retraçait son image.

(Zélie sourit.)

Quelle aimable pudeur colore son visage !
Quel sourire charmant ! Quel éclat !... Ah !... divin !...
La rose que Zéphir caresse le matin
N'est pas, à mon avis, si fraîche, si vermeille.

ZÉLIE.

Monsieur est très-flatteur.

VALMONT, bas.

Je doute si je veille.

SÉRAPHINE.

Modeste et si jolie ! oh ! quelle rareté !
Ma foi, vive Paris pour former la beauté.
Sans compliment, d'honneur, je vous trouve embellie.
Vous êtes à Paris, depuis un an, Zélie !...
Oh ! oui... je m'en souviens... plein d'un dépit jaloux,
Je partis de Toulouse un quart-d'heure après vous.
A Toulouse sans vous pouvais-je encore me plaire ?
Depuis ce tems, Madame, afin de me distraire,
J'ai vu Rome et Florence, et Lisbonne et Madrid.
J'ai vu des gens de goût et des femmes d'esprit ;
Mais on courrait en vain tous les climats ensemble,
Pour rencontrer épars ce que ce lieu rassemble.

VALMONT.

Si Paris, à ses yeux, a des attraits si doux,
Monsieur peut aisément se fixer parmi nous.

SÉRAPHINE, très-vivement.

C'est bien là mon projet, vous lisez dans mon ame.
Peut-on quitter des lieux habités par Madame ?

(Les deux sœurs rient bas.)

VALMONT, à part.

Il est galant... si jeune !... il faut lui pardonner.

(Appelant.)

Rosette !

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE.

ROSETTE, accourant.

Me voilà, Monsieur.

VALMONT.

Le déjeûner.

ROSETTE.

On l'apporte.

VALMONT, à Séraphine.

Monsieur aura la complaisance
De tenir compagnie à Madame, je pense ?

SÉRAPHINE, déposant ses gands et son chapeau.

Volontiers.

ROSETTE.

Bon.

SÉRAPHINE, d'un air leste.

Wilson est-il connu de vous ?

VALMONT.

Beaucoup.

SÉRAPHINE.

Entre savans vous vous connaissez tous !

VALMONT.

Wilson est mon ami.

(Des laquais apportent la table du déjeûner.)

SÉRAPHINE.

Jadis il fut mon maître,
A Toulouse ; si j'ai quelques talens peut-être,
Je les dois à ses soins : ma joie est d'y songer...
J'ai débarqué chez lui, je comptais y loger.
J'ai vu dans sa maison tant de livres, d'antiques,
D'instrumens de chimie et de mathématiques !
J'ai craint de le gêner... Vous devrais-je aujourd'hui
Le service, Monsieur, que j'attendais de lui ?

VALMONT, à Rosette, qui l'observait.

Il s'établit chez moi !

ROSETTE.

Je n'en suis pas surprise.
Sa voiture, Monsieur, est sous votre remise.

VALMONT.

De quel ordre ?

ROSETTE.

Du sien.

ZÉLIE, bas.

A merveille, ma sœur.
Appuie.

VALMONT, à part.

Ils parlent bas !

(A Séraphine, lui montrant la table.)

Prenez place, Monsieur.

(Valmont présente la main à sa femme. Séraphine fait de même. Zélie hésite et finit par prendre celle de Séraphine. Valmont reste quelque tems debout et surpris. Séraphine assise, l'invite à s'asseoir. Il se rend ironiquement à son invitation. Séraphine offre le thé et fait les honneurs de la table. Surprise graduée de Valmont.)

SÉRAPHINE, à Zélie.

A quoi rêvez-vous là?

ZÉLIE.

Je pensais à l'asile,
Que vous me demandez; il n'est pas très-facile
D'accorder en cela nos vœux, votre désir.
Je crains bien...

VALMONT, avec ironie.

Si Monsieur m'avait fait le plaisir,
L'honneur, de me marquer, en partant de Toulouse,
Qu'il venait à Paris... exprès pour mon épouse,
Je me serais sans doute empressé d'arranger
Un bel appartement, afin de l'y loger;
(A Zélie.)
J'aurai fait disposer votre chambre ou la mienne...
Monsieur ne prévient pas.

SÉRAPHINE, à Zélie.

Oh! qu'à cela ne tienne.
D'un bel appartement je ne suis point jaloux.
Le plus simple réduit me plaira près de vous.

VALMONT, à part.

Fort bien; de ma maison, le cher parent dispose!

ZÉLIE, à Séraphine.

Ce que vous demandez, vraiment est peu de chose;
Vous ne voulez rester ici que quelques jours?

SÉRAPHINE.

Si vous le trouvez bon, j'y resterai toujours.

ROSETTE.

Toujours!... Il est naïf.

VALMONT, bas.

Oh! tu n'es pas encore
Logé chez moi.

SÉRAPHINE, à Zélie.

Parlez, puis-je espérer?

ZÉLIE.

J'ignore,
Monsieur, si mon époux, ou refuse ou consent.

SÉRAPHINE.

Votre époux, refuser! il est trop obligeant.

(A Valmont.)

Oh! vous y consentez.. Cet asile est céleste.
Ma foi, je trouve ici le bonheur et j'y reste.

VALMONT, bas.

Courage! il est chez lui.

ROSETTE, de même.

C'est tout dire, en un mot
Je vois qu'il restera; Madame est du complot.

ZÉLIE, à Séraphine.

Monsieur, faites-nous part du fruit de vos voyages.

SÉRAPHINE.

Partout où j'ai passé, j'ai consulté les sages.
J'ai mis en trois couplets le fruit de leurs leçons.

ZÉLIE.

Vous allez les chanter.

SÉRAPHINE, courant au piano.

Volontiers.

ROSETTE, le suivant.

Écoutons.

SÉRAPHINE, après avoir préludé, à Zélie.

Près de ce piano, j'éprouve dans mon ame,
Je ne sais quel plaisir... Vous en touchez Madame?

ZÉLIE.

Fort peu.

SÉRAPHINE.

De vos conseils je sens que j'ai besoin.
Vous ne m'entendrez pas, si vous restez si loin.

(Zélie quitte la table et laisse Valmont seul, qui, rêveur, ne la voit point partir, et est très-étonné de la voir au piano, assise près de Séraphine; il cache son trouble, qui commence.)

PREMIER COUPLET, à Valmont.

J'ai vu partout dans mes voyages,
Des philosophes comme vous,
Qui, pour avoir trop fait les sages,
Étaient enfin devenus fous.
Jamais leur docte inquiétude
Ne leur permit un doux loisir:
Moi, je crois qu'un siècle d'étude
Vaut moins qu'un instant de plaisir.

II, à Zélie.

C'est la divinité de Gnide,
Qui seule fait les vrais savans;
J'aime Sapho, Catulle, Ovide,
L'Amour inspira leurs accens.
Je hais Aristote, Lucrèce,
Je m'endors en ouvrant Platon.
Des philosophes de la Grèce,
Le plus sage est Anacréon.

III, à Valmont.

Pourquoi donner la préférence
A l'esprit aux depens du cœur?
Vous cherchez toujours la science,
Vous fuyez toujours le bonheur.
Je veux bien que l'homme s'eclaire,
La femme doit avoir du goût.
Le grand art est celui de plaire;
Dès l'instant qu'on plaît.... on sait tout.

(Séraphine se lève en riant, Zélie aussi.)

ZÉLIE.

Vous chantez comme un ange.

ROSETTE, bas.

Elle approuve, il enrage.

SÉRAPHINE.

La critique épouvante, et l'éloge encourage,
Quand il est juste.

ZÉLIE.

Il l'est; oui, vous avez acquis;
Ainsi que vos couplets, votre goût est exquis.

ROSETTE, observant Valmont.

Monsieur pense autrement; j'en crois sa rêverie.

(Rosette fait remporter la table, et sort de peur d'éclater de rire.)

SCÈNE X.

VALMONT, assis, ZÉLIE, SÉRAPHINE.

SÉRAPHINE.

Fier de votre suffrage; avant peu, je défie
Les plus fameux savans, et même votre époux,
Si vous me permettez de m'instruire avec vous.

ZÉLIE.

Il est certains savans que je crois estimables;
Mais, s'ils vous ressemblaient, ils seraient plus aimables.

VALMONT, se levant.

Ceci s'adresse à nous; on rit à nos dépens.

SÉRAPHINE, à Zélie.

Je demande un asile et non des complimens.

ZÉLIE.

On consulte en cela le mari, non la femme.
Monsieur n'y voudra point consentir.

VALMONT.

Moi! Madame?

ZÉLIE.

Vous-même, soyez vrai, n'êtes-vous point jaloux?

VALMONT.

Moi! jaloux?... d'un enfant!

SÉRAPHINE.

Un enfant, dites-vous?
Sachez qu'à dix-huit ans on n'est plus dans l'enfance.
Je n'ai pas attendu l'âge de la prudence,
Pour respecter les droits de la société,
De l'honneur et surtout de l'hospitalité.

VALMONT.

J'en suis si convaincu, que je souscris sans crainte
Aux désirs de Madame.

(Bas.)

Il faut user de feinte.

(Il s'éloigne et les observe.)

ZÉLIE, à demi-voix.

Il y consent!

SÉRAPHINE.

Tant mieux.

ZÉLIE.

Mais il n'est point jaloux.

SÉRAPHINE.

Il le sera.

ZÉLIE.

J'en doute.

SÉRAPHINE, après avoir jeté un coup-d'œil sur Valmont.

Il nous voit; taisons-nous.

VALMONT, en lui-même.

Oui! du mystère entre eux! un complot!

SÉRAPHINE, à Zélie.

Il se trouble.

VALMONT.

Et je le logerais !...

SÉRAPHINE.

Son embarras redouble.

VALMONT, allant pour sortir.

Je vais sur ce jeune homme interroger Wilson.
(Revenant à Séraphine.)
Monsieur, voudriez-vous me dire votre nom ?

SÉRAPHINE, après une pause.

Séraphin.

VALMONT.

Mon ami vous aurait dû conduire.

SÉRAPHINE.

Dans son laboratoire, il était à réduire
Un fluide nouveau qu'il veut décomposer.
Pour m'amener lui-même il s'allait proposer ;
Mais connu de Madame, et connaissant la ville,
J'ai dû le dispenser d'une peine inutile
Qui dérobait aux arts un travail important....
A propos : j'oubliais, Monsieur, qu'il vous attend
Pour résoudre avec vous je ne sais quel problème.

VALMONT.

Oh ! je l'ai résolu, seul, suivant mon système :
Je vais le lui montrer, je m'y suis engagé.
Vous me le rappelez.... Je vous suis obligé.
(Allant au fond.) (S'arrêtant)
Je vais bien l'étonner ! Les laisserai-je ensemble ?

ZÉLIE.

Vous sortez, Monsieur?

VALMONT.

(En lui-même.)

Oui, je le dois. Il me semble

(A Séraphine.)

Qu'il n'est pas très-prudent.... Monsieur sort-il aussi?

SÉRAPHINE.

Non : si vous permettez, je suis fort bien ici.
Agissez sans façon avec moi, je vous prie.

VALMONT, ironiquement.

Monsieur m'excusera?

SÉRAPHINE.

Je reste avec Zélie.
Puis-je vous en vouloir?... on est maître chez soi?

VALMONT.

(Brusquement, à part.)

J'obéis donc.... Il fait les honneurs de chez moi.
Wilson ne revient pas; je suis las de l'attendre.
Sortons; mais revenons soudain pour les surprendre.

(Valmont sort en affectant le calme et saluant Séraphine.)

SCÈNE XI.

ZÉLIE, SÉRAPHINE, riant aux éclats.

ZÉLIE, très-sérieusement.

Il part!.. Que penses-tu de sa sécurité?

SÉRAPHINE, riant toujours.

Elle m'amuse ; elle est plaisante, en vérité.

ZÉLIE.

Un tel sang froid m'irrite et m'offense.

SÉRAPHINE.

Folie !

ZÉLIE.

Après avoir si fort piqué sa jalousie ;
Nous voir en tête-à-tête et s'éloigner de moi !

SÉRAPHINE.

C'est charmant.... O combien de femmes, comme toi,
Voudraient qu'on les traitât !

(Elle rit.)

ZÉLIE.

Il n'aime plus.

SÉRAPHINE.

J'ignore.

ZÉLIE.

Ma sœur, pour le savoir, que puis-je faire encore ?

SÉRAPHINE.

Attends... oui... bonne idée !

ZÉLIE.

Eh bien !

SÉRAPHINE.

Pour l'alarmer ;
Toutes deux, dans ta chambre, il faut nous enfermer.

ZÉLIE.

Nous enfermer ?

SÉRAPHINE.

Oui ; viens sur-le-champ... tu recules ?
Eh quoi ? ma chère amie ! aurais-tu des scrupules ?
Craindrais-tu ton mari ?

ZÉLIE.

Je crains de l'affliger.

SÉRAPHINE.

Du défi qu'il t'a fait prétends-tu te venger ?

ZÉLIE.

Oui.

SÉRAPHINE.

C'est le seul moyen.

ZÉLIE, souriant.

Ta sagesse l'emporte.
Je me rends.

SÉRAPHINE.

Tout de bon ?

ZÉLIE.

Oui.

SÉRAPHINE, l'entraînant.

Viens... fermons la porte
A ton époux.

ZÉLIE, résistant.

Comment ? tu veux !...

SÉRAPHINE.

A ton époux
Je veux fermer la porte et le rendre jaloux.
Laisse-moi faire.

ZÉLIE.

Si...

SÉRAPHINE.

Paix !... un rien t'épouvante.
Pour mieux tromper Valmont, achetons ta suivante.
Appelle-la.

ZÉLIE, appelant.

Rosette !

(Rosette paraît. Séraphine baise exprès la main de Zélie, qui résiste.)

SCÈNE XII.

LES PRÉCÉDENS, ROSETTE, épiant.

ZÉLIE, voyant Rosette.

Elle paraît.

SÉRAPHINE, appuyant les baisers.

Tant mieux.
Que ces momens sont doux !

ROSETTE, au fond.

En croirai-je mes yeux ?

SÉRAPHINE, feignant la surprise.

On nous voit !

(Bas à Zélie.)

Place-là bien vite en sentinelle.

ZÉLIE.

Rosette ?

ROSETTE.

Me voilà.

SÉRAPHINE, à Zélie, qui hésite.

Tu trembles devant elle ?
Courage !

ZÉLIE, à Rosette.

Mon époux est-il encore ici ?

ROSETTE.

Non, il est déjà loin.
(Bas.)
Que veut dire ceci ?

ZÉLIE.

Crois-tu qu'il soit long-tems à rentrer ?

ROSETTE.

Je le pense ;
Son problême....

ZÉLIE.

Il suffit, je connais ta prudence...
Ma chambre est à Monsieur ; il y couche ce soir.
Je vais la disposer pour mieux le recevoir.

ROSETTE, se plaçant entre les deux sœurs.

Puis-je vous être utile en cela ?

ZÉLIE.

Non, ma chère !

ROSETTE, bas.

Ma chère !... on a besoin de nous ; la chose est claire.

ZÉLIE.

Il suffit de nous deux ! reste dans ce salon.
Dis que je n'y suis pas... de la discrétion !

ROSETTE, étonnée.

Oui, Madame.

SÉRAPHINE.

Entends-tu? demeure-là, Rosette.
Garde bien ta consigne, et, surtout... sois discrette.

(Elle lui donne une bourse.)

ROSETTE, plus étonnée.

Oui, Monsieur...

(A Zélie.)

Votre époux... s'il allait revenir.

ZÉLIE, embarrassée.

Mon.... époux?...

SÉRAPHINE, vivement.

Au salon il faut le retenir.
C'est surtout son époux que cet ordre regarde.

ROSETTE, après une pause, stupéfaite.

Oui, Monsieur.

ZÉLIE.

Reste-là.

SÉRAPHINE.

Sans bouger.

ROSETTE, immobile.

Je n'ai garde.

SÉRAPHINE.

Ma chère amie!... allons.

(Elles entrent dans la chambre du fond, et s'y enferment.)

SCÈNE XIII.

ROSETTE, seule, immobile et stupéfaite.

Sa chère amie !... ô dieux !
Ma surprise est extrême... ils s'enferment tous deux !...
De tout ce qu'ils ont dit, je reste stupéfaite.

(Après une pause.)

Mon poste est périlleux ; vite, fesons retraite.

(Elle va pour sortir, s'arrêtant et contemplant la bourse.)

Fuir !... et le point d'honneur ?... quelle position !
De la discrétion ! de la discrétion !

(Elle rêve.)

Zélie à son époux faire un pareil outrage !
Se peut-il ?... On a vu par fois femme volage
Recevoir en secret, cacher un favori,
Mais on n'a jamais vu consigner... un mari...
Non, je n'en reviens pas ; que résoudre ? que faire ?
Monsieur va rentrer... ah !... je crains que sa colère
N'éclate contre moi. Je l'entends !... le voilà !...

(On entend du bruit.)

Comme il est agité !... Quoi ! j'ose rester-là ?

(Rosette se met à l'écart.)

SCÈNE XIV.

VALMONT, ROSETTE.

VALMONT, parcourant le théâtre

Ou vais-je !

ROSETTE.

Il ne voit rien... Monsieur ?

VALMONT.

Qu'on se retire.

ROSETTE.

Monsieur !

VALMONT.

Retire-toi.

ROSETTE, à part.

Je n'ose lui rien dire.

(Haut.)

Pardon, Monsieur !

VALMONT.

Va-t'en.

ROSETTE.

J'ai l'ordre de rester

En ces lieux.

VALMONT.

Laisse-moi.

ROSETTE.

Je ne puis vous quitter.

(La bourse dans la main.)

L'honneur me le défend.

VALMONT.

Ton maître te l'ordonne.

(Avec colère.)

Enfin, sortiras-tu ?

ROSETTE.

Que Monsieur me pardonne.
Sans doute il m'est affreux de lui désobéir.

VALMONT, hors de lui.

Quoi ? je veux être seul et ne puis l'obtenir ?

ROSETTE, allant se placer au fond devant la porte.

Feignons de lui céder, mais gardons ma consigne.

VALMONT, se croyant seul.

Ce que m'a dit Wilson et m'irrite et m'indigne :
Zélie et Séraphin s'aimèrent en naissant !
Leur tendresse est extrême et va toujours croissant !
A Toulouse on citait une union si belle !
Du plus constant amour ils étaient le modèle !

ROSETTE, au fond.

Qu'entends-je ?

VALMONT.

Ah ! Séraphin est un rival aimé.
Wilson pour mon honneur justement alarmé,
N'a pas voulu chez moi lui-même le conduire.
Quand j'ai couru le voir, il venait m'en instruire.

ROSETTE.

O maudite consigne !

VALMONT.

O transports inconnus !

Je ne sais où j'en suis ; je ne me connais plus...
(Appelant.)
Rosette.

ROSETTE, au fond.

Ah !

VALMONT, avec fureur, appelant encore.

Séraphin ! Rosette !

ROSETTE, n'osant s'approcher.

Il m'épouvante.

Monsieur !

VALMONT.

Approche-toi.

ROSETTE, bas.

Je suis toute tremblante !

VALMONT.

Que fait Madame ?
(Silence.)
Eh bien ?

ROSETTE.

Qui ?... Madame ?...

VALMONT.

Oui : réponds.

Où donc est-elle ?

ROSETTE.

Elle est ?... là... dans sa chambre.

VALMONT.

Entrons.

ROSETTE, voulant l'arrêter.

Monsieur !...

VALMONT, avec feu.

Et Séraphin ?

ROSETTE.

Séraphin ?...

VALMONT.

Quel mystère !

(Avec fureur.)

Répondras-tu ?

ROSETTE.

Monsieur, je crains votre colère.

VALMONT, se contraignant à peine.

Je n'en ai pas ; tu vois que mes sens sont calmés...
Séraphin ?

ROSETTE.

Ils sont là tous les deux.

VALMONT, hors de lui.

Enfermés !...

Il faut en convenir ; tant d'audace m'étonne.
Ah ! c'en est trop ; entrons !

ROSETTE, se jetant devant lui.

Ils n'y sont pour personne.

VALMONT.

Ils y seront pour moi, j'espère.

ROSETTE.

Non, Monsieur.

VALMONT, repoussant Rosette.

Qu'est-ce à dire ? va-t'en... redoute ma fureur.

SCÈNE XV.

LES PRÉCÉDENS, ZÉLIE, SÉRAPHINE.

(Valmont court à la chambre, elle s'ouvre, on voit paraître Séraphine et Zélie.)

VALMONT.

Les voilà !

ZÉLIE, feignant l'effroi.

Mon époux !... O ciel ! je suis perdue.

(A Séraphine.)

Éloignez-vous.

SÉRAPHINE, riant de tout son cœur.

Moi, fuir ?... moi, redouter sa vue ?

VALMONT.

Quelle audace ! il m'insulte encor par sa gaîté !

ROSETTE.

Non : je ne reviens pas de sa témérité.

(A Séraphine.)

Éloignez-vous.

SÉRAPHINE, riant toujours.

Pourquoi ?

VALMONT, bas.

Que son rire m'outrage !

ROSETTE, à Séraphine.

Il va vous provoquer.

SÉRAPHINE, riant aux éclats.

Tant mieux. J'ai du courage.

ROSETTE.

O le petit démon !

ZÉLIE, retenant Valmont, qui veut aller à Séraphine.

Monsieur, y pensez-vous ?

VALMONT.

Laissez-moi.

SÉRAPHINE, bas, à Zélie.

T'ai-je dit qu'il deviendrait jaloux ?

VALMONT.

Sortez, Monsieur.

SÉRAPHINE.

Qui, moi ? m'éloigner de Zélie !
Malgré vous je ne veux la quitter de ma vie.

VALMONT, à Séraphine.

Vous oseriez ici demeurer malgré moi ?

SÉRAPHINE, riant.

Oui : c'est un parti pris.

ROSETTE, à part.

Il me glace d'effroi.

VALMONT, à Zélie.

Vous le recevrez ?

ZÉLIE.

Oui, mon ami, sans mystère.

VALMONT, furieux.

Sortez.

SÉRAPHINE.

Je reviendrai malgré votre colère.

VALMONT.

Sortez, Monsieur, sortez, vous dis-je.

ZÉLIE, à Valmont.

Apaisez-vous.

ROSETTE, entraînant Séraphine.

Venez, venez.

SÉRAPHINE, riant aux éclats.

Il est jaloux! il est jaloux!

(Elle sort avec Rosette. Valmont tombe sur un siége.)

SCÈNE XVI.

VALMONT, ZÉLIE.

ZÉLIE, renfermant sa joie et contemplant Valmont.

Je triomphe! Enfin, grâce à ma fausse inconstance,
Mon doute se dissipe et mon bonheur commence.
Il souffre. Il en est tems, disons la vérité.
Ah! je me repens bien de l'avoir tourmenté.

(Allant à lui.)

Je n'ose l'aborder... Je crains qu'il ne s'emporte.
Ma sœur, nous avons fait une épreuve trop forte.

(Auprès de lui.)

Monsieur Valmont.

VALMONT, se levant.

Adieu.

ZÉLIE.

Qui? vous? vous, me quitter!
Me fuir!

VALMONT.

Oui, je le dois.

ZÉLIE.

Vous devez... m'écouter.
Peut vous rendre la paix, un seul mot de Zélie
Suffit...

VALMONT.

La paix?... c'est vous qui me l'avez ravie

ZÉLIE, avec calme.

Pouvais-je présumer qu'un sage tel que vous,
Qui m'osa défier de le rendre jaloux,
D'un si jeune parent prendrait un tel ombrage?

VALMONT, avec feu.

Pouvais-je de sang-froid contempler mon outrage?
Lorsque dans votre chambre il s'enferme avec vous;
Lorsqu'il vous voit ici consigner votre époux;
Lorsqu'il ose à mes yeux rire de mon supplice;
Lorsque vous l'excitez vous-même avec malice;
Lorsque dans ma maison prompte à le recevoir,
Malgré moi, vous souffrez qu'il revienne vous voir?
De tant d'affronts cruels et de tant d'impudence,
Puis-je être spectateur et garder le silence?

ZÉLIE.

Mes principes connus doivent vous rassurer.
Quelle crainte un enfant peut-il vous inspirer?

VALMONT.

Un enfant! Ah! tremblez s'il ose reparaître!

ZÉLIE.

Il serait bien reçu s'il se fesait connaître.

VALMONT.

Vous oserez le voir?

ZÉLIE.

Si, dès qu'il va venir,
Vous-même vous alliez le voir avec plaisir?

VALMONT.

Avec plaisir? qui? moi?

ZÉLIE.

Vous, vous-même, vous dis-je!

VALMONT.

Ne l'attendez jamais, Madame, un tel prodige...

ZÉLIE.

Est possible... Oui, Valmont, vous vous apaiserez.
Je connais votre cœur; oui, vous l'embrasserez.

VALMONT, bas, avec fureur.

Embrasser mon rival!

ZÉLIE, bas, avec joie.

Heureuse frénésie!
Oh! combien je jouis de voir sa jalousie!
(A Valmont.)
Vous ne répondez pas? Vous vous troublez, Valmont.

VALMONT, à Zélie.

Moi! je l'embrasserais après un tel affront!

ZÉLIE.

Ah ! de quelle fureur votre ame est animée ?
Qu'avez-vous donc ?

VALMONT, hors de lui.

Je suis jaloux !

ZÉLIE, avec l'excès de la joie, à part.

Je suis aimée !
Je succombe à l'excès de ma félicité.

VALMONT.

Je succombe aux fureurs dont je suis agité.

ZÉLIE.

Mon cher Valmont !

VALMONT.

Sa joie est un nouvel outrage.
(A Zélie.)
Votre sérénité m'irrite davantage.

ZÉLIE.

Daignez m'écouter.

VALMONT.

Non :... je n'écoute plus rien.
C'en est fait ; entre nous il n'est plus de lien.
Il dut faire à jamais le charme de ma vie.
Vous m'avez éclairé par votre perfidie.
Je cède à vos désirs, Madame, et dès ce jour
La haine rompt des nœuds qu'avait formés l'amour.

ZÉLIE.

Vous ne m'aimez plus !

VALMONT.

Non.

ZÉLIE, avec étonnement.

Eh bien! moi, je vous aime
Plus que jamais.

VALMONT.

Vous!

ZÉLIE, avec joie.

Moi.

VALMONT.

Ma surprise est extrême.
Vous ne rougissez pas!

ZÉLIE.

Quel est donc mon forfait?

VALMONT.

Vous me le demandez! Wilson m'a mis au fait.
Je connais Séraphin... La ruse est inutile.

ZÉLIE.

En ce cas vous allez lui donner un asile
Vous allez m'épargner la honte d'un refus;
Et l'engager vous-même à ne nous quitter plus.

VALMONT.

Moi!

ZÉLIE.

Si vous connaissiez l'objet qui vous invite,
A ses désirs, aux miens vous souscririez bien vite.

VALMONT.

Qui! moi!

(Séraphine reparaît derrière, en secret.)

ZÉLIE, la lui montrant.

Vous verriez qu'en toute sûreté
On peut l'admettre en tiers à ma société.

SCÈNE XVII.

VALMONT, ZÉLIE, SÉRAPHINE, en femme, ROSETTE.

VALMONT.

Ciel ! que vois-je ?

ZÉLIE.

Ma sœur.

(Valmont l'examine de tous ses yeux.)

ROSETTE, regardant de près Séraphine.

La sœur de ma maîtresse !
Séraphin !

SÉRAPHINE, riant à Valmont, lui montrant Zélie.

Frémissez ; s'il faut qu'il reparaisse...
Eh bien ! mon cher Valmont, puis-je espérer enfin
Que vous consentirez à loger Séraphin ?

VALMONT, l'embrassant, et après elle sa femme.

Ah !

(Il est au comble de la joie.)

ROSETTE, montrant Zélie et Séraphine.

Chacune à son rôle a mis tant de finesse,
Que j'ai moi-même été dupe de leur adresse.

SÉRAPHINE, à Valmont.

Vous voilà très-heureux ; pour l'être désormais
Persuadez-vous bien et n'oubliez jamais
Qu'une femme jolie est aux arts préférable.

(Au public.)

C'est peu d'être savant ; le tout est d'être aimable.

FIN DU JALOUX MALGRÉ LUI.

TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

NOTE sur M. Bert. 3

L'ESPRIT DE PARTI, comédie en trois actes, par MM. Bert et Leroy. 5

NOTICE sur M. Creuzé-de-Lesser. 113

LE SECRET DU MÉNAGE, comédie en trois actes, par M. Creuzé-de-Lesser. 123

NOTE sur M. Delaville. 189

LE FOLLICULAIRE, comédie en cinq actes, par M. Delaville. 191

LE JALOUX MALGRÉ LUI, comédie en un acte, par M. Delrieu. 335

FIN DE LA TABLE.

SUITE
DU RÉPERTOIRE

DU

THÉATRE FRANÇAIS.

25.

SENLIS,

IMPRIMERIE DE TREMBLAY.

SUITE
DU RÉPERTOIRE
DU
A
THÉATRE FRANÇAIS,

AVEC UN CHOIX DES PIÈCES DE PLUSIEURS AUTRES THÉATRES, ARRANGÉES ET MISES EN ORDRE

PAR M. LEPEINTRE;

ET PRÉCÉDÉES DE NOTICES SUR LES AUTEURS; LE TOUT TERMINÉ PAR UNE TABLE GÉNÉRALE.

COMÉDIES EN VERS. — TOME VIII.

A PARIS,
CHEZ Mme VEUVE DABO,
A LA LIBRAIRIE STÉRÉOTYPE, RUE HAUTEFEUILLE, N° 16.
1823.

LA

JEUNE VEUVE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. DELRIEU,

Représentée, pour la première fois, au Théâtre-Favart, par les acteurs de l'Odéon, le 21 mai 1818.

PERSONNAGES.

LE MARQUIS D'ERVILLE, colonel.
LA BARONNE LAURE DE BEAUFORT, jeune veuve.
LA COMTESSE SOPHIE D'ESTIVAL, amie de Laure.
FRONTIN, valet du marquis.
LISE, suivante de la veuve.

La scène est à Auteuil, chez la veuve.

LA

JEUNE VEUVE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon richement meublé ; au fond trois portes donnant sur le parc ; celle du milieu reste toujours ouverte. A droite des acteurs l'appartement de Laure, une bibliothèque, un bureau chargé de livres ; à gauche l'appartement de Sophie.

SCÈNE PREMIÈRE.

(Demi-jour.)

LISÉ, chantant dans le parc. On ne la voit pas.

Air *de la Belle Arsène.*

« Non, non, non, j'ai trop de fierté
» Pour me soumettre à l'esclavage.
» Dans les liens du mariage,
» Mon cœur ne peut être arrêté. »

(Entrant par la porte du milieu au fond.)

Chut !

(Elle tient plusieurs billets à la main, va vers la porte de Laure, et prêtant l'oreille :)

Madame repose. Attendons son réveil.

Dois-je pour ces billets suspendre son sommeil?
Des billets doux! pour elle! A quoi bon les écrire?
Elle ne prendra point la peine de les lire.

(Elle pose les billets sur le bureau.)

Si jeune encor, fermer sa porte au monde entier!
Ne rien aimer! bannir jusqu'à son jardinier,
Parce qu'il s'avisait de me trouver aimable!
Le jardinier nouveau n'est pas plus raisonnable :
Il est vieux; il arrive; et je l'ai vu déjà

(Regardant au fond.)

M'épier, m'observer, me suivre.... Le voilà!

SCÈNE II.

LISE, FRONTIN, entrant mystérieusement.

FRONTIN en vieux jardinier.

(Appelant à demi-voix.)

Lise! Lise!

LISE, étonnée.

(Frontin va vers elle.)

Il me nomme! O ciel! Frontin!

FRONTIN.

Silence!

Tremble de me trahir, Lise! point d'imprudence!
Ne vois en moi que Blaise attendu dans ce jour.
Je suis en jardinier transformé par l'amour.

LISE.

Dans le temple sacré de la philosophie

Oses-tu prononcer le nom d'amour, impie?

FRONTIN, riant.

Ce nom te déplaît?

LISE.

Oui; tu n'es plus rien pour moi.
Jamais je n'aimerai; Madame en fait la loi.
Au serment que j'ai fait je resterai fidèle.

FRONTIN.

Quel serment?

LISE.

D'être froide, insensible comme elle.

FRONTIN.

Insensible! toi, Lise!

LISE.

Oui, c'est un parti pris.
Tout mortel amoureux mérite nos mépris.
Va!... ton déguisement n'est qu'une perfidie!

FRONTIN.

Tu plaisantes?

LISE.

Jamais. Sors! je te congédie.

FRONTIN.

Je reste.

LISE.

Malgré moi demeurer en ces lieux!
Infidèle! oses-tu reparaître à mes yeux?

FRONTIN.

Oublions tous nos torts ; Lise, point de rancune.

LISE.

Pourquoi viens-tu ?

FRONTIN, après avoir regardé autour de lui.

Je viens assurer ta fortune.

LISE.

Ma fortune ?... Ah ! coquin, tu ments toujours.

FRONTIN.

Jamais.
Je tiendrai dès ce jour tout ce que je promets.

LISE, très-vivement.

Cher Frontin !... profitons du moment qu'on nous laisse.
Explique-toi.

FRONTIN.

Parlons d'abord de ta maîtresse.
Nul mortel n'a trouvé le chemin de son cœur ?
Et l'amour et l'hymen lui feront toujours peur ?

LISE.

Toujours.

FRONTIN.

A vingt ans veuve, elle se sacrifie ?

LISE.

Oui, Frontin, tout entière à la philosophie,
Renonçant au bonheur de plaire, de charmer,
Si jeune, elle a juré de ne jamais aimer.

FRONTIN.

Qu'en dit son amie ?

LISE.

Elle ?

FRONTIN.

Oui, vive, espiègle, aimable,
Sophie a dû blâmer ce vœu déraisonnable ?

LISE.

Au contraire, elle approuve : elle a quitté Belcour ;
Elle imite la veuve et renonce à l'amour.
Comme elles j'ai juré....

FRONTIN.

Trève de badinage.

LISE.

Respecte nos sermens.

FRONTIN, riant.

Es-tu folle ?

LISE.

Courage,
Loin de me plaindre, ingrat, tu ris de mes douleurs !
Je suis au désespoir !

FRONTIN.

Conte-moi tes malheurs.

LISE.

Écoute.... Avant l'hymen, dans ce champêtre asile,
Près de nous, chaque jour, des galans de la ville

Je voyais accourir les folâtres essaims.
Chaque jour, Dieu merci! l'or pleuvait dans mes mains.
Parmi nos soupirans était un militaire,
Vieux, bourru, mais baron et grand ami du père,
Qui lui-même à sa fille osa le proposer.
Elle eut beau s'en défendre, il fallut l'épouser.
Il avait quarante ans au moins plus que sa femme!
Dès-lors mille amoureux assiégèrent Madame.
Le mari redoutant les propos séducteurs,
Fit refuser sa porte à nos adorateurs.
Combien je m'ennuyai!... Ce fatal hyménée,
Heureusement pour moi ne dura qu'une année.
Le vieux baron mourut; et Laure, sans enfans,
Belle comme l'Amour, resta veuve à vingt ans!

FRONTIN.

Je conçois pour l'hymen sa juste antipathie.
Sa chaîne était si lourde et si mal assortie!
Un père unir de force, et par un joug de fer,
La fraîcheur du printems aux glaces de l'hiver!

(Il rit.)

LISE, vivement.

Écoute donc!... Après un si dur esclavage,
Laure goûtait enfin les charmes du veuvage,
Moi, j'espérais tout bas voir, au gré de mes vœux,
Revoler vers Auteuil notre essaim d'amoureux.
Ils accourent en foule assiéger notre asile.
La veuve se défend; l'assaut est inutile.
Melcour, Linval, Germeuil, vaincus par ses mépris,
Reprennent brusquement le chemin de Paris.
Juge, mon cher Frontin, juge de ma tristesse;

Sans m'adresser un mot, ils quittent ma maîtresse,
Ils partent sans retour !... Ah ! depuis ce moment,
Le dépit fait ma peine, et l'ennui mon tourment ;
Le présent me déplaît ; l'avenir me désole.
Laure pas un galant ! Lise pas une obole !...
Si je maudis mon sort, n'ai-je pas bien raison ?
Laure bénit le sien ; elle aime sa prison ;
Le monde lui fait peur ; le moindre nœud la gêne ;
Et le nom de mari lui donne la migraine !

(Elle témoigne un dépit marqué.)

FRONTIN.

Quoi ! les amans sont tous chassés ?

LISE.

Tous !... quel ennui !

FRONTIN.

Elle reçoit mon maître ?

LISE.

Il n'est point amant, lui.

FRONTIN.

Tu le crois ?

LISE.

J'en suis sûre. Oui, le marquis d'Erville,
Avec tout son esprit, n'est qu'un homme inutile.
A trente ans philosophe, il est docte en effet.
Sa bouche est éloquente et son cœur est muet :
Je ne sais qui des deux est le plus incurable
De Laure ou du marquis.

FRONTIN, riant.

Le trait est admirable?

LISE.

Encor?

FRONTIN.

Écoute donc; tu riras comme moi.

(Après avoir regardé encore autour de lui.)

Apprends que ta fortune enfin dépend de toi!
Apprends que dans Auteuil les plaisirs vont renaître!
Un amant qui se cache aujourd'hui va paraître.
Lise! il faut que la veuve, avant la fin du jour,
Prise dans les filets que lui tendra l'Amour,
Dépose son orgueil et devienne sensible.
C'est un point résolu.

LISE.

C'est la chose impossible!

FRONTIN.

Du tout.

LISE.

Elle est au moins difficile à l'excès.

FRONTIN.

Seconde mes efforts, je réponds du succès.

LISE.

Du succès? Laure aimer? Ce miracle....

FRONTIN, avec audace.

Est facile.
Un miracle est un jeu pour Frontin, pour d'Erville.

LISE, stupéfaite.

D'Erville ?... il est avare...

FRONTIN, lui donnant une bourse.

Il te fait ce présent.

LISE, contemplant la bourse.

Bon !

FRONTIN.

Ne l'afflige point, Lise, en le refusant.

LISE.

Un philosophe aimer ?... Frontin ! est-ce possible !

(Le jour.)

SCÈNE III.

LE MARQUIS, LISE, FRONTIN.

LE MARQUIS, présentant à Lise une seconde bourse.

(A la droite de Lise.)

Voila de mon amour le garant infaillible.
Prends !

(Il lui donne sa bourse.)

FRONTIN, à la gauche de Lise.

De même.)

Prends !

LISE.

(Le Marquis et Frontin rient.)

Vous me perdez !... Soit : je suis du complot.

(Lise rit avec le Marquis et Frontin.)

(Se reprenant tout-à-coup et regardant la porte de Laure.)
(Au Marquis.)
Mais gardez le secret !... Si vous dites un mot,
De ces lieux, à l'instant, je vous vois disparaître.

LE MARQUIS, gaîment.

Lise ! rassure-toi. Laure ne doit connaître
L'amour vrai dans mon cœur par ses yeux allumé,
Que lorsque je serai bien sûr d'en être aimé.

LISE.

Oh ! si vous ne parlez qu'après cette assurance,
Monsieur, vous risquez fort de garder le silence.

FRONTIN.

Si tu combats pour nous le triomphe est certain,
Ta veuve est à mon maître.

LE MARQUIS.

Et Lise est à Frontin.

LISE.

Oui ?... Que faut-il donc faire ?

LE MARQUIS.

Il faut abuser Laure.
Tu connais mon amour ; il faut qu'elle l'ignore.
Lise ! si mon dessein est par toi révélé,
Ainsi que mes rivaux, je me vois exilé.
Nouveau Pétrarque, épris d'une Laure nouvelle,
Irais-je comme lui, brûlant en vain pour elle ;
Pendant vingt ans languir, et me montrer jaloux
D'être fidèle amant sans espoir d'être époux ?
Une telle constance est sans doute admirable,

Mais de tant de vertu je me sens incapable.

(Il rit.)

Dis à Laure qu'un sage aime sa liberté;
Qu'un Caton vit sans crainte auprès de la beauté;
Que jeune encor comme elle, et comme elle insensible,
Je garde au fol amour un cœur inaccessible.

LISE.

Vous étiez son amant, et je n'en ai rien su!

LE MARQUIS.

Ton erreur me servait.

LISE.

Le plan est bien conçu.

LE MARQUIS.

En deux mots...

LISE.

Chut! on vient, je cours chez ma maîtresse.

LE MARQUIS, à Lise.

Du zèle!

FRONTIN, de même.

De l'audace!

LISE, à tous deux.

Et surtout de l'adresse!

(A Frontin.)

Jardinier de commande! ah! ne t'avise pas
De m'épier encore et de suivre mes pas.
Songe bien qu'à jamais cette salle où nous sommes
Est, excepté Monsieur, fermée à tous les hommes!

(Lise pousse Frontin vers le parc, reprend les billets sur le bureau, et entre precipitamment chez sa maîtresse.)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS, SOPHIE.

SOPHIE, passant sa tête à la porte à gauche.

(Gaîment.)

Puis-je entrer ?

LE MARQUIS.

Oui, Sophie !... Ah ! que je suis heureux !
Lise est à nous !

SOPHIE.

Fort bien... Concertons-nous tous deux.
Hâtons-nous... Avant tout, que pensez-vous de Laure ?
L'aimez-vous ?

LE MARQUIS.

A l'excès !

SOPHIE, riant.

Eh bien ! j'en doute encore.
Pour vous croire, je fais des efforts superflus.

LE MARQUIS.

Faut-il par des sermens ?...

SOPHIE.

Chimère ! on n'y croit plus.

LE MARQUIS.

Je l'adore !

SOPHIE, riant.

Vraiment ?... Voilà pourquoi, d'Erville,

Je vous ai vu toujours près d'elle si tranquille,
Si réservé, si sage... et si gauche...

(Le Marquis fait un mouvement.)

Pardon!
Ce que j'ai sur le cœur, je le dis sans façon.
Laure a vingt ans au plus; vous n'en avez pas trente;
Pourquoi garder près d'elle une ame indifférente?
Quand elle vous permet de la voir chaque jour,
Pourquoi rester si froid?

LE MARQUIS.

Ah! je brûle d'amour!
Oui; d'Erville, n'osant à Laure ouvrir son ame,
Sous un dehors glacé lui cache un cœur de flamme!
De la philosophie ardent prédicateur,
Je suis de la beauté discret adorateur!

SOPHIE, riant.

Adorateur! qui? Vous! un sage!... Est-il possible?
Vous me trompiez moi-même avec votre air paisible.
Dès que Laure avec vous avait un entretien,
L'amour était un mal; l'indifférence un bien.
De ces mensonges-là que pouvez-vous attendre?

LE MARQUIS.

Je lui cache le piége où j'espère la prendre.
Sous le voile d'ami, lui dérobant le trait,
Je veux plus sûrement à son cœur...

SOPHIE.

En effet.
Fourbe aimable! je vois quelle est votre espérance.
Laure qui s'applaudit de son indifférence,

Refuserait son cœur ; il faut le lui ravir...
J'approuve votre plan ; oui, je veux vous servir.

LE MARQUIS.

Bon !

SOPHIE.

Vous triompherez.

(Elle réfléchit.)

LE MARQUIS.

Vous semblez inquiète ?

SOPHIE.

Oui... Comment la forcer d'avouer sa défaite ?

LE MARQUIS.

Vous aimez son frère ?

SOPHIE, d'un ton léger.

Oui.

LE MARQUIS.

Voulez-vous son bonheur ?

SOPHIE, vivement.

Oui !

LE MARQUIS.

Pour fixer Belcour, et corriger sa sœur,
Feignons, vous, de m'aimer, moi, d'adorer Sophie.

SOPHIE.

Eh ! mais, c'est un complot ?

LE MARQUIS.

L'amour le justifie.

SOPHIE.

L'honneur le défend.

LE MARQUIS.

Quoi ! l'honneur ?

SOPHIE.

Et l'amitié.

LE MARQUIS.

Mais...

SOPHIE, souriant.

Pourtant de Belcour je n'aurai point pitié.
Non... j'ai, depuis deux mois, souffert de son absence.
Ce ne serait, au fond, qu'une juste vengeance,
De l'entendre, croyant que je n'aime que vous,
Me traiter d'infidèle, et s'avouer jaloux.
Mais, où l'aller chercher ? Il s'amuse ! il voyage ?

(Lise sort de chez sa maîtresse.)

Puisque je perds l'espoir de fixer le volage,
Aux dépens de sa sœur, je veux me réjouir.
Son bonheur fait ma joie, et je veux en jouir !

SCÈNE V.

SOPHIE, LE MARQUIS, LISE.

LISE, à Sophie avec joie.

MADAME est du complot ?

SOPHIE, à Lise.

Oui.

(Au Marquis.)

Comptez sur mon zèle.

Ah ! je sers mon amie en conspirant contre elle !

(Lise retourne vivement à la porte de Laure, et observe en dedans.)

LE MARQUIS, à Sophie.

C'est charmant !

LISE, accourant, à Sophie et au Marquis.

La voilà ! vite ! séparez-vous !

(Sophie rentre vivement chez elle ; le Marquis s'esquive par le fond.)

SCÈNE VI.

LAURE, LISE, à l'écart.

LAURE, sortant de chez elle, les billets à la main.

Que les hommes sont faux avec leurs billets doux !
Ils ont, avant l'hymen, cent vertus en partage ;
Ils ont mille défauts, après le mariage !...
Grondeurs par caractère, insoucians par goût,
Ne s'amusant de rien, s'inquiétant de tout,
Orgueilleux à l'excès, méfians à l'extrême,
Ils sont jaloux par feinte et tyrans par système.

(Déchirant les billets.)

Voilà comme ils sont tous !

LISE, prenant le ton de Laure, et appuyant.

Surtout en ce moment.
L'homme n'a plus ni lois, ni mœurs, ni...

LAURE, l'interrompant.

Doucement !

J'excepte le Marquis. Au fracas de la ville
Il préfère la paix qui règne en cet asile.
C'est un vrai philosophe ; et je m'applaudis bien
Qu'il habite les champs, que son parc touche au mien.
Il nous voit chaque jour. Entre Laure et Sophie,
Libre, à l'amitié seule il consacre sa vie.
Hier, il a promis à mon amie, à moi,
De fuir du fol amour la tyrannique loi.
Il abhorre, il maudit le joug du mariage.
Ainsi que lui toujours je fuirai l'esclavage !

LISE, à part.

C'est ce que nous verrons.

(Laure va à son bureau, s'assied, et prend un livre.)

SCÈNE VII.

LAURE, FRONTIN, LISE.

(Frontin, toujours en jardinier, entre, et voyant Laure occupée à lire, va vers Lise et la salue, en feignant de la prendre pour la maîtresse.)

FRONTIN, baragouinant, à Lise.

MADAM' ? je...

LISE, riant, à Frontin, lui désignant Laure.

La voilà.

FRONTIN, feignant la surprise.

Ah !

(Allant à Laure, et redoublant ses saluts à la paysanne.)

Madam' !... j'ons... l'honneur...

LAURE, sans quitter son livre, à Lise, brusquement.

Quel est cet homme là?

LISE.

C'est votre jardinier nouveau.

LAURE, continuant de lire.

Bon.

FRONTIN, à Laure.

Que j' somm' aise.
D'êt' l' sarviteur d' Madam' !

LAURE.

Oui?... tu te nommes?

FRONTIN.

Blaise.

LAURE.

Ton âge?

FRONTIN.

Cinquante ans.

LAURE.

Bien!... Ton pays?

FRONTIN.

Passy.

LAURE.

Blaise, tu me conviens. Je te reçois.

FRONTIN, la saluant encore.

Marci.

LISE.

Te voilà bien heureux !

FRONTIN, à Lise.

Moi, j' somm' ravi dans l'ame !
Oh ! queu bonheur d' servir un' si brav' et bonn' dame !

LAURE, à Frontin.

Comment sais-tu ?...

FRONTIN, embarrassé.

Comment ?...

(Apres avoir réfléchi un instant.)

A Boulogne... à Saint-Cloud,
On parl' tant d' vos bienfaits !... on vous aime partout ! ..

(Laure reprend sa lecture, et ne fait plus attention à Frontin.)

LISE, avec malice, à Frontin.

On parle de Madame ?

FRONTIN, à Lise.

Une lieue à la ronde !
Tatigué ! son veuvage est un deuil pour tout l' monde !

LISE, à Laure, qui lit, et ne fait pas attention à Blaise.

Il est plaisant ; souffrez qu'on le fasse jaser.

(A Frontin.)

Que dit-on de nous?

FRONTIN, à Lise.

D' vous?... j' n'osons...

LISE.

Tu peux oser.

FRONTIN.

Mais...

LISE.

Parle.

FRONTIN.

Morgué! soit... On dit qu' vous êt' fâchée
D' voir les amours bannis, la gaîté dénichée.
On dit qu' vous êt' coquett'...

LISE, l'interrompant.

Qui? moi?

(Elle le pince.)

FRONTIN.

J' sommé historien.
Morgué! J' rapportons l'fait; et, vrai, j' n'y changeons rien.

LISE, d'un son piqué.

Que dit on de Madame?

(Pendant ce couplet, Lise feint de lire, mais écoute Frontin.)

FRONTIN, feignant l'embarras, à Lise.

Ouais?... « Madame est jolie;
» Mais all' a trop d' penchant pour la mélancolie.
» Madam' a d' très-biaux yeux; mais un peu plus d' gaîté
» Ajouterait zencor zun charme à leu' beauté.
» Madam', en fait d' moral', entend tout à merveille;
» Mais, en fait d'amourett', all' n'a jamais d'oreille.
» Madam' a ben d' l'esprit, d' la sagess' et du goût;

» Mais c'tilà qui la voit, l'adm'r'... et pis v'là tout. »

(Il rit niaisement.)

LISE, à part.

Le maraud!

(Elle rit.)

LAURE, fermant son livre et se levant.

(À Frontin.)

Il suffit... Cet asile où nous sommes,
Blaise, depuis un an est interdit aux hommes.
Toi-même garde-toi d'y pénétrer jamais.
Tu t'en souviendras bien?

FRONTIN.

Oui, morgué! j' vous l' promets
J'ons d' la mémoir'.

(Il regarde Lise, qui rit avec lui sous cape.)

LAURE, rouvrant son livre.

C'est bien; va faire ton ouvrage.

FRONTIN, avec saluts gauches.

En travaillant pour vous j'aurons ben du courage.

(Il sort en riant à part avec Lise.)

SCÈNE VIII.

LAURE, LISE.

LISE, à part, riant.

Le fourbe est installé ; bon !

LAURE.

Ce livre est parfait.

(Lisant haut.)

« Traité du vrai bonheur. »

LISE, à part.

Ce traité me déplaît.

(Sophie entre.)

LAURE, lisant haut.

« L'Amour est un tyran. » O morale sublime !

LISE, à part.

Erreur !

LAURE, lisant haut.

« Pour la frapper, il pare sa victime. »
O vérité !

LISE, à part.

Mensonge !

LAURE.

Admirable écrivain !

LISE, à part.

Insigne radoteur !

LAURE.

Philosophe divin !

LISE, à part.

Le sot !

(Sophie s'approche de Lise et a avec elle un jeu muet.)

SCÈNE IX.

SOPHIE, LAURE, LISE.

LAURE, fermant le livre.

Je vivrai libre à jamais... je le jure !

(Elle rêve.)

SOPHIE, bas à Lise.

Elle tiendra parole ?

LISE, bas à Sophie.

Elle sera parjure.

Aidez-moi.

SOPHIE, de même.

J'y consens.

LAURE, en elle-même.

Au Marquis, aujourd'hui,
Je veux montrer ce livre, et le lire avec lui.
Ainsi que moi, soumis aux lois de la sagesse,
D'Erville de l'amour hait la trompeuse ivresse.

(Sophie rit avec Lise à part.)

Aimable sans dessein, il plaît par sa gaîté.
En lui j'aime surtout l'insensibilité.

(Lise rit.)

SOPHIE, reprenant son sérieux et s'approchant de Laure.

C'est le mot.

LAURE, voyant Sophie.

Te voilà !

(A Lise.)

Vous riez?

LISE, sérieusement.

Moi, Madame ?

(Feignant le courroux.)

J'enrage !... on vous abuse ! oui, vrai : j'ai lu dans l'ame
De monsieur le Marquis !

LAURE, froidement.

Eh bien ! qu'avez-vous lu ?

LISE, appuyant.

Qu'il est un fourbe !

LAURE.

Lui !

SOPHIE.

Lise ! que nous dis-tu ?

LISE, à Sophie.

Je voudrais m'expliquer ; je n'ose.

SOPHIE.

Quel mystère !

Achève !

LAURE.

Parlez donc !

LISE, à Laure.

(A part.)

Volontiers. Il faut faire

(Se plaçant entre les deux amies.)

Un conte ! Le Marquis n'est qu'un amant discret.

LAURE, très-étonnée.

Un amant ?

LISE.

J'ai surpris son secret.

LAURE.

Son secret ?

SOPHIE, appuyant.

Son secret ?

LISE, désignant le jardin.

Oui... J'étais au fond de l'avenue.
Il entre ; le bereeau me cachait à sa vue.
Il s'avance pensif, s'arrête à chaque pas.
Je le suivais des yeux ; il ne me voyait pas.
Il vient vers moi... Craignant les yeux du misantrope,
De rameaux bien touffus soudain je m'enveloppe.
J'écoute... Il soupirait ; je regarde... Il s'en va.
Il revient ; il s'agite ; il court par-ci, par-là...
Tout-à-coup je l'entends s'écrier :

(Prenant le ton du Marquis.)

« Quel martyre !
» Quel tourment de l'aimer sans oser le lui dire !

» Quand je brûle pour elle, et veux me déclarer,
» Sentir le nom d'amour dans ma bouche expirer!
» Immoler mon bonheur à sa philosophie!

SOPHIE, à Laure.

C'est toi!

LISE, continuant son récit.

« Quelle gaîté! quel esprit! »

LAURE, à part.

C'est Sophie!

LISE.

» Quelle aimable candeur! »

SOPHIE, à Laure.

C'est toi!

LISE.

« Le jour, la nuit,
» Son image, en tous lieux, m'apparait, me poursuit.
» Elle semble répondre à ma voix qui l'appelle.
» Ah! partout je n'entends, partout je ne vois qu'elle! »

SOPHIE, vivement à Lise.

Elle!.. Est-ce Laure ou moi? Tu dois le savoir?

LISE, avec malice.

Non.

De celle qu'il préfère, il n'a point dit le nom.

SOPHIE, très-vivement.

Oh! je veux qu'il s'explique, et je vais...

(Fausse sortie.)

LAURE, froidement à Sophie.

Quoi ! ma chère !
En songeant au Marquis, vous oubliez mon frère ?

SOPHIE, souriant et revenant à Laure.

Moi, l'oublier, après tant d'infidélités ?

LAURE.

Prétexte... Il vous chérit ; c'est vous qui le quittez.
Je le vois !

SOPHIE, riant.

J'ai grand tort. Quoi ! deux grands mois d'absence
Doivent-ils m'empêcher de croire à sa constance ?
(Sérieusement.)
Dis-moi, Laure : Pourquoi le défendre aujourd'hui,
Lorsque, toi-même hier, tu parlais contre lui ?
« Cesse, cesse d'aimer un ingrat qui t'oublie.
» Il ferait, disais-tu, le tourment de ta vie. »

LAURE.

Il néglige, en effet, son amie et sa sœur ;
Mais vous l'en punissez avec trop de rigueur.
Oui, vous ne songez plus que Belcour est mon frère !
Vous lui préférez...

SOPHIE.

Qui ?

LAURE.

D'Erville.

SOPHIE, souriant.

Non, ma chère...

(D'un ton sévère.)

Je vais te le prouver. De l'une de nous deux,
En dépit des sermens, d'Erville est amoureux.
Qu'il soit l'amant secret de Laure ou de Sophie,
C'est un traître... Qu'il vienne, et qu'il se justifie!
Si sa fausse vertu nous trompe à ce point là,
Il ne peut plus rester près de nous.

LISE, regardant au fond.

Le voilà.

SCÈNE X.

LE MARQUIS, SOPHIE, LAURE, LISE.

(Le Marquis entre, salue les deux amies, puis témoigne quelque embarras en voyant Laure repondre froidement à ses salutations. Il est en grand uniforme.)

SOPHIE, à Laure.

Il a l'air criminel... Va, je vais le confondre.

(Au Marquis.)

Vous êtes accusé.

LE MARQUIS.

Moi?

SOPHIE.

Vous!... Il faut répondre.

LE MARQUIS, à Sophie.

Quel crime ai-je commis?

SOPHIE.

Vous allez le savoir.
Lorsqu'ici l'amitié daigne vous recevoir ;
Vous osez, déguisant votre amour...

LE MARQUIS, l'interrompant.

Moi, Madame ?

(Aux deux amies.)

L'amour est à jamais exilé de mon ame.
Oh ! je n'en doute plus. L'amant passionné
Est, de tous les mortels, le plus infortuné.
Heureux d'avoir pour vous l'amitié la plus tendre,
Des piéges de l'amour je saurai me défendre.

SOPHIE.

Vous, Marquis ?

LE MARQUIS.

Moi, je veux garder ma liberté.

SOPHIE.

Je sais que dans nos fers vous êtes arrêté ;
Parlez : qui de nous deux vous a rendu parjure ?

LE MARQUIS.

Ni Madame, ni vous.

SOPHIE, à Laure.

Artifice !

LISE, à la même.

Imposture !

LE MARQUIS.

Moi, malgré nos sermens, je me serais permis...

SOPHIE, feignant le dépit.

Vous n'aimez donc rien?

LE MARQUIS, à Sophie.

Rien?... Je ne l'ai pas promis...

(Aux deux amies.)

Entre deux sentimens, j'ai pris le préférable. (*)
L'un, véhément toujours, n'est pas toujours durable;
L'autre, moins enchanteur, mais plus constant, plus doux,
Plus calme, est justement ce que je sens pour vous.
L'un, souvent à sa suite, amène les orages;
L'autre est paisible et pur comme un jour sans nuages.
Enfin, au fol amour, dont le sage a pitié,
Je préfère la paix que donne l'amitié.

LAURE, à Lise.

Voilà donc vos soupçons? Que nous disiez-vous, Lise?

LISE, à Laure, sérieusement.

Il vous trompe!

SOPHIE, au Marquis, avec malice.

L'amour vainement se déguise.
Cher Marquis, si j'en crois un doux pressentiment,
Je vous verrai bientôt trahir votre serment.

LE MARQUIS.

Jamais!

(*) Le Marquis s'adresse à Laure quand il parle de l'amitié, et à Sophie quand il parle de l'amour.

LISE, à Laure.

D'un faux Caton, voilà bien le langage!

LE MARQUIS, aux deux amies.

Si j'ai vaincu l'amour, ma gloire est votre ouvrage.

SOPHIE.

L'hymen va, m'a t-on dit, vous ranger sous ses lois.
Quand vous mariez-vous?

LE MARQUIS, aux deux amies.

Quand vous ferez un choix,
Mesdames!

SOPHIE, souriant.

Notre choix au vôtre est nécessaire?...
Si nous n'en fesons pas?

LE MARQUIS.

Je prétends n'en pas faire.

(Sophie rit à part.)

LISE, sérieusement.

Ce prix-là, ma foi! vous attendrez long-tems.

LE MARQUIS.

Ce prix-là, ma foi, j'attendrai cinquante ans.

SOPHIE.

Vous?... Je ne puis souffrir une telle imposture!

LISE, appuyant.

Que vous nous contez...

LE MARQUIS, à Lise.

Est la vérité pure.

(Aux deux amies.)

Vous me consulteriez, en prenant un époux?
Moi, je ne veux tenir ma femme que de vous.
On se doit, entre amis, confiance pareille.
L'amour s'endort par fois; l'amitié toujours veille!

(D'un ton léger.)

Mais nul de nous ne songe à d'éternels liens.
Vos goûts me sont connus; vous connaissez les miens.
N'avons-nous pas juré de fuir tout esclavage?
La fière indépendance est le trésor du sage.
L'hymen est-il toujours le garant du bonheur?
L'amour le plus ardent vaut-il la paix du cœur?

LAURE.

Cher Marquis! je le vois, vous n'êtes point parjure;
Vous n'aimez pas?

LE MARQUIS.

Non, certe!

LISE, à Laure.

Il aime, j'en suis sûre!

LAURE, à Lise.

Idée!

(A Sophie.)

En vain l'amour voudrait blesser son cœur?

SOPHIE, à Laure.

C'est fait... N'en doute plus; je connais son vainqueur.

LAURE, à Sophie, avec émotion.

u le connais... Toi?

SOPHIE, à Laure, en souriant.

Moi!...

(Sérieusement, au Marquis.)

Trève de raillerie.
Vous aimez, soyez franc, est-ce Laure ou Sophie?
Expliquez-vous, parlez!

LE MARQUIS, à Sophie.

Vous voulez un aveu,
Madame, j'obéis...

(Il se place entre les deux amies.)

Qui se tait aime peu.
Aux risques du congé, je vais rompre un silence,
Qui de mes feux secrets cache la violence.

(Avec feu, aux deux amies.)

J'aime!... Non d'un amour qu'un seul regard produit,
Qu'un caprice réveille, et qu'un soupçon détruit.
Le mien, qui dans mon cœur ne peut plus se contraindre,
S'est accru des efforts que j'ai fais pour l'éteindre.
J'ai peine à définir, en voyant tant d'attraits,
Le trouble que j'éprouve, et les vœux que je fais.

(A Laure, avec feu.)

Cet asile, à mes yeux, offre tout ce que j'aime...

(Sophie le tire par son habit.)

(Se reprenant.)

Mais je vous avouerai mon embarras extrême.
Je suis l'ami de l'une, et de l'autre l'amant;

Incertain, éperdu, dans mon égarement,
Je prends (heureux d'aimer Sophie autant que Laure)
Celle que je chéris, pour celle que j'adore.
Je déteste la gêne; et je plains le travers
De l'insensé qu'amour fait gémir dans ses fers.
Mais seul, près de vous deux, admirer des merveilles,
Qui charment à la fois les yeux et les oreilles!
Ah! l'esprit le plus fort, et le cœur le plus froid
Ne sauraient triompher des assauts qu'on reçoit!
Mesdames, dans l'état où mon âme est réduite,
Je n'ai, pour me sauver, qu'un seul moyen... la fuite!

(Il salue vivement les deux amies, et s'esquive par le fond; Laure rêve profondément; Sophie et Lise, rient sous cage.)

SCÈNE XI.

SOPHIE, LAURE, LISE.

SOPHIE, à Laure qui rêve.

Il part..

(Laure reste immobile, jeu muet entre Sophie et Lise.)

Laure...

(Laure est toujours rêveuse.)

(Avec malice.)

Au jardin viens-tu te promener?

LAURE, sans la regarder.

(Froidement.)

Non.

SOPHIE.

Reste !... Près de toi, je vais le ramener...

(Bas.)

On rêve ; je la tiens !

(Sophie sort en riant sous cape, et court après le Marquis.)

SCÈNE XII.

LAURE, rêveuse; LISE.

LISE, affectant le courroux.

(A Laure qui rêve.)

Fort bien! La chose est claire.
Elle suit le Marquis... Je suis d'une colère !...
Auprès du philosophe elle est en ce moment ;
Sophie, au faux Caton, immole son amant !

(Laure fait un mouvement.)

(Avec malice.)

Madame a de l'humeur ?

LAURE.

Sortez !

LISE, à part.

Bon ! elle est prise.

(Lise suit Sophie en riant sous cape.)

SCÈNE XIII.

LAURE.

De tout ce que j'entends j'ai lieu d'être surprise.
Un sage oser ainsi nous faire des aveux !
Est-ce à Sophie, à moi, qu'il adresse ses vœux ?...
Oh ! c'est à mon amie... Oui : leur fuite m'éclaire.
Ils se cachent de moi tous deux ; plus de mystère.
Se jouer à ce point de ma tendre amitié !
Dans cette trahison Sophie est de moitié.
Elle quitte Belcour, et le Marquis l'épouse.
C'est affreux !... Qu'ai-je dit ? Serais-je donc jalouse ?...

(Réfléchissant.)

Je me rappelle encor nos entretiens charmans
Où n'entrèrent jamais les noms d'époux, d'amans.
Son cœur était sans feinte, et le mien sans alarmes.
A l'entendre, à le voir je trouvais mille charmes.
De ses soins enchantée, en secret je pensais
Que l'amitié fidèle en fesait tous les frais...
Mais il rêvait parfois... j'étais préoccupée...
Était-ce de l'amour ?... Me serais-je trompée ?...
Moi ! de l'amour ! quel mot de ma bouche est sorti ?
Quel trait inconnu, là, j'ai tout-à-coup senti ?
Tout change à mes regards ! ô lumière fatale !
Dans celle que j'aimais, verrais-je ma rivale ?
Dans mon ami verrais-je un amant adoré ?
Adoré !... je le sens à ce cœur déchiré !
J'aime ! !...

(Se reprenant tout-à-coup avec fermeté.)

Mais on l'ignore... ah ! j'aurai le courage
De taire ma défaite et de fuir l'esclavage.
Ferme dans ce projet, je saurai triompher
D'un amour que l'honneur m'ordonne d'étouffer.

(Vivement à part, voyant Sophie qui entre.)

Ma rivale !... sa vue excite ma colère.

(Elle se contraint et compose sa figure devant Sophie.)

SCÈNE XIV.

LAURE, SOPHIE.

SOPHIE, gaiment et accourant à Laure.

Ah ! Laure, te voilà. Je te cherchais, ma chère !
Grande nouvelle ! enfin Belcour est retrouvé.
L'éternel voyageur enfin est arrivé !

LAURE, froidement.

Ici ?

SOPHIE, riant.

Non ; à Paris... juge comme il nous aime !
Près de toi, près de moi, loin d'accourir lui-même,
Il envoie un jockei ! n'est-ce pas révoltant ?
Ce soir, dans son hôtel, au bal il nous attend !

LAURE, froidement.

Au bal ?

SOPHIE, à part.

Comme je mens !...

(A Laure, en affectant le dépit.)

Après ce long voyage,
Est-ce à moi de courir au-devant d'un volage,
D'un ingrat, d'un perfide?...

LAURE, l'interrompant.

Au lieu de l'accuser,
Vous devriez, je crois, le plaindre...

SOPHIE, riant.

Et l'épouser?

LAURE.

Oh! vous aimez bien mieux épouser...

SOPHIE.

Qui?

LAURE.

D'Erville!

SOPHIE, avec malice.

Oui!... voilà mon secret. Le taire est inutile.
Je vois avec plaisir que tu l'as deviné.
Oui, le sage aujourd'hui veut se voir enchaîné.
Le traître nous trompait toutes deux... il soupire!

LAURE.

Pour vous?

SOPHIE, riant.

Je n'en sais rien!... mais il va nous le dire;
Tu vas voir à l'instant ton doute dissipé.

(Avec le plus tendre intérêt.)

Si de toi, par hasard, il était occupé?
S'il venait te jurer une amour éternelle?

Dis... lui permettrais-tu de te rester fidèle ?

LAURE.

Non.

SOPHIE, souriant.

Si de tes refus je fesais mon profit ?...
Tu me pardonnerais ?... réponds, Laure !

LAURE, vivement.

Il suffit !
Cessez de m'abuser par un vain stratagème.
Vous aimez le Marquis, et le Marquis vous aime.
Je sais tout !... Pour couvrir votre infidélité,
Vous prêtez à Belcour votre légèreté.
Vous le traitez d'ingrat, Sophie !... il vous adore !
Il serait innocent, si vous l'aimiez encore !...
Un autre vous plaît !... oui !... j'ai lu dans votre cœur.
Allez, abandonnez et le frère et la sœur !
Retournez à Paris ; courez après d'Erville ;
Jouissez avec lui des plaisirs de la ville ;
Loin de moi, de l'hymen allez subir les lois !
J'applaudis à vos nœuds, j'approuve votre choix.
Je ne m'oppose pas au bonheur de Sophie.
Partez !... je tâcherai d'oublier mon amie !

(Elle va pour entrer chez elle.)

SOPHIE, la retenant.

Un mot.

LAURE.

Non !

SOPHIE, en confidence.

Le Marquis me suit.

LAURE.

Partez tous deux!
Laissez-moi !

SOPHIE.

Te quitter ? moi ! te fuir ?

LAURE, avec fermeté.

Je le veux !

SOPHIE, piquée.

Tu le veux ; soit.

(A part, en sortant.)

Allons ! il y va de ma gloire...
Par un dernier effort assurons ma victoire !

(Elle sort vivement par le jardin.)

SCÈNE XV.

LAURE, LISE, sortant de chez sa maîtresse, et voyant Sophie qui s'en va.

LISE, à Laure.

Quoi ! Madame ! elle part ?

LAURE, avec dépit.

Oui... le Marquis aussi.
Dès aujourd'hui tous deux ne seront plus ici...
Lise ! de leur aspect me voilà délivrée !...

LISE.

Je vous l'avais bien dit : Sophie est préférée.

LAURE, froidement.

Préférée ?

LISE.

Oui, c'est clair.

LAURE.

Eh ! que m'importe à moi ?

LISE, appuyant.

Elle suit le Marquis ; elle a reçu sa foi !

LAURE, brusquement.

Tant mieux ! de son bonheur me croyez-vous jalouse ?
Le Marquis l'aime ?... soit : qu'il parte ; qu'il l'épouse !
Pour vous, si vous voulez rester dans la maison,
Devant moi gardez-vous de prononcer leur nom.

LISE, à part.

Ah !

(Elle reste pétrifiée.)

LAURE, en elle-même.

Tout le monde ici me trahir !...

(Après avoir réfléchi.)

Quel mystère ?

(Vivement.)

Est-ce un jeu ?... Quel soupçon !... Il faut que je m'éclaire.

(Elle va pour sortir, et s'arrêtant.)

Par quel moyen ?... Ils sont partis !...

(Regardant au fond du jardin.)

Ciel ! je les vois !...

Avec le jardinier ?... ils conspirent tous trois !
On me cache un secret ; tâchons de le surprendre !

(Elle sort mystérieusement par la porte à gauche.)

SCÈNE XVI.

LISE.

Quoi! seule contre quatre, et si bien se défendre!
Quelle femme! Quel cœur de roc!... Maudit destin!
C'en est donc fait... je perds ma fortune et Frontin!

SCÈNE XVII.

FRONTIN, LISE.

(Frontin se glisse, et entre par la porte à droite au moment où Laure sort.)

FRONTIN, accourant, joyeux.

Eh bien! notre espoir?...

LISE, avec humeur.

Nul; oui, Laure est inflexible!

FRONTIN, riant.

Tarare! je saurai la domter?

LISE.

Impossible!
Tes efforts seront vains.

FRONTIN.

Bah!... le piège est tendu;
Le tour est excellent!

LISE.

C'est de l'esprit perdu !
A jamais on exile et Sophie et ton maître.
Madame, à ses regards, leur défend de paraître.
Elle a juré....

FRONTIN.

Chansons !... Moi, je ne crois pas plus
Aux sermens de l'amour qu'aux sermens de Bacchus ;
Tiens, ne devais-tu pas fuir toujours mon visage ;
Me haïr ? tu me vois ; tu m'aimes davantage.

(Frontin rit aux éclats.)

LISE, lui mettant la main sur la bouche.

Paix !... Si Madame...

FRONTIN, riant toujours.

Elle est au jardin.

LISE.

Au jardin ?

FRONTIN, avec dignité.

Lise, admire en silence, et reconnais Frontin.

(Désignant le jardin.)

Pour fléchir l'insensible, amant tendre, fidèle,
Le Marquis cherche en vain une ruse... Il m'appelle ;
J'accours : et mon génie imagine soudain
Ce stratagème adroit dont l'effet est certain.

LISE.

Certain ?

FRONTIN.

Oui, très-certain ; oui, d'honneur ! je le jure.

Si la veuve y résiste, elle a l'ame bien dure.

LISE.

Quel est ce stratagème étonnant ?

FRONTIN.

Le voici.
Lise, je feins, d'abord, que Belcour est ici ;
Qu'il sait que, dans ces lieux, un rival téméraire
A sa belle Sophie en secret ose plaire ;
Que, pour venger sa flamme, il veut avec éclat
Au rival préféré proposer le combat.

(Il rit.)

LISE, riant aussi.

Le combat ?

FRONTIN, avec courage.

Au Marquis, je vais venir moi-même
Présenter le cartel, devant celle qu'il aime.

(Il rit.)

LISE.

Un cartel !.... cette épreuve...

FRONTIN, riant.

Est un jeu d'un moment...
Tu trouves mon projet ?

LISE, riant aussi.

Charmant ! Frontin, charmant !

FRONTIN, riant aux éclats.

Vois le Marquis voler à ce combat... pour rire.

(Frontin se met en garde, et pousse des bottes à Lise qui recule. Ils rient tous deux, et ne voient pas Laure qui rentre par le fond.)

SCÈNE XVIII.

LAURE, FRONTIN, LISE.

LAURE, au fond, parlant à la cantonade.

Conspirez, conspirez ! je sais tout.

(En entrant, et voyant les deux valets.)

Qu'est-ce à dire?

Blaise avec Lise !

FRONTIN et LISE, riant ensemble.

Ah ! ah !... le bon tour !

LAURE, à part.

Je conçoi.

(Laure prend un air sérieux, et va vers les deux valets.)

FRONTIN, à Lise, sans voir Laure.

Pour prix de mon génie, allons embrasse-moi.

(Il embrasse Lise.)

LISE.

Finis, finis, Frontin.

LAURE, à part.

C'est Frontin !

FRONTIN, à Lise.

Je te laisse,

Ma femme ! ne dis rien surtout à ta maîtresse.

(Laure rit.)

Songes-y.

LISE.

Sois tranquille.

FRONTIN.

Adieu.

(Il va pour sortir, et voyant Laure.)

Ciel!

LISE, de même.

La voici!

(Les deux valets sont foudroyés, Laure rit à part.)

LAURE, sérieusement, et placée entre Frontin et Lise.

(A Frontin.)

Malgré mon ordre exprès, Blaise est encore ici!

FRONTIN, payant d'audace et baragouinant.

Madam'... j'étions... venu... pour... enfin... d'...

LAURE, l'interrompant brusquement.

Et vous, Lise?

LISE, épouvantée.

Ha!

LAURE, à Lise.

Vous le recevez! j'ai lieu d'être surprise...

LISE, balbutiant.

Ma...dame... j'ai... voulu... le chasser... mais... en vain...

LAURE, à Frontin.

Sortez!

FRONTIN, après avoir fait à Laure plusieurs saluts gauches.

(Avec audace, en sortant.)

Je reviendrai, le cartel à la main.

(Frontin sort vivement par le fond.)

SCÈNE XIX.

LAURE, LISE.

LAURE.

BLAISE vous connaît?

LISE, très-embarrassée.

Moi !... non... Madame...

LAURE.

Vraiment ?...
Pourquoi donc osait-il vous embrasser ?

LISE.

Comment !...

LAURE, affectant le courroux.

Je l'ai vu... vous l'aimez, il vous aime.

LISE.

Ma... dame.

LAURE.

Puis-je en douter ? D'avance, il vous nommait sa femme.

LISE, balbutiant d'effroi.

Moi !... sa... femme !... ah !... croyez ..

LAURE, brusquement

Vous osez le nier!
Allez, je chasserai vous et le jardinier !

LISE, consternée et allant au fond.

Adieu donc ma fortune.

(Elle sort par le jardin.)

SCÈNE XX.

LAURE, gaîment.

Enfin plus de mystère.
Tout est connu. C'est moi que le Marquis préfère !

(Riant.)

Cependant le perfide, innocemment cruel,
Pour attaquer mon cœur, invente un faux duel.
Mon frère, quoique absent, le cherche, le défie?
C'est plaisant ! le cartel est dicté par Sophie !...

(Sérieusement.)

Mes deux meilleurs amis, m'abuser à ce point !
A ma juste vengeance ils ne s'attendent point.
D'avance, ils ont osé rire de mes alarmes ;
Pour les punir, contre eux tournons leurs propres armes.
En feignant que mon frère est ici de retour,
Ils voulaient me jouer, jouons-les à mon tour !...

(Regardant au fond en riant.)

Je les vois.

(Elle feint de rêver, et affecte le calme le plus profond.)

SCÈNE XXI.

SOPHIE, LE MARQUIS, LAURE.

SOPHIE, au fond, en riant, au Marquis.

AVANCEZ.

LE MARQUIS.

Je n'ose... elle est de glace.

Ce calme...

SOPHIE.

Est affecté. Parlez-lui, de l'audace!

LE MARQUIS, à Sophie.

Jamais je ne mettrai de suite à mes discours.

SOPHIE.

Eh bien! déraisonnez; mais parlez-lui toujours!

(Laure rit à part.)

(Sophie entraîne le Marquis et le cloue au côté de Laure.)

LE MARQUIS, à Laure.

Permettez...

LAURE, l'interrompant, froidement.

Vous voilà!

(A Sophie de même.)

Quoi! vous aussi, Madame!

(A tous deux.)

Je vous croyais partis.

LE MARQUIS, à Sophie.

Quel trouble est dans mon ame!

SOPHIE, au Marquis.

Parlez donc... point d'amour!

LE MARQUIS, à Laure, avec intérêt et embarras.

En vous fuyant tantôt,
Je ne m'attendais point à vous revoir sitôt.
Peut-être avais-je pris le parti le plus sage...

(Sophie le tire par son habit; il continue en déraisonnant et par mots entrecoupés.)

Mais... voit-on le danger.. quand... on a... du courage?
Votre... sérénité... rend... le calme... à mon cœur.
Qui... combat... de sang froid... est sûr... d'être vainqueur.

LAURE, feignant l'effroi.

Vainqueur! De qui?... Monsieur. Vous avez vu mon frère?

SOPHIE, vivement à Laure

Qui? Belcour...

LAURE, à Sophie.

Est ici. Comme il est en colère!

(Sophie frémit; le Marquis est stupéfait.)

(A part.)

Ils m'ont menti; je mens!

(Haut, feignant la plus grande frayeur.)

En ce moment fatal,
Là, dans le bois prochain, il attend son rival.

SOPHIE, très-alarmée.

Il attend son rival? Il a fait diligence!
Je ne le croyais pas si prompt à la vengeance.

LAURE, au Marquis.

Monsieur! ainsi que moi, Belcour est outragé;

Il vous donne un cartel ; je vous donne un congé...

(Elle rit à part.)

SOPHIE.

Un cartel !

LE MARQUIS.

Un congé !

LAURE, au Marquis avec fermeté.

J'obéis à mon frère.

(Avec une frayeur feinte.)

Il veut que je le venge !... En vain je voudrais taire
L'embarras que j'éprouve et le trouble où je suis.
Afin d'en triompher je fais ce que je puis ;
Mon cœur frémit d'effroi... Mais, quand l'honneur commande,
Est-ce à vous de songer à ce que j'appréhende ?
Devez-vous d'un défi craindre le résultat,
Quand celle qui vous aime est le prix du combat ?...
Allez... Vous hésitez ?... Allez donc, je vous prie.
Ne songez qu'au bonheur de mériter Sophie.
Combattez un rival ; mais souvenez-vous bien
Que, vainqueur ou vaincu, vous ne m'êtes plus rien !

SOPHIE, à Laure.

(Fausse sortie.)

Demeure !

LE MARQUIS.

Adieu !

(Il va pour sortir.)

SOPHIE, le retenant vivement.

Restez !

(A Laure.)

Écoute-moi, ma chère!

LAURE, revenant vivement du fond.

Non. Je n'écoute plus que ma juste colère!

LE MARQUIS.

Contre qui?

LAURE, au Marquis.

Contre vous.

(A Sophie.)

Et surtout contre toi.

SOPHIE.

Contre moi? Vraiment?

LAURE, vivement et avec malice.

Oui...

(Elle rit sous cape.)

SOPHIE, l'observant.

Tu ris?... Ah! je le voi!
Tu sais notre secret?... Avoue! Allons! sois franche!

LAURE, à Sophie.

Qui? Moi!... Tu m'as trompée et je prends ma revanche.

(A tous deux.)

Oui, je dois vous punir d'un complot odieux!

(Frontin entre ici, le cartel à la main, avec Lise qui le retient au fond.)

Commençons par chasser deux fourbes de ces lieux.

(Appelant.)

Frontin?

SOPHIE, à part.

Tout est connu!

SCÈNE XXII.

SOPHIE, LAURE, LE MARQUIS, LISE, FRONTIN.

FRONTIN, effrayé, au fond, à Lise.

Frontin!

(Il serre vivement le cartel.)

LAURE, appelant.

Lise?

LISE, au fond, à Frontin.

Ahi!

FRONTIN.

Je tremble!

(Les deux valets s'avancent et vont à Laure.)

LE MARQUIS, à Sophie.

Son courroux....

SOPHIE, au Marquis.

Est charmant!

LAURE, aux deux valets.

Vous conspiriez ensemble?

LISE, à Laure.

Ah! grâce pour Frontin!

FRONTIN, de même.

Ah! pour Lise pardon!

LAURE, affectant le courroux.

Après un trait si noir !

SOPHIE, à Laure.

Il est de ma façon !
Oui : pour livrer la guerre à la philosophie,
S'ils ont tous conspiré, n'accuse que Sophie.
(Elle rit.)

LAURE.

Vous?

SOPHIE.

Oui, moi !... J'ai tout fait. Pour doubler ton bonheur,
Je ferai plus encore ; je veux être ta sœur !
(Laure laisse éclater sa joie aux yeux de Sophie.)
Ah ! je vois que ta joie à la mienne est égale !
Embrasse ton amie.

LAURE, souriant.

Embrasser ma rivale ?

SOPHIE, très-vivement.

Ta rivale ?... Marquis, eh bien ! vous l'ai-je dit ?
Vous triomphez !

LE MARQUIS, à Laure.

Qui ? moi !... Parlez... Un mot suffit !
(Désignant Sophie.)
Vous savez mon forfait... Vous voyez ma complice.
De l'amour repentant excusez l'artifice.
Si vous saviez combien ma feinte m'a coûté !
Ordonnez d'un captif dans vos fers arrêté !
(Le Marquis tombe aux pieds de Laure.)

LAURE.

D'un sage tel que vous, l'abaissement m'étonne.

Je devrais vous punir... Levez-vous ; je pardonne !...

(Le Marquis, en se levant, baise la main de Laure.

SOPHIE, avec joie.

Ah !

LISE.

Victoire !

FRONTIN.

Vivat !

LAURE, à Sophie.

C'est à toi que j'en veux !

SOPHIE, très-sérieusement.

Tu dois me détester ; oui, mon crime est affreux !
Oui, tu dois m'accabler de toute ta colère !

(Riant.)

Eh bien ! pour me punir... épouse-le, ma chère !

LAURE.

Quoi ! toujours te céder ? Soit... je sens que ce trait,
Au nœud qui nous unit, prête un nouvel attrait.
En faveur du motif, j'approuve l'artifice.
Le coupable est absous ; j'embrasse la complice.

(Laure se jette dans les bras de Sophie.)

LISE, vivement, et avec malice.

(Au public.)

Jeunes veuves ! jurez, jurez haine aux amans !
Un dieu malin vous guête, et rit de vos sermens !

FIN DE LA JEUNE VEUVE.

L'HOTEL GARNI,

OU

LA LEÇON SINGULIÈRE,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL,

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre-Français, le 23 mai 1814.

NOTE

SUR MM. DÉSAUGIERS ET GENTIL.

M. A. DÉSAUGIERS a succédé en 1815 à M. Barré dans la place de directeur du Vaudeville, qu'il a cessé d'occuper en décembre 1822. On pourrait l'appeler avec raison le premier chansonnier de France, et peut-être a-t-il surpassé, dans ce genre, tous ses devanciers. Parmi les chansonniers ses contemporains, il en est qui peuvent l'égaler, mais il n'y en a aucun qui le surpasse en esprit et en gaîté, et il est au-dessus de tous pour la fécondité. On a imprimé plusieurs volumes de ses chansons, qui, par le sel dont elles sont remplies, se font lire avec plus d'intérêt qu'on ne lit ordinairement ces sortes de productions. Les plus célèbres qu'il ait faites sont, comme l'on sait, celles qui composent sa *parodie de la Vestale*, et celles dont l'ensemble a pour titre, *le Terme d'un Règne et le Règne d'un Terme*. Il a composé plus de cent pièces de théâtre de toute espèce, dont peu sont susceptibles d'entrer dans un répertoire. Cependant nous espérons en pouvoir placer dans la collection qui

suivra celle-ci et qui en sera le complément définitif. (1)

Nous n'avons rien à dire pour le moment de M. Gentil qui est connu par de nombreux succès, également dans la chanson et dans les pièces qu'il a faites seul ou en société. On n'ignore pas qu'il a succédé à M. Picard, dans la direction de l'Odéon, et qu'il l'a quittée à la fin de 1822.

Nous pourrons avoir un jour l'occasion de parler plus au long de ce qui concerne ces deux spirituels auteurs.

---

(1) Elle aura pour titre : FIN DU RÉPERTOIRE.

PERSONNAGES.

M. SAINVILLE, colonel.

MADAME SAINVILLE, son épouse, sous le nom de madame d'Hérigny.

JENNY, fille de M. et de madame de Sainville.

BLINCOURT, amant de Jenny.

M. GAILLARD, maître d'hôtel garni.

La scène est à Paris, dans une salle commune de l'hôtel de la paix, tenu par M. Gaillard; à gauche du public, la porte de l'appartement de madame Sainville.

L'HOTEL GARNI,

COMÉDIE.

Au lever de la toile, madame Sainville est occupée à broder, et Blincour achève le portrait de Jenny.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLINCOUR, MADAME SAINVILLE, JENNY.

BLINCOUR, à Jenny.

Levez un peu les yeux... encore.... c'est cela.

MADAME SAINVILLE.

Mais, quand finira donc, mon cher, ce portrait-là ?
C'est aujourd'hui, je crois, la seizième séance.
Vous fîtes pour le mien plus grande diligence ;
Car il fut en six jours fait, retouché, fini,
Encadré, mis sous verre et porté par Jenny.

BLINCOUR.

En six jours ?

MADAME SAINVILLE.

En six jours... J'ai compté.

BLINCOUR.

C'est possible.

MADAME SAINVILLE.

De quelque vanité si j'étais susceptible,
Je croirais que mes traits ont su vous inspirer
Mieux que ceux de ma fille.

BLINCOUR.

On peut les comparer.
Mais votre complaisance et votre exactitude
Devaient de mon travail doubler la promptitude.
Quant à Mademoiselle, il n'en est pas ainsi ;
Toujours riant, chantant, sautant ou courant....

JENNY, se levant.

Oui ?
Cherchez donc un modèle à peindre plus facile,
Dès l'âge de quinze ans, raisonnable, immobile.

BLINCOUR.

Un peu de patience encore.

JENNY.

Pourquoi donc ?
Je suis trop vive...

BLINCOUR.

Allons, asseyez-vous.

JENNY.

Non, non.
Je ne veux pas, Monsieur, que vous perdiez vos peines.

BLINCOUR.

Un seul coup de pinceau...

JENNY.

Vos prières sont vaines.

Je n'abuserai plus d'un tems si précieux.

MADAME SAINVILLE, regardant le portrait.

Je le trouve parlant, mais un peu sérieux.

BLINCOUR.

Vous croyez?

MADAME SAINVILLE.

Dans les yeux elle a plus de folie.

BLINCOUR, à Jenny.

Voulez-vous rire un peu?

JENNY.

Non.

BLINCOUR.

Je vous en supplie.

MADAME SAINVILLE.

Ris donc, puisqu'il le faut.

JENNY.

Je ne suis pas en train.

MADAME SAINVILLE.

C'est un moment d'humeur, elle rira demain.

BLINCOUR.

Mais c'est si peu de chose! un seul trait dans la joue...
Elle serait charmante.

JENNY, courant se rasseoir.

Il faut, je vous l'avoue,
Que je sois bien docile.

BLINCOUR.

Un peu de mon côté...

MADAME SAINVILLE.

Il est d'une fraîcheur et d'une vérité....

BLINCOUR.

Vous trouvez ?

JENNY.

(Avec insouciance.) (Très vivement.)

Voyons donc.... Oh ! que je suis jolie !

BLINCOUR.

Il ressemble donc bien ?

JENNY.

Vous m'avez embellie.

BLINCOUR.

Du tout.

MADAME SAINVILLE.

C'est un portrait qui doit vous faire honneur.

BLINCOUR, quittant le travail.

Il est aisé de voir qu'il est d'un amateur.

MADAME SAINVILLE.

Ou plutôt d'un amant, dont le pinceau fidèle
Se plut à caresser l'image de sa belle.

BLINCOUR.

Oui, mon cœur me guida plus encor que mes yeux...
Mais il n'est pas pour moi ce portrait précieux.

JENNY, vivement.

Pour qui donc ?

MADAME SAINVILLE.

Vous l'aurez, Blincour.

BLINCOUR.

Douce assurance!

MADAME SAINVILLE.

Lorsqu'à Blois, l'an dernier, nous fîmes connaissance,
Sur le bien qu'en tous lieux de vous on me disait,
Je vous promis Jenny; je tiens à ce projet....
Mais le sort d'un époux dont le cruel silence
Redouble, hélas! pour moi l'ennui de son absence,
D'un si doux avenir empoisonne l'espoir,
Et mes intentions, vous devez le savoir,
Sont que de ma Jenny l'union se diffère,
Jusqu'au jour fortuné qui me rendra son père.

BLINCOUR.

Si pourtant par malheur la chance des combats...

MADAME SAINVILLE

Non, mon époux respire, et je n'en doute pas.

BLINCOUR.

Comment le savez-vous?

MADAME SAINVILLE.

Le ministre lui-même
A calmé, sur ce point, notre frayeur extrême;
Jugez, d'après cela, combien je m'applaudis
De m'être décidée à venir à Paris.

BLINCOUR.

Sur quoi donc motiver ce singulier silence?

MADAME SAINVILLE.

Je ne sais : d'Hérigny, porté par sa vaillance
Au rang de colonel, depuis dix ans entiers
De climats en climats promène ses lauriers.
Tant que son régiment n'a pas quitté la France,
Quelques lettres m'ont fait supporter son absence ;
Mais rien, depuis quatre ans qu'en des climats nouveaux
La guerre, en s'allumant, a conduit ses drapeaux,
Rien encor n'est venu consoler ma tendresse...
Un seul mot de sa main eût comblé mon ivresse...
L'ingrat m'a refusé ce bonheur d'un instant ;
Mais je sais qu'il existe, et mon cœur est content.

JENNY.

J'espère bien qu'un jour, si mon mari voyage,
Il aura la bonté d'écrire davantage ;
Car ce silence-là me conviendrait fort peu...

BLINCOURT, souriant.

Tout de bon ?

JENNY.

Vous riez ? mais ce n'est point un jeu.
Non, Monsieur, il faudra que je sache où vous êtes,
Où vous devez aller, et tout ce que vous faites,
Non pas de loin en loin ; mais courrier par courrier.

BLINCOUR.

En un mot, vous voulez un journal...

JENNY.

Tout entier.

BLINCOUR.

Nous n'aurons pas besoin de ce muet langage ;

Car partout où j'irai vous serez du voyage.

JENNY.

Vrai ?

BLINCOUR.

Je vous le promets.

JENNY.

J'aime encor mieux cela.
Oh ! l'aimable mari, maman, que j'aurai là !
Mais il me faut encor la promesse formelle
Que, fuyant avec soin tout sujet de querelle,
Vous vous garderez bien de jamais exposer
Des jours dont je veux seule, en tout tems, disposer.

BLINCOUR.

Si c'est votre désir, oh ! qu'à cela ne tienne ;
Mais je ne sais pourquoi. .

MADAME SAINVILLE.

Blincour, qu'il vous souvienne
De certaine dispute engagée hier soir
Dans cet hôtel.

BLINCOUR.

J'ai fait en cela mon devoir.
Un voyageur, voisin du logis que j'habite,
Avec qui j'eus le tort de me lier trop vite,
Un de ces esprits forts, comme on en voit partout,
N'approfondissant rien et prononçant sur tout,
Pour la vingtième fois, sans honte et sans scrupules,
Attaquait votre sexe, et nommant ridicules
L'estime et les égards qui par nous lui sont dus,
Proclamait ses défauts et niait ses vertus.

MADAME SAINVILLE.

Mais la proscription nous aurait-il comprises ?

BLINCOUR.

Autrement, j'aurais pu mépriser ses sottises ;
Mais l'amitié, l'amour, qu'à ce point on blessait,
M'ordonnaient de répondre, et c'est ce que j'ai fait.

MADAME SAINVILLE.

Je vous sais gré, Blincour, de cet excès de zèle ;
Mais laissez maintenant tomber cette querelle,
Promettez-le moi bien ; si vous la poursuiviez,
Vous blesseriez mon cœur plus que vous ne croyez.

JENNY, allant à Blincour.

Entendez-vous, Monsieur ?

BLINCOURT, à part.

Gardons-nous de rien dire.

JENNY.

A ces conditions vous voudrez bien souscrire...
Jamais dorénavant vous ne disputerez,
Surtout, Monsieur, jamais vous ne me quitterez.

BLINCOUR.

Jamais.... A vos côtés je veux passer ma vie.

JENNY.

Tu l'entends, maman...

BLINCOUR, regardant à sa montre, et à part.

Ciel ! dix heures... et j'oublie
Que Sainville m'attend... courons.

(Il sort précipitamment sans être vu de Jenny, qui parle à sa mère.)

JENNY.

Qu'il est gentil !

(Se retournant.)

Toujours à mes côtés. Eh bien ! où donc est-il ?
Monsieur Blincour ?

SCÈNE II.

MADAME SAINVILLE, JENNY.

MADAME SAINVILLE.

D'où vient cette brusque sortie ?

JENNY.

C'est agir librement et sans cérémonie.

MADAME SAINVILLE.

Quoi ! sans nous saluer ? sans nous dire un seul mot ?

JENNY.

Lui, qui se plaint toujours de nous quitter trop tôt !

MADAME SAINVILLE.

Il faut qu'un souvenir.... une affaire pressée....

JENNY.

Mais notre hymen doit seul occuper sa pensée,
Et sa première affaire est, je crois, celle-là.

MADAME SAINVILLE.

Allons, apaise-toi, ma fille, il reviendra.

JENNY.

Certe, il est bien heureux que je sois aussi bonne.

MADAME SAINVILLE.

Voilà, mon cher Elincour, un tête bretonne
Que vous dirigerez bien difficilement.

JENNY.

Je veux, et je le dis très-positivement,
Que de monsieur Elincour la tendresse constante
En nulle occasion pour moi ne se démente;
Dans cinquante ans, enfin, je veux trouver en lui
Toutes les qualités qu'il possède aujourd'hui.

MADAME SAINVILLE.

Je veux! oh! de ce mot, crois-moi, perds l'habitude..
L'hymen est pour la femme une école un peu rude.
Moi, je voulais aussi; mais je m'aperçus bien
Que l'art de tout avoir est de n'exiger rien.
Un époux est un maître orgueilleux de son règne,
Qui, tout en nous cédant, veut encor qu'on le craigne.
Un ordre le révolte, un désir le réduit,
Il ne faut que cacher la main qui le conduit.
Au reste, mon enfant, quelques mois de ménage
Bientôt sur tout cela t'instruiront davantage.

JENNY.

Bientôt?

MADAME SAINVILLE.

Oui, je le crois.

JENNY.

Mon père est donc bien près?

MADAME SAINVILLE.

Et même beaucoup plus que je ne l'espérais.

JENNY.

Que j'aurai de plaisir à le voir ! Mais, peut-être,
Aurons-nous tous les deux peine à nous reconnaître,
Car, lorsqu'il nous quitta, je n'avais que cinq ans.

MADAME SAINVILLE.

Vingt fois il te pressa dans ses bras caressans...
Puis à mes tendres soins confiant ta jeunesse,
Du plus prochain retour il me fit la promesse...
Il partit... j'ai fait tout pour embellir ton sort,
Tu vas avoir seize ans, et je l'attends encor...
Mais, mon enfant, j'oublie, en parlant de ton père,
Que j'ai chez le ministre une visite à faire.

JENNY.

C'est vrai.

MADAME SAINVILLE.

Va me chercher mon voile.

JENNY.

Quoi ! toujours
Ce vilain voile !

MADAME SAINVILLE.

Va, te dis-je, va,

JENNY.

J'y cours.
Mais je n'y conçois rien : toi, qui jamais n'en portes,
Depuis notre arrivée....

MADAME SAINVILLE.

Oui, des raisons très-fortes
M'obligent d'en agir ainsi, j'ai mon projet.

JENNY.

Ton projet! qu'est-ce donc? parle...

MADAME SAINVILLE, souriant.

C'est mon secret.

JENNY.

Des secrets pour ta fille! ah! quelle défiance!
Tu ne me fais jamais la moindre confidence;
Et, depuis quelques jours surtout, tu viens, tu vas,
Tu fais des questions, puis tu souris tout bas...
Par exemple, dis-moi d'où vient ce grand mystère
Que nous fesons partout du vrai nom de mon père?
Tu te fais appeler madame d'Hérigny,
Depuis près de deux ans que nous voyageons.

MADAME SAINVILLE.

Oui.

JENNY.

Si bien que ton vrai nom, que tout le monde ignore,
Pour mon futur lui-même est un secret encore.

MADAME SAINVILLE.

Il le faut, entre nous, je sais ce que je fais.

JENNY, avec dépit.

C'est bon, un jour aussi, moi, j'aurai mes secrets.

(Elle sort.)

SCÈNE III.

MADAME SAINVILLE.

Dans son petit dépit elle est vraiment charmante!
Mon changement de nom l'intrigue, la tourmente..
Mais, mon très cher époux, j'avais su, Dieu merci,
Pressentir le hasard qui nous rapproche ici,
Et j'ai dû, soupçonnant la frayeur qu'à votre ame
Pourrait causer le nom de votre propre femme,
Vous piquer par l'attrait d'un plaisir passager,
Et vous reconquérir sous un nom mensonger.
Sans cet heureux espoir, qui m'abuse peut-être,
Ne me serais-je pas aussitôt fait connaître?
Et quelle force, hélas! ne m'a-t-il pas fallu,
Pour vaincre ce désir que j'ai vingt fois conçu?
Mais dans cette maison, à peine descendue,
Au moment où j'allais m'offrir à votre vue,
J'apprends que l'âge encor ne vous a pas mûri,
Qu'il n'est pas dans le monde une femme à l'abri
Ni de vos traits mordans, ni de vos entreprises,
Même qu'en vos discours nous sommes compromises,
Et que vous conservez, malgré vos quarante ans,
Vos airs présomptueux, ironiques, tranchans...
Ah! Sainville! quand donc enfin serez-vous sage?
Vous avez tout pour plaire, et n'est-il pas dommage
Qu'avec un cœur si bon, votre esprit, malgré vous,
Vous entraîne à l'oubli des devoirs les plus doux!

SCÈNE IV.

MADAME SAINVILLE, GAILLARD.

GAILLARD.

Je suis votre valet. Madame, je vous prie
De le croire.... Ah! déjà la chose est faite!

MADAME SAINVILLE.

Ainsi que le portrait, le mien Gaillard.

GAILLARD.

Enfin!
Moi, j'ai cru que jamais nous n'en verrions la fin.
Le peintre a-t-il du moins saisi la ressemblance?

MADAME SAINVILLE.

Oui, parfaitement, grâce à votre complaisance.

GAILLARD.

Bon! pour quelques avis donnés par-ci par-là?
Affaire de goût.

MADAME SAINVILLE.

Non, ce n'est pas de cela
Que je veux vous parler, mais de la robe extrême
Avec laquelle ici vous vous êtes vous-même
Pour faire nos portraits, ce jour-là, c'est le jour
Était plus favorable au succès de votre amour.

GAILLARD.

Ah! fi donc!... j'en reviens au sujet qui m'amène.
Vous savez que chez moi je loge un capitaine,

Commandant, colonel, tout ce qu'il vous plaira;
Car moi je n'entends rien à tous ces grades-là...
Un militaire enfin, et que ce militaire,
Qui d'égayer son tems fait sa plus grande affaire,
Ayant de vous parler un extrême désir,
Implore de vous voir l'honneur et le plaisir.

MADAME SAINVILLE.

Son nom?

GAILLARD.

Monsieur Sainville.

MADAME SAINVILLE, avec une surprise déguisée.

Ah! Sainville! et vous dites
Qu'il désire....

GAILLARD.

Vous voir accueillir ses visites.

MADAME SAINVILLE.

A quel titre?

GAILLARD.

Madame, à titre de voisin,
D'homme galant, ayant des yeux, un cœur... enfin...

MADAME SAINVILLE.

Mais il n'a pas, je crois, encor vu ma figure.

GAILLARD.

Votre figure, non, mais bien votre tournure,
Qui ne pouvait manquer de piquer aujourd'hui
La curiosité d'un homme tel que lui.

MADAME SAINVILLE.

Est-il veuf? marié? garçon?

GAILLARD.

Garçon, Madame.

MADAME SAINVILLE.

Garçon?

GAILLARD.

Heureusement, car je plaindrais sa femme.

MADAME SAINVILLE.

Pourquoi?

GAILLARD.

Parce qu'il est querelleur, médisant,
Mauvaise tête enfin, et fort mauvais plaisant.
Figurez-vous qu'hier il eut l'effronterie
De m'appeler fripon...

MADAME SAINVILLE.

Vous, fripon?

GAILLARD.

Je vous prie
De le croire, Madame, et je suis obligé
De lui faire accepter ce matin son congé.

MADAME SAINVILLE.

Comment donc! vous croyez qu'il peut vous compromettre,
Et vous me proposez ici?...

GAILLARD.

Daignez permettre;
J'ai d'abord refusé très-positivement,
Mais il est un peu vif, il paie exactement,
Et sous ces deux rapports j'ai cru devoir me rendre...
Me réservant toujours le droit de vous apprendre
Quel est l'homme qu'ici vous allez recevoir...
De part et d'autre, ainsi j'ai rempli mon devoir,

Libre à vous à présent d'accueillir sa demande
Ou de la refuser... Que Madame commande,
Et je cours à l'instant... Seulement, songez bien,
S'il faut trancher le mot, que c'est un franc vaurien.
Vous voyez à quel point sa visite est suspecte.

MADAME SAINVILLE.

Oui.

GAILLARD.

Que vous ne sauriez être trop circonspecte.

MADAME SAINVILLE.

Non.

GAILLARD.

Que ce militaire est des plus séduisans.

MADAME SAINVILLE.

Sans doute.

GAILLARD.

Que déjà votre fille a seize ans.

MADAME SAINVILLE.

C'est vrai.

GAILLARD.

Qu'il ne faudrait qu'un seul mot, une œillade...

MADAME SAINVILLE.

Hélas! oui.

GAILLARD.

D'où je vois que de mon ambassade
Le résultat sera...

MADAME SAINVILLE.

Qu'à toute heure du jour

De monsieur de Sainville on recevra la cour.

GAILLARD, stupéfait.

Bah !

MADAME SAINVILLE.

Et qu'en paraissant, par la mère et la fille,
Il sera regardé comme de la famille.

GAILLARD.

Je tombe de mon haut.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, JENNY, apportant le voile.

JENNY.

PARTONS, il se fait tard,
Voilà ton voile.

MADAME SAINVILLE.

Donne. Adieu, monsieur Gaillard.

GAILLARD, à part.

On n'est pas plus coquette ou l'on n'est pas plus folle ;
Et sa fille vraiment est à fort belle école !

JENNY, revenant à Gaillard.

Ah ! si monsieur Elincour venait, dites-lui bien
Que je vais rentrer.

(Elle va rejoindre sa mère.)

SCÈNE VI.

GAILLARD.

Bon! chacune aura le sien.
Et ce monsieur Blincourt, cette honnête victime,
Qui, cédant ce matin à l'ardeur qui l'anime,
Va se faire tuer pour prouver leur vertu...
C'est la dixième fois qu'on se sera battu
Depuis un mois qu'ici loge ce militaire.
Mais monsieur de Sainville, ah! vous aurez beau faire,
Ces deux dames seront tout ce que vous voudrez,
Vous vous battrez ou non, vous déménagerez.
Je suis las de vous voir faire ici le Saint-George,
Et l'hôtel de la Paix n'est pas un coupe-gorge.
Mais je l'entends; hardi, Gaillard... c'est le moment
De lui glisser tout bas ton petit compliment.

SCÈNE VII.

SAINVILLE, GAILLARD.

SAINVILLE.

Eh bien! monsieur Gaillard, avez-vous vu nos belles?
Qu'ont-elles dit?... peut-on se présenter chez elles?

GAILLARD, avec humeur.

Elles m'ont répondu qu'à toute heure du jour

De monsieur de Sainville on recevrait la cour.

SAINVILLE.

Oui ? j'en étais bien sûr... Des femmes isolées...
Dans un hôtel garni... sortant toujours voilées...
Recevant un jeune homme... On a tant vu cela !...
Tous mes romans d'amour ont commencé par là...
(A Gaillard.)
Me voilà donc admis ?...

GAILLARD, voulant tirer un papier de sa poche.

Souffrez, je vous supplie...

SAINVILLE, lui serrant le bras.

Ambassade jamais n'a mieux été remplie.

GAILLARD, même jeu.

Permettez-moi, Monsieur...

SAINVILLE, de même.

C'est que je suis certain
Que je ne dois l'accueil qu'on me fait ce matin
Qu'à l'éloge brillant que vous avez su faire
De mon nom, de mon rang et de mon caractère.

GAILLARD.

Il est vrai que j'ai dit tout ce que j'en pensais.

SAINVILLE.

Je ne m'étonne plus d'un aussi prompt succès...
Mais n'importe, l'affaire était fort délicate...

GAILLARD.

Monsieur...

SAINVILLE.

Vous étiez né pour être diplomate.
On vous a demandé si j'étais marié,
Sans doute, car jamais ce point n'est oublié?

GAILLARD.

J'ai dit que non.

SAINVILLE.

Fort bien; c'est mentir comme un ange.

GAILLARD.

Vous êtes marié?

SAINVILLE.

Cela vous semble étrange;
Je le crois, car j'en suis moi-même encor surpris.

GAILLARD.

Alors je leur dirai que je me suis mépris.

SAINVILLE.

Non, gardez-vous en bien; vous gâteriez l'affaire.
Des respectables noms et d'époux et de père
L'appareil imposant alarme la beauté,
Et devant eux l'amour s'envole épouvanté.

GAILLARD.

Où donc Madame est-elle?

SAINVILLE.

Après dix ans d'absence?
Je ne sais trop... Je crois pourtant qu'elle est en France.
Je l'ai quittée à Brest; mais l'idée où je suis
Qu'elle aura voyagé pour charmer ses ennuis,

Fait que toutes les fois que je lui veux écrire,
Incertain de la ville où ma femme respire,
Je m'arrête, la plume échappe de ma main,
Et je remets toujours ma lettre au lendemain.
Mais j'écrirai .. bientôt... oui, car de ma pensée
Dix ans bien écoulés ne l'ont point effacée.
Ses traits me sont présens, et si je la voyais,
Sans hésiter beaucoup, je la reconnaîtrais...
Mais ce n'est pas l'instant de parler de ma femme.
Désirant vous payer, et de toute mon ame,
Ce que si galamment vous avez fait pour moi,
Mon cher monsieur Gaillard, je me fais une loi
Désormais, de fixer chez vous mon domicile,
Tant que mon régiment sera dans cette ville.

GAILLARD.

Non, Monsieur...

SAINVILLE.

Et de plus, je veux dans votre hôtel
Amener, dès demain, tous mes officiers.

GAILLARD, à part.

Ciel!

SAINVILLE.

Vous voyez que je sais reconnaître un service?

GAILLARD.

Sans doute; mais comment voulez-vous que je puisse
Loger autant de monde?

SAINVILLE.

Eh quoi! n'avez-vous pas
D'appartemens vacans?

GAILLARD.

Aucun, du haut en bas.
Je n'en suis pas, Monsieur, pour cela moins sensible...

SAINVILLE.

Quoi! pas un logement chez vous n'est disponible?

GAILLARD.

Un seul, demain matin, le sera.

SAINVILLE.

Parlez donc.
Et lequel?

GAILLARD.

C'est le vôtre.

SAINVILLE.

Hein?

GAILLARD.

Oui, Monsieur, pardon,
Si je me vois forcé...

SAINVILLE.

Quelle plaisanterie!

GAILLARD.

Du tout.

SAINVILLE, riant.

Vous me donnez mon congé?

GAILLARD.

Je vous prie...

SAINVILLE.

Non, non, je n'en crois rien; vous êtes un plaisant,
Monsieur Gaillard.

GAILLARD.

Monsieur, c'est sérieusement.
Depuis que vous logez ici; ma table d'hôte
Chaque jour diminue.

SAINVILLE.

Eh bien! est-ce ma faute?

GAILLARD.

Votre ton goguenard, vos propos outrageans
Ne cessent d'irriter, de provoquer les gens.

SAINVILLE.

Eh! qu'importe, pourvu que je les satisfasse?
Suis-je allé vous prier de vous battre à ma place?

GAILLARD.

Non, certe, et vous avez fort bien fait.

SAINVILLE.

Je le crois...

GAILLARD.

Je n'ai jamais été bretteur, moi...

SAINVILLE.

Je le vois.

GAILLARD.

Et sans aller plus loin, ce matin même encore
Ce bon monsieur Bilboquet, que j'aime, que j'honore...

SAINVILLE.

Vous m'y faites penser. Comment ! il est venu ?
Et personne chez vous ne m'en a prévenu !

GAILLARD.

Non, Monsieur, je savais l'objet de sa visite ;
Et, fidèle à la loi que je me suis prescrite,
Par intérêt pour vous et pour lui, j'ai menti.

SAINVILLE.

Comment donc ?

GAILLARD.

En disant que vous étiez sorti.

SAINVILLE.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange conduite !
De ce mensonge-là, prévoyez-vous la suite ?

GAILLARD.

J'ai voulu...

SAINVILLE.

Quoi ! je donne un rendez-vous d'honneur,
Mon adversaire arrive, et de gaîté de cœur
Vous me faites passer pour un homme sans ame,
Sans pudeur ni parole ?... Ah ! le trait est infâme.
Vous avez compromis ma réputation ;
Vous m'en devez, Monsieur, la réparation.

GAILLARD, tremblant.

La réparation ? et de quelle manière
L'entendez-vous ?...

SAINVILLE.

Allez trouver mon adversaire.

GAILLARD.

Oui, Monsieur...

SAINVILLE.

Dites-lui que, lorsqu'il est venu,
Je l'attendais...

GAILLARD.

Fort bien.

SAINVILLE.

Chez moi.

GAILLARD.

C'est convenu.

SAINVILLE.

Que vous seul avez fait un mensonge...

GAILLARD.

A merveille.

SAINVILLE.

Que toujours je soutiens ce que j'ai dit la veille;
Que, jusqu'à son retour, l'honneur m'enchaîne ici.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, BLINCOUR.

BLINCOUR, survenant.

Je n'en doutai jamais, Monsieur, et me voici.

SAINVILLE.

Soyez le bien venu ; je vous demande excuse
Pour cet original, qui, par sa sotte ruse...

BLINCOUR.

N'en parlons plus, Monsieur.

GAILLARD, à part.

Comment ! original !
Si je lui ressemblais, cela finirait mal.

SAINVILLE.

Allons, à déjeûner, monsieur Gaillard.

GAILLARD.

J'y vole.

BLINCOUR.

Oubliez-vous, Monsieur, qu'un motif moins frivole...

SAINVILLE.

Une affaire d'honneur ne saurait s'oublier.

GAILLARD, à part, en sortant.

Le déjeûné pourra les réconcilier.

SCÈNE IX.

BLINCOUR, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Vous êtes étonné du retard que j'apporte
Au combat entre nous convenu.

BLINCOUR.

Peu m'importe...
Vous ne me ferez pas attendre?

SAINVILLE.

Seulement
Jusqu'à demain matin.

BLINCOUR.

Jusqu'à demain? comment!
N'est-ce pas aujourd'hui?...

SAINVILLE.

Soit; mais si je diffère,
C'est pour que vous ayez la preuve la plus claire
Que je n'avais pas tort; que j'ai su bien juger,
Et que je ne me bats que pour vous obliger.

BLINCOUR.

Ne renouvelons pas d'inutiles querelles.

SAINVILLE.

Ah! c'est que ce matin j'ai des armes nouvelles.
Hier je doutais encor; je suis sûr aujourd'hui,

Et vais vous terrasser par un seul mot.

BLINCOUR.

Vous?

SAINVILLE.

Oui.
Quelle idée auriez-vous, s'il vous plait, d'une belle
Qui n'hésiterait pas à recevoir chez elle
Un voyageur, avant de connaître son ton,
Sa naissance, ses mœurs, et peut-être son nom?

BLINCOUR.

Vous supposez un fait qui n'a rien de probable.

SAINVILLE.

Le vrai peut, comme on dit, n'être pas vraisemblable,
Car la dame qu'ici je cite...

BLINCOUR.

Eh bien! Monsieur?

SAINVILLE.

Est votre amie, et moi, je suis le voyageur.

BLINCOUR.

C'est impossible.

SAINVILLE.

Allons, le seul moyen de vaincre
Votre obstination, est donc de vous convaincre?
Entrons chez elle, au moins vous en croirez vos yeux.

BLINCOUR.

Non.

SAINVILLE.

Non !

BLINCOUR.

Non.

SAINVILLE.

Vous serez un mari précieux.

BLINCOUR.

Monsieur, vous abusez !...

SAINVILLE.

Venez donc chez ces dames.

BLINCOUR.

Moi ! paraître céder à des soupçons infâmes !

SAINVILLE.

Allons, dites plutôt que vous ne l'osez pas.

BLINCOUR.

Ah ! Monsieur, c'en est trop, et j'y vais de ce pas.

(Ils vont vers l'appartement de madame d'Herigny.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, GAILLARD, apportant du thé.

GAILLARD.

Voici le déjeûner.... Où courez-vous si vite ?

SAINVILLE.

Chez ces dames.

GAILLARD.

Messieurs, elles sont en visite.

SAINVILLE.

Ah!

GAILLARD.

Mais elles ont dit au portier de l'hôtel
Qu'elles vous recevraient à leur retour.

LE NOUR,

O ciel!

SAINVILLE, à Blincour.

Ai-je tort?

BLINCOUR, à Gaillard.

Quoi! vraiment, elles auraient...

GAILLARD, d'un ton pénétré.

C'est comme

(A part.)

J'ai l'honneur de vous dire. Ah! le pauvre jeune homme!

SAINVILLE.

Je vous l'ai dit hier, je vous le dis encor,
Mon cher; pour vous jouer, toutes deux sont d'accord.
On vous sait riche, on cherche à marier sa fille;
Bientôt à bras ouverts reçu dans sa famille,
Vous êtes caressé, fêté de toutes parts...
Vous avez des talens, vous adorez les arts?
On parle poésie; on chante une romance,
On touche une sonate, on dessine ou l'on danse,
Tout est piége pour vous; enfin vous voilà pris.
Une succession vous appelle à Paris;

Comment remédier à ce départ sinistre?
On suppose une affaire aux bureaux du ministre,
Des informations à prendre sans délai
Sur le sort d'un époux... qui n'exista jamais.
Bref, on part avec vous; pour vous distraire en route,
Propos gais, tendres soins, œillades, rien ne coûte.
On arrive, il faut bien descendre au même hôtel;
Il faut tout voir ensemble, et c'est si naturel!
A vous suivre en tous lieux la maman s'évertue,
Et par pure amitié ne vous perd pas de vue.
Quinze jours sont à peine écoulés que déjà
On parle de l'époque où l'on vous marîra.
A ces mots, votre cœur de tendresse palpite,
Cette heure, à votre gré, ne peut sonner trop vite.
Qu'il tarde ce doux nœud par lequel vont encor
Briller pour deux époux les jours de l'âge d'or!
L'hymen entend vos vœux, il comble votre ivresse;
Bientôt après, amour, artifice, tout cesse,
Et de la vérité le terrible flambeau
Fait tomber à la fois le masque et le bandeau.

BLINCOUR.

Vous faites un roman...

SAINVILLE.

Qui sera votre histoire,
Je vous en avertis.

GAILLARD.

Messieurs, voulez-vous boire?
Votre thé sera froid.

SAINVILLE.

Si je vous aimais moins,

Pour vous désabuser, prendrais-je tant de soins ?
Voulez-vous parier que moi, si je m'en mêle,
En fesant éclater aux yeux de votre belle
Plus d'audace que vous, d'empressement, d'amour,
Surtout plus de fortune, avant la fin du jour,
Dans ce cœur ingénu, mon cher, je vous remplace ?
Le tout pour vous servir...

BLINCOUR.

Vraiment, je vous rends grâce.

SAINVILLE.

Non, c'est sans intérêt...

BLINCOUR.

Et, s'il vous plaît, comment
Comptez-vous amener un si beau dénoûment ?

SAINVILLE.

Par un simple billet, écrit sous vos yeux même,
Et que monsieur Gaillard, dont l'adresse est extrême,
Rendra discrètement...

GAILLARD.

Qui, moi ! Monsieur ?

SAINVILLE.

Oui, vous.

GAILLARD.

Je suis très-maladroit, en fait de billet doux.

BLINCOUR.

Vous perdriez cent fois, je vous le certifie.

SAINVILLE.

Parions...

BLINCOUR.

Je fais plus, Monsieur, je vous défie.

SAINVILLE.

Soit, je vous combattais hier par attachement,
Mais à présent, morbleu! c'est par entêtement.
Bon! voici du papier, de l'encre...

GAILLARD.

Mais, de grâce,
Pas de scandale.

BLINCOUR, à part.

Il faut confondre son audace.

SAINVILLE, écrivant.

« Mademoiselle, il ne faut que vous avoir vue un » instant pour désirer de vous voir toute la vie. Si cet » aveu pur et sincère n'a rien qui vous offense, je vous » offre ma main, mon rang et ma fortune qui est considé- » rable; (Il répète le mot en appuyant et regardant Blincour.) » considérable, et j'ose implorer la faveur d'un entretien » particulier auquel est attaché le bonheur de ma vie. »

Le Colonel SAINVILLE.

BLINCOUR.

Un rendez-vous!

SAINVILLE.

Sans doute.

GAILLARD, regardant à la fenêtre.

Ah! Messieurs, les voilà.
Allons, dépêchez-vous.

SAINVILLE.

Ah! mon Dieu! quoi déjà!...

BLINCOUR.

Mais c'est aller trop loin, et je ne puis permettre ..

SAINVILLE.

Certain de sa vertu comme vous semblez l'être,
Que craignez-vous?

GAILLARD.

Et vite, on monte.

SAINVILLE, cachetant.

J'ai fini.

(A Gaillard.)

Remettez de ma part ce billet à Jenny,
Et surtout que ce soit à l'insu de sa mère.

BLINCOUR.

Ce rendez-vous pourtant n'était pas nécessaire.

SAINVILLE.

Notre épreuve, mon cher, ne peut s'en dispenser...
Qu'tte après pour nous battre ou pour nous embrasser.

(Il entraîne Blincour.)

GAILLARD.

Oui, oui, Messieurs, je vais remettre le message...
Reposez-vous sur moi, j'en ferai bon usage.

SCÈNE XI.

GAILLARD, MADAME SAINVILLE, JENNY.

MADAME SAINVILLE.

Comment ! encor ici, mon cher hôte ?

GAILLARD.

Oui, vraiment,
Et je vous attendais fort impatiemment.

MADAME SAINVILLE.

De quoi s'agit-il donc ? parlez.

GAILLARD.

Toute ma vie
Je fus un homme honnête et moral, je vous prie
De le croire, Madame...

MADAME SAINVILLE.

Eh ! qui peut en douter ?

GAILLARD.

Personne, Dieu merci ; mais je puis attester
Que toujours de tromper je me suis fait scrupule,
Et que je suis connu...

JENNY.

Mon Dieu ! quel préambule !

MADAME SAINVILLE.

Où veut-il en venir ?

GAILLARD.

Permettez, s'il vous plait.
Je disais donc qu'ici pour tel on me connait,
Qu'à la vertu jamais je n'ai tendu de piège,
Et que je ne me suis mêlé d'aucun manége
D'affaires ni d'amour...

MADAME SAINVILLE.

Eh! je vous crois très-bien.
A quoi bon ces grands mots?

GAILLARD.

Oh! ce n'est encor rien;
Vous n'êtes pas au bout.

MADAME SAINVILLE.

Veuillez au moins nous dire...

JENNY.

Il me fait peur!

GAILLARD, mystérieusement.

Sachez qu'en secret l'on conspire,
Et qu'il se passe ici des choses...

MADAME SAINVILLE.

Mais encor...

GAILLARD.

Pour nous expliquer mieux, il faudrait que d'abord
Nous fussions sans témoins.

MADAME SAINVILLE.

Pourquoi?

GAILLARD.

C'est nécessaire,
Indispensable.

JENNY.

Allons, encore du mystère ;
Tout le monde s'en mêle ici.

MADAME SAINVILLE, à Jenny.

Pour un moment
Rentre, chère Jenny, dans notre appartement.

JENNY.

C'est cela !... J'obéis... Si j'étais curieuse,
Conviens que je serais, maman, bien malheureuse !

MADAME SAINVILLE.

Va, va, ma chère enfant, dans peu, je t'en réponds ;
Plus de secrets pour toi...

JENNY.

Non ? eh bien ! nous verrons.

(Madame Sainville embrasse Jenny, qui sort.)

SCÈNE XII.

MADAME SAINVILLE, GAILLARD.

MADAME SAINVILLE.

Nous voilà seuls, parlez.

GAILLARD.

Je n'ai rien à vous dire.

MADAME SAINVILLE.

Pourquoi donc ?...

GAILLARD.

Mais lisez ce que l'on ose écrire
A votre demoiselle, et remerciez-moi.

MADAME SAINVILLE.

Vous m'effrayez, Monsieur.

GAILLARD.

Eh ! vraiment, je le croi.

MADAME SAINVILLE.

Qui donc peut à ma fille écrire cette lettre ?

GAILLARD.

L'homme que ce matin vous vouliez bien admettre
Au rang de vos amis.

MADAME SAINVILLE.

Monsieur de Sainville ?

GAILLARD.

Oui.

MADAME SAINVILLE.

C'est monsieur de Sainville ?

GAILLARD.

Oui, Madame, c'est lui,
Qui même avait de moi réclamé la promesse
Que je ne remettrais l'écrit qu'à son adresse.
Je m'y suis engagé ; mais l'honneur, le devoir,
L'innocence, les mœurs... Enfin, vous allez voir.

MADAME SAINVILLE, décachète la lettre.

Je soupçonne déjà d'après son caractère...
Mais lisons...

GAILLARD, à part.

Par l'effet que ce billet va faire

(Haut, à madame de Sainville qui lit.)

Je saurai... Vous voyez qu'il parle sentiment,
Mais il n'en pense rien ; son but est seulement
De prouver, s'il le peut, à votre futur gendre
Que le cœur d'une femme est facile à surprendre ;
Qu'il ne faut que vouloir, et qu'enfin aujourd'hui
Il n'a qu'à dire un mot pour plaire autant que lui.

MADAME SAINVILLE, ayant lu.

Je ne me trompais pas...

GAILLARD, à part

Eh ! quoi! pas de surprise?
Pas d'indignation !

MADAME SAINVILLE, éclatant de rire et à part.

Oh ! la bonne méprise !...
Il faut en profiter... Je réponds du succès,
Et lui-même se prend dans ses propres filets.

GAILLARD.

Ah ! vous riez?... Alors...

MADAME SAINVILLE, à part.

Je dois avec adresse
Lui rendre sur-le-champ finesse pour finesse.
Mon cher monsieur Gaillard, allez dire à Jenny
Que je veux lui parler, que je l'attends ici.

GAILLARD.

Comment ! vous oserez lui montrer cette lettre !

MADAME SAINVILLE.

L'adresse est à son nom... je dois la lui remettre.

GAILLARD.

Mais, Madame...

MADAME SAINVILLE.

Allez donc.

GAILLARD.

Songez...

MADAME SAINVILLE.

Allez, mon cher.

GAILLARD.

Je n'en puis plus douter, ceci devient trop clair,
Et sans plus de délais ni de cérémonie,
Toutes deux sortiront de chez moi, je vous prie
De le croire.

(Il entre chez madame Sainville.)

SCÈNE XIII.

MADAME SAINVILLE.

Pauvre homme ! il sort scandalisé ;
Et je conviens qu'à moins on serait abusé.
A son illusion je dois laisser Sainville
Si je veux lui donner une leçon utile ;
D'après le bien qu'il dit et qu'il pense de nous,
Trop heureux qu'à ce tour je borne mon courroux,

Et c'est toi seule, toi, fille aimable et chérie,
Qui, nous payant ici la dette de ta vie,
Vas, par l'heureux effet de la plus folle erreur,
En corrigeant ton père, assurer mon bonheur.

SCÈNE XIV.

MADAME SAINVILLE, GAILLARD, JENNY.

JENNY.

Tu me fais demander, maman?

MADAME SAINVILLE.

Oui, viens te mettre
A ce bureau.

JENNY.

Pourquoi?

MADAME SAINVILLE.

Pour écrire une lettre.

JENNY.

A qui?

MADAME SAINVILLE.

Tu le sauras.

JENNY, avec dépit.

Encore un secret?

MADAME SAINVILLE.

Oui.

JENNY.

Moi, je n'écris jamais que je ne sache à qui.

MADAME SAINVILLE.

Écris, et tu seras contente, je l'espère.

JENNY, s'asseyant au bureau.

En ce cas, m'y voici. Dicte.

GAILLARD, à part.

Et c'est une mère!

MADAME SAINVILLE, dictant.

« La réponse que vous désirez m'est trop agréable à » vous faire pour que j'hésite à vous l'accorder. Je vous » attends au reçu de ma lettre, et j'espère que nos cœurs » ne tarderont pas à s'entendre. »

JENNY, achevant d'écrire et repetant le dernier mot

A s'entendre... Est-ce tout?

GAILLARD, à part.

C'est bien assez vraiment.

MADAME SAINVILLE.

Oui, tu peux cacheter.

JENNY.

Signerai-je, maman?

MADAME SAINVILLE.

Non, non, ne signe pas; la chose est inutile.

JENNY.

Quelle adresse mettrai-je?

MADAME SAINVILLE, dictant.

« A monsieur de Sainville. »

JENNY, surprise.

Hé quoi! c'est?...

MADAME SAINVILLE.

Chut!

GAILLARD, à part, avec indignation.

Ah! Bien!

MADAME SAINVILLE

Tenez, monsieur Gaillard,
Donnez au colonel ce billet de sa part.

(Montrant Jenny.)

JENNY.

Mais je ne reviens pas encor de ma surprise.

MADAME SAINVILLE.

De ton rôle à présent il faut que je t'instruise.
Viens.

JENNY.

Un rôle!... Jamais...

MADAME SAINVILLE.

Point de réflexion.
Tu le joûras fort bien et d'inspiration.

JENNY, sortant avec un mouvement d'impatience.

Tout cela finira peut-être.

(Elle sort avec sa mère.)

GAILLARD, seul.

Plus j'y pense.
Moins je puis concevoir.... Mais enfin patience.
Ah! les femmes! toujours je m'y suis confié,
Et toujours elles m'ont...

SCÈNE XV.

GAILLARD, SAINVILLE.

SAINVILLE.

Je l'aurais parié.
J'admire, en vérité, votre air calme et tranquille,
Monsieur Gaillard! comment je vous trouve immobile,
Quand...

GAILLARD, avec humeur.

Voici la réponse.

SAINVILLE.

(Après avoir lu.)

Eh! donnez donc... Vivat!

GAILLARD.

Vivat! soit; mais, Monsieur, mon âge et mon état,
De messager galant, m'interdissent le poste.
Et vous vous écrirez désormais par la poste.
(A part.)
Il déménagera ce matin.

SAINVILLE.

Quelle humeur!
Mon cher hôte, et quel ton!

GAILLARD, sortant.

C'est le mien, serviteur
(Il sort.)

SCÈNE XVI.

SAINVILLE.

Allons, pauvre Blincour, patience et courage ;
C'est dans l'adversité qu'on reconnaît le sage...
Le coup sera cruel, mais, en le lui portant,
Je l'arrache du moins au piége qu'on lui tend,
Et je m'en félicite ; au fond il m'intéresse ;
Il est bon, confiant, honnête, et sa tendresse,
Sans moi, le condamnait à d'éternels regrets.
Bien ! Sainville, fort bien ! encore un ou deux traits
Aussi grands, aussi beaux ; et tes fautes passées,
Aux yeux de la raison, doivent être effacées...
Je voudrais pourtant bien lui faire pressentir
Avec ménagement...

(Il rêve.)

SCÈNE XVII.

SAINVILLE, MADAME SAINVILLE, JENNY, à l'écart.

MADAME SAINVILLE, bas à Jenny.

Le voilà.

JENNY.

Quel plaisir !
Et comme mon cœur le t'! Quoi ! maman, c'est mon père ?

MADAME SAINVILLE.

Oui, te dis-je, c'est lui; du courage, ma chère!
Je ne te perdrai pas de vue un seul instant.

(Elle rentre, et pendant la scène se montre de tems en tems.)

JENNY, à part.

Je tremble...

SAINVILLE, l'apercevant.

Ah! je la vois!... quel air noble et décent!
Elle m'impose... Eh quoi! c'est vous, Mademoiselle?

JENNY.

Sans doute, à sa parole il faut être fidèle.

SAINVILLE, à part.

Pour la première fois, auprès de la beauté,
Je me surprends, je crois, de la timidité.

(Haut.)

Approchez... Quel plaisir m'a fait votre réponse!
Dites-moi, tiendrez-vous tout ce qu'elle m'annonce?
J'en doute, car enfin, pour répondre à mon vœu,
Vous ne me connaissez encore que bien peu.

JENNY.

Je vous connais assez.

SAINVILLE.

J'ai pu sitôt vous plaire?

JENNY.

Votre nom m'a suffi.

SAINVILLE.

Mais, de mon caractère,
On vous avait donc fait un portrait bien flatteur?

JENNY.

Oui, sauf quelques défauts que pardonnait mon cœur.

SAINVILLE.

Des défauts! quels sont-ils?

JENNY.

Eh! mais de négligence,
D'oubli, d'étourderie, et même d'inconstance.

SAINVILLE.

De tous ces défauts-là, vous me corrigerez.

JENNY.

C'est ce que je veux faire.

SAINVILLE.

Et ce que [illegible]

JENNY.

Vous me le promettez?

SAINVILLE.

J'en dis [illegible]
Et jamais je ne fis de promesse frivole.
Mais vous m'aimez donc bien?

JENNY.

J'en atteste le ciel.

SAINVILLE, surpris.

Comment..

JENNY.

Il est sincère... il est si naturel
D'aimer certaines gens...

SAINVILLE, avec une modestie affectée.

Ah !

JENNY.

Oui, je vous assure
Que pour vous ma tendresse est vive autant que pure.

SAINVILLE.

Vous m'étonnez beaucoup ; car le plus tendre amour
Dès long tems, m'a-t-on dit, vous unit à Blincour.

JENNY.

Rien n'est plus vrai ! je l'aime et pour toute ma vie.

SAINVILLE.

Et moi donc ?

JENNY.

Vous aussi.

SAINVILLE.

Quelle plaisanterie !
Comment ! vous nous aimez tous deux à la fois ?

JENNY.

Oui.

SAINVILLE, riant.

Fort bien.

JENNY.

Mais je vous aime encore plus que lui.
Car, dès le premier jour qu'il s'offrit à ma vue,
Un embarras secret saisit mon ame émue ;
L'aveu de son amour d'abord me séduisit...
Mais je me reprochai le plaisir qu'il me fit ;

Au lieu qu'auprès de vous, moi, je me sens tout autre,
Mon cœur sans nul effort vole au-devant du vôtre,
Et naturellement avouant son amour,
Semble, pour vous aimer, avoir reçu le jour.

SAINVILLE, à part.

Quel ton persuasif! quels accens pleins de charmes!...
Dans ses yeux je crois même avoir vu quelques larmes.
Est-ce coquetterie? est-ce ingénuité?

(A Jenny.)

Je m'y perds. Quoi, vraiment?

JENNY.

Oui, c'est la vérité.

SAINVILLE, à part.

Pauvre Blincour! jamais il ne voudra le croire...

JENNY.

Que dites-vous?

SAINVILLE.

Je dis qu'une telle victoire
A pour moi tant d'appas... que je n'ose vraiment...

JENNY, tirant un portrait de son sein.

En voulez-vous un gage?

SAINVILLE, à part.

Ah! ce serait charmant!

JENNY, lui donnant le portrait de sa mere.

Le voici.

SAINVILLE, le prenant.

Quel bonheur!... Mais, que vois-je! ô surprise!...

JENNY.

Qu'avez-vous ?...

SAINVILLE.

Ce n'est pas...

JENNY.

Ah ! je me suis méprise !

(Lui donnant son portrait.)

Tenez...

SAINVILLE, le prenant.

Oui, mais quel est ce portrait ?

JENNY, feignant de se méprendre.

C'est le mien.

Ah ! qu'il soit le garant d'un éternel lien !...

SAINVILLE.

Non ; celui-ci, parlez, parlez, je vous supplie.

JENNY.

C'est un présent...

SAINVILLE.

De qui !

JENNY.

De ma meilleure amie...

Mais on m'appelle.

SAINVILLE.

Non, répondez par pitié.

Répondez, il le faut !... au nom de l'amitié...

JENNY.

Non, ce soir...

SAINVILLE.

Plus long-tems vous ne pouvez vous taire.

JENNY.

Hé bien, c'est le portrait...

SAINVILLE.

De qui donc ?

JENNY.

De ma mère.

(Elle sort précipitamment.)

SCÈNE XVIII.

SAINVILLE, immobile et comme pétrifié.

De sa mère ! grand Dieu !... L'ai je bien entendu ?...
C'est sa mère ! Quel trouble en mon cœur éperdu !
Quel espoir !... Car voilà le portrait de ma femme.
C'est bien lui... Je ne sais où j'en suis... Et mon ame
De mille sentimens agitée à la fois...
Quoi ! cette aimable enfant dont la tout-haute voix,
Dont la douce candeur m'exprimait sa tendresse,
Serait !... Je ne puis plus contenir mon ivresse !...
Et ces traits qu'à mes yeux un voile, chaque jour,
Dérobait avec soin... étaient ceux !... ah ! quel tour !
Il est piquant pour moi !... Mais il est bien aimable !
Oui, courons aux genoux d'une femme adorable ;
Et trop heureux époux, après dix ans d'erreur,
Par l'aveu de mes torts, méritons mon bonheur.

(Il entre chez madame [illegible] en [illegible] Français qui [illegible])

SCÈNE XIX.

BLINCOUR, arrivant au moment où Sainville entre chez madame Sainville.

MONSIEUR le Colonel!.. il ne veut point m'entendre...
Ah! dois-je supporter que l'on ose entreprendre?...
Que dis-je!... Jenny m'aime, et cela me suffit...
Si pourtant je pouvais entendre ce qu'il dit!...

(Il écoute.)

Rien... Je voudrais au prix de ma fortune entière,
Pour mes menus plaisirs, voir de quelle manière
Le fat reçoit le prix de sa présomption,
Et jouir pleinement de sa confusion.
Pour réprimer l'orgueil où leur ame se livre,
Il faut à ces messieurs par fois apprendre à vivre.
Quel triomphe pour moi! Quelle leçon pour lui!
Certe, il se souviendra de celle d'aujourd'hui...
Mais il ne revient pas... Elles ont eu, je pense,
Le tems de châtier vingt fois son insolence.
Ah! si je survenais, comme il serait puni!
Eh! quel ménagement dois-je avoir pour celui
Qui s'est fait un plaisir d'alarmer ma tendresse?
Oui; pour l'anéantir, il faut que je paraisse...
Entrons... Mais le voici...

SCÈNE XX.

SAINVILLE, BLINCOUR.

SAINVILLE, sans voir Blincour.

Quel excès de bonté!
Je la trouve encor mieux que quand je la quittai.

BLINCOUR.

Eh bien! Monsieur?

SAINVILLE.

(A part.)

Ah! ah! c'est vous? Avec adresse,
Éprouvons son amour et sa délicatesse.

BLINCOUR.

Vous a-t-on bien reçu?

SAINVILLE, avec un soupir.

Parfaitement.

BLINCOUR.

D'honneur?

SAINVILLE.

Vous me voyez, vraiment, honteux de mon bonheur.

BLINCOUR.

Comment?

SAINVILLE.

Je vous blâmais; mais, je le dis sans feindre,
D'après ce que j'ai vu, je ne puis que vous plaindre.

BLINCOUR.

Me plaindre !... Ah ! je comprends... Oui, l'amour, l'amitié,
Tout, dès que Monsieur parle, est soudain oublié.

SAINVILLE.

Oublié !... Non, Jenny vous aime, vous adore,
Mais j'inspire un penchant plus véritable encore.

BLINCOUR.

Pour conquérir les cœurs, Monsieur a des secrets
Puissans, surnaturels, inconcevables...

SAINVILLE.

Mais...
On pourrait le penser, sans trop s'en faire accroire.

BLINCOUR.

On n'est pas plus modeste... Et de cette victoire
Quels seront les garans ?

SAINVILLE.

Je pourrais en montrer,
Si je ne craignais pas de vous désespérer ;
Mais je suis trop humain pour battre un homme à terre.

BLINCOUR.

Un peu moins de pitié.

SAINVILLE.

Non, non, je dois me taire.

BLINCOUR, avec impatience.

Ne me ménagez pas ; parlez, Monsieur, parlez.

SAINVILLE.

Eh bien ! il le faut donc, puisque vous le voulez.

(Il lui donne le portrait de Jenny.)

BLINCOUR.

Le portrait de Jenny!...

SAINVILLE.

Que je tiens d'elle-même...
Après un tel présent croyez-vous que l'on réclame?

BLINCOUR, troublé.

Et c'est moi qui l'en fait!

SAINVILLE.

Vraiment, il est parlant.
Vous avez là, mon cher, un fort joli talent.

BLINCOUR.

C'en est fait; je ne prends que ma fureur pour guide.
Pour la dernière fois je vais voir la perfide.
Lui jurer que jamais...

SAINVILLE.

Bon! au lieu de jurer,
Blincour, arrangeons-nous.

BLINCOUR.

Pouvez-vous l'espérer?

SAINVILLE.

Écoutez-moi. Je suis dans mon jour de fortune...
Oui, par une faveur qui m'est assez commune,
Deux cœurs, d'un même trait, blessés tout-à-la-fois,
Ne me laissent ici que l'embarras du choix;
Et je ne sais encor, tant j'ai le don de plaire,
Qui me chérit le plus ou la fille ou la mère.

BLINCOUR.

L'ai-je bien entendu?... Madame d'Hérigny?...

SAINVILLE.

Est à moi, cher Elincour.

ELINCOUR.

Je suis anéanti!

SAINVILLE.

Oh! c'est une aventure, unique, inconcevable!
Mais vous aliez encor traiter cela de fable;
Nous nous sommes tous deux reconnus, sur-le-champ,
Pour avoir eu jadis, l'un pour l'autre, un penchant...
Bref, sans avoir pour elle une brûlante flamme,
Je l'aime encore assez pour en faire ma femme;
Mais moi, je fus toujours un rival généreux,
Et je serais fâché de me voir seul heureux:
Entre nous, mon ami, partageons la famille,
Je prends pour moi la mère et vous cède la fille.

ELINCOUR.

Je la refuse.

SAINVILLE.

Eh, bien, de la dignité.

(Madame Sainville et Jenny paraissent.)

ELINCOUR.

Quoi! lorsque je me vois dupe de ma bonté,
Je serais assez faible, assez vil, assez lâche...
Non... J'impose à mon cœur une pénible tâche...
Mais je saurai prouver du moins, en m'éloignant,
Que l'on ne m'offensa jamais impunément.

SCÈNE XXI.

LES PRÉCÉDENS, MADAME SAINVILLE, JENNY.

JENNY, arrêtant Blincour.

Qu'avez-vous donc, Blincour ?... Quels éclats !...

BLINCOUR.

Infidèle !

Ce que j'ai !...

JENNY.

Dieu ! quel ton !

BLINCOUR.

J'ai tort, Mademoiselle,

Je dois en convenir ; mais ce portrait...

JENNY.

Eh bien ?

BLINCOUR.

Vous le reconnaissez ?

JENNY.

Sans doute, c'est le mien.

BLINCOUR.

Je le tiens de Monsieur.

(Montrant Sainville.)

JENNY, souriant.

Tant mieux, et je désire

Qu'il ne vous quitte plus.

BLINCOUR.

Ce perfide sourire
Est un nouvel affront.

JENNY.

Je le dis franchement,
On vous le destinait, dans un autre moment...

BLINCOUR.

Et moi, je vous le rends, il ne peut plus me plaire.

SAINVILLE.

De mieux en mieux, Blincour, voilà du caractère.
Cette noble fierté qui décèle un grand cœur,
A mes yeux, mon ami, vous fait vraiment honneur;
Et je vais vous donner la preuve de l'estime
Que m'inspire pour vous ce dévoûment sublime.

MADAME SAINVILLE, à part.

Quel est donc son projet?

SAINVILLE.

Vous avez quelque bien,
Des talens et des mœurs... Moi, par un doux lien,
Possesseur, autrefois, d'une femme charmante,
Qui, malgré mes erreurs, m'est encore présente,
Je lui dois une fille, à qui, pendant seize ans,
Elle a su prodiguer les soins les plus constans.
Grâces, talens, douceur, en un mot, tout, en elle,
Brille au même degré que chez Mademoiselle...
Je vous offre sa main.

BLINCOUR.

Je devrais l'accepter...

JENNY.

Acceptez-la, Monsieur ; pourquoi donc hésiter ?

BLINCOUR.

Vous me le conseillez ?

SAINVILLE.

Mon amitié, je pense,
Vous donne les moyens d'une douce vengeance.

JENNY.

Acceptez donc, Monsieur.

BLINCOUR.

Quoi ! c'est votre désir?

JENNY.

Si vous saviez combien vous me ferez plaisir !...

SAINVILLE, à Blincour.

Vous l'entendez ? Peut-on plus loin pousser l'outrage ?
On rit de vos serments et l'on vous en dégage...
Nourrirez-vous encore un amour dédaigné ?...
Votre cœur de ce trait n'est-il pas indigné ?..
C'en est trop... Malgré vous, je veux guérir votre ame ;
Je vous donne ma fille, et voilà votre femme.

(Il met la main de Jenny dans celle de Blincour.)

BLINCOUR, dans la derniere surprise.

Ma femme ! Qui ! Jenny ?

SAINVILLE.

Certainement, Jenny.

JENNY, à Blincour, en souriant.

Y consentez-vous ?

BLINCOUR, à Sainville.

Vous seriez !...

SAINVILLE, riant.

Un mari

Que dans un piége adroit, sa femme vient de prendre,
Et qui de ce tour-là s'est vengé sur son genre.

BLINCOUR, à Jenny, en se jetant à ses pieds.

Qu'ai-je fait ! ah ! j'attends mon pardon à genoux.

SCÈNE XXII.

LES PRÉCÉDENS, M. GAILLARD.

GAILLARD, scandalisé en voyant Blincour aux genoux de Jenny, et madame Sainville dans les bras de son époux.

Pour le coup, c'est trop fort !

SAINVILLE.

Ah ! cher hôte, c'est vous ?
Arrivez donc...

GAILLARD.

Monsieur, voici tous vos mémoires,
Que vous allez, j'espère...

SAINVILLE.

A quoi bon ces grimoires ?

GAILLARD.

A ramener enfin chez moi les bonnes mœurs,
En vous invitant tous à chercher gîte ailleurs.

(Tous se mettent à rire.)

SAINVILLE.

Un congé général !

GAILLARD.

Général, je vous prie
De le croire.

SAINVILLE.

Allons donc, c'est une raillerie.

MADAME SAINVILLE, montrant Sainville.

De qui vous plaignez-vous ? Est-ce de mon mari ?

GAILLARD, tombant de surprise en surprise.

Heim ?

BLINCOUR, montrant Jenny.

De ma femme ?

GAILLARD.

Eh !

SAINVILLE.

De ma fille Jenny ?

GAILLARD.

Bah ! moi qui vous croyais tous en bonne fortune...

SAINVILLE.

Vous ne vous trompiez pas, car pour moi c'en est une.

MADAME SAINVILLE.

Ce sera la dernière ?

SAINVILLE.

Oui.

MADAME SAINVILLE.

Sans exception ?

JENNY, à sa mère.

Je te réponds de lui.

SAINVILLE, montrant sa fille.

Voilà ma caution.

MADAME SAINVILLE.

Abjurez donc, Sainville, une erreur trop coupable ;
Soyez, pour notre sexe, un peu plus charitable ;
En blâmant nos défauts, avouez nos vertus...
Estimer ce qu'on aime, est un bonheur de plus.

FIN DE L'HÔTEL GARNI.

DÉFIANCE ET MALICE,

OU

LE PRÊTÉ RENDU,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. DIEU-LA-FOI,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre du de la République, le 4 septembre 1801.

[illegible] M. [illegible] se trouve dans le tome [illegible] d'[illegible], volume [illegible] de la [illegible]

PERSONNAGES.

CÉPHISE, jeune veuve.
BLINVAL, son amant.

La scène se passe à quelques lieues de Paris.

COSTUMES.

CÉPHISE. Robe blanche, élégante, manches courtes, tête à la Titus.

CATAU. Grand tablier vert qui fait le tour du corps, et qu'on peut arrondir avec du fil de carcasse pour qu'il ait l'air de grossir le personnage; grande respectueuse noire, garnie d'une large blonde; mitaines de soie noire, manches à six rangs, grand bonnet de vieille, auquel est attaché un tour de cheveux blancs formant un toupet relevé (ce bonnet se noue sous le menton); besicles vertes, figure de soixante ans.

BLINVAL. Mise élégante de jeune homme.

DUBOIS. Cinquante ans, perruque à queue ou à bourse, redingotte rouge foncé, à boutons d'or, à laquelle sont attachés une cravatte et de longues manchettes; son chapeau est bordé. Il entre avec un fouet à la main.

DÉFIANCE ET MALICE,

COMÉDIE.

Le théâtre représente un salon de campagne.

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉPHISE, seule.

(Elle entre en tenant une lettre ouverte.)

Oh! mon oncle est charmant! la nouvelle est unique! Relisons-la; ceci peut être très-comique.

« De Namur.

« Ma chère nièce, si j'ai bien calculé, tu dois être déjà » rendue dans ton château de Lugni, où tu attends mon » fils pour l'épouser. Il part en effet, dans quelques » heures, pour aller te joindre; et moi, je me dépêche » de te prévenir de la plus insigne folie dont un jeune » homme soit capable. Tu sais que Blinval, malgré sa » vivacité et son esprit, n'est pas exempt de certaines » prétentions à la philosophie. »

Oui, je sais qu'on se dit philosophe aujourd'hui,
Pour peu qu'on soit enclin à mal penser d'autrui.

« Retenu loin de toi depuis les trois années que dure

» ton veuvage, il lui paru fort curieux de savoir si cette
» liberté, qu'on suppose attachée à l'état de veuve,
» n'avait altéré en toi aucune de ces qualités précieuses
» qui firent naître son amour. »

C'est bien lui.

« En un mot, j'ai découvert que le cher Blinval
» croyait devoir, à ce qu'il appelle ses principes, un
» examen secret de ton caractère, de tes goûts et du véri-
» table état de ton cœur. »

Par quel sort faut-il donc que l'on aime?
Un homme!... Poursuivons :

« Se croyant peu reconnaissable après une absence de
» trois années, il doit se présenter chez toi sous le nom
» et le costume de Dubois, son vieil intendant. »

Le malin stratagème!

« Le choix de ce personnage lui a été suggéré par tout
» ce qu'il a entendu raconter d'une certaine Catau à
» lunettes, si originale et si bavarde, que tu as prise
» avec toi depuis la mort de ton époux. Tu sens qu'il
» compte tirer un grand parti des caquets de cette
» fille. Amuse-toi un peu de cette folie; je la dénonce
» seulement à ta gaîté, bien sûr que le cœur excusera un
» travers qui n'existerait pas, si Blinval mettait moins
» de prix au bonheur qui l'attend. »

Ah! mon petit cousin, voilà donc vos projets!
Il vous faut une épreuve, il vous faut des caquets!
Eh bien! vous en aurez : mais la philosophie
N'a qu'à se bien tenir lorsqu'elle nous défie.

Les femmes, même aux yeux les plus prompts à tout voir
N'ont d'autres torts que ceux qu'elles veulent avoir,
Et vous avez, Messieurs, tous ceux qu'elles vous donnent;
Soupçonner leur franchise est ce qu'elles pardonnent
Le moins complaisamment : aussi, monsieur Elinval,
Je voudrais bien trouver un tour original,
Un moyen... mais il est dans sa ruse peut-être.
L'homme qui n'a pas cru qu'on pût le reconnaître,
Serait-il assez simple, assez dupe à son tour...
Pourquoi non? Si d'avance, irritant son amour,
Et troublant son esprit par un adroit prestige..
Oh! oui, l'orgueil blessé produit plus d'un vertige.
Il faut... Quelqu'un s'avance. Hé! c'est lui que je vois.

SCÈNE II.

CÉPHISE, ELINVAL, sous le costume de Dorine.

CÉPHISE.

Que demande Monsieur?

ELINVAL.

Madame, excusez-moi :
Je sers monsieur Elinval; j'arrive à l'instant même.

CÉPHISE, froidement, mais avec surprise.

Avec lui!

ELINVAL.

Non, Madame; auprès de ce qu'il aime,
Vous savez que l'amour fait veiller un amant :
Aussi vous l'a-t-on mandé assez impatiemment,

Sa voiture maudite, en éclats dispersée...

CÉPHISE, même ton.

Quoi ! brisée ?

BLINVAL.

Oh ! mon Dieu ! Madame, fracassée,
Près du château d'Harcour, l'arrêtant malgré lui,
L'a forcé d'accepter l'asile d'un ami.

CÉPHISE, à part.

Il ne ment pas trop mal monsieur le phisolophe.

BLINVAL, à part.

On n'est pas très-ému de notre catastrophe.
N'importe, j'ai beau jeu, n'étant pas reconnu ?

CÉPHISE, plus froidement et ne le regardant pas.

Ainsi, pour quelques jours, le voilà retenu ?

BLINVAL.

(A part.)

Madame, je l'ignore. Ah ! quel froid !

CÉPHISE.

Je suis sûre
Qu'il dut être étourdi du coup.

BLINVAL.

Je vous le jure.

CÉPHISE, d'un ton presque niais.

Sa chute n'a pas eu d'autre désagrément ?

BLINVAL.

Oh ! non ; il n'est blessé que très-légèrement.

CÉPHISE, ton nonchalant et froid.

Ciel ! je vais envoyer...

BLINVAL.

Oh ! ce n'est pas la peine.

CÉPHISE, avec intention.

Êtes-vous sûr au moins que la tête soit saine ?

BLINVAL.

Très-saine, j'en réponds.

CÉPHISE.

En ce cas, près de lui,
Retournez promptement. Peignez-lui mon ennui,
Combien je suis touchée, affectée... On vous nomme ?...

BLINVAL.

Dubois.

CÉPHISE.

Allez, Dubois ; vous paraissez bonhomme.

BLINVAL, la saluant.

Madame... ce serait pour moi bien du plaisir
De consoler Monsieur, de charmer son loisir
Par le récit touchant d'un intérêt si tendre,
Mais mon maître en ces lieux m'a prescrit de l'attendre.

CÉPHISE, comme embarrassée.

De l'attendre ?

BLINVAL.

Oui, Madame.

CÉPHISE.

Eh bien ! vous l'attendrez ;
Mais, s'il vient, je crains fort...

BLINVAL, avec soupçon.

Quoi ?

CÉPHISE.

Vous vous ennuiez.
Un soin des plus pressans... une fête assez belle
Chez l'un de mes voisins pour quelques jours m'appelle...
J'emmène tous mes gens... Mais pourquoi balancer ?
Blinval est indulgent : il ne peut s'offenser
Que d'un devoir sacré je me sois acquittée.

BLINVAL, d'un ton qui paraît le dépit.

Comment donc ! sa tendresse en sera très flattée.

CÉPHISE.

Il suffit. On pourra vous placer quelque part.

BLINVAL.

Je ne mérite pas, Madame, tant d'égard.

CÉPHISE.

Vous disposerez tout avec ma gouvernante ;
C'est une vieille fille, et pourtant prévenante.
Je vais vous l'envoyer.

(Elle sort nonchalamment.)

SCÈNE III.

BLINVAL.

Le traître confondu !
Il a quitté dans l'instant même où je suis attendu.
Mais j'entrevoi avec [illegible] une ligne [illegible],

Le frivole intérêt d'un voisin, une fête
L'entraîne, l'étourdit, lui fait tout oublier!
Et cet étrange accueil! Comment justifier
L'air nonchalant et froid dont elle vient d'entendre
Un récit qui devait accabler un cœur tendre?
Vraiment, pour éveiller ce cœur morne et glacé,
Il eût fallu, je crois, lui peindre un bras cassé
Pour le moins. Ah! grand Dieu! qu'est-ce donc que les femmes!
Eh bien! il est affreux de soupçonner ces dames!
Oui, vraiment, c'est un crime indigne de pardon,
D'oser leur refuser un entier abandon!
Elles nous aiment tant! ah! Céphise, Céphise!
Quel changement! Mais, oui... soit dépit, soit surprise,
Je n'ai pas reconnu, je crois, même ses traits.
Ah! le sentiment seul est l'ame des attraits.
Allons, j'ai bien jugé de ce sexe volage,
Et ma ruse commence à devenir fort sage.
Quelle inspiration! et comme, en ce moment,
Je me trouverais sot sans ce déguisement!
Rusons, morbleu! rusons : à tous nos plans fidèle,
Interrogeons la vieille, observons bien la belle,
Et Dubois apprendra, par feinte ou par hasard,
Ce que Blinval, peut-être, aurait appris... trop tard.

SCÈNE IV.

BLINVAL, CÉPHISE, sous le costume de Catau.

CÉPHISE, très-rapidement.

Ah! Monsieur, vous voilà! Madame, qui m'envoie,
Vient de donner pour vous ses ordres, et ma joie

Est grande, je l'avoue, en saluant Monsieur,
De pouvoir l'assurer hardiment que mon cœur
Ne fut jamais si prompt à se laisser séduire
Par les devoirs charmans qu'on vient de me prescrire.

BLINVAL.

(A part.) (Haut.)
Malpeste, quel babil!... De toutes vos bontés
Le mien est pénétré, Madame...

CÉPHISE, minaudant.

Permettez;
Vous me nommez d'un nom, dont ma pudeur blessée...

BLINVAL, avec dérision.

Ah! pardon.

CÉPHISE.

Je pourrais être plus avancée,
Il n'eût tenu qu'à nous; même plus d'une fois...
Mais le destin bizarre, et l'embarras du choix...
Monsieur sait ce que c'est qu'une ame toute neuve
Qui craint de s'égarer. C'est une rude épreuve
Que l'âge des amours! on l'aime assez; pourtant,
Et par goût, je suis fille encor.

BLINVAL.

Cela s'entend.

CÉPHISE.

Ainsi donc... Mais, mon Dieu! voyez l'étourderie!
Vous allez me trouver bien jeune, je parie...

BLINVAL.

Point du tout.

CÉPHISE.

Je babille, et je ne songe pas
Qu'il faut vous rafraîchir.

BLINVAL.

En voyant vos appas,
On est...

CÉPHISE, lui mettant la main sur la bouche.

Suffit, suffit.

(Elle sort.)

SCÈNE V.

BLINVAL.

Peste soit de la folle!
N'importe, de Dubois il faut jouer le rôle,
Et puisque la fleurette est encor de son goût...

SCÈNE VI.

BLINVAL, CÉPHISE, avançant une table à déjeûné.

CÉPHISE.

Allons, mettez-vous là.

BLINVAL.

Que de soins!

CÉPHISE.

Pas du tout:

Je gouverne céans, et vous pouvez bien croire
Que vous n'aurez jamais que du meilleur à boire.

BLINVAL, lui pressant la main.

Excellente Catau!

CÉPHISE.

Juste ciel! quel regard!
C'est lui.

BLINVAL.

Qui?

CÉPHISE.

Lui, vous dis-je! O fortune! hasard!

BLINVAL.

De qui parlez-vous donc?

CÉPHISE.

Hélas! Monsieur, d'un traître
Qui m'adora long-tems, que j'aimai trop, peut-être:
Il s'est peint dans vos yeux.

BLINVAL, d'un air galant.

On doit être charmé
D'être pris pour l'objet que vous avez aimé;
Mais il serait encore un destin plus prospère.

CÉPHISE, minaudant.

Un petit coup, mon cœur, de ce vin de Madère.

BLINVAL, après avoir bu

Franchement, vous et moi, ferions-nous donc si mal?

CÉPHISE, soupirant.

Ah!

BLINVAL.

Vous servez Céphise, et moi je sers Blinval;
Ils vont se marier; votre maîtresse heureuse...

CÉPHISE.

L'image du bonheur est bien contagieuse...
Mais, mon cœur, cet hymen, le croyez-vous bien sûr?

BLINVAL.

Comment? ne vient-on pas tout exprès de Namur?

CÉPHISE, secouant la tête.

Il est vrai; mais...

BLINVAL.

Quoi donc?

CÉPHISE.

C'est qu'on voit tant de choses
Qu'on ne voudrait pas voir!... tant de métamorphoses?

BLINVAL.

Bon!

CÉPHISE, d'un ton de confidence.

Connaissez-vous bien votre maître, entre nous?

BLINVAL.

Assez.

CÉPHISE.

Il est, dit-on, méfiant et jaloux.

BLINVAL, après avoir hésité.

Quelquefois.

CÉPHISE, ricanant.

On lui prête encore la manie

D'appeler ses défauts de la philosophie.
Est-il vrai?

BLINVAL, avec un rire forcé.

Je conviens qu'il a ce travers-là.

CÉPHISE.

Tant pis, tant pis!

BLINVAL.

Comment?

CÉPHISE.

Madame sait cela,
Et je soupçonne fort qu'elle s'est arrangée...

BLINVAL.

Arrangée!

CÉPHISE.

Oui, mon cher. Une femme affligée
Prend des précautions contre un sort trop fatal.
C'est le mot.

BLINVAL.

En effet, j'ai cru voir que Blinval
N'avait plus sur son cœur ce pouvoir, cet empire...
L'air dont on m'a reçu.

CÉPHISE.

Je n'osais vous le dire.

BLINVAL.

Et ce brusque départ, quand Monsieur...

CÉPHISE, se levant de table.

Chut!

BLINVAL, la suivant.

Comment ?

CÉPHISE.

Vous nous gênez ici considérablement.

BLINVAL, étourdi.

Ah ! ah !

CÉPHISE, avec babil.

Mon cher Dubois, je ne me mêle guère
Des affaires d'autrui : mais je vous considère ;
Vous paraissez discret.

BLINVAL.

Parlez, parlez, Catau.

CÉPHISE.

Prendriez-vous encore un peu de ce tinto ?

BLINVAL.

(A part.)

Non, non ; je n'ai plus soif... Je brûle... Ce voyage...

CÉPHISE.

Était feint.

BLINVAL.

Pour tâcher de m'éloigner, je gage.

CÉPHISE, avec le plus grand mystère.

Nous attendons ici, ce soir... secrètement...

BLINVAL.

Un amant ?

CÉPHISE.

Vous savez ce qu'une femme attend.

BLINVAL.

(A part.) (Haut.)

O ciel!... Et, dites-moi, quel homme est-ce?

CÉPHISE.

Il n'importe;

Tout est, qu'il doit venir déguisé, sans escorte.

BLINVAL.

Déguisé!

CÉPHISE.

C'est ainsi qu'on a tout arrangé
Pour tromper vos regards, et l'on n'a pas jugé
Qu'on dût contre un bonhomme employer plus de ruse.

BLINVAL, à part.

Perfide!

CÉPHISE.

Hem?

BLINVAL.

(Il a l'air de chercher un motif pour sortir.)

Ce n'est rien.

CÉPHISE.

Est-ce que je m'abuse?
Vous pâlissez. Ce vin vous ferait-il du mal?

BLINVAL, dans le plus grand trouble.

(Il feint de regarder dans la campagne.)

Non, non... Mais qu'aperçois-je!... Hé! c'est monsieur Blinval.

CÉPHISE, feignant d'être troublée.

Votre maître?

BLINVAL.

Oui, c'est lui. Je cours. Pardon, ma chère.

(Il sort rapidement.)

SCÈNE VII.

CÉPHISE.

Courez petit cousin, courez : votre colère
Va vous mener plus loin que vous ne le pensez.
Oh ces hommes! Quel mal se font les insensés!
Je croyais celui-ci plus fin, je le confesse.
Venir complaisamment apprendre à sa maîtresse
A quel point elle peut se jouer d'un jaloux!
Eé! Messieurs, ce talent nous vient assez sans vous.
Va-t-il mieux reconnaître à présent ce qu'il aime?
A peine, j'en suis sûre, il se connaît lui-même.

(Elle reporte la table dans la coulisse.)

SCÈNE VIII.

CÉPHISE, BLINVAL, dans son costume naturel.

BLINVAL.

Qu'on fasse repartir ces gens-là... Toi, Dubois,
Tu me seras peut-être utile.

CÉPHISE, à part.

Je le crois.

BLINVAL, d'un ton où perce la colère.

Bonne femme êtes-vous de céans ?

CÉPHISE.

Je m'en flatte

Depuis deux ans, trois jours...

BLINVAL.

Laissez-là votre date.

Je me nomme Blinval.

CÉPHISE, avec des révérences

Ah ! Monsieur...

BLINVAL.

Hâtez-vous

D'annoncer ma visite à Madame.

CÉPHISE, d'un ton emphatique.

Il m'est doux

D'être dans le château le premier domestique ..

BLINVAL, impatienté.

Allez donc.

CÉPHISE.

Oui, Monsieur : mais comme je me pique

D'exactitude...

BLINVAL.

Eh bien ?

CÉPHISE.

Je crains...

BLINVAL.

Dans la maison

Madame est-elle ?

CÉPHISE, balbutiant.

Oh ! oui... oui... C'est-à-dire non.

BLINVAL, en colère.

Oui, non.

CÉPHISE.

C'est qu'on devait partir pour une fête :
J'ignore...

BLINVAL.

Hé ! palsambleu ! sans me rompre la tête ;
Allez voir.

CÉPHISE, avec beaucoup de révérences.

Oui, Monsieur.

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

BLINVAL.

Son trouble est naturel.
Pauvres gens ! c'est pour vous un destin bien cruel
Que d'avoir à servir des intrigues coupables !
Mais je renverserai ces projets détestables.
Ah ! contre un domestique on ne croit pas devoir
Employer plus de ruse : eh bien ! nous allons voir
Si l'on joûra le maître avec la même audace.
O mon heureux esprit ! combien je te rends grâce !
Il n'est pas maladroit, le moyen que je prends,
Et l'on sait, Dieu merci, se retourner à tems.
Nous verrons ce rival qu'avec soin l'on déguise.

Le lâche ! Un tel amant a pu plaire à Céphise !
Eh ! qui ne se croit pas sûr de plaire aujourd'hui !
Ce siècle confond tout ; l'amour fait comme lui :
Plus de distinction flatteuse, délicate...
Ah ! quel trouble déjà doit ressentir l'ingrate !
Comme elle va frémir et trembler devant moi !
D'avance j'ai pitié... Juste ciel ! je la voi.

SCÈNE X.

BLINVAL, CÉPHISE, en maîtresse.

CÉPHISE, du ton le plus tendre.

Hé ! bonjour, cher cousin : vous rendez à mon ame
Le plaisir, le bonheur.

BLINVAL.

Il m'est bien doux, Madame ..

CÉPHISE, interrompant.

Madame ?... Laissez donc ce mot froid et banal ;
Je suis votre cousine, et bientôt... Cher Blinval...
Ce cruel accident m'avait si fort troublée !
Dubois a dû vous dire...

BLINVAL.

Oui.

CÉPHISE.

J'étais désolée ;
Et sans lui je partais, je volais dans vos bras.
Êtes-vous bien remis? Ah ! ne me trompez pas :

Si d'un sensible cœur vous saviez la souffrance!
Dites.

BLINVAL.

(A part.)

Soyez tranquille... O ciel! quelle assurance!

CÉPHISE, le fixant avec délice.

Enfin, vous voilà donc! dans mes ardens souhaits
J'ai cru que ce beau jour n'arriverait jamais.

BLINVAL, à part.

Oh! c'est trop fort.

CÉPHISE.

Plait-il? vous avez un air triste.

BLINVAL, à part.

A tant de fausseté se peut-il qu'on résiste?

CÉPHISE.

Oh! de grâce, Blinval, quittez cet air rêveur:
J'ai besoin de gaîté, j'ai besoin de bonheur,
Votre absence aux ennuis ne m'a que trop livrée!

BLINVAL, avec ironie.

Aux ennuis!

CÉPHISE.

Mais vraiment, solitaire, enterrée,
Au milieu des forêts...

BLINVAL.

J'osais, d'après Dubois,
Juger différemment de l'horreur de ces bois:
Il m'avait annoncé je ne sais quelle fête...

CÉPHISE, gaiment.

Il est vrai : par ennui, quelquefois on se prête
Aux désirs d'un voisin, et l'on est, sur ma foi,
Tout surpris d'y trouver plus d'ennui que chez soi.

BLINVAL.

Pour la société, l'idée est peu flatteuse.

CÉPHISE.

Que la société ne me rend-elle heureuse!
Est-ce ma faute à moi ?

BLINVAL.

Mais c'était aujourd'hui,
Si j'ai bien entendu, qu'on devait...

CÉPHISE.

Eh bien! oui,
Je partais, et je reste. Ai-je besoin de fêtes ?
Les plus belles pour moi sont partout où vous êtes.

BLINVAL.

Je serais désolé qu'un plaisir attendu...

CÉPHISE.

Mon Dieu? ne pleurez pas, car je n'ai rien perdu.
De nos fêtes du jour pourrais-je être charmée?
Sans doute la campagne, au printems ranimée,
Devrait prêter aux jeux des charmes bien touchans :
Mais ce cruel Paris se roule jusqu'aux champs ;
Il y vient étouffer, sous sa froide imposture,
Ce qui nous reste ici de grâce et de nature.

BLINVAL.

Cependant.

CÉPHISE.

Mon ami, c'est à faire pitié :
On rassemble sans choix, comme sans amitié,
Une foule de gens qu'on nomme connaissances,
Produit miraculeux des mêmes circonstances,
Qui, la lorgnette à l'œil, l'un vers l'autre avançant,
Reculent de surprise en se reconnaissant.
Dans un vaste salon, bien surchargé de franges,
De glaces, de dorure et de meubles étranges,
Vingt ou trente beautés côte à côte bâillant,
Se disent dans leur cœur : CECI SERA BRILLANT.
Chacune observe l'autre, et rend avec usure
Deux critiques pour une à l'œil qui la censure.
Cependant on dirait, à voir l'heure qui fuit,
Qu'on ne sait plus en France être gai qu'à minuit.
Enfin le violon réveille la cohue ;
Dans la salle du bal déjà l'on s'évertue ;
La fade contredanse, aux mouvemens égaux,
Semble un thême qu'on donne à huit danseurs rivaux.
Un seul est admiré. Ce danseur, sans reproche,
Est venu de Paris l'escarpin dans la poche :
Car pour l'esprit, ainsi qu'on engage un bouffon,
Pour les yeux on engage un Vestris de salon :
C'est le genre. Bientôt, à la danse savante,
Succèdent les chassés, la walse étourdissante.
Maint époux que le jeu, malgré lui tient lié,
Frémit en observant les bonds de sa moitié :
Un œil sur la bouillotte, un autre sur la belle,
Il s'agite, il s'emporte, il voit qu'elle chancelle.
VA TOUT, dit l'imprudent, et son tout est perdu.
Ruggiéri vient calmer son esprit éperdu ;

Sa brillante magie au jardin nous attire.
Hélas! Flore y gémit, et Pomone y soupire :
Une barbare main, au parfum des bosquets,
Maria la fumée et l'odeur des quinquets :
L'oiseau s'est envolé ; la rapide fumée
S'élance, et le poursuit dans la nue embrasée ;
De débris calcinés elle a couvert ces lieux.
Le repas réunit nos convives poudreux :
C'est là qu'un sot billet, pour nouvelle disgrâce,
Près d'un rustre ou d'un fat, a marqué votre place.
Amis, galans, époux, circulant tout autour,
Promènent sous vos yeux leur faim et leur amour :
L'amour cède à la faim; leurs tendresses discrètes
N'occupent vos bontés qu'à remplir leurs assiettes.
Le vin coule ; avec lui naît ce bruit, ce fracas
Qu'on appelle gaîté chez ceux qui n'en ont pas :
Supplice de l'oreille, amalgame baroque,
De voix, de chants, de cris, de plats qu'on entrechoque
Chaos, où, sans plaisir, l'un l'autre on s'étourdit.
Joignez-y les fadeurs du Midas en crédit,
Du fat, qui rit tout seul, l'aventure incroyable,
Et du plaisant du lieu le conte pitoyable.
Encor si l'on n'avait que sa prose à subir ;
Mais un gros manuscrit à nos yeux vient s'offrir !
C'est un essai badin de sa muse étourdie,
Deux mille trois cents vers filés en tragédie :
A ce terrible aspect, chacun, saisi d'effroi,
Pâlit, bâille, se lève, et retourne chez soi.
Voilà ce qu'aujourd'hui l'on appelle une fête.

BLINVAL.

Cette description, je l'avoue, est peu faite

Pour séduire un ami de la douce gaîté,
Un cœur simple, mais vrai, qui hait la fausseté,
Un cœur...

CÉPHISE, avec abandon.

J'allais le dire; un cœur tel que le nôtre:
Car nous pouvons, je crois, répondre l'un de l'autre.

BLINVAL, avec humeur.

Que chacun, s'il lui plaît, réponde ici pour soi.

CÉPHISE.

Comment?

BLINVAL.

Moi, je suis franc: les femmes...

CÉPHISE.

Eh bien! quoi!
Les femmes aux vertus, que vous faites entendre,
N'auraient-elles, peut être, aucun droit de prétendre?
Et la philosophie..

BLINVAL.

(A part.)

Ah! de grâce... Quel front!
A la philosophie épargnons un affront:
Entre un sage et la femme il est peu d'alliance.

CÉPHISE.

Vous croyez?

BLINVAL.

Par malheur, j'en crois l'expérience;
Le don de bien penser, et d'agir encor mieux,
Joint au talent de plaire, aurait fait trop d'heureux:
Le ciel n'a pas voulu gâter l'espèce humaine.

CÉPHISE.

Mais votre intention sut assez bien la sienne :
Prendriez-vous aussi, Blinval, pour du bon sens,
Le goût du persiflage et ses malins accens?

BLINVAL.

Non, non; ce goût futile est loin d'une belle ame :
Je sais tout ce qu'il vaut; on peut même, Madame,
Railler très-joliment d'un cercle où l'on bâilla,
Sans être, croyez-moi, plus sage pour cela.
Le monde est plein d'erreurs : à quoi sert de le dire?
Est-on plus vertueux à force de médire?
Il est bien plus aisé, chacun le sent très-bien,
De critiquer le mal que de faire le bien.
La sagesse que j'aime est rarement austère :
Elle ne blesse point le cœur; elle l'éclaire.
La femme qu'elle inspire, ignorant ses appas,
Sans le bonheur d'aimer, ne les connaîtrait pas :
Elle n'aspire point à ces folles conquêtes,
Qu'un jour donne et ravit à nos froides coquettes;
Fidèle à ses devoirs, fidèle à ses sermens,
Elle n'a jamais su farder ses sentimens;
Elle n'abuse point de son cruel empire;
Sa bouche ne rit pas lorsque sa main déchire;
Elle ignore cet art de cacher sous les fleurs
L'épine qu'elle enfonce en nos sensibles cœurs;
Fière du désespoir d'un amant trop crédule,
Elle n'ajoute pas les traits du ridicule
Au trait qui l'assassine, et ne va pas gaîment,
D'un autre infortuné, commencer le tourment.
A ces traits peu flattés, malgré vos apostrophes,
Connaissez-vous beaucoup de femmes philosophes?

CÉPHISE.

Oui, Monsieur ; il en est tout autant qu'il en faut
Pour les gens comme vous, Dieu merci, sans défaut.
Mais...

(Elle se retourne ayant l'air d'entendre quelque chose.)

BLINVAL, regardant aussi.

Quoi ?

CÉPHISE.

N'entends-je pas rouler une voiture ?

BLINVAL, agité.

Quelqu'un arrive ?

CÉPHISE.

Eh! oui, ce sont eux. Je m'assure,
Des importuns.

BLINVAL, lui offrant la main.

Eh bien! il faut les recevoir.

CÉPHISE.

Oh ! ne vous livrez pas à l'ennui de les voir :
C'est Damon l'important, la prude Cidalise,
Le politique Ormel, l'intrigante Bélise,
Dolban...

BLINVAL, étonné.

Dolban ?

CÉPHISE, avec intention.

Mais oui.

BLINVAL.

Quoi ! ce jeune éventé

Qui remplit le canton de sa fatuité !

CÉPHISE.

Parlez un peu moins mal d'un homme que j'estime.

BLINVAL, à part.

C'est lui.

CÉPHISE.

Dolban n'est pas sans mérite.

BLINVAL.

Oh ! sublime !

CÉPHISE.

Et, s'il arrivait seul, il serait accueilli
Un peu différemment.

BLINVAL.

Je le crois.

CÉPHISE, du ton le plus tendre.

Mon ami,
Pour être tout à vous, et par vous seul heureuse,
Je vais congédier cette troupe ennuyeuse.
Allez, en attendant... revoir le petit bois ;
Je cours vous y rejoindre. Il vous souvient, je crois,
Combien ses longs détours et ses routes fleuries
Invitent mollement aux douces rêveries.
Allez...

(Elle le salue de l'air le plus passionné, et sort.)

SCÈNE XI.

BLINVAL, furieux.

Au petit bois ! là, bien patiemment,
Tandis que la perfide... Ah ! plus indignement
Peut-on se voir jouer par une ame traîtresse ?
Peut-on pousser plus loin... Allons, plus de faiblesse,
Plus de regrets ; Blinval, plus de combats honteux ;
Il faut rompre à l'instant de trop coupables nœuds :
Ma raison, mon honneur, l'amour, l'amour lui-même
Me dit... Ah ! le cruel me dit trop que je l'aime !
Oui, je l'aime !... quel cœur se serait défendu
De ce fatal poison dans ses yeux répandu ?
Ces yeux, ces traits charmans, cette grâce touchante,
Et ce maudit esprit, qui, malgré moi, m'enchante,
Tout, tout n'est-il pas fait encor pour enchaîner...
Qui, moi ! moi, je pourrais jamais lui pardonner !
Je pourrais à ce point déshonorer un sage !
Mais, aussi, qui me force à dévorer l'outrage ?
Qui me force à souffrir qu'un jeune suborneur
M'arrache impunément ma joie et mon bonheur ?
Non, non, cédons plutôt au transport qui me flatte :
Il faut avec éclat se venger de l'ingrate ;
Il faut tuer le fat, ou périr de sa main.
Contre ces vils frélons, l'amour réclame, enfin :
Le mépris nourrit trop l'orgueil qui les énivre,
Ce n'est qu'en les tuant qu'on leur apprend à vivre.
Allons, je me battrai. Quand il ne sera plus...

(Il aperçoit Céphise qui l'épie.)

SCÈNE XII.

BLINVAL, CÉPHISE, en vieille. Elle épie assez maladroitement, pour être observée.

BLINVAL, toujours furieux.

Hem! qu'est-ce?

CÉPHISE, feignant d'être troublée.

Ce n'est rien.

BLINVAL, il lui saisit le bras, et l'amène sur le devant de la scène.

Ah! détours superflus!
Que faites-vous ici? d'où vient que l'on m'épie?
Parlez.

CÉPHISE.

Mon Dieu, Monsieur, votre main m'estropie.

BLINVAL.

Vient-on voir si déjà je suis au petit bois?

CÉPHISE.

Monsieur...

BLINVAL.

Rassurez-vous; j'ai tout su de Dubois.

CÉPHISE.

De Dubois?

BLINVAL.

Oui, j'ai su les projets de Céphise:
On me trompe.

CÉPHISE.

Ah ! Monsieur !...

BLINVAL.

Pourquoi cette surprise ?
Je vous dis que Dubois, fidèle à son devoir,
Indigné, comme vous, d'un parjure aussi noir,
M'a tout conté.

CÉPHISE.

Mon Dieu, je suis hors de moi-même.

BLINVAL.

Ne craignez rien, vous dis-je, allons, Dubois vous aime ;
Il m'a parlé de vous, et j'approuve son choix.

CÉPHISE, rapidement.

Ah ! l'aimable garçon, Monsieur, que ce Dubois !
Quel trésor vous avez ! Tout mon cœur, à sa vue,
A senti je ne sais quelle atteinte imprévue :
C'était comme une flamme, un mélange si doux
De rayons...

BLINVAL, impatienté.

Il suffit : on aura soin de vous.
Mais il faut me servir, de tout il faut m'instruire.

CÉPHISE.

Si Monsieur connaissait le zèle qui m'inspire...

BLINVAL.

Voyons ; apprenez-moi tout ce que vous savez :
Quelle est cette voiture, et ces gens arrivés ?

CÉPHISE, avec embarras.

Ces gens ?

BLINVAL.

Oui, dans l'instant.

CÉPHISE.

Hélas! Monsieur; je tremble.

BLINVAL.

Parlez toujours.

CÉPHISE.

Ces gens que vous croyez ensemble...

BLINVAL.

Eh bien!

CÉPHISE.

Ils ne sont qu'un; il n'est certainement
Arrivé qu'un seul homme.

BLINVAL.

Et cet homme est l'amant?

CÉPHISE.

Du moins il se dit tel.

BLINVAL.

Ciel!

CÉPHISE.

Croyez qu'il m'en coûte.

BLINVAL.

O honte! et cet amant est déguisé sans doute?

CÉPHISE, observant son costume.

Déguisé? Non, Monsieur, il n'est plus déguisé;
Votre présence a fait que l'on s'est ravisé:
L'on se nuit quelquefois par un excès de feinte:
Il est mis comme vous.

BLINVAL.

J'entends, plus de contrainte.

Eh bien ! qu'en a-t-on fait ?...

CÉPHISE.

Monsieur...

BLINVAL.

Quel embarras !

CÉPHISE.

Ah ! Monsieur, par pitié, ne m'interrogez pas.

BLINVAL.

Comment ! où donc est-il en ce moment !

CÉPHISE.

Mon ame
Se brise...

BLINVAL.

Parlez donc.

CÉPHISE.

Il est... avec Madame.

BLINVAL.

Avec Madame ! seul ?

CÉPHISE.

Tout seul.

BLINVAL.

O rage ! Eh ! quoi !
Vous l'avez vu, bien vu ?

CÉPHISE.

Tout comme je vous vois.

BLINVAL, accablé.

Je n'en puis plus douter ! Mais poursuivez, de grâce :
N'avez-vous plus rien vu ?

CÉPHISE.

Mon Dieu si.

BLINVAL.

Quelle audace !

CÉPHISE.

La scène était vraiment d'un effet curieux.
Lui, par exemple...

BLINVAL.

Eh bien ?

CÉPHISE.

Il était furieux.

BLINVAL.

Furieux ! et la cause ?

CÉPHISE.

Il s'est mis dans la tête
Qu'il avait un rival.

BLINVAL, avec éclat.

Ah ! ma joie est complète !
Assurément il l'a, ce rival dangereux !
Et ma fureur bientôt va l'offrir à ses yeux.

CÉPHISE.

Ah ! Monsieur, gardez-vous de cet éclat funeste :
Vous me faites frémir ; d'ailleurs, je le proteste,
Autant que j'en ai pu juger par quelque mot ;
Cet homme n'a pas l'air très-sage.

BLINVAL.

C'est un sot.

CÉPHISE.

Vous le connaissez donc ?

BLINVAL.

C'est Dolban qu'on le nomme.

CÉPHISE, fesant l'étonnée.

Dolban ?

BLINVAL.

Je vous l'apprends.

CÉPHISE.

J'ai cru que le jeune homme...

BLINVAL.

Croyez-en cet esprit pénétrant et profond.

CÉPHISE.

La pénétration de Monsieur me confond.

BLINVAL.

Ah ! qu'ils ne pensent pas qu'on soit dupe !

CÉPHISE.

Non, certe !

BLINVAL.

Et Madame, sans doute, en femme très-experte,
Répondait par des pleurs au benet ébloui ?

CÉPHISE.

Non, Madame avait l'air de se moquer de lui.

BLINVAL.

Pauvre homme !

CÉPHISE.

Toutefois, craignant d'être aperçue,
Elle n'a pas voulu prolonger l'entrevue ;
Mais l'on est convenu que tantôt, quand la nuit
Aura tout obscurci, l'un et l'autre sans bruit
Se rejoindront ..

BLINVAL.

Qu'entends-je ?

CÉPHISE.

Et c'est, je le suppose,
Pour...

BLINVAL.

Pourquoi ?

CÉPHISE.

Pour finir de s'expliquer la chose.

BLINVAL.

Dieu !... Céphise !... la nuit !...

CÉPHISE.

On vous craint à tel point !
Vous êtes si rusé !

BLINVAL, avec force.

Cela ne se peut point.
Non, vous m'en imposez : qu'une ingrate que j'aime
M'oublie, on le conçoit ; mais s'oublie elle-même,
Impossible.

CÉPHISE.

Monsieur, ce que j'en dis ici
Est, je pense, en tout bien, tout honneur, Dieu merci.
Madame a, ce matin, fait venir un notaire,
Et je soupçonne...

BLINVAL.

Quoi ? qu'un fat ait su lui plaire
Assez rapidement pour obtenir sitôt...

CÉPHISE.

On peut vous faire voir...

BLINVAL, avec rage.

Soit, je vous prends au mot.
Venez.

CÉPHISE.

Mon doux Jésus! quels yeux! quel air terrible!

BLINVAL, voulant l'entraîner.

Venez, vous dis-je.

CÉPHISE.

Non, Monsieur, c'est impossible :
Je crains trop les malheurs qu'ici vous causeriez.

BLINVAL.

Ah! je le savais bien que vous vous dédiriez!

CÉPHISE.

Je ne me dédis point; mais votre air m'épouvante :
Je suis fille d'honneur, malgré que je m'en vante,
Et pour vous le prouver, tenez, votre intendant,
Monsieur Dubois...

BLINVAL.

Eh bien?

CÉPHISE.

Il est sage et prudent;
Sans peine vous croirez ce qu'il pourra vous dire :
Au lieu du rendez-vous je m'offre à le conduire,
A le rendre témoin de tous leurs entretiens.

BLINVAL.

Dubois?

CÉPHISE.

Oui.

BLINVAL.

(A part.)

J'y consens. Ah ! parbleu, je la tiens.

(Il sort rapidement ; Céphise rit en le suivant des yeux.)

SCÈNE XIII.

CÉPHISE, éclatant de rire.

O SUBLIME sagesse ! êtes-vous assez sotte !
Il va du cher Dubois prendre la redingote :
Tous mes gens prévenus ne le gênent en rien.
Malice de mon sexe ! allons, servez-moi bien ;
C'est sur vous aujourd'hui que ma gloire repose :
Mais n'en mettons-nous pas une trop forte dose ?
Trop ?.. Hé ! quand nous tombons dans les mains d'un jaloux,
Pauvres femmes ! a-t-il quelque pitié de nous ?
Non, non : ne craignons pas, dans le siècle où nous sommes,
Par de feintes noirceurs, d'inquiéter les hommes :
Malgré tout notre esprit, notre art le plus profond,
Nous n'en feindrons jamais autant qu'ils nous en font.

SCÈNE XIV.

CÉPHISE, BLINVAL, sous le costume de Dubois.

BLINVAL, d'un ton brusque.

CATAU, Monsieur m'envoie...

CÉPHISE, avec volubilité.

Ah! que ma joie est grande!
Je vous cherche partout, partout je vous demande;
Mon cher monsieur Dubois, partagez mon transport.

BLINVAL.

C'est bon. Monsieur, là-bas, m'a fait certain rapport...
Vous m'attendez?... dit-il.

CÉPHISE, de même.

Oui, mon cœur, pour vous dire
Qu'on n'a pu résister à votre aimable empire,
Que je n'ai pu contraindre un si doux sentiment.
Madame en a reçu l'aveu bénignement :
Elle approuve nos feux, et déjà le notaire...

BLINVAL, impatienté,

Il suffit : nous avons à parler d'autre affaire;
Monsieur attend de vous un service important.

CÉPHISE.

Fort bien : mais notre amour...

BLINVAL.

Ne presse pas autant.

CÉPHISE.

Juste ciel ! on dirait, ingrat, à vous entendre...

BLINVAL.

Qu'un serviteur zélé ne fait jamais attendre
Ce qu'il doit à son maître.

CÉPHISE, d'un air désolé.

O projets superflus !
Je suis trompée.

BLINVAL.

Eh ! non.

CÉPHISE.

Ah ! vous ne m'aimez plus !

BLINVAL.

Mais si.

CÉPHISE.

Non ; c'en est fait

BLINVAL, trépignant de patience.

Point.

CÉPHISE.

Ce ton brusque...

BLINVAL.

Encore !

CÉPHISE.

Vos yeux...

BLINVAL, lui secouant le bras avec fureur.

Quand on vous dit, morbleu ! qu'on vous adore.

CÉPHISE, en extase.

Tu m'adores !

BLINVAL.

Oui. Mais, pour Dieu, ne tardons pas
Faut-il...

CÉPHISE.

Il ne faut point ailleurs porter ses pas.
On a choisi ce lieu comme étant le plus sombre :
Vous savez...

BLINVAL.

Oui.

CÉPHISE.

La nuit déjà répand son ombre.
Tenez-vous dans ce coin, mais songez bien qu'ici
Il faut une prudence...

BLINVAL.

Oh ! n'ayez nul souci.

CÉPHISE.

Moi, je vais à l'instant retrouver le notaire.
(Tendrement.)
Adieu.

BLINVAL, durement.

Bonsoir.

CÉPHISE, lui présentant la main.

Baisez la main qui vous est chère.

BLINVAL, témoignant son dégoût.

O ciel !

CÉPHISE.

Baise, te dis-je... A présent, calme-toi.

(Elle sort.)

SCÈNE XV.

BLINVAL.

Hé! le moyen ici d'être maître de soi!
Le voici donc le lieu choisi par la parjure!
Voici l'instant marqué pour venger mon injure!
Ah! c'était bien la peine, au printems de mes jours,
D'étudier Sénèque et ses sages discours!
De nourrir mon esprit de la froide morale
De vingt autres docteurs que l'école signale!
De quoi me servent-ils, en ce moment affreux?
Ils ont tous oublié, ces docteurs si fameux,
Que, si, pour élever, pour affermir nos ames,
Le ciel fit leurs leçons, le diable a fait les femmes.
Ne vient-on pas?... J'entends... Oui, mais je ne vois rien.
Fâcheuse obscurité!... N'importe, écoutons bien.

SCÈNE XVI.

BLINVAL, CÉPHISE, sous le même costume.

CÉPHISE, avec sa voix naturelle, se parlant à elle-même.

Oui, c'est le seul parti, je crois, qui me convienne;
Et tous les gens sensés m'excuseront sans peine.
Mon sort avec Blinval eût été trop affreux:

Il est fier et jaloux ; son esprit soupçonneux
Aurait fait mille fois le tourment de ma vie.
Dolban, loin des hauteurs de la philosophie,
Plus soumis, me promet un destin bien plus doux.

BLINVAL, à l'écart, ne pouvant se contenir.

Ah!

CÉPHISE.

J'entends quelque bruit : cher Dolban, est-ce vous?

BLINVAL.

(A part.) (Comme inspiré et contrefesant sa voix.

Profitons de l'erreur... Oui, c'est moi.

CÉPHISE.

Du silence.
Vous avez mérité toute ma confiance ;
Je vous épouse ; mais je dois vous prévenir
Que j'aimai ce Blinval auquel j'allais m'unir :
Lui seul, jusqu'à ce jour, à mon ame ravie,
Fit connaître ce bien, ce charme de la vie,
Cet amour qui semblait assurer mon bonheur :
Ah ! pourquoi son esprit a-t-il gâté son cœur!

BLINVAL, dans le plus grand trouble.

Madame...

CÉPHISE.

Paix, vous dis-je : un retour salutaire
M'a fait apprécier votre heureux caractère :
Vous obtenez le prix qu'attendait un rival :
Il ne s'agit donc plus que d'éloigner Blinval :
Il n'est pas bien méchant ; j'ai pensé que le mode
Le plus décent pour tous, même le plus commode,

Était de vous pouvoir présenter comme époux :
Ainsi, j'ai fait dresser ce contrat : hâtez-vous
D'y mettre votre nom. Cette chambre voisine
Est éclairée : allez.

BLINVAL.

(Il prend le contrat, et dit à part.)

Ah ! perfide cousine !
Malgré toi... Ciel ! que fais-je, et quelle honte à moi !
Désirer un objet qui donne ailleurs sa foi !
Non, non : mais que l'effet d'une surprise étrange
Les brouille, s'il se peut, l'un et l'autre, et me venge.

(Il entre dans le cabinet.

CÉPHISE, l'observant.

Bien, très-bien ! le cousin signe sans lire un mot.

BLINVAL, revenant.

Voilà votre contrat.

CÉPHISE, éclatant de rire d'une voix cassée.

Ah ! ah ! ah ! j'ai mon lot !

BLINVAL.

Quels accens !

CÉPHISE, toujours avec la voix de vieille.

Cher Dubois, c'est Catau, c'est ta femme.

BLINVAL.

Ma femme ?

CÉPHISE, vivement.

Ai-je bien su contrefaire Madame ?
Tu voulais m'échapper ; mais moi, je t'aime, ingrat !
Ma ruse t'a forcé de signer ton contrat.

BLINVAL, étourdi.

Ah! mon Dieu!

CÉPHISE.

Viens, mon cœur, réponds à ma tendresse.

BLINVAL, la repoussant.

Misérable!

CÉPHISE.

Viens donc qu'en mes bras je te presse.

BLINVAL, avec force, et courant prendre un flambeau dans le cabinet.

Holà, Picard, Lafleur, qu'on éclaire.

CÉPHISE.

Et pourquoi?

BLINVAL.

Et toi, vieille maudite, à l'instant remets-moi,
Rends ce fatal écrit.

CÉPHISE.

Juste ciel, quel langage?

BLINVAL.

Rends, te dis-je.

CÉPHISE.

Un écrit où notre cœur s'engage!
Mon cher petit Dubois, peux-tu prendre si mal...

BLINVAL, ôtant son déguisement.

Il n'est plus de Dubois, ici; je suis Blinval.

CÉPHISE, feignant le plus grand étonnement.

Monsieur Blinval!

BLINVAL.

Lui-même.

CÉPHISE, avec une joie ridicule.

O rencontre opportune !
Mon astre me devait cette bonne fortune.

BLINVAL.

Quoi ! vous profiteriez avec ces cheveux blancs...

CÉPHISE.

On profite de tout, Monsieur, à soixante ans.

BLINVAL, dans la plus grande fureur.

Malheureuse !

CÉPHISE.

Hé ! là, là, je suis encor passable :
Vous ne me voyez pas d'un œil très-favorable ;
Mais si votre fureur, votre aveugle transport
Vous permettait de voir ce qu'on vaut...
(Elle tousse fortement.)

BLINVAL.

Je suis mort.

CÉPHISE.

Mon asthme s'est beaucoup radouci cette année.

BLINVAL.

Ah ! Dieu !

(Il se jette désespéré dans un fauteuil, tournant le dos à la vieille.)

CÉPHISE.

D'ailleurs, Monsieur, ma famille est bien née,
Et puis quand il me plaît de me donner un air,
Par exemple d'ôter ce grand tablier vert

Qui pare la duègne et déforme une belle,
Puis ces manches de prude à six rangs de dentelle,
Ces gants qui, d'un beau bras, cachent l'heureux contour
Et ce bonnet antique où ce fripon d'Amour,
Sous des voiles trompeurs quelquefois se déguise,
Catau, soyez-en sûr, peut bien valoir Céphise.

(A mesure qu'elle parle, elle ôte ses déguisemens, Blinval, dans la plus grande agitation, l'observe jusqu'à ce qu'enfin, la reconnaissant, il tombe à ses pieds.)

BLINVAL, aux genoux de Céphise.

O ciel! je suis un sot.

CÉPHISE.

Non pas; mais un amant
De ses soupçons, je crois, puni.

BLINVAL.

Divinement.
Ah! je n'aspire plus à l'honneur d'être un sage.

CÉPHISE, lui offrant sa main.

Non, soyez mon époux; cela vaut davantage.
Ici bas, croyez-moi, sans prendre tant de soins,
Le plus sage est celui qui s'en doute le moins.

FIN DE DÉFIANCE ET MALICE.

LE PESSIMISTE,

OU

L'HOMME MÉCONTENT DE TOUT,

COMÉDIE EN UN ACTE,

PAR M. PIGAULT-LEBRUN,

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre du Palais-Royal, le 21 mars 1789.

NOTA. La notice sur M. Pigault-Lebrun se trouve dans le tome 10 des Comédies en prose, volume 51 de la présente collection.

PERSONNAGES.

M. DUPRÉ, pessimiste (*).
AMÉLIE, pupille de M. Dupré.
VALCOURT, amant d'Amélie.
DUPONT, intendant de M. Dupré.
MADAME DUPONT.
UN FERMIER.

La scène est chez M. Dupré.

(*) Le rôle de Dupré est un premier rôle.

LE PESSIMISTE,

COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

VALCOURT, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Quoi! toujours indécis!

VALCOURT.

Eh! mais... quel parti prendre?

AMÉLIE.

Parler à mon tuteur.

VALCOURT.

Il ne veut rien entendre.
Quoi qu'on puisse lui dire, on n'a jamais raison,
Et ma timidité...

AMÉLIE.

Devient hors de saison.
Si mon tuteur est brusque, il est d'un caractère
Excellent.

VALCOURT.

Et pour rien il se met en colère;

Il condamne toujours le sentiment d'autrui.
Pour bien faire, il faudrait que cela vînt de lui.

AMÉLIE.

Il faudrait qu'il vous dît d'une façon civile :
Daignez, mon cher Valcourt, épouser ma pupille ;
Elle est jeune, elle est riche, elle vous conviendra.
Vous n'aimez pas encor ? non, mais cela viendra.

VALCOURT.

Que vous êtes injuste !... Il connaît ma tendresse ;
Mais l'amour lui paraît ou folie ou faiblesse.
Irai-je, en étourdi, heurter ses sentimens ?

AMÉLIE, s'en allant.

Si vous pensez ainsi, vous attendrez long-tems.

VALCOURT.

De grâce, écoutez-moi. Je peux tout pour vous plaire ;
Mais...

AMÉLIE.

Vous avez raison, Monsieur, de n'en rien faire.
Je n'abuserai pas de la docilité
Qui vous exposerait à sa sévérité.
Je suis loin d'exiger le moindre sacrifice :
Que l'amour nous sépare, ou bien qu'il nous unisse,
Peu m'importe, après tout.

VALCOURT.

Un hymen assorti...

AMÉLIE.

Rester fille est, je crois, le plus sage parti.

VALCOURT.

Quel plaisir trouvez-vous à causer mes alarmes ?
Pour vous faire adorer, vous faut-il d'autres armes
Que ces traits séduisans qui pénètrent mon cœur,
Ces talens, ces vertus, gages de mon bonheur ?
Faut-il jouer encor la froideur, le caprice ?
Ah ! ce n'est pas à vous d'employer l'artifice.

AMÉLIE, riant.

Je n'en ai pas besoin, je le sais, et sur vous
Je ne veux exercer qu'un empire plus doux.
Vous m'aimez, je le crois, je me plais à le croire.
C'est à vous rendre heureux que je borne ma gloire ;
Et j'abjure à jamais tous ces petits détours,
Ce manége honteux des belles de nos jours.
Quand on a, comme moi, tout ce qu'il faut pour plaire,
On n'a jamais recours à ce moyen vulgaire,
Je sais très-bien cela ; mais puis-je hautement
Publier de mon cœur le tendre sentiment ?
Dire qu'en vous j'ai mis le bonheur de ma vie ;
Et pour vous obtenir, faire quelque folie ?
Cela n'est pas dans l'ordre, et c'est à votre ardeur
A parler, à presser, à vaincre mon tuteur.

VALCOURT.

Eh bien ! je parlerai, j'en aurai le courage.
Je me sens rassuré.

AMÉLIE.

C'est d'un heureux présage.
Plus de faiblesse, au moins.

VALCOURT.

Non, je vais de ce pas,
Soutenu par l'amour, mériter vos appas.

SCÈNE II.

AMÉLIE.

Mon bon ami Valcourt est vraiment bien aimable,
Et l'hymen avec lui peut être supportable.
Il est docile en tout, mes désirs sont ses lois,
Et mon bonheur, un jour, justifira mon choix.

SCÈNE III.

DUPONT, AMÉLIE.

AMÉLIE.

Voici notre intendant : quel hasard me l'amène ?
Qu'avez-vous, mon ami, vous paraissez en peine ?

DUPONT.

Ah ! je souffre en effet, et l'excès du malheur
Me force d'implorer vos soins, votre faveur.

AMÉLIE.

Vous m'effrayez, Dupont ; faites-moi donc entendre...

DUPONT.

Tôt ou tard à l'amour, Madame, il faut se rendre.

AMÉLIE, à part.

Oui, je l'éprouve bien.

DUPONT.

J'ai cru me rendre heureux,
Et sans rien consulter, j'ai contracté des nœuds...

AMÉLIE.

Vous êtes marié?

DUPONT.

Depuis sept ans, Madame.

AMÉLIE.

Et nous l'ignorons tous!

DUPONT.

J'ai craint d'ouvrir mon ame
Au maître que je sers depuis plus de vingt ans.
Je n'en aurais reçu que des refus constans;
Il aurait condamné mon choix et ma tendresse.
De céder à mon cœur, hélas! j'eus la faiblesse.

AMÉLIE.

Vous en repentez-vous?

DUPONT.

Je m'en repentirais
Si, depuis notre hymen, nos deux cœurs satisfaits
Avaient eu quelque instant de mésintelligence.
Notre amour s'est accru dans l'ombre et le silence:
Le tems, comme l'éclair, s'est écoulé pour nous,
Et le jour qui renaît est toujours le plus doux.

AMÉLIE.

Quels sont donc vos chagrins?

DUPONT.

Je suis dans l'indigence..
J'ai combattu long-tems, cédant à l'espérance
De pouvoir surmonter un destin rigoureux;
Mais vous seule aujourd'hui pouvez me rendre heureux.
Au moment où je parle, un barbare, peut-être...
Pardon, de ma douleur je ne suis pas le maître...
Peut-être en ce moment je suis exécuté.
Si d'un frivole espoir je ne suis pas flatté,
Vous daignerez parler...

AMÉLIE.

Il me déchire l'ame.
Oui, je vous le promets.

DUPONT.

Vous me plaignez, Madame!
Voilà bien votre cœur.

AMÉLIE.

Mais vos appointemens...

DUPONT.

N'ont pu fournir qu'à peine à nos besoins urgens,
Et forcé d'emprunter, on me contraint de rendre.

AMÉLIE.

Avez-vous des enfans?

DUPONT.

Oui, l'amour le plus tendre
M'a rendu deux fois père, et c'est là mon malheur.
La mère et les enfans vivent dans la douleur;
Ils vont manquer de tout, et, trop malheureux père,

Je n'ai plus que des pleurs à porter à leur mère.

AMÉLIE.

Ils seront essuyés, et peut-être aujourd'hui
Votre sort changera : comptez sur mon appui.
Vous faudrait-il beaucoup ?

DUPONT.

La somme est assez forte
Pour craindre que Monsieur ne veuille pas...

AMÉLIE.

N'importe ;
Dites, que vous faut-il ?

DUPONT.

Bien près de huit cents francs.

AMÉLIE, à part.

C'est beaucoup trop pour moi.

(Lui donnant sa bourse.)

Voilà pour vos enfans :
Mon tuteur donnera le reste de la somme.
Il est un peu bouillant ; mais enfin il est homme.
D'un cœur tel que le sien on peut tout obtenir.
Dès qu'il sera rentré, vous viendrez m'avertir ;
Et, s'il me refusait ce léger sacrifice,
Je trouverais quelqu'un qui vous rendrait service.

(Dupont sort en fesant une profonde révérence.)

SCÈNE IV.

AMÉLIE.

Je ne peux rien pour lui dans ce besoin pressant !
Ah ! je connais enfin tout le prix de l'argent.
Il m'eût été bien doux ce lui donner moi-même...

SCÈNE V.

VALCOURT, DUPRÉ, AMÉLIE.

DUPRÉ, en dedans.

Non, ne m'en parlez plus. Quelle folie extrême !

AMÉLIE.

Ah ! voilà mon tuteur.

DUPRÉ, entrant.

Mais quel acharnement !

AMÉLIE.

Bonjour, Monsieur.

DUPRÉ, grondant.

Bonjour.

AMÉLIE, sortant, à Valcourt.

Ce n'est pas le moment.

SCÈNE VI.

VALCOURT, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Il ne s'en ira pas !

VALCOURT.

Mais, Monsieur...

DUPRÉ.

Quel martyre !
Il parlera toujours ! je n'ai rien à vous dire.

VALCOURT.

Quoi ! toujours mécontent des hommes et du sort ?

DUPRÉ.

Oui, ventrebleu, toujours. En effet, j'ai grand tort !
Je ne peux faire un pas dans les champs, à la ville,
Qu'un objet, quel qu'il soit, ne m'aigrisse la bile.

VALCOURT.

Mais écoutez, du moins...

DUPRÉ.

Je n'écouterai rien.

VALCOURT.

Je pourrais vous prouver...

DUPRÉ.

L'existence du bien.
Cessez donc de défendre un absurde système.
J'interroge mon cœur, c'est mon juge suprême ;
Et les plats argumens de la froide raison,
Pour gagner mon esprit, ne sont plus de saison.
Malgré tous vos efforts, je cède à l'évidence.
Je ne vois en tous lieux qu'erreur, extravagance,
Malignité, fureur ; et, physique ou moral,
Dans ce triste univers je sens que tout est mal.

VALCOURT.

Moi, je ne conçois rien à l'aveugle manie
Qui depuis si long-tems tourmente votre vie.
Avec tant de moyens de couler d'heureux jours,
Et, vraiment fortuné, vous vous plaignez toujours

DUPRÉ.

Vous me croyez heureux? mais il faudrait, pour l'être,
De mes justes transports pouvoir me rendre maître,
D'un œil indifférent voir souffrir les humains,
De leurs persécuteurs seconder les desseins,
De tant de parvenus approuver l'impudence,
Avec un cœur d'airain repousser l'indigence,
Et d'erreur en erreur parvenant aux forfaits,
Imiter ces mortels qui n'ont rougi jamais.
Non, qui peut se livrer à ce désordre insigne,
Du titre d'honnête homme est à jamais indigne.
Vers les traits du méchant dussé-je être abattu,
Je brave ce pervers, et cède à la vertu.

VALCOURT.

Mais elle existe donc, cette vertu sublime,

À qui vous prodiguez vos vœux et votre estime ?

DUPRÉ.

Elle existe, Monsieur ; mais son culte est éteint,
Son front défiguré, son langage contraint :
Le vice est triomphant dans le siècle où nous sommes,
Et malgré sa laideur, c'est l'idole des hommes.

VALCOURT.

Mais quel nouveau sujet excite ce courroux ?
Vous parliez ce matin d'un air tranquille et doux.

DUPRÉ.

Un incident fatal a rouvert ma blessure,
Et je n'ai plus qu'horreur pour toute la nature.
Écoutez-moi. Je sors pour calmer mes ennuis ;
Je marchais au hasard, rêvassant, indécis...
J'entends des cris perçans, j'approche, j'examine...
Deux enfans presque nus, leur douceur enfantine,
Leur mère dans les pleurs, rien ne peut désarmer
Un créancier cruel qui va les opprimer.
Tout annonçait en lui l'excessive opulence...
Il voyait leur misère avec indifférence :
Leur état douloureux excitait son mépris...
Mes pleurs coulaient déjà, mes regards attendris
S'attachaient tour-à-tour sur la mère et ses filles.
Je sauverai, disais-je, une de ces familles
Qui tombent tous les jours sous les coups du plus fort,
Et du moins aujourd'hui j'adoucirai mon sort.
La mère me regarde, et voit couler mes larmes,
Dans mon sein palpitant vient cacher ses alarmes,
Me montre ses enfans, implore mon secours,
Et met entre mes mains son destin et leurs jours.

Me supplie à genoux de ménager leur père,
Et croit en ce moment voir un dieu tutélaire.
Vos maux seront, lui dis-je, effacés par ma main;
Jamais les malheureux ne m'implorent en vain;
Je vais payer. Alors ce créancier barbare
Ose approcher de moi, tend une main avare,
Et reçoit, sans frémir, ce malheureux métal
Qui tient tout asservi sous son pouvoir fatal.
Vous êtes, me dit-il, dupe de ce manége!
C'est ainsi que ces gueux trouvent qui les protége.
Les propos de cet homme allument mon courroux.
On ne vous doit plus rien, crai-je, éloignez-vous,
Et laissez respirer cette triste victime,
Que votre barbarie entraînait dans l'abîme.
Il sort en me lançant un regard furieux.
Mais quel autre tableau se présente à mes yeux!
La mère est à mes pieds, et sa bouche est muette;
Un coup d'œil expressif est son seul interprète;
Elle presse mes mains, les porte sur son cœur;
Elle voudrait parler... Une horrible pâleur
A chassé de son front son ame défaillante...
Je veux la relever... elle tombe mourante.
Je vais... je viens... j'appelle, éperdu, plein d'effroi,
Et pour la secourir, je ne vois près de moi
Que deux infortunés qui vont perdre leur mère,
Et sur qui le destin épuise sa colère...
On accourt à mes cris, et des soins bienfesans
Lui rendent à la fin l'usage de ses sens,
Et de sauver ses jours me laissent l'espérance.
Pour moi, je me cérche à sa reconnaissance,
Je m'éloigne à grands pas de ce lit de douleur,
Et reviens me livrer à toute mon humeur.

VALCOURT.

Oubliez-la plutôt, Monsieur; votre existence
Est marquée en ce jour par votre bienfaisance.
Si la vie est un mal, on peut ainsi jouir
Du plaisir consolant de savoir l'adoucir.

DUPRÉ.

Si le bonheur n'était un être fantastique,
Il ne serait, pour moi, qu'une ressource unique
Contre les noirs chagrins qui dévorent mon cœur;
Ce serait des humains d'être le bienfaiteur,
De tarir de leurs maux la source renaissante,
Calmer leur propre rage, et la rendre impuissante.
Mais jamais les mortels peuvent-ils être heureux!
On les voit opprimés dès qu'ils sont vertueux;
Le vice corrompt tout, et l'altière opulence
Écrase de son poids l'honorable indigence.
En vain l'homme pensant voudrait la secourir:
Tout être infortuné finit par s'avilir.
Je distingue pourtant de la classe commune,
Ceux dont j'ai ce matin corrigé la fortune.
Ils sont vraiment aimés, on m'en a dit du bien,
Et pour les secourir je n'épargnerai rien.
Ils ont des qualités; l'épouse est douce, belle,
Son époux la chérit, et paraît digne d'elle.
Il est, dit-on, placé chez un original
Qui lui donne très-peu, qui le traite assez mal,
Et qui de ses revers est la première cause.
Cet homme, assurément, doit valoir peu de chose;
Mais je lui parlerai, je saurai l'attendrir,
De son inaction je le ferai rougir,

VALCOURT.

Si de votre dégoût vous vous rendez le maître,
Vous connaîtrez bientôt tout le prix de votre être.
Vous ne verrez enfin que des cœurs satisfaits
Jouir de votre ouvrage, et bénir vos bienfaits.

DUPRÉ.

Peut-être je serai trompé dans l'apparence.
Serai-je convaincu de leur reconnaissance ?
Irai je en exiger de pénibles combats ?...

VALCOURT.

Il est toujours flatteur de faire des ingrats.
Dans leur nombre, Monsieur, gardez vous de comprendre
Celle que vous aimez, une pupille tendre,
Que son père mourant mit dans votre maison,
Dont vos soins, chaque jour, cultivent la raison...

DUPRÉ.

Si dans son jeune cœur j'ai porté la lumière,
D'un père j'ai rempli la volonté dernière.

VALCOURT.

A ses désirs, du moins, vous avez répondu.

DUPRÉ.

Il était mon ami, j'ai fait ce que j'ai dû.
Passons.

VALCOURT.

Mais vous pouvez couronner votre ouvrage.

DUPRÉ.

M'en préserve le ciel ! ce n'est point à cet âge
Qu'on doit se marier. Parlons net désormais ;

Le moment de l'hymen arrive-t-il jamais?
Pour un être pensant ce n'est qu'un esclavage ;
N'espérez pas, Monsieur, que ce soit mon ouvrage
Qui sait combien de tems votre amour durera?
Un instant l'a vu naître, un instant l'éteindra.

VALCOURT.

Il doit être éternel. Jugez mieux de ma flamme,
Et connaissez l'objet qui règne sur mon ame.

DUPIÉ.

Voilà les jeunes gens, ils ne doutent de rien :
L'imagination leur fait tout voir en bien.
Si je n'arrêtais pas votre inexpérience,
Bientôt vous sentiriez toute votre imprudence.
Quel serait, dites-moi, le fruit de votre amour?
Vous auriez des enfans qui maudiraient le jour,
Vous les verriez souffrir : et leur père et leur mère,
Sans pouvoir l'adoucir, pleureraient leur misère.
Hélas! les hommes, d'ailleurs, sont leurs propres bourreaux,
De leurs mains, chaque jour, ils creusent leurs tombeaux.
Les femmes et le jeu, le vin, la bonne chère,
D'une façon sensible, abrégent leur carrière.
Par les plus tendres soins on croit s'assurer d'eux ;
L'influence du mal les rend plus que douteux.
J'ai toujours observé le plus sage régime,
Je n'ai pas cinquante ans, et je suis cacochyme.
L'homme par la douleur, hélas! parvient au port,
Et son plus heureux jour est celui de sa mort.

VALCOURT.

Monsieur, si votre père eût suivi ce système,
Aurait-il eu raison?

DUPRÉ.

Oui, la prudence même
Aurait dû l'arrêter, et, contre vos discours,
En ce moment, Monsieur, j'emprunte son secours.
Comme un fardeau la vie à l'homme fut donnée :
Aux chagrins renaissans elle est abandonnée.
L'espérance du bien l'amuse en son berceau ;
Sans trouver sa chimère il atteint le tombeau.
Soyez de bonne foi, vous conviendrez vous-même
Que le bonheur possible est encore un problème.

VALCOURT.

Non, le mien est certain, si vous y consentez.

DUPRÉ.

Il est dans votre tête.

VALCOURT.

Ah ! du moins permettez
Qu'on pense que l'amour, en dépit de l'envie,
A jeté quelques fleurs sur cette courte vie.

DUPRÉ.

Ces fleurs sont un poison qui trompe les mortels.
Les aveugles qu'ils sont ! ils dressent des autels
Au dieu qui les abuse ; et sa flamme funeste
Leur ôte en un instant la raison qui leur reste,
Les égare à son gré, trompés par le désir,
Sur les pas du dégoût traîne le repentir,
Et souvent, pour combler son injustice extrême,
Aux maux qu'il a causés il insulte lui-même.

VALCOURT.

Pour vous plaire il faut donc renoncer à son cœur ?

DUPRÉ.

Mais... il faudrait du moins combattre votre ardeur.

VALCOURT.

Vous n'avez point aimé ?

DUPRÉ.

Si, parbleu ! dont j'enrage.
J'ai payé le tribut à la fougue de l'âge.
Dans ses plus tendres vœux mon amour fut trompé,
Et mon aveuglement soudain s'est dissipé.
Si je me suis vaincu, ne pouvez-vous de même
Éviter les dangers de ce désordre extrême ?
Lorsque j'aime quelqu'un, ce n'est pas à demi,
Et, pour vous marier, je suis trop votre ami.

VALCOURT.

Vous n'estimez donc pas cette pupille aimable ?...

DUPRÉ.

Je n'estime personne.

VALCOURT.

Il est incontestable
Qu'elle a des qualités bien dignes de l'amour
Que je conserverai jusqu'à mon dernier jour.
Et son cœur vertueux...

DUPRÉ.

Vertueux comme un autre.
Je n'en connais pas un.

VALCOURT.

Quoi ! pas même le vôtre ?

DUPRÉ.

Le mien, à chaque instant, excite mon mépris.
Cent défauts opposés en moi sont réunis :
Je les vois, je les sens, et je ne puis les vaincre;
Et mon expérience a trop su me convaincre
Que frondant les méchans, Aristarque nouveau,
Je dois me mettre au moins en tête du tableau.

VALCOURT.

Vous m'aimez, dites-vous, et la tendre Amélie...

DUPRÉ.

Je vous aime tous deux; mais c'est une folie.
Je suis certain qu'un jour je m'en repentirai,
Et vous verrez enfin que je vous haïrai.

VALCOURT.

Connaissez mieux nos cœurs.

DUPRÉ.

Ho! finissons, de grâce.
Si vous parlez encor, je vous cède la place.

VALCOURT.

Je vais me retirer.

DUPRÉ.

Vous me ferez plaisir.
Jusqu'au revoir, Monsieur.

VALCOURT.

Je ne puis vous fléchir?

DUPRÉ.

Non.

VALCOURT.

Je vous laisse.

DUPRÉ.

Adieu.

VALCOURT.

Sa fermeté m'accable.

SCÈNE VII.

DUPRÉ.

Il se plaint à présent ! quel esprit intraitable !
Il n'a pas de soucis, il veut se marier !
Je m'oppose à des nœuds... Ah ! voilà mon fermier.

SCÈNE VIII.

UN FERMIER, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Eh bien ! que voulez-vous ?

LE FERMIER.

J'occupe votre ferme.

DUPRÉ.

Je le sais bien, parbleu.

LE FERMIER.

Je viens payer mon terme.

DUPRÉ.

Allez trouver Dupont.

LE FERMIER.

Monsieur, il est sorti.

DUPRÉ.

Jamais ce coquin-là ne peut rester ici.
Vous reviendrez demain.

LE FERMIER.

Écoutez-moi, de grâce.
Je le voudrais en vain. J'éprouve une disgrâce...

DUPRÉ.

Vous allez m'ennuyer ; vous vous plaignez toujours.

LE FERMIER.

Si vous saviez, Monsieur...

DUPRÉ.

Abrégeons ces discours.
Qu'avez-vous ? dites-moi.

LE FERMIER.

Monsieur, votre colère...

DUPRÉ.

N'est jamais dans mon cœur, mais dans mon caractère.
Expliquez-vous, voyons.

LE FERMIER.

Je vais vous affliger.

DUPRÉ.

Cet homme-là, je crois, veut me faire enrager.
Parlerez-vous, enfin?

LE FERMIER.

On rebâtit ma grange.
Mes grains étaient auprès; par un malheur étrange,
La foudre a tout brûlé.

DUPRÉ.

Quand?

LE FERMIER.

Monsieur, cette nuit.

DUPRÉ.

Et tu veux me payer, quand le sort te réduit...
Tu viens pour m'éprouver: voyez l'effronterie.
Si la foudre eût du moins brûlé ma métairie...
Je pouvais aisément supporter ce malheur.
Ma fortune n'est pas le fruit de mon labeur;
Je la dois au hasard, aux travaux de mes pères.
Un peu plus, un peu moins ne m'importerait guères,
Et ce malheureux-ci perd un an de travaux.
Remporte ton argent. Des accidens nouveaux,
Avant qu'il soit deux jours, le rendront nécessaire.

LE FERMIER.

Mais, Monsieur, je vous dois.

DUPRÉ.

Commence par te taire.
Fais ce que je te dis; lorsque tu le pourras,

Je prendrai ton argent, et tu t'acquitteras.

LE FERMIER.

Croyez, Monsieur...

DUPRÉ.

C'est bon.

LE FERMIER.

Que ma reconnaissance...

DUPRÉ.

C'est bon.

LE FERMIER.

Est infinie.

DUPRÉ.

Eh! va, je t'en dispense.

SCÈNE IX.

DUPRÉ.

Je sens de plus en plus s'accroître mon humeur.
Le chagrin m'environne, et l'on croit au bonheur!

SCÈNE X.

AMÉLIE, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Ce nouvel incident m'indigne et me révolte.
Qu'a fait ce malheureux pour perdre sa récolte ?
Et pourquoi suis-je, moi, plus fortuné que lui ?

AMÉLIE.

C'est pour le secourir.

DUPRÉ.

Qui vous demande ici ?
Je crois votre présence assez peu nécessaire,
Et je ferai sans vous tout ce qu'il faudra faire.

AMÉLIE.

Vous me parlez d'un ton...

DUPRÉ.

Je ne suis pas poli

AMÉLIE.

Vous avez très-grand tort.

Oh

J'aime assez vos le
Les manières du to
A l'homme que je l
L'embrasser tendrem
Sous des dehors meilleu

Folle ? oui, s

M'avilir pour charmer la cohorte étourdie
D'un tas de freluquets, et me mettre à leur rang?
Le méchant est poli, l'homme de bien est franc.

AMÉLIE, souriant.

Monsieur l'homme de bien?...

DUPRÉ.

Enfin, j'aspire à l'être,
Si je ne le suis pas.

AMÉLIE, souriant.

Je mérite peut-être
Qu'avec moi l'on oublie, on le peut aisément,
La sagesse future et l'humeur du moment.

DUPRÉ.

Je n'aime pas du tout que l'on me contrarie;
Et ce n'est pas l'instant de la plaisanterie.

AMÉLIE.

Je me garderai bien, Monsieur, de plaisanter.
Quand je veux, je raisonne, et je veux débuter.

(Elle s'assied.)

Causons paisiblement.

DUPRÉ.

Parbleu; Mademoiselle...

AMÉLIE.

! vous m'écouterez.

DUPRÉ.

Quelle folle cervelle!

AMÉLIE.

Quelquefois; selon l'occasion

Je me permets de l'être, et la réflexion
Trop souvent, je le crois, attriste notre vie :
J'aime mieux l'égayer par un grain de folie.

DUPRÉ.

Le beau raisonnement !

AMÉLIE.

Est-il de votre goût ?

DUPRÉ.

D'un enfant de votre âge on doit excuser tout.

AMÉLIE.

Oh ! vous pouvez blâmer, si cela vous amuse ;
Je n'en rirai pas moins, et l'erreur qui m'abuse
Vaut bien, vous l'avouerez, cette âcre dureté
Où se livre sans cesse un homme dégoûté,
Qui veut tout voir en mal, et qui, dans sa manie,
Proscrit le genre humain, le hait, le calomnie.
Tous les hommes, je crois, sont diversement fous ;
Et, puisqu'il faut opter, j'aime mieux, entre nous,
M'amuser que gémir. Une folie aimable,
A vos brusques chagrins me semble préférable.

DUPRÉ.

Ah ! voici du nouveau. Voyons, beau précepteur,
Qu'allez-vous ajouter ?

AMÉLIE.

Tenez, mon cher tuteur,
Si je croyais qu'un jour vos principes sévères
Opérassent un bien, libre dans vos chimères,
Vous pourriez à loisir suivre votre penchant,
Et de votre éloquence attérer le méchant ;

AMÉLIE.

Les femmes, selon vous, sont toujours occupées
De ces jolis chiffons dont on les voit drapées ?
C'est l'avis général de tous les esprits forts ;
Mais pour nous abaisser ils font de vains efforts.
Nous avons nos défauts ; mais telles que nous sommes,
Pour faire des heureux nous valons bien les hommes.

DUPRÉ.

C'est assez bavarder. Tenez, restons-en là.
Je suis las, à la fin, d'entendre tout cela.

AMÉLIE.

Laissez-moi donc finir. Ayez la complaisance
D'écouter jusqu'au bout.

DUPRÉ.

Ah ! quelle patience !

AMÉLIE.

Quoique l'homme soit sot et qu'il ne vaille rien,
Avouez qu'il est beau de lui faire du bien.

DUPRÉ.

Au fait.

AMÉLIE.

De consoler et d'aider son semblable.

DUPRÉ.

Au fait.

AMÉLIE.

Et de lui faire un destin supportable.

DUPRÉ.

Au fait, au fait, au fait.

AMÉLIE.

Sans sortir de chez vous,
Vous jouirez, Monsieur, de ce plaisir si doux
Pour un être pensant, pour un homme sensible.

DUPRÉ.

Un indigent chez moi! cela n'est pas possible.
Mes gens sont tous aisés, et j'y donne mes soins;
Quoiqu'ils me servent mal, je veille à leurs besoins.
S'ils se trouvent gênés, c'est à leur inconduite
Qu'il faut l'attribuer.

AMÉLIE.

Vous allez un peu vite.
Celui dont je vous parle a des appointemens
Qui pour sa femme et lui ne sont pas suffisans.

DUPRÉ.

Un mariage encore! Eh! quel est l'imbécile
Qui, fatigué du bien, quitte un état tranquille,
Pour prendre des liens de peines et d'ennui?
C'est sa faute, après tout, et qu'il s'en prenne à lui.

AMÉLIE.

Quoi! vous ne ferez rien, Monsieur?

DUPRÉ.

Je l'abandonne.
Aller se marier, sans consulter personne,
Sans mon consentement! Ensuite à mes bienfaits
On croit avoir des droits? Ne m'en parlez jamais.

AMÉLIE.

Je le sens comme vous; il est vraiment coupable.
Mais sa femme, Monsieur!

DUPRÉ.

Elle est aussi blâmable,
Je crois, que son époux. Elle aurait dû prévoir
Les suites d'une erreur...

AMÉLIE.

Ah! dans son désespoir
Il vous attendrirait, si vous voyiez ses larmes.

DUPRÉ.

Oui, l'on connait mon faible, et l'on s'en fait des armes,
Qu'on tourne...

AMÉLIE.

Mais, Monsieur...

DUPRÉ.

Vos soins sont superflus.
Je ne céderai pas, je ne le verrai plus.

AMÉLIE.

Et vous le dépouillez de ce peu qui lui reste...

DUPRÉ.

Oui.

AMÉLIE.

Vous le chassez?

DUPRÉ.

Oui.

AMÉLIE.

Dans quel état funeste
Vous allez le réduire! Il peut être arrêté.
Au moment où je parle il est exécuté
Probablement.

DUPRÉ.

Tant pis.

AMÉLIE.

Vous êtes si sensible !
Vous lui pardonnerez.

DUPRÉ.

Cela n'est pas possible.

AMÉLIE.

Ce pauvre infortuné sera donc sans appui ?
Quel avenir affreux se prépare pour lui !
Je ne peux presque rien, vous connaissez ma bourse ;
Mais il me reste encor une faible ressource :
Je vendrai ce que j'ai.

DUPRÉ.

Non, je vous le défends.

AMÉLIE.

Et je soulagerai ses malheureux enfans.

DUPRÉ.

Il a donc des enfans ?

AMÉLIE.

Qui sont dans la misère.
Doivent-ils expier les fautes de leur père ?

DUPRÉ.

Qu'on les amène ici, je les élèverai.
Ce seront des ingrats encor que je ferai ;
Mais n'importe.

AMÉLIE.

Ah ! Monsieur... mais ce vieux domestique

Qui, par un long service, un zèle presque unique,
Méritant vos bontés, l'estimable Dupont,
Sortira de chez vous pour entrer en prison!

DUPRÉ.

C'est Dupont?

AMÉLIE.

Hélas! oui.

DUPRÉ.

Son procédé m'accable.
Je n'aurais jamais cru qu'il se rendît coupable
D'une faute pareille.

AMÉLIE.

Hélas! qui n'en fait pas?
Il paîra cher la sienne. On l'arrache des bras
D'une épouse qu'il aime, et la honte et l'outrage,
Pour un moment d'erreur, deviendront son partage.
Il mourra dans la peine, et son triste destin
Accablera sa femme, et hâtera sa fin.

DUPRÉ.

Qu'il reste dans l'hôtel.

AMÉLIE.

Vous paîrez donc ses dettes.

DUPRÉ.

Je ne prétends payer que celles qui sont faites.
S'il s'égarait encor....

AMÉLIE.

Je vous réponds de lui.

DUPRÉ.

Dites-lui de ma part, qu'à compter d'aujourd'hui...

AMÉLIE.

Ah! vous êtes charmant!

DUPRÉ.

Je lui double ses gages.

AMÉLIE.

Le bon cœur!

DUPRÉ.

C'est fort bien.

AMÉLIE.

Si contre nos usages
Vous criez un peu haut, on ne peut vous blâmer.
On n'a plus de défauts quand on se fait aimer.
Ah! que vous m'êtes cher!

DUPRÉ.

Bon.

AMÉLIE.

Que je vous embrasse...
Quoi! vous me refusez! Allons, de bonne grâce,
Recevez le tribut que vous offre mon cœur;
Et je cours à Dupont annoncer son bonheur.

SCÈNE XI.

DUPRÉ.

On peut lui pardonner un peu d'inconséquence :
Elle possède encor les vertus de l'enfance.
Mais avec les humains ce cœur se gâtera ;
L'exemple la séduit, il la pervertira ;
Je ne le vois que trop. Ma triste prévoyance,
Sur le sort qui l'attend, me fait gémir d'avance.

SCÈNE XII.

MADAME DUPONT, DUPRÉ.

DUPRÉ.

Que me veut-on encor ?

MADAME DUPONT.

Je viens à vos genoux
Payer de vos bienfaits...

DUPRÉ la relève et l'assied.

Comment vous trouvez-vous ?

MADAME DUPONT.

Beaucoup mieux à présent.

DUPRÉ.

Les forces, le courage ?

MADAME DUPONT.

Vout m'avez tout rendu.

DUPRÉ.

Je ferai davantage.
Je suis encor peiné de la scène d'horreur
Que j'ai vu ce matin.

MADAME DUPONT.

Ah ! pour notre bonheur
Vous avez fait beaucoup.

DUPRÉ.

Non, pas assez, Madame.
Il vous faut des secours, votre état en réclame :
Je ferai mon devoir.

MADAME DUPONT.

Nos cœurs reconnaissans...

DUPRÉ.

Vous ne me devez rien. Comment vont les enfans ?

MADAME DUPONT.

Bien.

DUPRÉ.

Je veux élever, protéger leur enfance ;
Je veux voir votre époux, le mettre dans l'aisance ;
Je veux le consulter, et chercher le moyen
Le plus avantageux de lui faire du bien.

MADAME DUPONT.

Ah ! j'ai connu trop tard votre ame bienfesante !

DUPRÉ.

Bienfesante ! pas trop.

MADAME DUPONT.

Le remords me tourmente.
Je ne mérite pas... Quand vous me connaîtrez,
Vous punirez mes torts, et vous me haïrez.

DUPRÉ.

Quand j'ai payé pour vous dans votre humble retraite,
Je ne m'attendais pas à vous trouver parfaite.
Vous avez vos défauts, j'en suis bien convaincu :
Pour juger autrement, j'ai trop long-tems vécu.
Qui vous dispenserait de la règle commune ?
En plaignant vos erreurs, j'aide à votre infortune.
Si vous vous ressentez de la contagion,
Je n'en ferai pas moins une bonne action.
Moi-même, comme vous, j'ai besoin d'indulgence ;
J'ai des défauts cruels ; et mon expérience
M'a prouvé mille fois, à toute heure, en tous lieux,
Que l'homme le plus sage est le moins vicieux.
Amenez votre époux.

MADAME DUPONT.

Aura-t-il le courage
De paraître à vos yeux ?

DUPRÉ.

Celui qui le soulage
Peut-il l'intimider ?

MADAME DUPONT.

Hélas ! depuis long tems
Il vous aime et vous craint.

DUPRÉ.

Qu'il pense à ses enfans,

A leur affreux destin, à celui de leur mère ;
Il ne craindra plus rien du sombre caractère
Qui me rend malheureux, qui m'égare souvent.
Son état est celui de mon pauvre intendant.
Dupont a de grands torts, et je les lui pardonne.
Je suis dur quelquefois, mais je ne hais personne.

MADAME DUPONT, avec transport.

Quoi ! vous lui pardonnez ?

DUPRÉ.

Comment ! que dites-vous ?

MADAME DUPONT.

Cet être infortuné, Dupont, est mon époux.

SCÈNE XIII.

LES PRÉCÉDENS, DUPONT, conduit par AMÉLIE et VALCOURT.

DUPRÉ.

Eh ! viens donc, malheureux, viens recevoir ta grâce.

DUPONT.

Ah ! je tombe à vos pieds.

DUPRÉ.

Et ton maître t'embrasse.
Tu m'as manqué, Dupont.

DUPONT.

Vous m'en voyez confus.

DUPRÉ.

Va, je t'ai pardonné, je ne m'en souviens plus.
Mais dis-moi, mon ami, d'où naît la défiance
Qui t'a fait si long-tems observer le silence?
As-tu craint d'éprouver quelques momens d'humeur?
Je suis né violent; mais tu connais mon cœur.
Si j'avais pu prévoir ton état, ta misère,
Je t'aurais prévenu.

DUPONT.

Vous oubliez, mon père,
Des torts multipliés! Le plus cruel de tous,
C'est de vous avoir craint, d'avoir douté de vous.
Mais quand on commença d'accabler ma compagne,
Quand je voulus parler, vous étiez en campagne,
Et revenu d'hier...

DUPRÉ.

Quoique je fusse absent,
Tu devais éviter un éclat indécent,
Éloigner de chez toi ce créancier avare,
Te servir de ta caisse, et, payant ce barbare,
Finir, en m'attendant, ce malheureux procès.

DUPONT.

Ma caisse est un dépôt, je dois mourir auprès.

DUPRÉ, à part.

Et voilà les mortels que l'orgueil humilie!
On cherche leurs défauts, et le reste on l'oublie.
Cet homme me ferait croire à la probité.

VALCOURT.

Dupont doit triompher de l'incrédulité.

Cœur vertueux et droit, bon père, époux fidèle,
Je ne rougirai pas d'en faire mon modèle.

DUPRÉ.

Ah! je vous vois venir : vous allez m'exécuter.
Croyez-vous que des mots puissent me décider?
Si j'ai tout oublié, si je viens à son aide,
C'est qu'il est marié; c'est un mal sans remède.

AMÉLIE.

Il ne s'en repent pas.

DUPRÉ.

Eh! vous n'en savez rien.

AMÉLIE.

Lui-même il me l'a dit.

DUPRÉ.

Mais il vous convient bien
De publier ainsi vos désirs, votre flamme!
Les femmes d'autrefois renfermaient dans leur ame
Leurs sentimens secrets. On les voyait, morbleu,
Faire, pendant trente ans, désirer un aveu.
Les tems sont bien changés, et....

AMÉLIE.

Que voulez-vous dire?

DUPRÉ.

Qu'à chaque instant du jour dans vos yeux il peut lire...

AMÉLIE.

Je ne crois pas, Monsieur, mériter la leçon.
J'ai pu vous proposer l'exemple de Dupont,
Qui prouve que l'hymen n'est pas toujours à craindre :

Tout est dit. Je suis loin de vouloir vous contraindre
A cimenter des nœuds que vous désapprouvez :
Il n'en sera, Monsieur, que ce que vous voudrez.
Je peux vous immoler mon amour, ma jeunesse.
Je dois ce sacrifice aux soins, à la tendresse
Dont vous m'avez comblée ; et je veux désormais
Oublier mon amant, et n'en parler jamais.

DUPRÉ.

Vous ai-je demandé ce cruel sacrifice ?

AMÉLIE.

J'y suis déterminée ; il faut qu'il s'accomplisse.

DUPRÉ.

Vous me poussez à bout. Quel esprit singulier !
Est-ce pour le plaisir de vous contrarier
Que j'éloigne le jour de votre mariage ?
Dans tout ce que je fais, je veux votre avantage ;
Votre bien seul m'occupe, et je ne fais de vœux
Que pour votre bonheur.

VALCOURT.

Mais Dupont est heureux.

DUPRÉ.

Vous me citez Dupont, un homme presque unique.

VALCOURT.

Le bonheur n'est donc pas un être chimérique :
Et pourquoi, plus que lui, serais-je malheureux ?

DUPRÉ.

(A Dupont et à sa femme.)

Pourquoi !... pourquoi !... Répondez-moi tous deux :
Depuis combien de tems êtes-vous en ménage ?

MADAME DUPONT.

Depuis près de sept ans. Jamais aucun orage
N'a troublé de nos jours le cours pur et serein.
Quand nous manquions de tout, l'espoir du lendemain
Adoucissait nos maux. Notre seule tendresse
Nous fait depuis long-tems supporter la détresse.
Les cœurs vraiment épris sont toujours courageux.

DUPRÉ.

Vous avez bien souffert ?

MADAME DUPONT.

Oui, mais nous étions deux.

VALCOURT.

De l'amour fortuné voilà bien le langage.
Nous nous aimons comme eux.

DUPRÉ.

L'exemple m'encourage ;
Mais je crains...

MONSIEUR ET MADAME DUPONT.

Rendez-vous ; couronnez leur amour.

DUPRÉ.

Et leurs cœurs détrompés m'accuseront un jour
D'avoir donné les mains...

VALCOURT.

Notre tendresse est pure.
Est-ce au sein du bonheur, Monsieur, que l'on murmure ?

DUPRÉ.

Malgré moi je me rends, et je sens que j'ai tort ;
Mais, pour vous résister, je fais un vain effort.

Allons, marriez-vous, faites-en la folie ;
Et puisse votre ardeur n'être point affaiblie
Par les suites du nœud dont je vais vous unir !
De ma facilité n'allez pas me punir.

VALCOURT.

Cœur noble et vraiment bon !

DUPONT.

Mon respectable maître !

MADAME DUPONT.

Ah ! nous vous bénissons.

VALCOURT.

Ah ! je me sens renaître.

DUPRÉ.

Cessez de caresser ma sotte vanité :
J'ai tout fait pour la triste et faible humanité.

FIN DU PESSIMISTE.

LES

TUTEURS VENGÉS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre de la République, le 9 décembre 1799.

[illegible]

Allons, mariez-vous, faites-en la folie ;
Et puisse votre ardeur n'être point affaiblie
Par les suites du nœud dont je vais vous unir !
De ma facilité n'allez pas me punir.

VALCOURT.

Cœur noble et vraiment bon !

DUPONT.

Mon respectable maître !

MADAME DUPONT.

Ah nous vous bénissons.

VALCOURT.

Ah ! je me sens renaître.

DUPRÉ.

Cessez de caresser ma sotte vanité :
J'ai tout fait pour la triste et faible humanité.

FIN DU PESSIMISTE.

LES

TUTEURS VENGÉS,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

PAR M. ALEXANDRE DUVAL,

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre dit de la République, le 7 décembre 1799.

J'ai vengé les vieillards, outragés trop long-tems.
LES TUTEURS VENGÉS, *scène dernière.*

NOTICE

SUR M. DUVAL.

Alexandre-Vincent PINEUX DUVAL, né à Rennes, le 6 avril 1767, fit ses études au collége de cette ville. Des dégoûts qu'il y éprouva l'engagèrent à se mettre dans la marine. Après avoir fait avec honneur les campagnes navales de M. de Grasse, il quitta le service et entra dans les Ponts-et-Chaussées. Quelque tems après il fut nommé secrétaire de la députation des états de Bretagne, à Paris. Les troubles de cette province, en 1788, l'ayant obligé de reprendre l'équerre et le compas, il travailla d'abord au canal de Dieppe, comme ingénieur-géographe, et il suivit après cela les cours de l'académie d'architecture. Il occupait un emploi dans les bâtimens de la couronne, lorsque la révolution vint détruire ses espérances et sa fortune. Porté par une vocation secrète vers le théâtre, il se fit recevoir à la comédie française, en 1791. L'année suivante il partit à l'armée et fit la première campagne des guerres de la révolu-

tion. De retour à Paris, au sein de ses camarades, il partagea leur sort et fut *incarcéré*, comme eux, aux Madelonettes. Sorti de prison il entra au théâtre dit de la République où il s'exerça comme auteur et comme comédien. Sa mauvaise santé lui ayant fait quitter la scène, il se livra exclusivement à la composition dramatique.

Il n'a pas toujours joui cependant de la tranquillité qu'il cherchait. Nommé directeur de l'Odéon, le 1er janvier 1808, ses fonctions furent plus pénibles que lucratives. Au mois de juin 1815, M. Picard lui succéda. Nommé membre de l'Institut, classe de l'Académie française, à la place de Legouvé, le 8 octobre 1812, il en fut exclus quelque tems, mais il y rentra par ordonnance royale du 21 mars 1816.

Les pièces de théâtre de M. Duval sont au nombre de près de 60, y compris celles qu'il n'a pu faire jouer à cause des obstacles que lui a opposés la censure dramatique. Il est peut-être le premier et l'unique auteur dans les pièces duquel se trouvent réunis le comique des détails et l'intérêt pathétique de l'action. Imitateur en cela de Goldoni et de Térence, il a été plus heureux et plus habile que Lachaussée et Diderot, qui n'ont presque

donné que la couleur larmoyante aux sujets sérieux. Il est, du consentement des littérateurs et de l'opinion générale, l'un des auteurs dramatiques qui ont joint le plus de talent au plus de fécondité, et il est celui des contemporains à qui on doit le plus de comédies en cinq actes et à caractères. Une connaissance parfaite de la scène, l'art de nouer fortement une intrigue, de la facilité dans le style, du trait dans le dialogue et de la philosophie dans les idées, voilà ce qui caractérise ses productions dont la majorité restera toujours au répertoire. Pendant 20 ans ses travaux ont soutenu le Théâtre-Français et l'Opéra-Comique.

Il a coopéré, avec son savant frère Amaury, à la belle édition du théâtre latin, qu'il a enrichie de notes qui ne sont pas moins utiles, sous le rapport des connaissances dramatiques, que celles de l'illustre archéologue le sont sous celui de l'érudition.

De tous les auteurs vivans dont les productions enrichissent la présente collection, M. Duval et M. Picard sont ceux qui y ont fourni le contingent de pièces le plus considérable et qui ont le plus contribué à lui faire obtenir les suffrages dont le public l'a honorée long-tems même avant qu'elle fût achevée.

PERSONNAGES.

BONNARD, tuteur de Sophie.
MADEMOISELLE BONNARD, sœur du tuteur.
SUSETTE, suivante de Sophie.
CHARLES, valet de Bonnard.
SOPHIE, pupille de Bonnard.
BELVAL, amant de Sophie.
DUBOIS, valet de Belval.

La scene est aux environs de Paris, dans une maison de campagne.

LES

TUTEURS VENGÉS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

CHARLES, SUSETTE.

(Ils arrivent des deux côtés opposés.).

CHARLES.

Ah! je te trouve enfin, soubrette incomparable.

SUSETTE.

Laisse-là tes douceurs, bavard insupportable,
Parlons de nos amans : ont-ils quelque projet ?
Pourrons-nous voir ici Belval et son valet ?

CHARLES.

Ton favori Dubois, homme d'un grand génie,
Compte bien du tuteur tromper la bonhomie;
Malgré tout l'intérêt que je prends aux amans,
Il m'impatientait tantôt avec ses plans :
En esprit, en intrigue, il se croit l'homme unique,
Parce qu'il fut valet d'un poëte comique.

SUSETTE.

Ah! je vois que de lui monsieur Charle est jaloux.

D'un esprit cultivé le drôle a tous les goûts,
Il aime le plaisir, le vin, le jeu, la table;
Enfin, mon cher Dubois est un homme admirable.

CHARLES, à part.

Ton Dubois aujourd'hui ne sera qu'un grand sot.

SUSETTE.

Quel est donc ce projet conçu par vous tantôt?

CHARLES.

De tromper le tuteur, d'enlever sa pupille.

SUSETTE.

Mais tromper notre maître est-il aussi facile?...

CHARLES.

Voulût-on s'en moquer? sans risques on le peut.
Il croit tout ce qu'on dit, il dit tout ce qu'on veut;
Il est, tu le sais bien, de cette bonhomie
Que, parmi le beau monde, on appelle ineptie.

SUSETTE.

Sur lui, sur son esprit, je pense ainsi que toi;
Mais comment un tuteur d'un aussi bon aloi
A-t-il sur ma maîtresse un aussi grand empire?
Nous ne fesons jamais rien que ce qu'il désire.
Notre porte est, dit-on, ouverte à nos amis?
Et personne jamais près de nous n'est admis.
Si pour nous divertir on prépare une fête,
Un nouvel incident tout aussitôt l'arrête.
Montrons-nous de l'humeur? c'est un autre moyen;
On craint pour nos santés, nous ne sommes pas bien,
De mille petits soins alors on nous accable,
Et la dispute ainsi finit à l'amiable.

Enfin, lorsqu'à chacun nous avons obéi,
On nous oblige encore à dire grand merci.

CHARLES.

Notre maître a raison, ta maîtresse est timide,
Un seul mot de douceur aussitôt la décide.

SUSETTE.

Parlons des amoureux...

CHARLES.

Tous deux prennent ainsi
Les noms des étrangers que l'on attend ici :
Mons DUBOIS est DERMON et BELVAL est BLINVILLE.

SUSETTE.

Ces noms des habitans de je ne sais quelle île...
Qui traversent les mers pour voir notre tuteur,
Et dont l'un est, je crois, le fils d'un armateur
Ami de notre maître?...

CHARLES.

Eh bien! voilà l'affaire.
Dubois a tout conçu : notre amant, au contraire,
Répugnait à tromper. Bientôt nous les verrons,
Ils ont reçu de moi d'exactes notions
Sur le genre et l'esprit de chaque personnage ;
Ils n'ont point de papiers, car ils ont fait naufrage.
Tout va très-bien, déjà notre maître est instruit ;
De je ne sais quel port ils ont daté l'écrit.
Dubois imite bien toutes les écritures :
Ah! surtout comme il fait les fausses signatures!
Ce garçon ira loin. Enfin tout est conclu,
Et chacun doit jouer son rôle à l'impromptu.

Tu préviens ta maîtresse avant leur arrivée.
Nos amans se verront, la belle est enlevée,
Le tuteur en enrage, et le public en rit,
Car le monde est toujours du côté de l'esprit.

SUSETTE.

Eh quoi! ce grand projet conçu par le génie
N'est qu'un de ces moyens usés de comédie?

CHARLES.

Ne la jouons-nous pas? Les rôles sont plaisans:
Le tuteur est borné, les valets amusans,
L'amant est généreux, et quant à la soubrette,
Elle est grande parleuse, intrigante, coquette...

SUSETTE.

Mais voyez ce faquin! Crains d'être baffoué...

CHARLES.

Comme à la comédie, un vieillard est joué;
Comme à la comédie, une amante est peu sage,
Et tout finit enfin par un bon mariage...
Comme à la comédie.

SUSETTE.

Oh! l'aimable garçon!
De mon maître jadis je t'ai cru l'espion;
Je vois qu'il n'en est rien, garde ce caractère;
Quand on a de l'esprit on est sûr de me plaire.

CHARLES.

Friponne! Si tu prends à moi quelque intérêt,
C'en est fait, je deviens le plus mauvais sujet...

SUSETTE.

Tu le peux sans effort. Crois-tu que ma maîtresse

Veuille bien consentir à servir notre adresse ?

CHARLES.

Aime-t-elle Belval ?

SUSETTE.

Oh ! rien n'est plus certain.
Ils s'écrivent tous deux, j'en ai la preuve en main.
Voici notre tuteur.

SCÈNE II.

SUSETTE, BONNARD, CHARLES.

BONNARD.

(Il faut que ce rôle soit joué avec la plus grande bonhomie son regard seul doit indiquer au public qu'elle cache l'esprit et la finesse.)

Ah ! te voilà Susette.
Je viens mal à propos, vous parliez d'amourette ?

CHARLES, bas à Bonnard.

Tout va très-bien.

BONNARD, bas à Charles.

C'est bon.

SUSETTE.

Mais nous parlions de vous.

BONNARD.

D'en savoir ce qu'on dit je suis toujours jaloux.

SUSETTE.

Mais ce n'est que du bien que de vous on peut dire.

Il faut être méchant pour faire la satire
D'un bonhomme, ou plutôt d'un homme franc et bon.

BONNARD.

Oh! le bonhomme soit; j'aime beaucoup ce nom.
Je sais que dans le monde on a peu de scrupule,
Et qu'on appelle bon un homme ridicule:
Moi, je pense qu'un mot qui nous peint la bonté
Doit, malgré les plaisans, flatter la vanité.

SUSETTE.

C'est ce que nous disions.

BONNARD.

Ah! je connais ton zèle:
Aux soubrettes tu veux offrir un bon modèle.
Tu sais me respecter; oui, Susette, je crois,
N'a jamais hasardé de se moquer de moi.
Oh! d'avoir des gens sûrs il est vraiment utile,
Quand on a sous sa garde une jeune pupille!
Depuis deux ans au plus qu'elle est dans ma maison,
Elle ne peut avoir pris d'inclination
Pour personne. Tu dois avoir lu dans son ame?
Si pourtant elle avait quelque secrète flamme?...
Qu'en dis-tu?

SUSETTE.

Mon Dieu, non.

BONNARD.

C'est un vrai point d'honneur,
Chez tous les jeunes gens, de tromper un tuteur.
Moi, qui suis étranger à toutes ces intrigues,
Je serais à coup sûr la dupe de leurs brigues.

SUSETTE, à part.

Il m'embarrasse.

BONNARD.

Il est tant de valets méchans,
Astucieux, menteurs, bavards et médisans!
Ne pouvant être bons, ils veulent le paraître,
Et disent, en secret, mille horreurs de leur maître.

SUSETTE, embarrassée.

Charle, il faudrait pourtant songer au déjeuné.

BONNARD.

Mais, écoute-moi donc!

SUSETTE.

Pardon, l'heure a sonné.

BONNARD, la retenant.

Je voulais te louer encor, ma bonne amie.

CHARLES.

L'éloge mérité blesse sa modestie.

BONNARD.

Charles, dis à ma sœur qu'on va servir le thé.

SCÈNE III.

SUSETTE, BONNARD.

SUSETTE, à part.

Son air souvent ressemble à la malignité.

BONNARD.

Susette, souviens-toi qu'il faut, ce soir, tout mettre
En ordre au pavillon : je reçois une lettre
Qui m'annonce Blinville et son ami Dermon,
Je compte les loger tous deux dans ma maison.

SUSETTE.

Ce Dermon ?..

BONNARD.

Est l'ami de Blinville, le père.
Il vient ici chercher un secours salutaire.
Le pauvre malheureux, depuis près de trois ans,
Après un grand malheur a perdu le bon sens :
Il est devenu fou, non de cette folie
Qui pourrait nous forcer à fuir sa compagnie.

SUSETTE.

Ah ! ah ! c'est singulier.

BONNARD.

Par un autre accident,
Ils ont fait tous les deux naufrage en arrivant.

SUSETTE.

(A part.) (Haut.)

Il croit tout... Mais, pardon si je vous questionne,

Vous savez bien pourquoi l'étranger déraisonne ?

BONNARD.

Il a perdu sa femme ; il l'aimait bien, dit-on,
Et son trépas subit a troublé sa raison.

SUSETTE.

Voilà ce qui s'appelle une folie unique !
Je doute qu'on la trouve ailleurs qu'en Amérique.
Mais voici votre sœur ; moi je vais à l'instant
Retrouver ma maîtresse, et dire qu'on l'attend.

(Elle sort, Bonnard la suit des yeux.)

SCÈNE IV.

MADEMOISELLE BONNARD, BONNARD.

BONNARD.

Friponne ! je te tiens.

MADEMOISELLE BONNARD.

Comment va notre affaire ?
Poursuit-on le projet de vous tromper, mon frère ?
Que dit, que fait Belval ?

BONNARD.

Il a pris son parti,
Sous le nom de Blinville, il s'introduit ici ;
Mais ce galant paira tous les frais de la ruse.

MADEMOISELLE BONNARD.

Mon frère, son amour peut lui servir d'excuse.

BONNARD.

Voilà bien votre sexe ! Une faute est toujours
Excusable à vos yeux, dès qu'il s'agit d'amours.
Non, je ne serai point dupe de son adresse,
Et je veux à l'intrigue opposer la finesse.
Il ne me connaît pas, je ne l'ai jamais vu,
Me voilà contre lui tout-à-fait prévenu.
L'entreprenant Belval n'obtiendra pas Sophie.
Il a cru qu'on pouvait tromper ma bonhomie :
Eh bien ! soit. Je l'attends pour lui prouver bientôt
Qu'on peut être bonhomme, et n'être pas un sot.

MADEMOISELLE BONNARD.

Qui vous a donc ainsi découvert le mystère ?

BONNARD.

Charles : mais j'ai besoin de votre ministère
Pour jouer notre amant : je veux d'abord savoir
Si Sophie est instruite et s'attend à le voir.

SCÈNE V.

MADEMOISELLE BONNARD, BONNARD, SOPHIE.

BONNARD, il l'embrasse.

Elle arrive à propos. Eh ! bonjour, ma pupille.
(A sa sœur.)
Elle a passé la nuit dans un sommeil tranquille,
Si j'en crois la fraîcheur et l'éclat de son teint :
C'est la rose qui brille au retour du matin.

MADEMOISELLE BONNARD.

Mais, mon frère, voilà de la galanterie.

BONNARD.

Qui n'est galant auprès d'une femme jolie ?

MADEMOISELLE BONNARD.

Les jeunes étourdis qui vivent à présent
Ne vous ressemblent pas.

BONNARD, en riant.

Non, très-heureusement.

MADEMOISELLE BONNARD.

Aujourd'hui la jeunesse est folle, inconséquente ;
Il est pourtant des gens qui la trouvent charmante !
En elle je ne vois rien qui soit à louer ;
Elle sait bien se battre, et fumer, et jouer.
Voyez-la dans un cercle ! on parle politique,
De valses, de canons, de chevaux, de musique,
De femmes et d'assauts. Si l'on parle de vers,
C'est pour en raisonner bien souvent de travers.
Des hommes d'autrefois quelle est la différence !
C'était l'esprit, la grâce, unis à la science.
Comme ils étaient galans !
Et prévenaient en tout n
Aucun ne dédaignait la n
L'un brodait au tambour
Aujourd'hui, dans le mo
A remplacé la grâce et la

BO

Ma sœur, aux jeunes gen
Vous avez le défaut des fi

Chè
Et jeune
J'en suis sûre,

Toujours au tems moderne on cite le vieux tems,
Les pères sont toujours meilleurs que les enfans.
Eh bien! moi, je prétends que ce tems-ci vaut l'autre,
Et qu'on vaut mieux peut-être encor que dans le nôtre;
Nos jeunes gens instruits aux plus nobles travaux,
Dans les arts, à la guerre ont vaincu leurs rivaux:
Des plus grands interêts leurs ames sont frappées,
Nous avons des héros, vous aviez des poupées;
Et si des jeunes gens, ma sœur, viennent me voir,
Je mettrai mon plaisir à les bien recevoir.

MADEMOISELLE BONNARD.

Quoi! de voir le grand monde avez-vous fantaisie?

BONNARD.

Mais il est des plaisirs de l'âge de Sophie.
Je veux qu'elle en jouisse.

SOPHIE.

Il est vrai que pour nous
Ce serait un bonheur...

MADEMOISELLE BONNARD.

Vous connaissez nos goûts.
Notre chère Sophie aime la solitude,
Et de voir tant de monde elle a peu l'habitude;
Elle sait qu'on ne voit, dans les sociétés,
Que des objets peu faits pour être regrettés.

ELLE.

BONNARD.

(A sa[illegible]e Sophie! en rien je ne veux te contraindre,
Elle a passe[illegible]s de mes goûts tu n'auras à te plaindre.
Si j'en crois la[illegible]

SOPHIE.

C'est la rose qui b[illegible] et pourtant...

BONNARD.

Il faut de la douceur,
Lorsque d'une pupille on veut guider le cœur.
Je n'approuve pas ceux qui, par zèle et prudence,
Deviennent les tyrans de la faible innocence.

SOPHIE.

Je voudrais...

MADEMOISELLE BONNARD.

Le moyen est d'agir comme vous,
De prévenir l'ennui, d'étudier les goûts
D'une jeune personne.

BONNARD.

Oui, mais sur nos théâtres
Pourquoi tous les tuteurs sont-ils acariâtres,
Sots, défians, trompés? En vérité, ma sœur,
Il me semble qu'on doit respecter un tuteur,
Et je souffre vraiment plus que je ne puis dire,
Lorsque, pour le railler, tout le monde conspire;
Quand je vois un amant, un valet effronté,
Le berner aux regards d'un public enchanté.
S'il arrivait ainsi quelqu
Aux maris, aux tuteurs
Je serais curieux de voir
Les poursuivre, à leur t
Mais à propos, Blinville
J'en reçois la nouvelle.

MADEMOI

SOPHIE, à part.

Ah ! grand Dieu !

BONNARD.

La raison de cet étonnement ?
Quelque motif secret t'agite en ce moment :
Ne puis-je donc apprendre ?

MADEMOISELLE BONNARD.

Oh ! cela se devine.
A Blinville tu crains que l'on ne te destine ?

SOPHIE.

Il est vrai ; car on dit qu'à cet Américain,
Sans m'avoir consultée, on a promis ma main.
Pour ne pas m'exposer au hasard de lui plaire,
J'ai formé le projet de vivre solitaire.
Enfin, pour me soustraire à tout engagement,
Je ne sortirai pas de mon appartement.

BONNARD, à part.

(Haut.)

Bon ! elle ignore tout. Pour t'ôter cette crainte,
Fais comme tu voudras, vis, agis sans contrainte.
Que n'ai-je dans ceci pu prévenir tes vœux !
Mais je consens à tout, je fais ce que tu veux.

E

(A s

Elle a pas
Si j'en crois
C'est la rose qui

SCÈNE VI.

MADEMOISELLE BONNARD, M. BONNARD, SUSETTE, SOPHIE.

SUSETTE.

Je viens vous annoncer que le jeune Blinville
Et son ami Dermon arrivent de la ville ;
Ils ont...

BONNARD, il observe discrètement Susette qui parle à Sophie.

Oh ! nous serons enchantés de les voir.
Allons, ma chère sœur, il faut les recevoir.

SOPHIE, à Susette qui lui fait des signes.

Eh bien ! que me veux-tu ?

SUSETTE, bas.

Excellente nouvelle !
Je n'ai pu vous parler plus tôt, Mademoiselle ;
Ce Blinville est Belval, et Dermon est Dubois.

SOPHIE, vivement.

Quoi ! Belval !... imprudent !

BONNARD.

Allons, songeons à toi.
A ton appartement, ma chère, il faut te rendre ;
Car si Blinville entrait, il pourrait te surprendre.

SUSETTE, à part.

Que dit-il ?

SOPHIE, timidement.

Un départ aussi précipité
Ne fait-il pas manquer à la civilité ?
Dès que vous n'avez point de projets d'alliance,
Je pourrai lui parler, le voir sans défiance.

BONNARD.

Quel caractère doux ! Je te reconnais bien :
Tu veux sacrifier toujours ton goût au mien ;
Tu ne prétends le voir que par obéissance !
Je n'abuserai pas de tant de complaisance,
Vers ton appartement rendons-nous de ce pas.

(Appuyant avec finesse.)

Je te le promets bien, tu ne le verras pas.
Chère sœur, avec moi venez la reconduire ;

(A Susette.)

Et toi, pendant ce tems, charge-toi d'introduire
Ici tous étrangers. Je reviens à l'instant.

SCÈNE VII.

SUSETTE.

Comment donc ! Elle rentre en son appartement !
Elle a cru que Blinville... On devine la chose...
Elle aura su trop tard cette métamorphose...
Mais voici nos amans.

C'est

SCÈNE VIII.

CHARLES, BELVAL, SUSETTE, DUBOIS.

(Dubois est vêtu un peu en caricature.)

SUSETTE.

Oh ! vous pouvez entrer.

CHARLES.

Voilà le cher Dubois.

DUBOIS.

Tout prêt à t'adorer.

BELVAL.

Mais pouvons-nous parler sans crainte de surprise ?

DUBOIS, à Susette.

Comment me trouves-tu ? Suis-je bien à ta guise ?

SUSETTE.

Je vois un loup caché sous la peau d'un mouton.

CHARLES.

L'habit d'un honnête homme ici cache un fripon.

BELVAL.

Nous perdons notre tems, je dois avant te dire...

DUBOIS.

Il faut que vous sachiez...

BELVAL.

Moi, je dois vous instruire...

SUSETTE.

Il serait nécessaire...

CHARLES.

Il est prudent, je crois...

DUBOIS.

Ah! tâchons de ne pas parler tous à la fois :
Ce n'est pas là du tout le moyen de s'entendre.
Susette a la parole, il faudra nous la rendre
Si la chose est possible...

SUSETTE.

Faquin! sachez d'abord
Que mon maître a bien pris l'écrit daté du port;
Qu'il n'a pas de soupçon, qu'il plaint votre naufrage,
Et qu'il vous recevra tous deux très-bien, je gage.

DUBOIS.

Oh! nous réussirons, je vous l'ai toujours dit :
Pour tromper ce tuteur, il faut si peu d'esprit!
Il a, dit la chronique, une ame si bénigne,
Que de mon savoir-faire il me paraît indigne.

BELVAL.

Moi, je conviens ici que ce n'est qu'en tremblant
Que je vais m'exposer à son ressentiment.
Si j'avais pu trouver quelque plan plus honnête
Pour parler à Sophie... Ah! la crainte m'arrête!

DUBOIS.

Eh! c'est le seul moyen d'approcher le patron.
Songez que vous avez la réputation
D'être un grand étourdi. Cette raison sans doute
De cette maison-ci vous fermerait la route.

Sur ce point les vieillards sont toujours scrupuleux ;
A votre âge ils voudraient qu'on fût sage comme eux.
Le bon tuteur bientôt connaîtra mon génie...
Je suis fâché qu'il ait autant de bonhomie.
Que n'est-il défiant autant que Bartholo,
Et que n'a-t-il de plus l'esprit de Figaro!
Je voudrais, tant la gloire a de droits sur mon ame,
Enlever sa pupille et lui souffler sa femme.

SUSETTE.

Eh! personne ne doute ici de tes talens.
S'il se peut, mes amis, employons mieux le tems.
Vous savez du tuteur quel est le caractère?

CHARLES.

Mais ils savent très-bien tout ce qu'ils doivent faire.
De leurs noms, de leurs biens, je les ai prévenus:
Seulement dans les flots leurs papiers sont perdus.

DUBOIS.

J'ai fait à ce sujet la plus belle tempête!...
Je crains, en la contant, de perdre aussi la tête.
Il ne pourra jamais l'entendre sans pâlir;
Enfin, c'est un récit qui doit faire frémir.
Quelle description! Qu'il est beau mon naufrage!
C'est un bruit infernal, c'est un remu-ménage!
Des gouffres, des rochers, des feux, des ouragans,
La foudre, les éclairs et les flots écumans,
Le ciel, la mer, l'enfer, les noyés, et le diable!...

BELVAL.

Puisse-t-il t'emporter, bavard impitoyable!
Vous verrez que ce fat, en voulant trop parler,

A tout le monde ici pourra bien révéler
Le stratagème...

SUSETTE.

Eh! non, mon Dieu, laissez-le faire.
En parlant sensément il gâterait l'affaire.

BELVAL.

Que dis-tu donc?

SUSETTE.

Il doit avoir le cerveau dérangé,
Il est fou, pour cela seul il a voyagé;
Ainsi ne craignez pas qu'il fasse de méprises:
Il parlera très-bien, s'il dit bien des sottises.

CHARLES.

Ma foi, tu dois jouer les fous parfaitement.

DUBOIS.

Toi, tu joueras les sots tout naturellement.

BELVAL, à Susette.

Es-tu certaine au moins de cette circonstance?

CHARLES.

Je l'atteste; Dermon doit paraître en démence;
Je croyais bien, ma foi, tantôt vous l'avoir dit.

DUBOIS.

Bien plus que l'étranger, ce faquin perd l'esprit.
Que fût-il arrivé, si, d'un ton raisonnable,
J'avais parlé de tout? si j'avais fait l'aimable?
On eût connu la fourbe alors.

CHARLES.

Eh! mon Dieu! non.
Tu passeras pour fou, même en parlant raison.

BELVAL.

A quelques questions si je ne sais que dire,
Sauve mon embarras par des mots de délire,
Coupe-moi la parole.

DUBOIS.

Allez, ne craignez rien;
Comptez sur mon adresse, et tout ira très-bien.

SUSETTE.

Voilà notre tuteur...

BELVAL.

Allons, zèle et prudence!

DUBOIS.

Attention!

BELVAL.

J'ai peur...

DUBOIS.

C'est le fou qui commence.

SCÈNE IX.

CHARLES, BELVAL, SUSETTE, BONNARD, DUBOIS.

BONNARD.

Vous arrivez enfin! soyez les bien venus.
Par moi depuis long tems vous étiez attendus.

(A Belval.)

Ah! de vous reconnaître il n'est pas difficile,
Oui, dans ces traits heureux...

DUBOIS.

(Dubois, pendant toute la pièce, met dans ses gestes et dans son jeu une manière grotesque et bizarre, qui peut faire croire au tuteur qu'il a le cerveau dérangé.)

On voit tous les Blinville.
Voulez-vous accueillir deux pauvres naufragés?

BONNARD.

Je connais vos malheurs, je les ai partagés.

DUBOIS.

Je ne suis pas heureux!...

BONNARD.

Votre sort m'intéresse.
Je ferai tout pour vous, j'en ai fait la promesse
A mon ami; croyez...

DUBOIS.

Ah! que vous êtes bon!

BONNARD, à Dermon.

Savez-vous que Blinville est un joli garçon?

DUBOIS.

Il n'est pas mal...

BONNARD, à Blinville.

Souvent les hommes de votre âge,
Et surtout dans Paris, affectent l'air peu sage;
Ils sont vifs, étourdis, légers, inconséquens;
Vous ne ressemblez pas à tous nos jeunes gens.

BELVAL.

Vous êtes trop poli...

BONNARD.

Je gagerais ma tête
Que vous êtes rangé, discret, prudent, honnête...
Je ne fais pas de vous des éloges trompeurs,
Et votre seul aspect doit gagner tous les cœurs;
Mais vous êtes tous deux fatigués, j'imagine,
Prenez quelque repos avant que l'on ne dîne.

DUBOIS.

Oh! ce sera, pour nous, avant le déjeuner.

BONNARD.

Quoi! vous êtes à jeun!... l'ai-je pu deviner?
Mais vous allez bientôt... Allons, Charles, Susette,
Que pour nos étrangers à l'instant tout s'apprête.
Afin que vous soyez à l'aise en déjeunant,
Je vous ferai servir dans votre appartement.

SUSETTE.

Je vais tout préparer...

DUBOIS.

Promptement, je vous prie:
J'aurai grand soin de vous, allez, ma bonne amie.

(Il lui prend le menton.)

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, HORS CHARLES ET SUSETTE.

BONNARD.

On aime à raconter les maux qui ne sont plus.
Dites-moi donc comment vous vous êtes perdus ;
D'abord sur quel vaisseau ?

DUBOIS.

C'est où je vous arrête.
C'est moi qui dois conter et peindre la tempête ;
Vous en serez content.

BONNARD.

Mais dites-moi toujours
Comment on vous sauva, par quels heureux secours ?....

DUBOIS.

Par un moyen très-simple : après notre naufrage,
Nous avons fait, tous deux, vingt milles à la nage.

BONNARD.

Quoi ! vingt milles, bien vrai !

BELVAL, à Bonnard.

Croyez-vous ce qu'il dit ?
Et ne savez-vous pas qu'il a perdu l'esprit ?

BONNARD.

Ah ! je n'y pensais pas. Vous, dont la tête est saine,

De m'instruire de tout daignez prendre la peine ;
Vous me satisferez...

BELVAL.

C'est mon intention.

(Embarrassé.)

Après trente-six jours de navigation,
Nous espérions bientôt voir les côtes de France :
A la hauteur du cap... cap de...

DUBOIS.

Bonne-Espérance.
Sans crainte, sans souci, nous voguions sur les flots,
Un ciel pur et serein, les ris des matelots...
Les chants du rossignol...

BONNARD.

Rossignol ! je l'écoute.

(A Belval.)

Il a dû vous causer de l'embarras en route,
Un fou de cette espèce ?...

BELVAL.

Ah ! ne m'en parlez pas.

BONNARD, bas à Belval.

Pour ne pas l'affecter, mon ami, parlons bas.

DUBOIS, à part.

Je vois que de mon mal le bon tuteur s'occupe :
Il me croit fou, vraiment il est bien notre dupe.

BONNARD, à Belval.

(Dubois rit d'une manière originale.)

Son geste est convulsif ; il rit, le malheureux,

Il ignore qu'il est atteint d'un mal affreux.
Je n'ose le fixer, mon regard l'importune.
Ah! je dois respecter ses maux, son infortune,
Vous pensez comme moi, chacun doit des égards

(Appuyant.)

Surtout aux insensés, aux enfans, aux vieillards.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, SUSETTE.

SUSETTE.

Tout est préparé...

DUBOIS.

Bon! mon cher, il faut nous rendre.
Jamais au déjeuner je ne me fais attendre.
Pour mon compte je meurs de faim et de sommeil.

BONNARD, à Belval.

Nous parlerons d'hymen, mais à votre réveil.
A votre appartement je prétends vous conduire.
Sans doute le repos va calmer son délire:
Vous, bravant aujourd'hui le naufrage et le sort,
Ne songez qu'au plaisir de vous trouver au port.

(Ils sortent.)

DUBOIS, à Susette.

Tu vois que le succès couronne la finesse:
Mais tu dois réserver un prix à mon adresse.

SUSETTE.

Tu seras mon époux.

DUBOIS.

J'y consens ; mais, ma foi,
Friponne, à ce marché tu gagnes plus que moi.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

DUBOIS, SUSETTE.

DUBOIS.

Vive notre tuteur! sa maison est très-bonne;
A sa table, à ses vins, volontiers je m'abonne:
Mais quelqu'un peut venir, profitons des instans
Et parlons des moyens d'unir nos deux amans.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES, s'essuyant.

Je n'en puis plus! pour toi je reviens de la ville,
Encore n'ai-je fait qu'une course inutile.

DUBOIS.

Pourquoi?...

CHARLES.

Je suis allé chercher un médecin.

DUBOIS.

Un médecin! grand Dieu!

SUSETTE.

Et pourquoi donc enfin?

CHARLES.

Eh! parbleu, c'est pour lui; sa tête n'est pas saine.

SUSETTE.

Et d'aller le chercher tu t'es donné la peine?

DUBOIS.

Un médecin pour moi! le tour est assez bon.

SUSETTE.

Tu devais éviter cette commission.

CHARLES.

Eh! mais c'est bien aussi ce que j'ai voulu faire;
Mais à l'ordre, pourtant, je n'ai pu me soustraire.
— Charles! m'a dit tantôt mon maître avec humeur,
Va porter à l'instant cette lettre au docteur.
— Au docteur, ai-je dit, et qui donc est malade?
— Eh! parbleu, c'est Dermon; je crains quelque incartade,
Il est dans son accès... Moi, par compassion,
J'ai voulu te sauver la consultation.
— Mais pourtant, ai-je dit, il m'a paru très-sage...
— Ah! c'est qu'il ne t'a pas raconté son naufrage,
Avec des rossignols... mille autres visions,
Qui devraient le mener aux petites-maisons.
Allons, prends mon billet, cours vite le remettre.
Tu me rapporteras la réponse à ma lettre.
A ces mots, en plaignant ton funeste destin,
J'ai couru lentement chercher le médecin.

SUSETTE.

S'il allait découvrir notre supercherie?

DUBOIS.

Non pas. Tout médecin croit à la maladie.

CHARLES.

Il est fameux.

DUBOIS.

Tant pis ! il fera son devoir,
Et bientôt me tûra pour prouver son savoir.

SUSETTE.

Cette visite-là devient inquiétante.

DUBOIS.

Si ce fou de Dermon, qu'ici je représente,
A souvent des accès qui peuvent alarmer,
S'il vient dans ce pays pour se faire enfermer,
A sa place on pourrait fort bien me mettre en cage.

CHARLES.

Là, tu peux jusqu'au bout jouer ton personnage.
Connais-tu le château ?... C'est un grand agrément
D'être nourri, logé par le gouvernement !

DUBOIS.

Voilà que ton château maintenant m'inquiète.

CHARLES.

Tu n'as donc pas encor de goût pour la retraite ?
C'est donc là ce valet, ce tripon si vanté !...
Je rougis pour l'honneur de la communauté.

DUBOIS, voyant Bonnard.

Paix !...

SCÈNE III.

DUBOIS, BONNARD, CHARLES.

BONNARD.

C'est vous, cher Dermon : et comment va la tête ?

DUBOIS.

Mais cela va très-bien : vous êtes trop honnête.

BONNARD.

Vous vous porterez mieux ; j'ai par précaution
Mandé le médecin...

DUBOIS.

Ah ! vous êtes si bon !
(A part.)
Peste soit de son zèle !

BONNARD, à Charles.

Il va venir sans doute ?

CHARLES.

Non, pour se rendre aux champs le docteur est en route.

DUBOIS.

Attendons qu'il revienne.

BONNARD.

Allons, soit : je le veux ;
(A Charles et Susette.)
Ne puis-je vous parler ? Laissez-nous tous les deux.
Si Blinville est levé, priez-le de descendre :
Dites que pour le voir je vais ici l'attendre.

CHARLES, à Dubois.

Le courageux Dubois ne craint plus le docteur ?

DUBOIS.

Grâce au ciel, j'en suis quitte encore pour la peur.

SCÈNE IV.

DUBOIS, BONNARD.

BONNARD.

Ah ! bon, nous voilà seuls : si je les congédie,
C'est pour causer à fond de votre maladie.
Vous aimez à parler de vos accès passés,
On me l'a dit...

DUBOIS.

Qui, moi ? Mais vous me connaissez ?
Mes accès ne sont pas très-forts pour l'ordinaire.

BONNARD.

Pardonnez-moi, mon cher, je sais bien le contraire.
Quand votre mal vous prend, vous êtes dangereux,
Même le plus souvent vous êtes furieux.

DUBOIS.

Oh ! ne le croyez pas, c'est une calomnie :
On m'a connu toujours une aimable folie.

BONNARD.

Qu'importe ? avant six mois, grâce aux bons traitemens,
Nous vous aurons bientôt rendu votre bon sens.

DUBOIS.

Non, non, laissons agir maintenant la nature.
Avec l'excellent vin, la bonne nourriture
Que l'on trouve chez vous, je veux me rétablir.
La promenade encor...

BONNARD.

Sans doute, il faut sortir;
De peur qu'il ne vous prenne un accès de furie,
Plusieurs de mes valets vous tiendront compagnie.

DUBOIS, à part.

Quel diable d'homme!...

BONNARD.

Allons, oubliez vos douleurs;
Et lorsque votre femme a causé vos malheurs...

DUBOIS, étonné.

Une femme! Qui, moi? je possède une femme!...

BONNARD.

Hélas! son souvenir occupe encor votre ame.
On dit que la douleur vous fit perdre l'esprit.

DUBOIS.

(A part. (Haut.)
On ne me prévient pas.. Oui, l'on vous a bien dit,
La douleur dérangea... ma tête trop émue;
J'aimai beaucoup ma femme... après l'avoir perdue.

BONNARD.

J'entends.

DUBOIS.

J'étais heureux... Je ne hais pas le bruit;

Elle me tourmentait et le jour et la nuit !

BONNARD.

En vous remariant, la perte est réparable.

DUBOIS.

Oh ! non, j'aime encor mieux mourir inconsolable.

SCÈNE V.

DUBOIS, BELVAL, BONNARD.

BONNARD.

Elinville, votre ami, nous rejoint à propos.
(A Blinville.)
Êtes-vous délassé ?

BELVAL.

Grâce à quelque repos,
Je ne me souviens plus de notre long voyage.

BONNARD.

Nous pouvons maintenant parler de mariage.

DUBOIS.

Oui, c'est très-bien pensé.

BONNARD.

Vous êtes prévenu
Quel est l'objet par qui vous êtes attendu ?
Votre père, sans doute...

BELVAL, embarrassé.

Oui, je sais que mon père..
Et puis...

DUBOIS.

Sa prétendue est sûre de lui plaire.
On dit qu'elle est charmante !

BONNARD.

Oh ! pour charmante, non.
Mais on admire ici son esprit, sa raison :
Pourtant, à parler vrai, je crains bien que son âge...

BELVAL, vivement.

L'âge n'empêche point de faire un bon ménage ;
Et que font quelques ans ou de moins ou de plus ?
N'a-t-on pas, à tout âge, un cœur et des vertus ?
Je vais bientôt la voir, mais hélas ! le naufrage...

DUBOIS.

Nous force de paraître en habit de voyage.

BONNARD.

Ah !

DUBOIS.

Nous vous apportions des présens du pays,
Des singes fort adroits, des perroquets instruits.
D'avoir ces animaux des gens ont la manie,
Et les dames souvent en font leur compagnie :
C'est une rareté.

BONNARD.

Vous le croyez ainsi ?
Mais les singes, mon cher, sont très-communs ici.
Parlons de la dot.

BELVAL.

Ah ! de grâce, je vous prie,
L'argent fait il jamais le bonheur de la vie ?

BONNARD.

Quand on parle d'hymen, on y songe toujours;
C'était au bon vieux tems ainsi que de nos jours.
Votre père, d'ailleurs, qui fit cette alliance,
Ne vit dans cet hymen qu'un nœud de convenance :
Il me l'a dit ainsi; mais je suis enchanté
De vous voir si gaîment suivre sa volonté.
A nos projets souvent la jeunesse est rebelle,
Mais vous, pour obéir, vous montrez un grand zèle :
Car, soit dit entre nous, tout en louant son cœur,
On peut s'effaroucher de l'âge de ma sœur.

BELVAL, à part.

De sa sœur !

DUBOIS.

De sa sœur !... Beau fruit du stratagème.

BONNARD.

Mais, comme vous disiez fort bien à l'instant même,
Et que font quelques ans ou de moins ou de plus ?
N'a-t-on pas, à tout âge, un cœur et des vertus ?

BELVAL.

Je me suis bien trompé !

BONNARD.

Qu'est-ce que la jeunesse ?
De folles passions la fugitive ivresse !

DUBOIS.

Oh ! c'est bien dit, vraiment.

BONNARD.

De même la beauté,
Comparable à la fleur, a sa fragilité.

DUBOIS.

Songe-t-on au printems, quand on trouve en automne
Les trésors de Bacchus et les dons de Pomone ?

BELVAL, bas à Dubois.

Traître ! te tairas-tu ?

BONNARD, à Belval.

Je vois avec plaisir
Qu'aux vœux de mon ami vous allez obéir ;
Tant mieux : avec ma sœur vous ferez bon ménage.

DUBOIS.

Oh ! jamais ils n'auront de querelle.

BELVAL, à part.

J'enrage.

DUBOIS, bas à Belval.

Allons, contenez-vous, songez qu'il faut...

BELVAL.

Je suis.
Dans une impatience...

DUBOIS.

Écoutez mes avis.

BONNARD, à Dubois.

Que dit-il donc ?

DUBOIS.

Qu'il est dans une impatience...
Qu'il veut former bientôt cette tendre alliance...
Mais surtout il voudrait voir l'objet de ses feux,
Pressez-en le moment et faites deux heureux.

BELVAL, à part.

Que la peste l'étouffe!

BONNARD.

Oh! qu'à cela ne tienne :
Je cours chercher....

BELVAL.

Eh! non, pourquoi prendre la peine?

BONNARD.

Une peine pour moi! c'est plutôt un plaisir.
Je vais presser l'instant qui doit vous réunir.
Ma sœur ne sera pas très long-tems attendue,
Et vous allez bientôt voir votre prétendue.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

DUBOIS, BELVAL.

BELVAL.

Nos affaires vont bien. Oh! le maudit tuteur!

DUBOIS.

L'aventure est unique, et j'en ris de bon cœur.

BELVAL

Ris, ris donc; en effet, la chose est très-plaisante!

DUBOIS.

Mais votre prétendue est peut être charmante.
Ce n'est pas un enfant...

BELVAL.

Faquin, quitte ce ton,
Car la plaisanterie est fort peu de saison.

DUBOIS.

Mais pourquoi vous fâcher? car enfin cette dame
Est, malgré ses appas, loin d'être votre femme.
Il faut être prudent. Laissez-là vos fureurs,
Préparez-vous plutôt à dire des douceurs;
Songez que d'un futur vous occupez la place.

BELVAL.

Je n'oserai jamais la regarder en face.

DUBOIS.

Oh! vous avez beau dire, il le faut cependant;
Près d'elle, bien ou mal, il faut jouer l'amant.

BELVAL.

Nous aurions dû prévoir cet embarras extrême;
Mais nous duperait-on par notre stratagème?

DUBOIS, vivement.

Pour moi, je jugerais que le tuteur Bonnard
Est de très-bonne foi. Tout n'est dû qu'au hasard.
Nous savons aujourd'hui, par notre expérience,
Qu'un tout autre intérêt conduit Blanville en France.

BELVAL.

Mais peut-on supposer ce bizarre lien?

DUBOIS.

Tout s'arrange ici bas lorsque l'on a du bien.
La beauté, les vertus attirent nos hommages,
Mais l'argent est le dieu qui fait les mariages.

BELVAL.

J'entends du bruit : on vient...

DUBOIS.

Ce n'est que le tuteur.

SCÈNE VII.

DUBOIS, BELVAL, BONNARD.

BONNARD.

J'ai rempli vos désirs, je viens de voir ma sœur :
J'ai, comme je l'ai dû, parlé de votre flamme.
Du vœu que vous formez de l'obtenir pour femme,
Enfin, j'ai fait de vous le plus sensible amant :
Est-il possible ! a dit ma sœur en rougissant ...

DUBOIS, à Belval.

En rougissant ! voyez quelle est son innocence ?

BONNARD.

Allons, je vais me rendre à son impatience,
A-t-elle dit encore. Et d'un ajustement
Elle a couru, pour vous, se parer à l'instant.
Ma sœur, dans tous les tems, a passé pour jolie ;
Mais aujourd'hui j'ai cru qu'elle était rajeunie
Pour le moins de quinze ans.

BELVAL.

Quoi ! de quinze ans ? grand Dieu !

DUBOIS.

Voilà de la toilette un effet merveilleux.

BONNARD.

Vous pouvez en ces lieux attendre sa visite,
Ma pupille, un enfant qui jamais ne la quitte,
Contre vous prévenue, et nous accusant tous
De vouloir quelque jour vous nommer son époux,
A vous voir, vous parler, se montre si rebelle,
Qu'elle a pris le parti de s'enfermer chez elle.
Tant mieux! Vous et ma sœur vous en trouverez bien,
Personne ne pourra troubler votre entretien.

BELVAL.

De la désabuser il est de la prudence;
Vous seriez trop long-tems privé de sa présence.

BONNARD.

Je m'en garderai bien. D'abord, même pour vous,
Je ne voudrais jamais contrarier ses goûts.
C'est un petit caprice excusable à son âge,
Et pourvu qu'elle assiste à votre mariage
Avec ma sœur...

DUBOIS.

Mon Dieu, c'est tout ce qu'il nous faut.

BELVAL.

Vois dans quel embarras tu m'as jeté, maraud!

BONNARD.

Mais j'aperçois ma sœur.

SCÈNE VIII.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE BONNARD.

BELVAL, à part.

Oh! ruse détestable!

BONNARD, lui montrant sa sœur.

Qu'en dites-vous, Blinville?

BELVAL, embarrassé.

Elle est...

DUBOIS.

Très respectable.

BONNARD, à sa sœur.

Ma sœur, voilà l'amant qui désire vous voir:
D'obtenir votre cœur accordez-lui l'espoir.

MADEMOISELLE BONNARD.

(Mademoiselle Bonnard met, dans cette scène et les suivantes, beaucoup de finesse, tout en prenant le ton rebutant d'une vieille qui a la folie d'aimer un jeune homme, elle indique, par son jeu et ses regards, qu'elle s'amuse de l'embarras de Belval.)

Ah! mon frère!

BELVAL.

Ah! Madame!

DUBOIS.

Ah! trop heureux Blinville!
A l'amour, au devoir montrez-vous donc docile.

(A mademoiselle Bonnard.)

Il vous aime, Madame, et j'en suis caution.

BELVAL, bas à Dubois.

Je voudrais bien te voir à ma place, fripon.

BONNARD, à Dubois.

Ils n'osent se parler : j'explique leur silence,
Ils sont gênés : sortons ; bientôt dans notre absence
Ils seront plus hardis....

DUBOIS.

Mais sommes-nous prudens,
De laisser tête à tête ainsi des jeunes gens?

BONNARD.

Ah! qu'il est fou! Malgré la différence d'âge,
Nous fesons, j'en suis sûr, un très-beau mariage.

SCÈNE IX.

BELVAL, MADEMOISELLE BONNARD.

MADEMOISELLE BONNARD, à part.

Jouons bien l'amoureuse.

BELVAL, à part.

Il faut prendre le ton
D'un amant, si je veux éloigner le soupçon.

MADEMOISELLE BONNARD.

Parlez-moi sans détour : dois-je en croire mon frère?
Suivez-vous sans chagrin les volontés d'un père?

BELVAL.

En toute occasion, je lui dois obéir;
Mais mon obéissance ici n'est qu'un plaisir.

(A part.)

Bien!

MADEMOISELLE BONNARD.

Mon âge pourtant devait me faire craindre...

BELVAL.

De votre âge, Madame, ai-je droit de me plaindre,
Quand je trouve à la fois, dans le plus digne objet,
D'esprit et de vertus un ensemble parfait?

(A part.)

Au mieux!

MADEMOISELLE BONNARD.

Vous m'enchantez!...

BELVAL, à part.

Comment! elle s'enflamme.

MADEMOISELLE BONNARD.

Nous sommes seuls; lisez dans le fond de mon ame:
Votre père, avec nous depuis long-tems lié,
Voulut par d'autres nœuds doubler notre amitié.
Ce nœud n'aurait été qu'un nœud de convenance,
Formé par la fortune et par l'obéissance,
Si vos lettres depuis ne m'avaient fait sentir
Qu'à vous unir à moi vous trouviez du plaisir;
Qu'enfin vous préfériez aux charmes du jeune âge
Des qualités du cœur le solide avantage.

BELVAL.

La jeunesse, en effet, ne saurait me charmer.

MADEMOISELE BONNARD.

Dans toutes les saisons ne sait-on pas aimer ?
C'est ce que vous disiez ; j'ai trop su vous entendre.
Vous écrivez si bien ! votre style est si tendre !

BELVAL.

Vous êtes bien honnête.

MADEMOILELLE BONNARD.

Ah ! pour moi quel bonheur !
M'écriviez-vous encor, si, prompt comme mon cœur,
Franchissant l'Océan qui de vos yeux me prive,
Je pouvais m'élancer de l'une à l'autre rive.

BELVAL, la regarde et recule.

Je disais tout cela?

MADEMOISELLE BONNARD.

Je m'en souviens trop bien !

BELVAL, à part.

Et personne ne vient troubler notre entretien !

MADEMOISELLE BONNARD.

Ainsi pour notre hymen aucune répugnance ?

BELVAL.

Ah ! croyez que plutôt ma vive impatience...
Mon respect... qui... d'ailleurs... et mon ravissement...
(A part.)
Je ne sais plus que dire.

MADEMOISELLE BONNARD.

Ah ! vous êtes charmant !
J'ai craint, je l'avoûrai, de trouver dans votre ame

Pour un plus digne objet une plus vive flamme ;
Mais quelque déplaisir que m'eût fait cette ardeur,
J'aurais sacrifié tout, jusqu' à mon bonheur.

BELVAL.

Se peut-il ?

MADEMOISELLE BONNARD.

Je pourrais, amante délaissée,
D'un amour malheureux éloigner ma pensée,
Et près d'une rivale, objet de tous ses vœux,
Par pitié pour l'ingrat, servir encor ses feux,
Si de sa confiance une preuve sincère...

BELVAL, transporté.

(Haut.) (A part.)

Grand Dieu ! si vous saviez... je crains de lui déplaire.

(Il se met à genoux.)

Permettez qu'à vos pieds les plus tendres aveux ..
Sachez...

MADEMOISELLE BONNARD, avec la plus grande tendresse.

Je sais combien nous nous aimons tous deux.

SCÈNE X.

BELVAL, SUSETTE, MADEMOISELLE BONNARD.

SUSETTE.

(Apercevant Belval à genoux.)

MADAME, on a servi ; mais...

MADEMOISELLE BONNARD.

Approchez, ma chère :
N'interprétez pas mal une faveur légère.
Oui! si vous avez vu quelqu'un à mes genoux,
C'est l'homme qui dans peu doit être mon époux.

SUSETTE, en riant.

Comment ! il se pourrait que la plus tendre flamme...

BELVAL, déconcerté.

Oui, je venais ici pour épouser Madame.

SUSETTE.

C'est singulier...

MADEMOISELLE BONNARD.

Je ris de ton étonnement :
Il faut autant qu'on peut agir secrètement,
Un hymen peut manquer, alors cette nouvelle...
Chez les méchans...

SUSETTE.

Oui, fait tort à la demoiselle...

(A Belval.)

Ainsi vous épousez ?

BELVAL, à Susette.

Je suis d'une fureur !...

MADEMOISELLE BONNARD, à Susette.

Tu dois voir sur nos traits l'image du bonheur ?

(Susette fait aussi la grimace.)

Mais, Susette, je lis aussi sur ton visage
Combien tu prends de part à notre mariage ;
Je vois que cet hymen te fait un grand plaisir,
Et tu n'ignores pas qu'il doit t'en revenir
Un beau présent de noce...

SUSETTE, d'un ton chagrin.

Aussi j'en suis ravie.

MADEMOISELLE BONNARD, à Belval, en lui donnant la main.

Allons, Blinville, allons trouver la compagnie.

SCÈNE XI.

SUSETTE.

Est-ce un tour, ou serait-ce un effet du hasard ?
Serions-nous donc ici joués par les Bonnard ?...
Oh ! non, notre tuteur a trop de bonhomie,
Et sa simplicité ne s'est point démentie
Depuis que je le sers. N'importe, il est prudent
D'avoir sur tout le monde un regard clairvoyant.

Attention! à tout il faudra que je veille,
A toute heure, en tout lieu, prêtons l'œil et l'oreille :
Il serait trop honteux qu'un tuteur, en ce jour,
L'emportât sur l'esprit, et l'intrigue, et l'amour.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

BELVAL, SUSETTE.

BELVAL.

Éprouva-t-on jamais un supplice semblable?
Je n'ai pu l'endurer, et j'ai quitté la table.
Maudit soit ce Dubois qui fit mon embarras,
En me donnant un nom qui ne m'appartient pas!
Tout augmente ma gêne et la rend plus pénible :
Le tuteur est content, et la sœur est sensible,
Tous les deux ont pour moi mille fois trop d'égards ;
Ce sont tendres propos, petits soins, doux regards ;
Surtout ma prétendue... elle est d'une tendresse!
Enfin, je ne sais plus que dire en ma détresse.
Ah! de tromper quelqu'un combien il est honteux!
Du rôle d'intrigant je rougis à mes yeux ;
Et, si je ne craignais de perdre ma Sophie,
J'avouerais tous mes torts et mon ignominie.

SUSETTE.

Vous avouerez aussi que, prêtant mon secours,
J'ai trahi mon devoir pour servir vos amours :
Alors je recevrais tout le prix de mon zele.

BELVAL.

Ah! ma situation, Susette, est bien cruelle!
En vérité, je crois qu'on se moque de nous.

SUSETTE.

Mais tantôt franchement je l'ai cru comme vous,
J'ai même à ce sujet pris quelque inquiétude :
Ils sont de bonne foi, j'en ai la certitude.
Que craignez-vous?

BELVAL.

Je crains de me défendre en vain
De la sœur qui prétend m'épouser dès demain;
Trop certaine déjà qu'elle pourra me plaire,
Elle m'a menacé d'avertir le notaire.

SUSETTE.

Bon! le notaire! il faut des formes et du tems,
Du soir au lendemain mènera-t-on les gens?
Poursuivons notre plan: surtout soyez tranquille,
Et trouvons le moyen de voir notre pupille.
Mais quelqu'un vient à nous...

SCÈNE II.

BELVAL, DUBOIS, SUSETTE.

DUBOIS, accourant.

J'implore vos secours.
Hélas! sauvez Dubois, on en veut à ses jours.

BELVAL.

Sommes-nous découverts?...

DUBOIS.

Ah! c'est bien autre chose,
Le docteur est ici...

BELVAL.

Comment! c'est là la cause?

SUSETTE.

Tu m'as fait une peur!...

DUBOIS.

Mais, comptes-tu pour rien
Qu'on veuille me guérir quand je me porte bien?

BELVAL.

Oh! de grâce, finis, et que peux-tu donc craindre?
Bien plus que toi, ma foi, j'ai le droit de me plaindre.

SUSETTE, en riant.

Votre position est la même à peu près,
Et je ris malgré moi...

SCÈNE III.

BELVAL, DUBOIS, BONNARD, SUSETTE.

BONNARD.

C'est vous que je cherchais.
Mon ami, le docteur, homme d'un grand mérite,
Est ici: près de lui rendez-vous au plus vite.

DUBOIS.

Je ne suis pas pressé

BELVAL.

Que d'obligations !
Pour vos soins généreux combien nous vous devons !

DUBOIS.

De mes remercîmens dispensez-vous, de grâce.

BONNARD.

J'ai pris soin d'éviter ces charlatans de place.
A mon docteur on peut s'en fier aujourd'hui,
Ses malades jamais ne se sont plaints de lui.

DUBOIS.

Parbleu, je le crois bien...

BONNARD.

Il n'est pas à la mode ;
Même beaucoup de gens ont blâmé sa méthode,
Mais croyez que ses soins ne sont pas superflus.
S'il vient souvent vous voir...

DUBOIS.

On ne me verra plus.

SUSETTE, bas à Dubois.

Viens donc.

DUBOIS.

Non, tantôt.

BONNARD.

Soit : dis au docteur d'attendre,
Et que bientôt, vers lui, Dermon pourra se rendre.

DUBOIS.

Oui, bientôt.

SCÈNE IV.

LES PRÉCÉDENS, excepté SUSETTE.

BONNARD, à Belval.

Maintenant il faut songer à nous,
Ah ! je m'en vais avoir de l'embarras pour vous.

BELVAL.

Pourquoi ?

BONNARD.

Ne faut-il pas que, bien vite, j'apprête
Tout pour le mariage, et surtout pour la fête ?
Je compte réunir beaucoup de mes voisins ;
J'aurai feux d'artifice, et concert, et festins.

BELVAL.

Pourquoi tout ce fracas ? Il est prudent, je pense...

BONNARD.

Ma foi, je ne veux pas épargner la dépense :
De mes biens aujourd'hui je veux me faire honneur ;
Ce n'est pas tous les jours l'amour et son cœur.

BELVAL.

Mais c'est moins la dépense encore que la peine !

DUBOIS.

Si je puis vous aider ?...

BONNARD.

Votre offre n'est pas vaine,
D'un maître de maison on a toujours besoin.

DUBOIS.

De l'office et des vins confiez-moi le soin.

BELVAL.

Mais, dans tous ces détails, votre jeune pupille
Aux soins de la maison peut être très-utile,
Elle devrait venir...

BONNARD.

C'est mon intention,
Et je vais l'engager à quitter sa prison.
Je connais maintenant le motif véritable
Qui d'abord, à ses yeux, vous a rendu coupable.
Elle aime !...

BELVAL.

Elle aime ! et qui donc?

BONNARD.

Un jeune homme charmant,
Quelqu'un de cet amour m'a fait le confident.
Depuis près de deux ans cette intrigue-là dure ;
On s'écrit ; je sais tout. Oh ! c'est une aventure
De roman !...

BELVAL.

(Haut.) (A part.)
Vous croyez? Je ne sais où j'en suis.

DUBOIS.

L'amant de son amour obtiendra-t-il le prix?

BONNARD.

Ah !

BELVAL.

Vous savez son nom?...

BONNARD.

C'est Belval qu'on l'appelle.
Je connais sa famille, et je suis connu d'elle;
Le père de Belval fut toujours respecté,
Et de son alliance on doit être flatté.

DUBOIS.

Puisque tout se rencontre, amour, fortune, estime,
Belval peut espérer qu'un hymen légitime...

BONNARD.

Oh! non pas, s'il vous plaît. Si le père est aimé,
Le fils, des gens de bien, ne peut être estimé.
C'est un mauvais sujet, si j'en crois l'apparence,
Et ce qu'on m'en a dit en mainte circonstance...

BELVAL.

Mais du monde doit-on écouter les propos?
On trouve presque autant de méchans que de sots:
Peut-être on vous trompa...

BONNARD.

Je sais quelle est sa vie,
Et jamais il ne doit prétendre à ma Sophie.
On m'a fait de ses mœurs des récits trop certains:
Pour toute compagnie, il voit des libertins;
De plus, il a, dit-on, un homme à son service,
Qui le pille, le vole, et l'encourage au vice,
Un très-mauvais sujet, en intrigues fécond,
Qui se croit de l'esprit, et qui n'est qu'un fripon.

BELVAL.

Le malheureux Belval est sans doute coupable;
Mais il doit vous paraître un peu plus excusable,

S'il est vrai qu'un valet le gouverne aujourd'hui :
Cet homme-là paraît plus blâmable que lui.

BONNARD.

Tenez, l'un, selon moi, ne vaut pas mieux que l'autre.

DUBOIS, à Belval.

Mais pourquoi de l'amant vous rendre ainsi l'apôtre ?
Qu'un valet soit coupable, il est ce qu'on le fait.
Vous savez bien qu'on dit : TEL MAÎTRE, TEL VALET.

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENS, CHARLES.

CHARLES.

D'ATTENDRE aussi long-tems le médecin se lasse.

BONNARD, à Dubois.

Mon cher, auprès de lui rendez-vous donc, de grâce.

BELVAL, à Dubois.

Allez-y donc.

DUBOIS.

Qu'il parte !

CHARLES.

Il a beaucoup d'humeur.

BONNARD.

Il ne reviendra pas. Je connais le docteur.
Allons, mon cher ami, prouvez-moi votre estime,
D'abord, en le voyant, en suivant son régime,

Songez que de guérir je vous offre un moyen ;
Ce que je fais ici n'est que pour votre bien.

DUBOIS.

Ah ! pour vous obliger je donnerais ma vie.
Vous la voulez ; je pers et je me sacrifie.

(Il sort avec Charlotte.)

SCÈNE VI.

BONNARD, BELVAL.

BONNARD.

Pensons à ma pupille.

BELVAL.

Oui, vous avez raison.

BONNARD, rétrogradant.

Mais ce moyen pourrait... En effet, il est bon.
Dans cet appartement j'amènerai Sophie,
Et nous l'entretiendrons tous deux de la folie
Qu'elle a d'aimer Belval ; surtout nous lui dirons,
Sur ses vices, ses mœurs, ce que nous en savons :
Et vous ajouterez, pour appuyer la chose,
Que depuis trop long-tems le voisinage en cause ;
Qu'un ami m'a de tout averti pour son bien,
Et qu'enfin vous étiez présent à l'entretien.

BELVAL.

Mais ce serait mentir, que parler de la sorte !
Je n'ai rien entendu...

BONNARD.

J'en conviens ; mais qu'importe ?
A ce mensonge-là je ne vois aucun mal,
Et c'est plutôt un bien, s'il peut nuire à Belval.
Nous devons d'un malheur garantir la jeunesse :
Allons, de me servir faites-moi la promesse.

BELVAL.

Amenez la pupille, et vous serez content.

BONNARD.

Bien obligé, mon cher, je reviens à l'instant.

SCÈNE VII.

BELVAL.

Mais à me tourmenter quel démon persévère ?

SCÈNE VIII.

SUSETTE, BELVAL.

SUSETTE.

Que fait-on ? Que dit-on ? et comment va l'affaire ?

BELVAL.

Je ne sais plus, ma foi, que penser de Bonnard.
Il se peut que tout soit un effet du hasard ;
Mais chaque mot qu'il dit d'un ton de bonhomie
Me fait trop repentir de notre fourberie.

SUSETTE.

Ainsi le criminel est toujours inquiet,
Et dans tout ce qu'on dit il trouve son arrêt.
Mais, au fait, vous verrez bientôt votre Sophie.

BELVAL.

Oui, d'elle et du tuteur j'attends la compagnie,
Je vais l'entretenir; mais sais-tu bien pourquoi?
C'est pour la supplier de renoncer à moi.

SUSETTE.

Eh! comment? Pas possible!

BELVAL.

Oui, ton maître m'engage
A jouer maintenant ce triste personnage:
On a dû, moi présent, mal parler de Belval,
Et de moi-même enfin je dois dire du mal.

SUSETTE.

Eh bien! soit. Descendez dans votre conscience,
Et vous direz alors plus de mal qu'on n'en pense.

BELVAL.

Tu ris en vain.

SUSETTE.

Je ris, c'est de votre frayeur:
Vous vous désespérez de toucher au bonheur.
Dites, que trouvions-nous tantôt de difficile?
C'était d'entretenir et de voir la pupille.
Que fait qu'à l'entretien le tuteur soit présent?
Toujours à demi-mot on entend un amant.

BELVAL.

Oui, mais je dois...

SUSETTE.

Songez que notre péril presse,
Et que pour triompher il faut de la vitesse.

BELVAL.

Et Dubois, que fait-il avec le cher docteur?

SUSETTE.

Contre lui, contre nous, il peste de bon cœur.
On lui tâte le pouls; sa figure est plaisante:
Il se plaint, il soupire, il pleure, il se tourmente;
Je n'ai pu m'empêcher, voyant son embarras,
De le plaindre tout haut et d'en rire tout bas.
Nous triomphons enfin, je vois votre Sophie.

BELVAL.

Crois-tu qu'elle pardonne à la supercherie?

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, BONNARD, SOPHIE.

SUSETTE.

Elle est bien prévenue.

BELVAL.

Ah! je sens que mon cœur...

BONNARD, montrant Belval.

Ce jeune homme, ma chère, est l'époux de ma sœur.

BELVAL.

Il est vrai qu'en ces lieux mon amour seul m'entraîne,
J'y viens serrer les nœuds de la plus tendre chaîne.

SOPHIE, à Belval.

Ignorant le motif qui vous amène ici,
Je vous ai fui, j'ai dû me comporter ainsi.

BONNARD.

Nous savons la raison qui t'a déterminée :
Je te le dis encore : oui, tu fuis l'hyménée,
A cause de l'amour que tu sens pour Belval.

SOPHIE.

Moi ! de l'amour ! so ez...

SUSETTE.

Où donc est le grand mal ?
Quoi ! d'aimer un jeune homme êtes-vous condamnable,
Et peut-on n'aimer pas ce que l'on trouve aimable ?

BELVAL.

S'il est vrai que Belval vous sut plaire un instant,
Ne désavouez pas ce malheureux penchant.

BONNARD.

Quoi ! tu peux ?...

SOPHIE.

Aujourd'hui j'apprends à le connaître ;
Oui, je crois que Belval est coupable peut-être ;
(Regardant Susette.)
Mais envers moi s'il est criminel aujourd'hui,
On doit en accuser les autres plus que lui.

SUSETTE, à part.

Cette morale-là vient droit à mon adresse.

BELVAL.

Si Belval sent pour vous la plus vive tendresse,

Croyez que votre cœur à son amour est dû :
Pourrait-il vous aimer sans aimer la vertu !

BONNARD, bas à l'oreille.

Cessez donc, vous m'aviez promis tout autre chose :
Loin de le desservir, vous défendez sa cause.

SUSETTE.

Mais contre lui quelle est votre prévention ? ..

BONNARD.

Oh ! je sais trop quelle est sa réputation.
On m'a tout dit...

SUSETTE.

Eh bien ! l'on vous trompa, je gage,
Et notre amant est bon, doux, généreux et sage.
Mais comment se peut-il que vous, homme d'esprit,
Vous prêtiez à ce point l'oreille à ce qu'on dit ?
Et ne savez-vous pas, par votre expérience,
Que le mal que l'on dit, rarement on le pense ?
A votre place, moi, si j'étais le tuteur,
De deux tendres amants je ferais le bonheur ;
Leurs cœurs reconnaissans s'occuperaient sans cesse
Des moyens d'embellir votre heureuse vieillesse.
Vous verriez leurs enfans et leurs petits-enfans
Vous chérir, vous presser de leurs bras caressans...
Ah ! ce tableau pour vous doit avoir bien des charmes :
Je n'y saurais penser sans répandre des larmes :
Votre cœur à ma voix doit se laisser toucher,
Ou bien tous les tuteurs ont des cœurs de rocher.

BONNARD.

Oui, tu m'as attendri... Susette est énergique !
Elle sait à propos user de pathétique.

Quoi ! Sophie, est-il vrai que ma juste rigueur
A l'égard de Belval peut faire ton malheur ?...

SOPHIE.

Je ne le cache pas, Belval a mon estime ;
Et je ne pense pas enfin commettre un crime
En avouant ici que, sensible à ses feux,
Je n'aurai de bonheur qu'en le voyant heureux.

BONNARD.

Il suffit, mon enfant ; je me ferais reproche
De désunir deux cœurs qu'amour ainsi rapproche.
Non, non, je ne veux pas contrarier tes goûts :
Belval a ton amour, il sera ton époux.

SUSETTE.

Que dites-vous ?

SOPHIE.

Comment !...

BELVAL, courant à Bonnard.

Serait-il bien possible !
L'excès de mon bonheur...

BONNARD.

Vous êtes bien sensible !
Pourquoi tant de chaleur ?

BELVAL, embarrassé.

J'ai pris en ce moment,
Pour vous remercier, la place de l'amant.

BONNARD.

Ah ! c'est bien généreux ! mais, mon ami, de grâce,
Par égard pour ma sœur, restez à votre place.

SUSETTE.

Pour moi, je suis encor dans l'admiration.
Ah ! vous faites pour nous la plus belle action !...

BONNARD.

Oui, je crois faire bien d'en agir de la sorte.
Belval est très-léger, j'en conviens ; mais n'importe,
Quant à moi je n'ai point à me plaindre de lui :
Ainsi je vais au père en écrire aujourd'hui.

BELVAL.

Je suis dans une joie ! Oh ! sa reconnaissance !
(A Susette.)
Je vais me découvrir.

SUSETTE, à Belval.

Soit ; mais avec prudence.

BONNARD.

Ce que j'aime en Belval, c'est qu'il m'a respecté,
Qu'il ne s'est pas joué de mon autorité.

BELVAL.

Comment !

BONNARD.

Il aurait pu, par quelque stratagème,
Je ne sais trop comment, venir ici lui-même.
Son valet est un drôle : aidé de ce fripon,
Il eût pu pénétrer jusque dans la maison,
Employer contre nous et la ruse et l'adresse,
Mettre en ses intérêts et soubrette et maîtresse,
Se servir des moyens communs aux intrigans,
Quand ils veulent tromper d'estimables parens :

Enfin, il aurait pu m'enlever ma pupille;
Je lui sais bien bon gré d'être resté tranquille :
Il aurait réussi, je suis bon, confiant,
Et l'on me trompe, moi, comme on trompe un enfant.

SOPHIE.

En sorte que s'il eût tenté quelque entreprise...

BONNARD.

Il eût fait, je l'avoue, une grande sottise.
Bien loin de consentir à l'unir avec toi,
Je l'eusse, au même instant, fait sortir de chez moi.

BELVAL.

Je rougis...

SOPHIE.

Ah! grand Dieu!

BONNARD.

Tel est mon caractère:
A tous les bons esprits l'intrigue doit déplaire.
Qu'espérer de celui qui, manquant à l'honneur,
Foule aux pieds tous les droits d'un père ou d'un tuteur?

SCÈNE X.

LES PRÉCÉDENS, DUBOIS, CHARLES.

DUBOIS, en dehors.

Si vous ne me laissez, je crîrai comme un diable!

CHARLES, en dehors aussi.

C'est l'ordre du docteur...

BONNARD.

Mais quel bruit effroyable !

DUBOIS, paraissant.

Quoi ! vouloir contre moi commettre un attentat !

CHARLES.

Le médecin le veut...

DUBOIS.

C'est un assassinat !

(A Belval.)

En ma faveur, hélas ! que la pitié vous touche.
On veut, en cet instant, me donner une douche.

CHARLES.

Mais c'est le seul moyen, dit-on, de le calmer.

DUBOIS.

Peut-être après encore ils voudront m'enfermer.

(A Belval.)

Je vais tout découvrir....

SUSETTE.

O ciel !

BELVAL, bas à Dubois.

Crains ma vengeance !

DUBOIS, à Bonnard.

Sachez que c'est à tort qu'on me croit en démence ;
Je me porte à ravir.

BONNARD.

Se moque-t-il de nous ?

DUBOIS.

Non, ne me rangez point dans la classe des fous,
Car je ne le suis point.

BONNARD.

Voilà bien leur langage,
Et le fou le plus fou se croit toujours très-sage!

DUBOIS.

Oh! morbleu, c'en est trop....

BONNARD.

S'il vient à s'emporter,
Appelez tous mes gens et faites-les monter.

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, MADEMOISELLE BONNARD.

BONNARD, à sa sœur.

Enfin vous arrivez....

MADEMOISELLE BONNARD.

Je vous apprends, mon frère,
Que je quitte, à l'instant, notre ami le notaire:
Il ne peut, m'a-t-il dit, nous venir aujourd'hui,
Et nous ne devons pas du tout compter sur lui.

(Susette et Belval respirent.)

Mais voici le contrat....

BONNARD.

Bon, rien ne nous arrête.

DUBOIS, bas à Belval.

C'est un médicament, je crois, qu'on vous apprête.

BONNARD.

Nous sommes réunis, nous pouvons à présent
Signer notre contrat....

MADEMOISELLE BONNARD, à Belval.

Tantôt impatient,
Vous m'avez témoigné votre désir extrême
De ne pas perdre un tems précieux quand on aime :
Jalouse d'obéir, j'ai moi-même hâté
Ce qui doit assurer notre félicité.

BELVAL, embarrassé.

Certainement, Madame...

BONNARD, à Charles.

Approche cette table :
Allons, venez tous deux....

BELVAL, à part.

Que faire, misérable !

SOPHIE.

Ah ! quel est son tourment !

SUSETTE, bas à Belval.

Ne vous trahissez pas.
Et vos papiers perdus....

BELVAL.

Ciel ! dans quel embarras !

BONNARD.

Venez donc.

BELVAL, d'un ton très-embarrassé.

Pouvons-nous penser au mariage,
Quand d'utiles papiers perdus dans mon naufrage ?...

BONNARD.

Ah ! bon, vous voulez rire, et vous savez très-bien
Que j'ai tout ce qu'il faut pour former ce lien :
(Lui montrant des papiers.)
Voilà tous vos papiers, votre extrait de naissance ;
On me les fit passer pour plus de diligence.
Allons, mon cher, signez le bonheur de tous deux.

MADEMOISELLE BONNARD.

Oh ! le bonheur, mon frère, est pour moi dans ces nœuds.
Voilà la plume....

BELVAL.

O ciel !

SOPHIE.

Hélas !

SUSETTE.

L'orage gronde.

BONNARD.

Allons...

DUBOIS.

Mais signez donc !

BELVAL.

Que le ciel te confonde !
Traître, sans tes conseils et ta perversité,
Je n'éprouverais pas la dure extrémité
De rougir maintenant, d'avouer en coupable
Que je voulus tromper un homme respectable.

(A Bonnard.)

Vous savez que je suis cet imprudent Belval,
Dont vous avez tantôt débité tant de mal.
Hélas! c'est à vos pieds que j'avoûrai la ruse;
Vous devez me punir, moi-même je m'accuse:
Ma's ne comprenez pas dans votre juste arrêt
Celle qui d'une erreur devint l'unique objet.
Toujours votre Sophie a mérité l'estime,
Et je dois porter seul la peine de mon crime.

DUBOIS, se mettant à genoux.

Maintenant j'en conviens, j'ai perdu la raison,
Faites-moi par pitié conduire à Charenton.

SUSETTE, à genoux.

Il faut, je le vois bien, faire amende honorable,
Ordonnez de mon sort, je suis aussi coupable.

CHARLES, les regardant.

Le beau tableau! voyez.

SUSETTE, à Charles.

Ah! tu nous as trahis!

CHARLES, en riant.

Hein! comment trouvez-vous que je sers mes amis?

BONNARD.

Ah! le tuteur triomphe une fois dans la vie,
Et la raison pourtant a gagné la partie!
J'ai vengé les vieillards, outragés trop long-tems,
Et je puis à mon tour bien rire à vos dépens.

BELVAL.

Ah! ne m'accablez pas!

BONNARD.

Eh ! vraiment c'est dommage ;
Car chacun a très-bien joué son personnage :
Mais ailleurs vous serez heureux autant qu'adroits ;
L'intrigue vous appelle à de nouveaux exploits.

BELVAL.

Dieu !

MADEMOISELLE BONNARD.

Mon frère, quittez le ton de l'ironie ;
Belval a de grands torts, mais il aime Sophie :
Maintenant de sa faute il est trop convaincu,
Et vous ferez enfin grâce à mon prétendu.

BELVAL.

Madame !

SOPHIE.

Mon tuteur !

BELVAL.

Que votre ame attendrie...

BONNARD.

Ah ! vous croyez sans doute être à la comédie,
Où l'amant est heureux en dépit du tuteur ;
Moi je ne donne pas ma pupille au trompeur.

MADEMOISELLE BONNARD.

Ne désespérez pas.

BONNARD.

J'estime votre père ;
Si vous pouvez un jour changer de caractère,
Je peux... D'abord, chassons ces deux mauvais sujets.

CHARLES, en riant.

Mais en les mariant, plutôt punissez-les.

Vous rendrez à tous deux un très-mauvais service.

DUBOIS, regardant Susette.

Je me résigne à tout, quel que soit le supplice!

MADEMOISELLE BONNARD, à Belval.

Vous l'épouserez...

BELVAL.

Ah!

MADEMOISELLE BONNARD.

Vous m'aimez à présent
Plus que vous m'aimiez tantôt, assurément.

BONNARD.

Puisse cette leçon vous être salutaire!
Belval, souvenez-vous qu'un tuteur est un père.
Qu'on ne peut se jouer de son autorité,
Et qu'un vieillard toujours doit être respecté.

FIN DES TUTEURS VENGÉS.

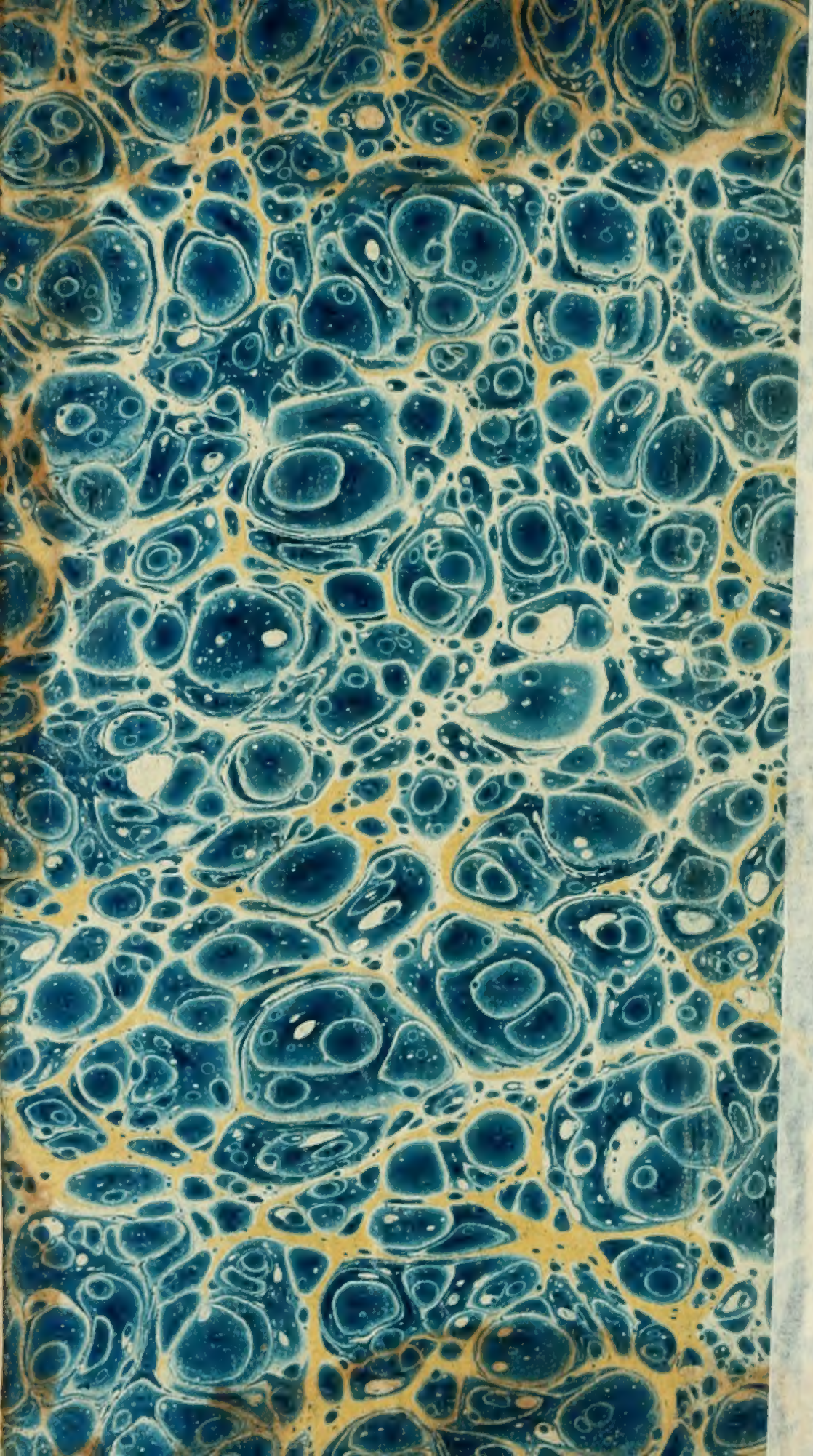
TABLE

DES PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

La Jeune Veuve, comédie en un acte, par M. Delrieu. 1
Note sur MM. Désaugiers et Gentil. 60
L'Hôtel garni, comédie en un acte, par MM. Désaugiers et Gentil. 63
Défiance et malice, comédie en un acte, par M. Dieu-La-Foy. 127
Le Pessimiste, comédie en un acte, par M. Pigault-Lebrun. 175
Notice sur M. Alexandre Duval. 221
Les Tuteurs vengés, comédie en trois actes, par M. Alexandre Duval. 225

FIN DE LA TABLE.



PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
1213
L46
t.24-25

Lepeintre-Desroches,
Pierre Marie Michel
(ed.)
Suite du Répertoire
du théâtre français